

Le Secret Illuminati de Montarville

Roman historique

Jean-Luc Morin

À Nicole, avec amour.

« *Sois proche de tes amis, et encore plus proche
de tes ennemis !* »

Michael Corleone, dans le film *Le Parrain 2*

Préface – Note de l’auteur

Ma passion pour l’Histoire m’a poussé à écrire ce roman historique. Je me suis appliqué à bien doser *action*, *émotion* et *information* pour agrémenter la lecture.

Le fond véridique est le pilier central autour duquel s’enroule la fiction, avec ses rebondissements. Pour éviter la chronique, c’est-à-dire l’aridité de passages historiques, j’ai introduit une atmosphère d’époque, des images, des descriptions brèves mais évocatrices et un brin de poésie. L’action s’enchaîne.

Volontairement, j’ai placé les références en appendice au lieu de les afficher en bas de page. Pourquoi ? Afin de ne pas distraire le lecteur de détente. Les passionnés d’histoire pourront consulter ces références pour des explications additionnelles.

Le roman s’étend sur deux siècles et demi. L’intrigue débute en Bavière en 1748 et se termine à Saint-Bruno-de-Montarville à la fin de la décennie 1990.

Pourquoi la Bavière ? Parce que l’Ordre Illuminati, cette société secrète concernée dans le roman, y a pris naissance et s’y est développée.

Pourquoi Saint-Bruno-de-Montarville ? Parce que j’y ai un attachement profond, y ayant vécu 34 ans avec ma famille. Et puis, le Mont Saint-Bruno est un site enchanteur, avec ses lacs et sa riche histoire, notamment la contribution importante des Frères de Saint-Gabriel : le Collège Saint-Gabriel et sa mission éducative, la fondation et l’essor de la ferme Villa Grand-Coteau, et l’arboretum de Frère Gabriélis.

Bonne lecture !

Prologue

Février 1785, forêt de Bavière

La neige ralentit sa fuite. Au loin, derrière lui, des aboiements se rapprochent. Autour de lui, les feuillus dénudés n'offrent aucun abri. Comble d'infortune, une lune presque pleine, toute joufflue, éclaire la forêt, semble narguer le pauvre fuyard. Les cris de ses poursuivants deviennent plus nets, ce qui amplifie son angoisse.

Soudain, une douleur vive le fait trébucher. Une flèche vient de se loger dans sa jambe gauche. Se relevant péniblement, il continue ses enjambées en boitant. Il se sait désormais vaincu, même s'il se refuse d'abandonner. Peine perdue : un énorme rottweiler surgit de la pénombre et plante férocement ses crocs dans l'autre jambe, l'immobilisant net. Sa rage et sa souffrance se mélangent en gémissements éperdus.

Cloué au sol, le fugitif, vite rattrapé, aperçoit trois hommes faire irruption : un arbalétrier, un soldat armé d'une épée et un chef en soutane, probablement un Jésuite.

Alors que le militaire écarte le chien, le religieux s'approche du blessé et lui assène un violent coup de botte dans les reins.

« Où se cache-t-il ? vocifère-t-il.

— Qui ça ? répond le blessé, d'une voix presque éteinte.

— Hertel, tu sais très bien de qui je parle. »

Canon Hertel (alias Marius) est le trésorier de l'Ordre Illuminati, fondé par Adam Weishaupt.

« Non, je ne sais pas.

— menteur ! rage le jésuite, lui donnant un autre solide coup de pied. Nous finirons bien par mettre la main sur les foutus papiers de votre ordre satanique. Nous allons vous anéantir, tous jusqu'au dernier, rats maudits ! Toi, fouille-le ! », ordonne-t-il au soldat

L'autre s'exécute aussitôt.

« Il n'a rien sur lui, ni armes ni papiers.

— Si tu tiens à la vie, insiste le prêtre, dis-moi où il se cache.

— Allez au diable ! Vous allez me tuer, de toute façon.

Le militaire le gifle violemment.

— Parleras-tu, oui ou non, racaille ?

— Jamais !

— On finira bien par le retrouver, avec ou sans ton aide », conclut le Jésuite.

Ce dernier lance alors un signe de tête au soldat. Celui-ci brandit son épée, et transperce le cœur d'Hertel dont le dernier regard de haine fige son expression.

« Venez ! conclut le chef, les loups s'occuperont du reste. »

Première partie : Bavière

I

Cet hiver de 1748 est particulièrement rigoureux en Bavière. La neige s'accumule, encombrant les routes et recouvrant les champs d'un linceul infini. Fiacres et carrioles peinent à se frayer un chemin. Les arbres, se tortillant, semblent implorer le vent de soulager leurs bras alourdis.

La morosité du temps affecte également les habitants. L'une des maisonnées est en émoi. Une voiture attelée vient d'arriver. À bout de souffle, les chevaux ahant, leurs gros yeux globuleux en quête de la chaleur d'une écurie... inexistante. Par des hochements de tête réprobateurs, ils semblent exprimer leur déception d'avoir à rester au froid, battus par le blizzard.

Le cabriolet dépose une forme emmitouflée, pressée de gagner l'intérieur. C'est une sage-femme, appelée d'urgence.

Sitôt débarrassée de son manteau, elle s'approche du lit, contemple l'ampleur du défi qui l'attend, puis dispose son outillage sur une grande table. L'accouchement s'annonce laborieux et risqué.

La jeune infirmière déjà présente, encore novice du métier, accueille la visiteuse avec le soulagement d'une naufragée à qui on lance une bouée de sauvetage.

Telle un général sur le champ de bataille, la sage-femme distribue ses directives d'un ton ferme.

« Passe-moi la pompe à lavement. Il faut vider l'intestin et dégager le passage. L'enfant se présente mal, probablement par le siège. Vite ! Aide-moi à la coucher sur son côté droit. »

À deux mains, elle écarte les fesses de la future mère, humecte la région anale avec une pommade puis y insère la canule de la pompe en pressant. L'eau tiède fait frémir la patiente. Ses plaintes faiblissent de plus en plus.

« Sa respiration se complique », constate l'obstétricienne.

Aidée de son assistante, elle soulève la tête et la poitrine de la souffrante.

Témoin impuissant de la scène, Johann Georg Weishaupt, le mari, contient mal son anxiété. Ses allers-retours incessants font craquer le plancher.

« De grâce, Monsieur Weishaupt, implore l'accoucheuse, cessez de trépigner ! Ça énerve tout le monde ! »

Saisi par la remarque, l'homme s'installe dans une encoignure, reste immobile.

« Le col n'est pas assez dilaté, s'exclame la doctoresse. Il faut lui faire une saignée. »

— Est-ce vraiment nécessaire ? sursaute le mari.

— Absolument ! La saignée assouplira la matrice et favorisera la dilatation. Donne-moi le bistouri », commande-t-elle à son auxiliaire, en désignant la table.

Celle-ci, énervée, s'empare du couteau, l'échappe, le reprend maladroitement, l'essuie sur son tablier et le lui remet.

Pour la calmer, la mentore la retourne face à elle, lui prend gentiment les épaules et esquisse un sourire d'encouragement.

« Prends les deux coupelles chauffées, place-les sous le bras pour recueillir le sang. Je vais en tirer deux palettes. »

La pauvre femme grimace, se tord de douleur lors de la coupure. Un garrot est prestement apprêté pour stopper l'écoulement.

« Apporte-moi du vin et trempe s'y du pain. Vite ! »

Elle lui soulève délicatement la nuque, lui fait ingérer le pain puis boire un peu du vin.

« Attise le feu ! Le froid pourrait ralentir les contractions. »

Humectant son doigt avec de l'huile, elle le promène tout autour de l'orifice, pour en faciliter la dilatation.

« Sa condition se dégrade. Le col est trop étroit et ses forces diminuent. Je crains que l'enfant ne puisse passer au couronnement. »

À cet instant, une longue et poignante lamentation envahit la pièce.

« Avez-vous fait tout ce qu'il faut ? », s'enquiert le mari, rongé par l'anxiété.

« Absolument ! répond-elle, piquée. J'applique rigoureusement les instructions de madame Du Coudray, la sage-femme française renommée¹.

- Il doit bien rester une alternative ?
- Bientôt, si la dilatation n'atteint pas au moins dix centimètres, alors il faudra se résoudre à pratiquer une césarienne, pour espérer sauver au moins l'enfant.
- Il faut appeler un médecin, de toute urgence ! lâche le mari, désespéré.
- Inutile ! tranche la sage-femme. J'ai pratiqué des césariennes à maintes reprises. Un soi-disant médecin ne réussirait pas mieux que moi, et d'ailleurs, il arriverait trop tard. De grâce, faites-moi confiance », demande-t-elle, d'un ton apaisant.

Le pauvre homme, brisé, cède, s'en remettant à la spécialiste.

Une heure plus tard, la condition de la mère a continué d'empirer, drastiquement.

« Monsieur Weishaupt, vous l'aurez compris, je crains pour la vie de votre épouse. Je vais faire appeler un prêtre pour le sacrement d'extrême-onction.

- Ce ne sera pas nécessaire, répond le mari d'une voix morte.
- Mais il faut préserver son âme du diable, se scandalise-t-elle. Il faut s'en remettre à Dieu. Un prêtre est essentiel.
- Nous ne sommes pas catholiques.
- Non ? répond-elle, béante d'étonnement.
- Nous sommes juifs. Et comme je suis rabbin, mes prières l'accompagneront. »

Stupéfaite, elle se signe de la croix et reprend courageusement son service auprès de la mère agonisante.

De longues et angoissantes minutes s'écoulent.

« Monsieur, votre épouse... ne survivra pas. Je suis désolée. Vous devez décider maintenant. Pour sauver l'enfant, il ne reste que la césarienne. »

Cette opération était rare, à l'époque, et pratiquée seulement lorsque était abandonné tout espoir de survie pour la mère.

Peinant à contrôler ses émotions, le visage hagard, le rabbin se met à murmurer des prières à l'oreille de sa femme. Il prend ses mains, les frictionne doucement puis les baise. Les râles de sa conjointe deviennent insupportables. Se tournant vers l'accoucheuse, il hoche la tête, lui signifiant de pratiquer la délicate intervention.

Il se lève péniblement, se tient debout près de la porte. Les mains jointes, il observe la scène en marmonnant des prières de désespoir.

En guise d'anesthésie elle prend la cruche de vin, en fait boire la pauvre alitée. Après un bref répit, elle saisit le bistouri et pratique une longue incision sur le ventre proéminent. La patiente laisse échapper un hurlement amoindri quelque peu par le vin et l'épuisement.

La sage-femme dégage sans peine le bébé, le saisit par les pieds, passe ses doigts dans sa gorge pour en libérer les dernières sécrétions et lui tapote le dos pour amorcer sa respiration. Soulagée d'entendre le nouveau-né pleurer, elle se tourne vers le père.

« C'est un garçon ! »

Elle l'emmailote soigneusement d'un lange qu'apporte l'infirmière en larmes, puis le tend à son père. Le serrant affectueusement contre sa poitrine, il se rapproche du lit et le présente à sa mère.

« C'est notre fils, murmure-t-il d'une voix chevrotante. Il s'appellera Adam. »

Elle entrouvre les yeux. Apercevant le petit être, un éclat de vie illumine son visage, comme le dernier éclair d'un orage. Elle tente péniblement, en vain, de tendre les bras pour saisir son fils. Ses larmes d'agonie brouillent cette pathétique image d'amour.

Son mari remet l'enfant à la sage-femme, revient s'agenouiller au chevet de son amour. Prenant ses mains dans les siennes, il dépose un tendre baiser sur son front. Secouée par d'ultimes soubresauts, son regard s'éteint, elle laisse échapper son soupir final.

La sage-femme, discrètement, fait signe à sa consœur aux yeux bouffis par la peine. Toutes deux sortent en silence de la pièce, le cœur gros.

Ainsi naquit, en ce 6 février 1748, à Ingolstadt, Adam Weishaupt, le fondateur de l'Ordre Illuminati.

En rédigeant son testament, Johann Georg Weishaupt a désigné le Baron Johann Adam von Ickstatt comme parrain de son fils et lui a fait jurer d'en prendre soin toute sa vie. Comme marque de gratitude, il l'a doté du même prénom.

« Adam, viens ici mon garçon, j'ai à te parler. »

Le bambin de cinq ans s'approche, dubitatif.

« Qu'y a-t-il, Parrain ? »

— C'est à propos de ton papa... »

Adam blêmit soudain.

« Il a eu un accident.

— Un accident ? répète le petit Adam, ébranlé.

— Oui... il a rejoint ta maman au ciel. »

À seulement 37 ans, le père d'Adam rend l'âme subitement, à Heiligenthal² en Allemagne.

Sous la supervision du baron von Ickstatt, Johann Georg Weishaupt enseigne le droit à l'Université d'Ingolstadt. Reçu docteur en droit en 1743, il est nommé trois ans plus tard, par décret, professeur des institutions impériales et de droit criminel ; fonction qu'il occupe jusqu'à son décès.

« Je ne le reverrai donc plus jamais ? déplore l'enfant, les yeux pleins d'eau.

— Malheureusement non. »

Adam penche la tête et soupire silencieusement, ses larmes coulant sur sa chemise. Il se laisse tomber à genoux, le visage enfoui dans ses petites mains tremblantes.

Ému, le baron s'empresse de prendre le garçon dans ses bras et de le rassurer.

« Sois sans crainte, Adam, je vais m'occuper de toi... toujours. »

Très influent, le baron von Ickstatt est nommé, en 1742, conservateur de l'Université d'Ingolstadt, avec mission de la réorganiser.

Mais en 1753, au moment où le jeune Adam devient doublement orphelin, cette tâche additionnelle à sa charge d'enseignement complique indûment sa responsabilité envers lui.

C'est ainsi que deux ans plus tard, il doit se résoudre à confier aux Jésuites l'éducation de son filleul. Pour ce faire, il devient inévitable de le convertir au catholicisme.

« Adam, tu as sept ans. Tu es grand maintenant. Je veux que tu ailles à l'école.

— Oui parrain », se soumet le garçonnet.

Le Collège Jésuite d'Ingolstadt est un établissement scolaire à proximité de l'université du même nom. Il sert aussi de résidence aux religieux enseignants et aux élèves fréquentant l'Université. Fondé en 1556, le Collège est le siège des Jésuites en Allemagne. D'excellente réputation, notamment en théologie, il est reconnu comme un centre culturel d'envergure, moussant les arts, dont le théâtre. L'enseignement du droit et de la médecine est laissé aux professeurs laïcs.

C'est à cette institution prestigieuse que le baron von Ickstatt se présente afin d'y inscrire son filleul comme pensionnaire.

« Monsieur le Baron, s'objecte le supérieur du collège, nous n'acceptons que des élèves catholiques. Or, avec tout mon respect, il est de notoriété publique que vous êtes juif. »

Il jette un regard à son assistant qui acquiesce.

« Certes, rétorque le visiteur, moi je suis juif. Mais j'ai converti mon filleul au catholicisme... et je paierai ce qu'il faudra. »

Devant l'incrédulité de son hôte, il sort des papiers et les lui remet.

« Voici les pièces justificatives. »

Le Jésuite examine minutieusement lesdits papiers puis, satisfait, les range dans un tiroir et sourit au visiteur.

« C'est un honneur, cher Baron, de recevoir votre filleul. Nous veillerons à lui procurer la meilleure éducation possible, et à l'instruire de notre

mieux, dans les valeurs de l'Église catholique... il va sans dire. Quant aux frais, mon assistant, ici présent, préparera l'entente à notre convenance mutuelle. »

Ravi, von Ickstatt salue les deux Jésuites et prend congé.

Une fois seul avec son supérieur, l'adjoind sort de sa réserve.

« Mon Père, pourquoi rendre service à cet impie ?

— Cet impie, mon ami, est très influent dans la communauté. Refuser sa demande risquait de nous causer bien des ennuis. »

Effectivement, le baron Johann Adam Von Ickstatt est une personnalité puissante. C'est un important promoteur du Siècle des lumières³, surnommé ainsi en raison du flot d'idées qui anime l'Europe. C'est un mouvement brassant un ensemble de concepts centrés sur la séparation de l'Église et de l'État. Les philosophes des lumières luttent contre les oppressions morales, religieuses et politiques. En diffusant le savoir, ils visent à tirer le peuple de l'ignorance.

Par conséquent, les convictions du baron von Ickstatt contre l'influence malsaine de la religion risquent de susciter bien des polémiques.

C'est ainsi qu'Adam Weishaupt, son filleul, entreprend ses études chez les Jésuites.

II

Au milieu du XVIII^e siècle, un mouvement anti-Jésuites prend de l'ampleur. Le Portugal n'en est pas épargné.

À cette époque, le royaume de Joseph 1^{er}, dit le réformateur, est administré par Sebastião José de Carvalho e Melo, désigné le marquis de Pombal, un franc-maçon farouchement hostile à l'Église et aux Jésuites.

Ce diplomate se sert du tremblement de terre de Lisbonne comme prétexte pour répudier l'existence de Dieu. Ce séisme, survenu en 1755, entraîne la mort de plus de 15 000 personnes et détruit la majeure partie de la ville : 85 % des habitations, dont le Palais Royal, la bibliothèque et ses archives, et des églises. Miraculeusement, la famille royale survit à l'écroulement de son palais.

Réagissant rapidement, de Pombal assigne des troupes pour éviter les pillages. Il organise aussi la distribution de vivres et l'hébergement provisoire pour les survivants. Stratégique, il mise sur la reconstruction de la capitale pour en chasser les Jésuites et s'approprier les biens de l'Église⁴.

Une tentative d'assassinat du roi, en 1758, fournit à de Pombal un autre alibi pour harceler les Jésuites.

« Ouvrez, au nom du roi ! »

Les Jésuites du Collège de Lisbonne, effrayés, ne comprennent pas ce qui se passe.

« Que voulez-vous ? s'indigne le père supérieur.

— Ouvrez, ou nous enfonçons ! »

Tout tremblant, le père retire le loquet. La porte s'ouvre aussitôt, violemment, projetant au sol le pauvre religieux.

« Où est le Père Malagrida ? hurle un sergent.

— C'est moi-même », répond l'autre, qui se relève péniblement en se tenant les côtes.

« Vous êtes aux arrêts. Suivez-nous, vous et vos deux principaux assistants, Santos et Pereira.

- Mais pour quel crime ?
- Ce n'est pas à moi de vous en informer, tranche le sergent.
- Mais...
- Ta gueule ! », s'écrie l'un des soldats en le giflant, ce qui fait tomber l'homme de Dieu à la renverse, une seconde fois.

Santos et Pereira apparaissent, la mine basse. Ils aident leur confrère à se relever. D'autres frères s'approchent timidement, décontenancés.

« Passez-leur les menottes derrière le dos ! », ordonne le leader à ses hommes de main.

La garde du roi repart avec ses trois prisonniers, sous le regard terrorisé des autres moines.

Enfermés dans des cellules séparées, ils attendent anxieusement le sort qui leur est réservé, se questionnant vainement sur le motif réel de leur arrestation.

Pour chasser les idées noires, ils peuvent contempler, à travers les barreaux de l'étroite fenêtre, le Château de Saint-Georges⁵. Cette forteresse fut construite au milieu du XI^e siècle au sommet d'une colline, protégée par des falaises. Le château possède onze tours, dont le donjon et la Tour du Trésor. Au loin, l'Église Saint-Roch⁵ projette son clocher, tel un index pointé majestueusement vers le ciel. Cette église Jésuite, l'une des premières du monde, a été épargnée par le tremblement de terre de 1755, contrairement au Palais Royal.

Après trois jours passés à se morfondre au fond de leur cachot, les trois Jésuites comparaissent devant le tribunal. Aucun avocat ne les représente.

Une foule de curieux s'agglutine dans la salle.

Le grand inquisiteur, marquis de Pombal et Premier ministre, se lève, solennel et prend la parole.

« Vous êtes accusés d'avoir attenté à la vie du roi.

— Comment ? Mais c'est faux ! s'objecte Malagrida.

« Taisez-vous ! insiste le juge. Vous parlerez quand on vous l'accordera ».

Le marquis reprend son réquisitoire, sur un ton pompeux.

« L'enquête a révélé que des membres de la famille du duc de Tavora sont les instigateurs de ce complot contre Sa Majesté. Or, ce clan entretient des liens étroits avec la Société de Jésus, votre communauté. Les Tavora vous auraient convaincus de participer à leur machination. Par conséquent, vous êtes complices des Tavora et des nobles de leur suite. »

Sur ces affirmations, un personnage de grande prestance, vêtu d'une soutane noire empesée, les cheveux gris abondants sur une tête imposante, se lève promptement. Son regard est perçant, intimidant.

« Votre Honneur, lance-t-il d'une voix grave, je demande la parole.

— Qui êtes-vous pour vous interposer ainsi durant le plaidoyer du grand inquisiteur ? », réplique le magistrat, courroucé de cette entorse au protocole judiciaire.

« Je suis le Père Mignola, agent diplomatique du Saint-Siège, accrédité comme ambassadeur du Pape Clément XIII auprès des États⁶. Voici mes papiers », dit-il en s'approchant.

Un greffier prend les documents brandis par Mignola, les remet au juge qui les examine un moment, en silence, puis les lui rend d'une main sèche.

« Qu'avez-vous à dire, Père Mignola.

— Au nom de Sa Sainteté le Pape, dit-il d'un ton autoritaire, j'exige des preuves quant aux fondements de ces accusations. »

Le magistrat, agacé, se tourne vers le procureur.

« Grand Inquisiteur, à votre tour.

— Voici la confession écrite des Tavora, incriminant les jésuites.

— Confession assurément obtenue sous la torture ! s'indigne le nonce.

— Taisez-vous ! Continuez, Monsieur de Pombal. »

Ce dernier se tourne vers l'accusé.

« Une autre preuve de taille, clame-t-il en dévisageant le jésuite, cet ouvrage hérétique écrit par vous-même, Malagrida ! »

Avec ostentation, la mine victorieuse, de Pombal agite l'écrit à bout de bras, comme un trophée, pour le montrer à l'assistance.

« Qu'avez-vous à répondre, Malagrida, pour votre défense ? lance le juge.

- Cet écrit ne prouve rien ! Il ne fait aucune mention d'une hypothétique conspiration contre notre roi.
- C'est tout comme, votre Honneur, réplique le procureur. C'est un recueil d'affreuses hérésies.
- Je proteste ! s'interpose à nouveau le nonce. Vous mélangez les preuves ! Il s'agit ici d'un procès sur une attaque contre la Royauté et non contre l'Église ! C'est ignoble ! »

Les murmures de l'audience montent d'un cran.

« Silence, crie le juge en faisant résonner son maillet, ou je fais évacuer la salle ! »

Pressée d'en finir, la cour rend son verdict et sa sentence : les trois accusés sont coupables. Ils sont condamnés à dix années d'emprisonnement.

Le représentant du pape n'a pas pu déployer d'autres arguments afin d'obtenir leur libération.

« Ce procès est une mascarade ! tonne-t-il d'une voix de stentor. J'en informe Clément XIII. Vous aurez de ses nouvelles !

- Taisez-vous... sinon je vous fais mettre aux arrêts ! », conclut le magistrat, à bout de patience.

La rage au cœur, le père Mignola se lève et sort précipitamment de la salle d'audience, en ne manquant pas de claquer la porte. Dans son esprit, l'intervention du pape lui apparaît malheureusement improbable. Ce qui ajoute à son désarroi.

Au terme du procès, Joseph 1^{er}, roi du Portugal, ordonne l'expulsion *extra-muros* de tous les jésuites.

Coincée, la communauté des jésuites du Portugal doit se disperser sans délai et s'exiler dans des pays limitrophes, sous peine de représailles fomentées par la Royauté.

À Lisbonne, un groupe de 25 frères dirigé par Octavio Monteiro prend la direction de la Bavière. Son objectif : se rendre au Collège Jésuite d'Ingolstadt dont la réputation d'hospitalité est reconnue.

C'est une expédition périlleuse, en pleine Guerre de sept ans⁷. Il faut couvrir quelque 2 700 km en traversant l'Espagne, la France et le Sud de l'Italie pour arriver en Bavière (alors état indépendant) où est située la ville d'Ingolstadt.

Cette odyssee se fait à pied, faute d'argent pour se déplacer en carrioles. Quelques mules, fournies par la Congrégation des Jésuites de Lisbonne, portent vivres et vêtements.

À contrecœur, la peur au ventre, la troupe se met en route. Elle emprunte des routes secondaires, peu achalandées, à travers bois, permettant de se cacher rapidement en cas de danger. La région, peu sûre, est infestée de brigands, sans compter d'éventuels soldats hargneux.

Les pauvres voyageurs n'ont pas d'armes pour se défendre. De toute façon, ils ne sont pas entraînés au combat, et toute violence va à l'encontre de leurs principes pacifiques.

Les semaines passent, pénibles, désespérantes. Leurs provisions s'épuisent rapidement. Dans les villages, des aumônes recueillies auprès de paysans généreux leur permettent de tenir le coup... temporairement. Ils dorment à la belle étoile dans des bivouacs de fortune au cœur des boisés.

Malgré toutes les précautions possibles, ils sont repérés par une bande de malfaiteurs qui leur laissent la vie sauve en échange de leurs montures, de leurs biens de subsistance et des quelques sous qu'il leur reste.

Inévitablement, quelques frères succombent d'épuisement à l'aventure. Ils sont enterrés en catimini dans la forêt.

Au Collège Jésuite d'Ingolstadt, le Père Schäfer, recteur, est assis à son bureau. Le front plissé, il s'inquiète des bouleversements qui agitent la Société de Jésus. La persécution, à travers l'Europe, qui s'abat sur les siens lui ravage le cœur. Les mauvaises nouvelles lui parviennent de tous les côtés, comme une attaque de guêpes. Impuissant devant cette catastrophe, il ressasse le message d'espoir qu'il doit livrer à sa communauté.

L'arrivée de son adjoint le tire de sa réflexion.

« Mon Père, un émissaire du Portugal est à notre porte. Il insiste pour vous faire part personnellement d'une annonce accablante.

— Faites-le entrer, soupire le supérieur. »

Un homme amaigri, aux traits tirés, les épaules affaissées, entre.

« Mon Père, nous arrivons de Lisbonne, d'où nous avons pu nous enfuir in extremis », explique-t-il tant bien que mal dans un allemand rudimentaire. « Je m'appelle Octavio Monteiro. »

Sur un signe invitant, il s'assied et relate avec émotion leur longue marche forcée de trois mois.

Il enchaîne en décrivant les événements qui ont conduit au bannissement des Jésuites du Portugal.

« Qu'est-il advenu du Père Malagrida et de ses deux acolytes ? s'enquiert le supérieur.

— Le tribunal de l'Inquisition les a condamnés à dix ans de réclusion. Nous soupçonnons fortement qu'ils aient été soumis à la torture. Ils sont toujours emprisonnés à Lisbonne. C'est tout ce que l'on sait pour le moment⁸.

— Le Marquis de Pombal, Premier ministre, applique impitoyablement l'édit du roi. Il nous chasse et nous disperse sauvagement dans différents pays. C'est la consternation dans notre communauté. »

Le visiteur, hésitant à poursuivre, reluque le front soucieux de son hôte.

« Mon supérieur m'a envoyé pour demander votre hospitalité.

— C'est tout à notre honneur, mon ami ! Mais... où sont vos compagnons ?

— Ils attendent près d'ici.

— Combien êtes-vous ?

— Vingt, mon père. Cinq des nôtres n'ont pas survécu au voyage. Ils sont enterrés dans la forêt.

— Triste sort. Toutes nos condoléances. »

Après un moment de réflexion, Schäfer se tourne vers son adjoint.

« Mon Frère, faites amener ces braves hommes. Nous les logerons ici temporairement, le temps de trouver une solution plus adaptée à moyen terme. »

Puis, reposant sur le pauvre rescapé un regard empreint d'empathie.

« C'est un privilège et une fierté d'accueillir dans nos rangs nos frères portugais. » Il se lève et tend la main à Monteiro.

« Oh merci, mon Père. Votre bonté vous honore ! », dit le visiteur, touché. Il s'incline en baisant la main de son bienfaiteur.

Monteiro, reconnaissant, recule de quelques pas puis s'arrête, hésitant.

« Y a-t-il autre chose ? demande le recteur, sentant le malaise de son interlocuteur.

— Heu... oui... j'ai un autre message pour vous.

— Ah oui ?

— Je veux vous mettre en garde contre une société secrète, désignée Franc-maçonnerie.

— Je connais ce mouvement, admet l'autre en fronçant les sourcils. Ses adeptes s'acharnent contre nous.

— C'est une secte dangereuse ! On m'a raconté l'histoire d'un dénommé Touron⁹. Ce français, qui a vécu quelque temps à Madrid pour y établir une fabrique de boucles de cuivre, est arrêté, jugé puis condamné à un an de prison.

— Pour quel motif ?

— On affirme qu'il aurait tenté de subvertir des catholiques espagnols, en les incitant à adhérer à une loge maçonnique, le lieu de rencontre de ces francs-maçons, ces impies ! Dès sa libération, on l'expulse d'Espagne. Il entend donc rejoindre une loge en France. Savez-vous que là-bas, on y compte déjà 200 de ces loges, dont 22 à Paris même ?

— J'ignorais que ce mouvement avait pris tant d'ampleur. Nous prendrons les précautions qui s'imposent ! conclut Schäfer. »

Une fois installé à Ingolstadt avec ses confrères, Monteiro est assigné à l'éducation de quelques novices, dont Adam Weishaupt.

Âgé d'à peine dix ans, Adam est un élève brillant et studieux. Il se démarque par sa vivacité d'esprit et sa curiosité. Ses professeurs, impressionnés, voient déjà en lui une figure montante au sein de leur congrégation jésuite.

Adam développe prématurément un goût prononcé pour la lecture. Ayant accès à la riche bibliothèque privée de son parrain, le baron von Ickstatt, il est attiré par le droit, l'économie, l'histoire et la philosophie, particulièrement les écrits de Voltaire.

Informé, par son nouveau mentor, de la situation des jésuites au Portugal, Adam est intrigué par cette histoire de Touron. Il consulte les feuillets d'actualité dans la bibliothèque de son parrain. C'est ainsi qu'il apprend que la Franc-maçonnerie est une société de personnes attachées à des valeurs morales et spirituelles. Les membres se réunissent dans des loges pour discuter de sujets d'actualité. Deux seuls domaines sont proscrits : la religion et la politique.

Avec le temps, Adam s'enhardit même jusqu'à oser confronter Monteiro à l'égard de sa condamnation injustifiée des francs-maçons.

« Mon Père, j'ai lu que les francs-maçons ont des valeurs morales.

- Ils tiennent des réunions secrètes et vénèrent Satan en arborant des idoles ! s'emporte Monteiro. C'est de la sorcellerie !
- Mais non, réplique Adam, ils n'utilisent des symboles de maçonnerie que pour illustrer leurs idées.
- Qu'en sais-tu, mon petit ?
- J'ai appris, dans la bibliothèque de mon parrain, qu'en Franc-maçonnerie, l'équerre représente la vertu ; le compas symbolise l'esprit, l'image de la pensée, alors que le niveau exprime l'égalité.
- Méfie-toi d'eux, mon enfant ! coupe court le jésuite. Retourne à tes devoirs, maintenant.
- Mais... mon Père... je...

— Ça suffit ! le sermon Monteiro. On n'en parle plus. Je t'en interdis ! »

Adam, dépité et froissé de n'avoir pu poursuivre son argumentation, retourne à ses travaux scolaires. Il appréhende l'avenir, prisonnier de cette communauté qui s'annonce farouche.

Pourrai-je m'exprimer librement ? Ou serai-je contraint au silence, muselé sur des sujets censurés ?

Son tuteur est désemparé. Il sent que son autorité s'étiolle envers ce jeune homme particulièrement avancé pour son âge. Tourmenté, il se confie au supérieur.

« Cet élève, Adam Weishaupt, m'inquiète au plus haut point.

— Il est particulier, n'est-ce pas ?

— En effet. Ses réflexions, étonnamment, sont mûries et appuyées par des arguments solides. Fait rare chez un si jeune garçon. C'est déstabilisant.

— Vous vous y ferez, philosophe le supérieur. Donnez-vous du temps.

— Il faudra l'avoir à l'œil, sinon on n'aura plus aucun contrôle sur lui.

— Nous avons de grandes visées pour lui. C'est un talent très supérieur à exploiter à bon escient. Restons vigilants. »

Monteiro se retire, songeur.

L'acharnement contre la Société de Jésus persiste également en France. Les dénigreur des jésuites, notamment les philosophes des lumières, les accusent de se servir de leur réseau d'influence pour entretenir le peuple dans l'ignorance et biaiser l'enseignement aux élèves. En outre, ils prétendent que les jésuites profitent abusivement de leur relation directe avec le pape et de leur pouvoir de confesseurs des rois et des membres de la noblesse.

Les événements qui se déroulent en France occupent l'actualité, ce qui n'échappe pas au jeune Adam Weishaupt.

Cette période trouble alimente ses réflexions et affecte son sentiment d'appartenance aux jésuites. De plus, ses lectures assidues, notamment

sur la Franc-maçonnerie, piquent sa curiosité sur cette organisation. Il y décèle une forme de mission épurée de motifs religieux ou politiques. Cette prétendue menace, clamée par les jésuites, lui apparaît de plus en plus infondée.

Adam s'intéresse particulièrement au débat idéologique enflammé qui se tient au parlement de Paris, en 1761.

À cette époque, la capitale française se caractérise par des rues sombres et étroites dont les pavés cahoteux font bondir quelque peu de leur siège les passagers des voitures.

Que de bruits ambiants : cris des marchands ambulants, rumeur venant des marchés publics, martèlement des enclumes des maréchaux-ferrants, interjections émanant des cafés, un concept tout nouveau.

Lors d'une session du Parlement de Paris, en cette année 1761, l'influence jugée néfaste des jésuites est à l'ordre du jour. Les esprits sont échauffés. Leurs opinions convergent, fusent de toutes parts.

« Les jésuites sont devenus dangereux pour la jeunesse ! s'exclame un délégué. Leurs valeurs sont contraires à la morale. Il faut les bannir au plus vite !

- Leur théologie¹⁰ va à l'encontre des vertus. Elle considère à peu près tout acte comme défendu.
- Ils alimentent un climat d'infractions et de punitions !
- Ils poussent à l'extrême le sacrement de pénitence et de réconciliation.
- La confession devient un jugement de tribunal.
- Empêchons-les de recruter des novices !
- Mais le roi leur reste favorable, car il valorise leurs compétences d'enseignants. »

En effet, Louis XV intervient en faveur des jésuites et obtient des sursis, dans une cause qui lui échappe immanquablement.

Cependant, défiant le roi, le Parlement de Paris, le 6 août 1762, bannit finalement de France la Compagnie de Jésus.

« Comment osent-ils se substituer à moi et décider, de leur propre chef, d'expulser les jésuites ? se révolte le souverain.

- Ils prétendent que c'est leur prérogative », répond son ministre Étienne-François, Duc de Choiseul.
- Morbleu ! tempête le roi. Ces cuistres ! Je renverse leur jugement, derechef ! Quels coquins ! »

Cependant, deux ans plus tard, la situation devient intenable. Louis XV doit céder devant la pression parlementaire. Désarmé, il se confie au Duc de Choiseul.

« Je n'ai plus le choix. Je dois lâcher prise. Ces damnés parlementaires m'ont vaincu à l'usure ! Rédigez immédiatement un édit royal entérinant la confiscation de tous les biens des jésuites à travers le royaume de France.

- Sire, ose répondre le duc, êtes-vous bien certain ?
- Diantre que je le suis ! riposte le roi. Même mes conseillers se permettent de douter de moi. Je vais tous vous faire pendre !
- De grâce, Sire, calmez-vous. Je ne cherche qu'à vous aider.
- J'ordonne aussi aux membres de cette congrégation de renoncer pour toujours au nom, à l'habit, aux vœux, et au régime de leur société.
- Mais que vont-ils devenir ? s'inquiète son ministre.
- Ils doivent évacuer les séminaires, les noviciats et les collèges.
- Où peuvent-ils aller ? »

Après un moment de réflexion, le roi s'adoucit quelque peu.

« J'autorise les jésuites à demeurer sur la terre de France comme bons et fidèles sujets. La patrie a besoin d'eux à titre d'enseignants.

- Mais, Majesté, comment peuvent-ils répandre leur enseignement s'ils sont exclus des écoles ?
- Juste propos en effet, mon cher Duc, concède le roi. J'autorise leur enseignement... mais sous l'autorité des évêques. J'espère qu'ils resteront en sol de France. »

Las, le roi fait signe de la main au Duc de Choiseul de sortir.

Malheureusement, l'espoir du monarque est déçu. De nombreux jésuites choisissent l'exil. L'enseignement en France s'en trouve débalancé.

III

Adam Weishaupt, maintenant âgé de vingt ans en 1768, mérite avec brio son diplôme en droit à l'Université d'Ingolstadt. Cette institution du savoir a été fondée en 1472, à l'initiative du Duc Louis IX de Bavière, et avec l'approbation papale. Historiquement, il s'agit de la première université de Bavière.

Le Baron Johann Adam von Ickstatt rencontre son neveu, après une absence de deux ans. Ce dernier a beaucoup mûri. À force de lectures soutenues, il s'est forgé un schème de pensée où priment rigueur, profondeur et objectivité. Par ailleurs, il a développé un sens aigu de l'écoute, par respect envers ses interlocuteurs mais aussi pour bien recevoir diverses opinions et ainsi mieux apprendre.

« Adam, je te félicite de l'obtention de ton diplôme.

— Merci Parrain.

— J'ai reçu des commentaires élogieux à ton égard. Tu te démarques nettement de tes confrères. J'en suis fort enchanté. »

Adam fait la moue, affiche un sourire narquois. Le baron s'en inquiète.

« Mais tu ne sembles pas particulièrement heureux.

— À vrai dire... non, Parrain.

— Vraiment ?

— Après toutes ces années passées chez les jésuites, je mets en doute certains de leurs dogmes.

— Mais Adam, un dogme est un décret qui a valeur obligatoire pour les croyants, mais qui laisse place à interprétation.

— Je n'y vois pas de place pour l'interprétation, répond-il avec assurance.

— Tu n'as que vingt ans. Il faut du temps pour mûrir des dogmes.

— Je les ai suffisamment approfondis, ceci dit en toute humilité.

— Comment peux-tu prétendre cela ?

- Vous oubliez que vous m’avez donné accès à votre bibliothèque. J’y ai parcouru plusieurs ouvrages, dont certains mis à l’index par les jésuites.
- Mais qu’est-ce qui te torture tant dans ces dogmes ? réplique l’autre, agacé.
- J’y trouve trop de positions contre nature.
- Lesquelles ?
- Par exemple, L’Immaculée-Conception. Pourquoi nous faire croire que Marie n’a pas enfanté naturellement, comme toutes les mères ?
- Pour marquer le sens divin de sa maternité.
- Je pense plutôt que l’Église considère comme bestiale la procréation humaine.
- Quoi d’autre ? dévie le baron, pris de court.
- Les saints sont de trop. Pourquoi sanctifier des humains ?
- Il faut voir les saints comme des symboles.
- Jésus suffit à la chrétienté. »

Von Ickstatt fixe Adam d’un air soucieux. Il est sensible aux préoccupations de son filleul. Il tente de réagir du mieux qu’il peut à ses reparties, alors qu’il se sent maladroit à défendre une religion, catholique, qui n’est pas la sienne. De plus, il est fort étonné de la maturité acquise par Adam en seulement deux ans. Il n’est absolument pas préparé à un tel flot de récriminations.

Après un bref moment d’accalmie, Adam poursuit sur sa lancée.

« Et que dire de la confession... cette intrusion malsaine dans l’intimité des gens. Et le purgatoire ? Quelle injustice de pénaliser les âmes propres qui n’ont pas pu recevoir à temps le sacrement des morts.

- Les sacrements sont nécessaires aux croyants.
- Pas tous ! s’objecte Adam. Seuls le baptême, l’Eucharistie et le mariage me semblent suffisants.
- Mais certaines âmes ont besoin d’en recevoir davantage pour confirmer leur foi.

- Que dire de l’infailibilité du pape ? insiste Adam. C’est un humain, donc sujet à l’erreur.
- Mais le pape mérite le respect.
- Je ne le nie pas. Par contre, son autorité doit être limitée. Elle ne peut aller jusqu’à l’infailibilité. »

Interloqué par tant de répliques profondes, le Baron reste coi, sur la défensive, appréhendant une nouvelle salve.

« Les prêtres catholiques, poursuit Adam, sont assujettis au célibat. C’est contre nature ! Le risque d’impuretés sur les adolescents des écoles est élevé. Et comment osent-ils conseiller des époux alors qu’ils ignorent le sens et la portée du mariage.

- Tu crois que les prêtres catholiques doivent pouvoir se marier, comme les pasteurs d’autres religions ? Te rends-tu compte que tu penses en protestant ! Toutes tes objections proviennent de la religion protestante.
- Justement, je viens de m’y convertir.
- Quoi ! se scandalise le baron, Adam, mon cher filleul, je m’inquiète de te voir si perturbé. Je ne te reconnais plus.
- Vous, Parrain, vous êtes juif. Alors je peux comprendre votre désarroi. »

Tendant désespérément un rapprochement, le baron, se levant, se veut conciliant.

« Malgré des différences marquées, nous avons des points communs, tels que la Bible, le mariage et la croyance en un être suprême.

- Votre Bible, la Torah, et la Bible des chrétiens n’ont en commun que l’Ancien Testament. »

Abdiquant, les bras tombant, paumes levées, le baron se laisse choir sur une chaise.

« Tu as vraiment beaucoup lu et réfléchi. As-tu parlé de tout ça avec ton tuteur, le père Monteiro ? »

Adam se lève et frappe du poing sur le bureau.

« Vous savez très bien que je ne peux pas. Les jésuites sont tout-puissants à l'Université. Je serais renié et expulsé, alors que j'ai des projets de carrière.

— Calme-toi ! Dis-moi, quels sont ces projets ?

— Je veux enseigner le droit à l'Université d'Ingolstadt, à l'exemple de mon père et de vous-même. »

Déconcerté, à bout d'arguments, Von Ickstatt se lève, se dirige vers la porte et l'ouvre, d'une main hésitante. Puis, se retournant vers Adam.

« Je ne vois pas comment tu pourras concilier ta carrière et ton tourment. » Sur ce, il sort, la tête pleine de bourdonnements.

Cette conversation allait s'intensifier, deux ans plus tard, en 1770.

L'attitude d'Adam est drastique, pleine d'amertume.

« Parrain, la vie ici devient insupportable pour tous les pensionnaires ! Les jésuites s'imposent dans nos vies. Je les déteste !

— Mais que font-ils donc de si terrible ?

— Ils nous forcent à répéter machinalement, toute la journée, leurs rituels, prières et génuflexions. Ils manipulent notre pensée.

— Du calme Adam. N'oublie pas ton projet d'enseigner le droit à l'Université d'Ingolstadt.

— Je sais, mais je pense de plus en plus à l'opposé des jésuites.

— C'est normal, vu ta conversion secrète à la religion protestante.

— J'en suis passé outre.

— Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas.

— J'en suis arrivé à renier les fondements mêmes de la chrétienté.

— Mais la divinité de Jésus, qu'en fais-tu ?

— Je crois plutôt qu'il était un humain, comme nous. La résurrection du Christ, puis son ascension, c'est de la légende !

- Mais ce sont des miracles, parmi d'autres, qu'il a réalisés devant témoins.
- Les témoins de ces miracles ont été obnubilés. Sont-ils vraiment crédibles ?
- Tu ne crois donc plus à rien ?
- Il y a trop d'énormités à gober pour un esprit logique.
- La religion ne s'aborde pas avec la tête mais avec le cœur.
- Mais la tête doit suivre le cœur. Et c'est là que j'ai un blocage.
- Mon pauvre Adam, tu deviens athée !
- Ne l'êtes-vous pas devenu aussi en adhérant à la philosophie des lumières ?
- Nullement ! Notre combat contre l'obscurantisme religieux est indispensable. Certes, nous sommes contre l'intolérance, mais pas contre les religions. Seule la connaissance permet de juger d'une situation en adulte sans obéir aveuglément aux tutelles que sont la Royauté, la religion, ou l'armée. Mais revenons à toi. Comment peux-tu t'épanouir, ou même survivre moralement, toi athée, dans un milieu jésuite ?
- C'est un défi quotidien. Discretion et précaution s'imposent. »

À court d'arguments, le baron se résigne à perdre tout contrôle sur le cheminement de son filleul. Il se retire, se demandant quand, ou même si une prochaine rencontre est encore possible.

Adam maintient son ambition d'enseigner le droit à l'Université d'Ingolstadt. Ses succès académiques, sa forte personnalité et l'appréciation de ses professeurs constituent des atouts précieux pour son projet de carrière.

En 1772, assis dans la salle d'attente du bureau du recteur, Adam attend la décision sur sa candidature de professeur de droit.

« Monsieur Weishaupt ? demande un clerc, veuillez me suivre, s'il vous plaît. »

Déterminé, Adam pénètre dans le bureau du Père Schäfer. Un adjoint l'assiste.

« Assoyez-vous, dit le recteur, d'un ton solennel. »

Adam prend place, bien droit et bien confiant.

« Nous avons examiné soigneusement votre candidature. D'ailleurs, il va sans dire que nous avons considéré sérieusement que votre père et votre parrain vous ont précédé à titre de professeur de droit dans notre honorable institution.

— Monsieur le Recteur, réplique Adam, d'un ton poli mais ferme, je n'ai besoin ni de mon père ni de mon parrain pour influencer ma candidature.

— Certes, Monsieur Weishaupt », répond Schäfer, pris par surprise.

Il feuillette le dossier, question de reprendre son aplomb.

— Vos résultats scolaires sont impressionnants. En outre, le témoignage de votre tuteur et les recommandations de vos enseignants sont élogieux. Votre détermination et votre soif d'apprendre sont deux traits dominants.

Il m'énerve avec son préambule !

— Mais vous n'avez que 24 ans. C'est encore bien jeune pour assumer de telles responsabilités.

— Toutefois, enchaîne son assistant en souriant : *Aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années*, comme citait si bien Pierre Corneille¹¹ :

Il se croit comique, ce guignol¹² !

— Quant au poste disponible de professeur de droit civil, et bien... il nous fait plaisir de vous l'offrir.

— Merci Monsieur le Recteur, répond fièrement Adam.

— Nous ajoutons même à ce poste une tâche d'instructeur adjoint.

— Ah oui ? s'étonne Adam. Et en quoi consiste cette responsabilité ?

- Principalement à enseigner au niveau du premier cycle, mais aussi à réaliser des travaux de recherches et à superviser les projets d'étudiants de baccalauréat et de maîtrise. »

Dès l'année suivante, Adam est nommé professeur de droit canonique, l'ensemble des lois et règlements adoptés ou acceptés par les autorités religieuses pour le gouvernement de l'Église et de ses fidèles.

Sa carrière est donc sur une lancée impressionnante.

IV

Le campus de l'Université d'Ingolstadt est agrémenté d'un magnifique jardin. Arbres, arbustes et fleurs sont artistiquement aménagés en bosquets. Les oiseaux y piaillent de joie ; les insectes y bourdonnent d'activité.

Des sentiers graveleux le serpentent en un réseau équilibré. Des bancs confortables y sont disposés çà et là. Des statues religieuses bordent les allées, telles des vigies enveloppant les passants d'une aura protectrice.

Adam Weishaupt se réfugie souvent dans ce havre de paix pour cogiter sur sa situation et sur son avenir. La nature qui y règne le calme. Chaque promenade dans cet éden l'apaise et lui redonne de l'énergie. Cet environnement paisible, propice à la détente et à la réflexion, l'aide grandement à dédramatiser sa situation d'enseignant athée incognito au sein d'une institution religieuse, jésuite par surcroît.

Lors d'une de ses balades, il aperçoit une jeune femme assise sur un banc, la tête penchée, plongée dans la lecture d'un gros bouquin. Adam poursuit sa marche, gardant discrètement un œil sur elle. Son image envahit sa pensée.

Chaque jour suivant, mû par une force intérieure inconnue, Adam revient dans le jardin, cherchant à la revoir. Trois jours plus tard, enfin, elle est là, occupant le même banc, toujours concentrée sur sa lecture, ne réalisant pas le manège du jeune homme.

Adam ressent un émoi bouleversant qui lui est étranger. Sa vie ascétique et terne chez les jésuites ne l'a pas préparé à la puissance des sentiments. Il se sent terriblement attiré par cette demoiselle. Une ivresse aussi intense qu'inattendue envahit son être.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

À l'aise devant un groupe d'étudiants, confiant dans les débats de fond, Adam ignore cependant comment aborder une femme. Son inexpérience en la matière le rend hésitant. Il se sent tourmenté entre sa crainte d'une maladresse et son ardent désir de faire sa connaissance.

Rassemblant son courage, il se décide enfin à s'introduire.

« Excusez-moi Mademoiselle. »

Surprise, elle lève la tête vers l'inconnu. Adam est vivement impressionné. *Quels yeux ! Doux et envoûtants. Quel visage radieux !*

Le regard de la jeune femme est empreint de curiosité plutôt que de peur, de frustration ou de colère d'être dérangée dans sa lecture.

« Je... je vous ai aperçue à quelques reprises ici, dans... dans le jardin, bafouille-t-il. Je suis intrigué par... par votre livre... qui vous absorbe tant. »

Elle doit me trouver ridicule.

« Oh, mon livre ? C'est un traité sur les peintres français contemporains. C'est un ouvrage obligatoire à étudier dans le cadre d'un de mes cours.

— Vous êtes étudiante ici, à l'Université ?

Quelle question stupide je pose ! C'est évident !

— Oui, à la Faculté des Humanités.

— Y a-t-il un artiste en particulier qui vous intéresse ? s'enhardit Adam, ne sachant plus trop quoi dire pour prolonger la conversation.

— J'en apprécie plusieurs. Je suis à lire sur Jean-Baptiste Siméon de Chardin¹³.

— Qu'est-ce qui le caractérise ?

— Ce peintre s'écarte du style rococo pour adopter un style naturel, propre à l'humain et à la nature. Sous l'influence des philosophes des lumières, particulièrement Rousseau et Voltaire, il se penche sur la vie de famille. Vous vous intéressez aussi à la peinture ?

— Euh... Je... Je suis malheureusement néophyte à ce sujet. Cependant, j'ai beaucoup lu sur les philosophes des lumières, surtout Voltaire. »

À cet instant, une cloche résonne au loin. À ce signal, l'étudiante place son signet à la bonne page et se lève.

« Vous m'excuserez, conclut-elle, souriante, les joues légèrement empourprées, j'ai un cours qui débute dans quelques minutes. »

Figé sur place, se sentant maladroit, Adam reste coi, l'observant s'éloigner.

Que je suis imbécile ! Je ne lui ai même pas demandé son nom.

D'une constitution délicate, l'inconnue fait environ un mètre cinquante-cinq. Châtain, elle porte ses cheveux bouclés tombant sur les épaules. Elle est vêtue sobrement d'une robe fleurie. Sa démarche est humble, pondérée, gracieuse, ses lignes ciselées.

Les nuits suivantes, Adam peine à trouver le sommeil. L'image de la belle le hante... prend de plus en plus de place... une simple marée devenue tsunami. Par bonheur, il la revoit.

Au fil des rencontres, qui deviennent fréquentes, Adam prend de l'assurance. Leurs échanges sont riches. Leur sentiment l'un envers l'autre progresse.

Elle s'appelle Afra Sausenhofer. À 22 ans, elle est l'aînée d'une famille aisée, son père étant banquier et financier. Elle a une sœur cadette, Anna-Maria, âgée de douze ans. Sa mère est couturière, bénévole en mission auprès de familles défavorisées.

Adam et Afra apprennent à se connaître. Leurs rendez-vous, toujours au jardin universitaire, s'égaient de discussions amicales sur l'art et la société. Afra garde un ton égal, calme. Capable de donner son opinion, elle s'arrête lorsque la conversation tend vers l'argumentation. Elle tient à ses idées mais ne s'aventure pas à en débattre outre mesure, ce qui laisse Adam quelque peu sur sa faim. Mais il ne s'en formalise pas.

Après tout, c'est un tempérament différent du mien.

« Adam, lui lance-t-elle un jour, j'ai parlé de toi à la maison.

— Ah oui ?

— Ma famille veut te rencontrer.

— Pour une raison particulière ?

— Parce que tu t'intéresses à moi, rigole-t-elle.

— Ah bon, sourit-il.

— Nous t'invitons à manger demain soir, si tu es disponible.

— Euh... Oui... Certainement. J'y serai. »

La résidence de la famille Sausenhofer est située dans un quartier cosu de la ville d'Ingolstadt. La maison, de fière allure, est bâtie sur deux étages. Elle est bordée d'une allée de peupliers majestueux, tels des sentinelles alignées pour défendre la propriété. Leurs cimes, agitées par le vent, semblent chercher à effaroucher d'éventuels intrus.

Des îlots de fleurs et d'arbustes enjolivent des parterres soigneusement entretenus, sillonnés de sentiers discrets.

C'est dans ce décor grandiose que se présente Adam chez les Sausenhofer. À son arrivée, tous les regards fondent sur lui. Herbert, le père, est particulièrement intrigué à connaître celui qui s'intéresse à sa fille aînée.

« Jeune homme, soyez le bienvenu chez nous.

— Merci Monsieur.

— Prenez place, je vous prie, lui dit-il en pointant un fauteuil. Afra m'a appris que vous êtes attaché à la Faculté de Droit de l'Université.

— Oui, je viens tout juste d'accepter un emploi d'enseignant.

— À un si jeune âge, c'est étonnant.

— Il y avait une ouverture inattendue. J'ai été chanceux.

— Parlez-moi de votre famille.

— Je suis enfant unique. Ma mère est décédée à ma naissance. Quant à mon père, je l'ai perdu subitement alors que je n'avais que cinq ans.

Afra le regarde, étonnée. Adam ne lui avait pas encore révélé ces nouvelles.

— Qui a pris soin de vous ?

— Mon parrain, jusqu'à l'âge de sept ans. Puis il m'a confié aux jésuites.

— Quel était le métier de votre père ?

— Il était professeur de droit à l'Université d'Ingolstadt.

- Je vois. Vous avez suivi ses traces.
- Mon père m'a précédé mais j'ai mérité ce poste sans son influence posthume.
- Je ne faisais aucune allusion, croyez-moi. »

Adam ne laisse paraître qu'un léger rictus.

Je ne le crois pas du tout.

« Que pensez-vous de l'approche d'enseignement des jésuites ?

- Ils tentent un équilibre entre rigueur de contenu et souplesse de prestation dans leur pédagogie.
- Réussissent-ils ?
- Ils sont conscients qu'il y a toujours place à amélioration. »

Le coquin, il me teste. Il est rusé. Je ne dois rien laisser paraître de mon athéisme et de mon mépris envers les jésuites.

Le questionnement, presque un interrogatoire, se poursuit pendant tout le repas et le reste de la soirée. Adam s'en sort diplomatiquement, esquivant les coups.

Herr¹⁴ Sausenhofer est charmé par l'intelligence, la vivacité d'esprit et le sens de la repartie de ce prétendant.

Son épouse, discrète, apparemment sous le joug de son mari, ne s'est manifestée qu'à quelques reprises, et sur des banalités. Toutefois, son regard reflète une perspicacité indéniable.

Afra est demeurée spectatrice, cachant difficilement son inquiétude à l'écoute des questions de son père et des réponses de son amoureux. Elle est soulagée suite au verdict positif de son paternel.

Quant à Anna-Maria, elle est comme subjuguée par Adam. Sa force mentale et son apparence agréable l'ensorcellent. Adolescente influençable, à douze ans, serait-elle amoureuse ?

Herr Sausenhofer fait des recherches pour en connaître davantage sur Adam Weishaupt. Il vérifie sa nomination récente comme professeur à la Faculté de Droit. En creusant, il apprend que le Baron von Ickstatt est le parrain d'Adam.

Afra se sent de plus en plus éprise d'Adam.

Il est brillant, articulé, promis à un grand avenir... et il s'intéresse à moi.

Elle se laisse bercer à imaginer des scénarios d'enchantement, transportée dans un éden secret... avec lui.

Quelques jours plus tard, alors qu'Afra, rêveuse, admire le paysage de la fenêtre de sa chambre, elle voit son père arriver et franchir le seuil d'un pas ferme et résolu.

Ça n'augure rien de bon.

C'est le front plissé et l'œil noir que Herr Sausenhofer monte à l'étage et aborde sa fille aînée.

« Afra, je vais droit au but.

Elle se raidit.

- Dorénavant, je t'interdis de revoir ce garçon.
- Mais pourquoi ? demande-t-elle, en larmes.
- J'ai fait ma petite enquête.
- Et alors ?
- Ce jeune homme est de mauvaise influence.
- Je ne comprends pas.
- Son parrain est un penseur maléfique du Siècle des lumières. Bombardé d'idées profanes, son filleul a certainement subi un lavage de cerveau.

La mère, à l'écoute, tente de désamorcer la situation.

- Mais voyons Herbert, tu tires des conclusions drastiques et hâtives.
- Ne te mêle pas de ça ! rugit son époux. Et ce n'est pas tout. Des témoins m'ont rapporté qu'il tient des séances secrètes douteuses.
- Ce sont des allégations sans fondements... des calomnies ! soutient l'épouse.

— Je sais ce que je dis. Laisse-nous seuls », impose-t-il en pointant la porte de la chambre.

Humiliée, rouge d'indignation d'être rabrouée ouvertement, la mère se retire.

Afra tente un dernier essai.

« Papa, dans mes cours, on étudie les philosophes des lumières. Leurs idées ne sont pas maléfiques. Ils prônent simplement la liberté de penser.

— Ce n'est pas si simpliste, ma fille. Ces gens sont dangereux.

— Papa, au moins laisse Adam s'expliquer.

— Inutile ! Mon idée est faite. Ma décision est irrévocable !

— Tu es cruel et injuste ! Tu veux mon malheur ! » Elle sort en sanglotant.

Ce que cache le père, c'est qu'il finance une partie de l'Université d'Ingolstadt. Il est farouchement opposé à la philosophie des lumières, à laquelle adhère von Ickstatt. La Faculté de Droit est obligée, par ordre du recteur, de sabrer dans son budget, sur recommandation de Sausenhofer.

Le Baron von Ickstatt est outré de cette décision et de ses répercussions, y voyant une manœuvre de Sausenhofer pour lui nuire personnellement. Lors d'une rencontre officielle à l'Université, les deux belligérants en sont presque venus aux coups.

À cette époque, près de trois années se sont écoulées depuis la dernière rencontre de Von Ickstatt avec Adam Weishaupt, son filleul.

« Parrain, je désire me marier.

— Ah oui ? Et qui est la chanceuse ?

— Elle s'appelle Afra Sausenhofer.

— Sausenhofer ? réfléchit le baron, ce nom m'est familier. Ta promise n'est-elle pas la fille de Herbert Sausenhofer ?

— Oui, en effet.

— Ce Sausenhofer est une crapule.

- Parce qu’il pense autrement que vous ? Ou comme ennemi politique ?
- Peu importe. Je ne veux pas que tu épouses sa fille.
- De quel droit osez-vous... ?
- Ça suffit ! interrompt le baron, en frappant du poing sur le mur. Mes raisons me regardent.
- J’épouserai Afra, que vous le vouliez ou non !
- Tu oses me défier, après tout ce que j’ai fait pour toi ? rage le baron, pointant un index menaçant.
- Vous n’avez fait que votre devoir élémentaire.
- Ingrat !
- Pour avoir les coudées franches, vous m’avez remis aux jésuites.
- C’est pour ton éducation. Il n’y a pas de meilleure école.
- Vos visites étaient très rares, alors que j’avais besoin d’une présence plus régulière.
- Mes obligations restreignaient ma disponibilité.
- Avouez plutôt que je ne fais pas partie de vos priorités.
- J’ai fait ce que j’ai pu. Trêve d’obstination ! Alors tu répudies ce mariage, oui ou non ?
- Je maintiens ma décision. Afra sera ma femme.
- Tu mérites que je te dénonce, toi, un athée infiltré chez les Jésuites !
- Faites, nargue Adam, mais songez aux répercussions sur votre propre carrière.
- Adieu... et que le diable t’emporte ! », s’écrie von Ickstatt, bouillant. Il sort précipitamment.

Depuis quelque temps, Afra et Adam envisagent de se marier. C’est donc une Afra défaite qui rapporte à son amoureux la réaction négative de son père et ses propos scabreux.

« Je ne suis pas étonné de sa réaction. Suite au repas familial, j'ai parlé de lui à mon parrain. Ce sont deux ennemis, et ça ne date pas d'hier. Ce parent, lui aussi, m'a interdit de t'épouser.

- Nous sommes coincés, se désole Afra.
- Ne t'en fais pas. Personne ne bloquera nos projets de bonheur. Fais-moi confiance. »

Adam peaufine sa stratégie. Au lieu d'affronter Herr Sausenhofer, il préfère d'abord convaincre son parrain et le rallier à sa cause. Adam laisse écouler quelques semaines avant de revenir à la charge auprès de lui.

« Monsieur le Baron...

- Pas question, le coupe son parrain, anticipant la raison de sa visite.
- De grâce, écoutez-moi. »

Von Ickstatt se calme, croisant les bras en signe de défi.

- Parrain, malgré l'interdit paternel et le vôtre, Afra et moi continuons de nous fréquenter secrètement. J'aime cette fille. Je désire l'épouser. Ne mêlez pas votre haine à mon projet. Ce n'est pas de notre faute si son père et vous êtes ennemis.
- Si tu épouses sa fille, il sera tyrannique contre toi.
- Je saurai me défendre. En constatant que je rends sa fille heureuse, il se détendra.
- Rien n'est moins sûr.
- Je vous demande d'intervenir en ma faveur auprès de Herr Sausenhofer.
- Quel culot ! Jamais de la vie ! crache le baron.
- Dois-je vous rappeler votre promesse solennelle faite à mon père.
- Je lui ai promis de t'aider dans ta jeunesse.
- Ce genre de promesse porte sur toute la vie et non sur quelques années.

Adam vient de toucher une corde sensible. Le baron réfléchit intensément.

- En retour de mon aide, j'exige que tu te convertisses à la religion juive.
- Je refuse, répond tout de go Adam en éclatant de rire. C'est à l'opposé de mes convictions les plus profondes. »

Après une intense argumentation, le baron, excédé, finit par céder. Comme unique compromis, pour sauver la face, il obtient d'Adam l'engagement de rester discret dans son enseignement et dans ses relations avec ses collègues et étudiants.

Préoccupée par la rigidité paternelle, Afra demande l'aide de sa petite sœur. C'est une fille coquette, jolie malgré des traits prononcés, des lèvres charnues et un air espiègle que trahissent deux tresses, une de chaque côté de la tête. Ses yeux, plutôt sévères, détonnent de son apparence.

« Eh bien, Anna-Maria, as-tu pu convaincre papa ?

- Non. Il maintient sa décision.
- Comment ça ? Tu es sa préférée. Il ne te refuse jamais rien. Tandis que moi...
- C'est faux ! proteste la cadette, il nous traite également toutes les deux. Tu es injustement jalouse. Tu oublies qu'il t'a permis d'étudier en arts à l'Université.
- Tu n'as sûrement pas mis tous les efforts nécessaires pour l'amadouer.
- Qu'en sais-tu ? Tu n'étais pas là.
- Que t'a-t-il dit ?
- La même chose qu'à toi. La mauvaise influence qu'Adam subit de son parrain et des philosophes des lumières.
- Il est allé plus loin avec moi. Il parle d'une société secrète et de réunions sataniques.

- Il ne s'est pas aventuré là avec moi. Il a coupé court et est parti. Tu oublies que je n'ai que douze ans.
- Tu me déçois amèrement.
- Prends tes responsabilités, se fâche-t-elle. Je n'ai pas à recevoir de reproches pour tes échecs. Je ne te dois rien, absolument rien. Laisse-moi tranquille avec tes histoires... débrouille-toi sans moi. »

Elle sort de la chambre en claquant la porte.

À la même période, en 1773, Adam Weishaupt apprend les perturbations qui agitent le Vatican à propos des jésuites.

Le Pape Clément XIV se confie à son bras droit, le Cardinal Antonio de Simone.

« Cette pression soutenue, sans relâche, d'abolir la Société de Jésus use mes énergies.

- Très Saint Père, répond le cardinal, continuez à suivre la voie de votre conscience.
- Je me préoccupe beaucoup du triste sort qui attend Lorenzo Ricci, le supérieur général des jésuites ici à Rome. Cet homme est un religieux intègre et très respecté.
- Mon Père, continue le cardinal, lui-même reconnaît que la haine vient en partie de l'arrogance des écrits de certains des siens.
- En effet, et il s'en remet entièrement au Saint-Siège, soupire le pape.
- Et il n'y a pas que le Roi de France qui cherche à se débarrasser des jésuites. La cour de Vienne a communiqué la même intention à Charles III d'Espagne.
- Face à ce nouveau coup dur, je dois réfléchir vite à cette situation et prendre la bonne décision.
- Mes prières vous accompagnent, mon Père, conclut le cardinal, se levant pour partir.
- Attendez, mon Fils... il y a autre chose... c'est très délicat.

- De quoi s’agit-il, Saint Père, s’inquiète l’autre.
- Je reçois des menaces.
- Des menaces ? De quelles sortes ?
- Indirectes, voilées, mais tout de même fort inquiétantes, si je n’ordonne pas le retrait des jésuites.
- L’expulsion des Jésuites de Rome ?
- Non seulement de Rome... ni d’Europe...
- Vous voulez dire... leur bannissement du monde entier ?
- Hélas oui !
- Mais qui formule ces dites menaces ?
- Elles proviennent des milieux de la Royauté, sans noms précis. »

Après un lourd moment de silence, le chef de l’Église lève des yeux tristes sur son adjoint.

« Laissez-moi maintenant, cher ami. Je dois me reposer et méditer sur toute cette histoire.

- Faites appel à moi à tout moment, mon Père.
- Merci. J’en prends bonne note. »

Dès le lendemain, le cardinal accourt auprès de Clément XIV.

« Mon père, Lorenzo Ricci vient d’être arrêté ! Il est incarcéré au Château Saint-Ange¹⁵.

Le Pape se signe de la croix.

- Ce n’est malheureusement pas tout, mon père.
- Quoi encore ? demande Clément XIV, démoralisé.
- Une lettre vous parvient du Vicaire apostolique du Maryland, dissolvant la Compagnie de Jésus aux États-Unis.
- Mon Dieu, venez à notre aide, implore le pape, levant les yeux au ciel. »

Peu après, Clément XIV cède à la pression et signe, en juillet, le bref *Dominus ac Redemptor* qui supprime la Compagnie de Jésus dans le monde entier. Les maisons et églises Jésuites de Rome sont fermées avant d'être confiées à d'autres religieux. Les évêques sont chargés de veiller au respect des aspects juridiques.

« Je me suis tranché la main droite ! s'exclame le pape. Par ma décision, 23 000 jésuites sont directement touchés. »

Informé de cette position du Vatican, Louis XV profite de ce relâchement papal et ordonne l'expulsion des jésuites de France.

Ces événements captivent l'attention d'Adam Weishaupt. L'écroulement de la Société de Jésus sert ses intérêts. Il s'en réjouit.

Un obstacle de moins dans l'échafaudage de mes plans.

Clément XIV meurt un an plus tard, le 22 septembre 1774, sa santé se dégradant dans la crainte permanente d'être empoisonné. Louis XV¹⁶ l'a devancé dans la mort, cinq mois plus tôt, en avril.

Lorenzo Ricci, quant à lui, malade et toujours incarcéré au Château Saint-Ange, meurt en novembre 1775.

À contrecœur, il va sans dire, le Baron Von Ickstatt rencontre Herr Sausenhofer. Bien que les deux hommes se détestent, ils concluent une entente de raison. Von Ickstatt obtient que Sausenhofer accepte le mariage de sa fille Afra avec Adam. En retour, Sausenhofer soutire du baron le contrat de financement de l'ensemble des facultés de l'Université d'Ingolstadt. Von Ickstatt a su se montrer convaincant auprès des hautes instances de l'Université.

Quelques mois plus tard, en 1773, Adam Weishaupt, 25 ans, épouse Afra Sausenhofer, 23 ans.

Le mariage est célébré dans l'intimité, à même la résidence paternelle. Un armistice de circonstance est respecté par le Baron Von Ickstatt et Herbert Sausenhofer. Les deux antagonistes s'échangent même quelques politesses hypocrites.

L'ensemble des convives, à peine une douzaine, se laissent entraîner dans la fête, sincèrement ou pour ne pas déplaire aux nouveaux époux.

En aparté le baron, ragaillardé par l'alcool et la festivité de l'événement, tente une dernière fois de convaincre son filleul de se convertir au judaïsme. Le moment, fort mal choisi, irrite le nouveau marié au point où il décide sèchement de rompre définitivement avec son parrain.

V

C'est le grand jour à l'Université d'Ingolstadt en cette année 1775. Aujourd'hui a lieu la cérémonie annuelle de reconnaissance. Les fiacres de l'élite sociale défilent sur le campus, amenant un cortège de dignitaires en tenue de décorum : les hommes en costume noir, chemise blanche et nœud papillon ; les femmes en robes longues à franges dorées et au corsage échancré. Des grooms, chasseurs en livrée, un sourire aux lèvres mais un fond de mépris au cœur, accueillent les invités, les aidant à descendre de voiture.

Dans l'effervescence, les préparatifs tirent à leur fin. La salle, aménagée pour accueillir quelque 200 personnes, est soigneusement décorée pour la circonstance. Une allée centrale sépare deux sections de sièges. La première rangée, de chaque côté de l'allée, est réservée aux invités de marque. Sur la tribune, une table d'honneur de trois chaises est recouverte d'une nappe blanche. Des bouquets de fleurs rouges, placés aux deux extrémités, rehaussent le tout. Des banderoles colorées, déroulées du plafond, complètent l'apparat.

Le coordonnateur de l'événement procède à l'inspection finale des lieux et émet ses dernières directives. Le recteur de l'Université apparaît sur la tribune d'honneur. Après avoir balayé la salle du regard, il sourit de satisfaction et lui fait signe de faire entrer les gens, puis se retire en coulisses.

Alignée respectueusement à l'entrée, la ribambelle d'invités se présente devant un secrétaire affairé à vérifier l'identité de chacun et à annoter sa liste. L'ambiance officielle impressionne l'assistance, qui prend place silencieusement.

Parmi ces gens, un personnage de haute taille, sombre et mystérieux, s'installe discrètement au bout de la dernière rangée. Il porte une redingote noire, fripée, mal ajustée. Par son accoutrement, sa chevelure et sa barbe hirsutes, il détonne dans cet auditoire conservateur. Toutefois, nul n'y prête attention, vu le ton solennel du moment.

Une fois la salle comble, le président d'assemblée, sorte de héraut, monte cérémonieusement sur la tribune, indifférent aux murmures. Drapé d'une toge ocre, il tient fièrement un long bâton d'office, crosse dorée au sommet de laquelle un pommeau en forme de vase est orné, d'un côté, des armoiries de l'Université, et de l'autre, de celles de la Société de

Jésus. La tête relevée, il ouvre la célébration en frappant le plancher de trois coups retentissants, à l'aide de la crosse, puis fait signe à l'auditoire de se lever. Aussitôt le silence se fait. Tous les regards sont rivés sur la scène.

Le recteur sort des coulisses et s'avance lentement, tout sourire, suivi de deux notables. Il s'installe sur la chaise du milieu et fait signe à ses deux collègues de prendre place à ses côtés. Vient ensuite la file des sommités de l'Université, descendant l'estrade et occupant les sièges réservés. Le héraut signale à l'assistance de s'asseoir. Le recteur prend la parole.

« Chers amis, à titre de recteur je vous souhaite la bienvenue à la cérémonie annuelle de reconnaissance de l'Université d'Ingolstadt. À ma droite, le Père Günther, doyen de la Faculté de Théologie. À ma gauche, le Père Meyer, doyen de la Faculté des Sciences.

Dans l'esprit de nos valeurs jésuites, nous avons enrichi notre enseignement et en faisons profiter quelque 800 élèves. Nous survivons, malgré l'ordonnance du Pape Clément XIV imposée il y a deux ans. Je vous rappelle que nos valeurs sont : l'association de la foi et de la culture dans l'enseignement, l'ouverture à autrui, le respect de la vie, le service aux fidèles, l'acceptation de Jésus comme modèle de vie humaine, et la préparation au service de la foi religieuse. »

Le supérieur débite ensuite, sur un ton exalté, une longue série de réalisations accomplies au cours de l'année sous l'égide de l'Université. Il donne ensuite la parole à ses deux adjoints. C'est ainsi que le Père Günther précise les recherches menées en théologie, alors que le Père Meyer enchaîne avec les avancées obtenues en science.

Tout au long de ces discours, le ténébreux personnage semble figé dans une sorte de torpeur.

Lorsque le père Meyer termine son allocution, c'est maintenant le grand moment attendu de tous, soit le dévoilement des nominations.

« C'est un grand honneur pour notre communauté jésuite et toute l'Université de vous annoncer l'identité du nouveau doyen de la Faculté de Droit. Il grandit dans notre communauté, ici à Ingolstadt, depuis l'âge de sept ans. Il gradue comme docteur en droit en 1768, à l'âge de vingt ans. Il est nommé professeur de droit civil et instructeur adjoint quatre ans plus tard, puis professeur de droit canonique l'année suivante. Veuillez accueillir chaleureusement Monsieur Adam Weishaupt. »

Sur ces mots, il pointe l'heureux élu, assis à la première rangée, l'invite à s'avancer et commence à l'applaudir, aussitôt imité par l'auditoire entier.

Dès qu'il entend le nom d'Adam Weishaupt, notre quidam se redresse sur son siège, relève la tête, tend l'oreille et ne quitte pas le nominé de ses yeux perçants. Ce dernier monte sur la tribune, serre la main du présentateur, salue le public et s'exprime en ces paroles :

« Je suis fier et honoré de la confiance que l'Université me témoigne comme nouveau doyen de la Faculté de Droit. J'accomplirai mon devoir en conformité des valeurs décrites précédemment par notre illustre recteur. »

Weishaupt enchaîne avec les priorités du programme de droit et le plan d'action qu'il préconise. En son for intérieur, il veut suivre une tout autre voie que celle dictée par les valeurs de la Société de Jésus. Son éducation chez les Jésuites, ses nombreuses lectures et ses longues réflexions et remises en question ont cimenté sa conviction d'athéisme. Il espère que rien de ses sentiments réels ne transpire dans son allocution. L'ovation qu'il reçoit le rassurent. De retour à son siège, il cache son soulagement sous un sourire resplendissant.

Herr Sausenhofer, dans l'assistance, est impressionné par l'aplomb de son gendre. *À tout considérer, ce jeune homme est un excellent parti pour ma fille.*

Le recteur reprend la direction de la cérémonie en annonçant les autres nominations prévues.

À la fin de l'événement, les gens se lèvent, chuchotant leurs impressions. Ils se dirigent lentement vers une autre salle, celle du cocktail traditionnel.

L'inconnu à la redingote se lève et remonte lentement l'allée vers Weishaupt. Celui-ci, le dos tourné, converse avec deux dignitaires. Notre homme attend l'instant propice, lorsque les deux messieurs se retirent, pour s'adresser à Adam.

« Monsieur Weishaupt, j'aimerais quelques minutes de votre temps.

— Je ne vous connais pas, Monsieur... réagit Adam, agacé.

— Je m'appelle Kolmer. J'ai entendu parler de vous. »

Weishaupt l'ignore et s'éloigne.

« C'est le Baron Ickstatt... »

Weishaupt s'arrête net, se retourne et répond sèchement.

« Nous avons rompu tout lien depuis deux ans.

— Oui... Il me l'a dit. »

Kolmer prend l'avant-bras d'Adam et l'attire à l'écart.

« Le baron m'a confié que vous étiez devenu athée.

— Ceci relève du privé. De quel droit vous a-t-il révélé cela ?

— Il est vraiment courroucé à votre sujet.

— Notre rupture n'a rien à voir avec la religion.

— Je sais.

— Vous savez bien des choses, pour un étranger de la famille.

— Je suis proche de votre parrain... Je suis membre de la Société des lumières... tout comme lui.

— Si la communauté jésuite d'Ingolstadt apprend mon athéisme, murmure Weishaupt tout en jetant un regard furtif autour de lui, ma réputation est foutue. Je perds tout.

— Ne vous inquiétez pas. Je serai discret.

— Tout ça n'explique pas votre présence ici.

— En effet. Voilà. Je peux vous aider.

— M'aider ? répond Adam, sceptique et sarcastique.

— Je suis commerçant. J'ai voyagé à travers l'Europe depuis 1771...

— Et alors ? le coupe sèchement Adam.

— J'ai étudié les doctrines antichrétiennes et les pratiques occultes de l'Égypte. J'aimerais m'entretenir avec vous de ces courants.

— Mais dans quel but exactement ?

— Je suis convaincu que mes connaissances peuvent vous aider à cheminer encore plus loin dans vos réflexions.

— Monsieur Weishaupt ! lance poliment le Recteur, on vous attend.

— J'arrive, Monsieur. »

Adam, intrigué, se retourne vers Kolmer.

« Je dois partir. Fixons un rendez-vous. »

Illico, après avoir pris les arrangements utiles, les deux hommes se séparent.

Adam connaît déjà les principales doctrines antichrétiennes. Il les comprend à sa façon. L'hérésie est la négation obstinée de la foi divine et catholique. L'apostasie est le rejet total de la foi, alors que le schisme est le refus de la soumission au pape. Il y a aussi la tendance dualiste, qui considère l'âme et le corps comme deux entités indépendantes et qui peine à penser Jésus à la fois homme et Dieu. Les courants docétistes, eux, prétendent que Jésus, l'homme, et sa mort ne furent qu'apparences. Enfin, le déisme rejette tous les événements surnaturels, prophéties et miracles.

VI

En cette année 1773, Afra accouche d'un garçon prénommé Karl. Herr Sausenhofer et sa femme sont enchantés de devenir grands-parents. Dans leur cœur, avoir des petits-enfants est comme revivre le bonheur d'avoir vu naître et grandir leurs deux filles. C'est un amour nouveau, différent, d'une intensité incommensurable.

Cependant, les sentiments d'Anna-Maria, treize ans, dépassent largement son statut de tante. Elle développe un amour démesuré pour ce petit bonhomme. Appelée fréquemment à le garder, les parents étant sollicités dans leurs occupations professionnelles respectives, elle surprotège son neveu, agissant de plus en plus comme une mère exclusive.

Les mois passent. Afra finit par s'apercevoir de cette relation suspecte, hors nature, et s'en inquiète.

« Anna, mon petit Karl est très attaché à toi, n'est-ce pas ?

- Oh oui, et je l'adore.
- N'en fais-tu pas trop pour lui ?
- Que veux-tu dire ?
- Il est tellement collé à toi que ça laisse l'impression que c'est toi sa mère.
- Vos carrières, à Adam et à toi, sont prenantes. C'est toi qui me demandes de prendre soin de lui quand vous êtes trop occupés.

Les deux sœurs se dévisagent un moment.

- Où veux-tu en venir exactement ? se raidit Anna-Maria.
- J'apprécie sincèrement tout ce que tu fais pour nous... mais...
- Mais quoi ?
- Je veux seulement qu'il en arrive à comprendre que c'est moi sa mère. C'est tout.
- D'accord. J'ai compris. On le lui expliquera dès qu'il atteindra l'âge de raison. »

Elle se retire en maugréant.

Cet entretien délicat affecte la relation entre les deux sœurs et nourrit un climat de mésentente. Anna-Maria se sent surveillée.

Le petit Karl est la seule véritable source d'amour dans sa vie d'adolescente. Ses parents ? Bien sûr qu'elle les aime, et ils le lui rendent bien, surtout son père, plus démonstratif que sa mère. Cependant, l'autorité parentale, bien que relativement modérée, reste présente... parfois contraignante. Alors qu'avec Karl, c'est du bonheur pur, libre, sans limite... sauf quand Afra s'interpose.

Comme elle aimerait être maman, elle aussi.

Mon tour viendra... un jour... je l'espère.

L'irruption impromptue de Kolmer lors de la cérémonie de nomination du nouveau doyen de la Faculté de Droit intrigue Adam.

Ce Kolmer connaît bien mon parrain. Est-il de connivence avec lui ? A-t-il été chargé de m'espionner ? De me piéger pour me faire renoncer à mon athéisme ? Je dois me méfier.

Par conséquent, avant de confier ses réflexions à ce mystérieux personnage, il a effectué ses propres vérifications sur son identité, sa personnalité, ses relations et son parcours de vie. Rien d'inquiétant ou de douteux n'a transpiré.

Néanmoins, Adam s'oblige à se révéler au compte-goutte. À chaque nouveau pas, il pourra analyser la réaction de Kolmer, le sens de ses réponses et son langage corporel. Son projet de vie est trop capital pour risquer d'être torpillé par un être malfaisant.

Adam applique sa stratégie et éprouve l'individu pendant plusieurs entretiens avant de lui ouvrir graduellement son jeu. De plus, il mandate des collaborateurs pour fouiller le passé et le présent de ce commerçant voyageur. Les rapports qu'il reçoit lavent Kolmer de tout soupçon de malveillance. Les résultats satisfont le maître. Dorénavant, il peut lui confier les détails de son projet.

L'arrivée de Kolmer dans la vie de Weishaupt est déterminante. C'est le délic qui manque au nouveau doyen de la Faculté de Droit pour clarifier son plan. Jusqu'à présent, il a médité des principes d'un ordre nouveau en multipliant les recoupements de concepts, mais sans parvenir encore à rattacher tous les éléments. Il est bien loin d'un plan articulé.

« Je veux fonder un ordre antichrétien et anti-royauté, lui révèle Weishaupt.

- Je m'en doutais bien, lui répond Kolmer.
- Les bases de ce projet sont l'abolition de l'Église et de la Monarchie. En fait, mon dessein est encore plus radical. Je vise la destruction de toutes les religions et de tous les gouvernements. Il faut un seul pouvoir universel pour mettre en place une paix mondiale. Les populations sont asservies par des courants religieux véhiculant plein de faussetés et subissent le joug de dictateurs qui ne pensent qu'à s'enrichir au détriment de leur peuple.
- Ce projet est on ne peut plus ambitieux.
- Je sais mais il faut démarrer quelque part. Je suis en accord avec le thème majeur du Siècle des lumières¹⁷ sur le progrès humain à travers le questionnement rationnel et le discours intelligent. Sur ce point, à tout le moins, le Baron Ickstatt et moi sommes d'accord, bien que je ne fasse pas partie de cette élite de penseurs.
- La philosophie des lumières, renchérit Kolmer, suggère aussi une vision du monde où l'homme éclairé s'oppose à la masse restée dans les ténèbres. »

Adam écoute avec grande attention. Son esprit insatiable reçoit avidement ces concepts profonds.

« Je sais ce qu'il manque à votre projet, continue Kolmer. »

Adam lui jette un regard interrogateur.

« Une structure et un symbolisme.

- Ah oui ?
- Je peux vous guider dans ces deux voies.
- Comment ?
- Pour la structure, consultez l'organisation des jésuites mais surtout celle des francs-maçons.
- Je suis intrigué par la Franc-maçonnerie. J'ai beaucoup lu et réfléchi sur ce sujet mais, au fond, je n'y connais guère. Je suis désireux d'en apprendre davantage.

- Justement. Je pourrais vous introduire dans une loge. J’y ai des relations.
- Vraiment ? réagit Weishaupt, de plus en plus intéressé.
- Par mon vaste réseau de contacts, je peux vous procurer une entrée à une loge maçonnique afin d’être initié selon leur rituel.
- Et pour le symbolisme ? demande Adam.
- D’abord vous instruire sur les pratiques occultes de l’Égypte, puis sur le rituel des francs-maçons. Ces rites peuvent vous inspirer. »

C’est ainsi que Kolmer réussit à gagner la pleine confiance d’Adam Weishaupt.

Une sorte de fièvre mystique s’empare graduellement d’Adam. Il devient comme envoûté, à mesure de découvrir les rituels secrets de l’Égypte.

« Mon cher Weishaupt, l’Égypte est le berceau de la magie. Les Égyptiens prônent le Heka¹⁸, c’est-à-dire le réel. Ils sculptent des statues comme moyen magique d’éternité. Les hiéroglyphes sont aussi une marque de puissance.

- L’usage de hiéroglyphes, dit Adam, surexcité, me permettra d’établir un langage codé connu seulement des membres fidèles et dévoués à la cause. »

Kolmer poursuit sur cette lancée dans le but d’alimenter la réflexion d’Adam. Il lui explique d’autres concepts égyptiens, notamment le rituel des quatre boules, l’usage de bandes de papyrus¹⁹ et les statuette panthées²⁰.

« Je prends note de ces pratiques, répond Adam, mais j’ai besoin de cogiter sur leur apport à mon mouvement.

- Ça va de soi, cher doyen. Retenez que moi, Kolmer, je veux libérer les humains de la corruption de notre monde matériel ! »

Sur ces paroles, Kolmer se lève pour prendre congé de son nouvel ami. Adam, chaleureux, lui serre la main. En retour, il reçoit une tape sur l’épaule, en guise d’encouragement à poursuivre le développement de son projet.

À cette époque, en 1776, Adam et Afra sont mariés depuis trois ans. Leur vie suit un cours tranquille, à l'image d'un canoë glissant sur un lac limpide à l'abri du vent. Néanmoins, leur horaire est passablement chargé. Adam a du succès comme professeur, alors qu'Afra complète son cours universitaire en Humanités, en plus d'être chercheuse dans le domaine des arts, surtout sur les peintres et les écrivains.

De nature réservée et de santé fragile, elle ne s'immisce pas dans la vie de son mari. Elle le sait très pris par ses occupations d'enseignement et les fréquentes rencontres en soirée avec des penseurs. Ce qui lui importe est que son mari lui soit fidèle. Son flair féminin le lui confirme.

Adam nourrit un projet d'envergure, soit de développer une organisation secrète, en quelque sorte un nouvel ordre mondial. Ses soirées sont de plus en plus investies dans cette initiative, sous la forme de réunions clandestines avec des partisans convaincus.

Il apprécie grandement le dévouement de sa conjointe, bien qu'il ne le lui exprime guère.

Elle accomplit parfaitement son devoir d'épouse, ce qui me libère pour élaborer mon grand projet.

Afra n'est pas au courant du plan caché de son mari. Elle est absorbée par sa passion des arts et l'éducation de son fils.

Tout ce flot de courants mystiques et occultes enfièvre Weishaupt au point de le pousser à répéter des rites sataniques chez lui, à l'insu de sa femme, et même dans son bureau à l'Université.

Dans la pénombre de la pièce, il définit un cercle d'invocation, qu'il marque aux quatre points cardinaux. Puis, agenouillé, il murmure des invocations aux démons, ponctuées d'un chant lugubre. S'ensuit une danse lente, impudique, projetant des ombres menaçantes sur les murs. Cette pratique, la goétie, est une discipline de la magie noire²¹.

« Oh esprit du mal, manifeste-toi ! ». Après plusieurs minutes d'intense concentration, Adam entre dans une forme de transe.

Emporté dans ses élans sataniques, il manque de discrétion. Un soir, un jésuite écoute à la porte du bureau d'Adam et entend des sons inquiétants. Il se précipite chez le supérieur général.

« Mon Père, s'écrie le moine, haletant et bouleversé.

— Mais qu'y a-t-il, mon Fils ?

— J'ai entendu un bruit inhabituel en approchant du bureau de Weishaupt.

— Vous espionnez aux portes, maintenant ?

— Non... Non... Je passais par là, tout simplement pour me rendre à ma cellule.

— Et alors ?

— Intrigué, j'ai collé mon oreille sur sa porte... et... j'ai entendu des invocations inquiétantes... comme des appels à Belzébuth.

— C'est très grave, ce que vous dites. En êtes-vous conscient ?

— Oui... Oui... mon Père...

— Ce serait donc de la magie noire ?

— Oui, mon Père...

— Peut-être s'agit-il de magie blanche²² ?

— Oh non, mon Père ! C'était trop sordide et effrayant pour être une forme de magie blanche. »

Tout tremblant, le religieux se signe de la croix.

« Calmez-vous, mon Fils. Je vais le faire surveiller discrètement et ordonner une enquête. Surtout, n'en parlez à personne ! C'est un ordre. »

Le frère s'incline respectueusement, recule lentement puis sort de la pièce.

L'enquête, sur plusieurs mois, a démontré que Weishaupt s'est converti au protestantisme puis a dégénéré dans l'athéisme.

Informé des résultats de cette investigation, le supérieur général s'est exclamé : « Il s'est diabolisé... ce suppôt de Satan ! ».

Depuis son retrait de la vie professionnelle comme enseignant, en 1765, le Baron von Ickstatt était demeuré à Ingolstadt. Or, depuis quelque temps, il s'est installé dans la petite ville de Waldsassen, en Bavière, à quelque 200 km au nord d'Ingolstadt.

Il habite non loin de l'Abbaye cistercienne, communauté religieuse de droit pontifical, logeant dans une impressionnante basilique baroque, un chef-d'œuvre. Avide d'érudition, c'est surtout la remarquable bibliothèque qui l'a attiré, un bâtiment éclatant de style baroque.

En 1776, Adam se rend à Waldsassen, appelé d'urgence au chevet du baron. C'est devant un homme fort diminué qu'il se présente.

« Adam, entre et assieds-toi, l'accueille son parrain d'une voix faible. Nous avons rompu tout lien, je sais... mais j'ai à te parler. Je... Je n'en ai plus pour longtemps.

— Mais qu'avez-vous donc ?

— Les médecins pensent que j'ai la pellagre.

— La pellagre ?

— C'est une maladie qui provoque d'abord des symptômes cutanés. Elle se répand ensuite au système digestif. Finalement, elle s'attaque au système nerveux central.

— C'est donc très grave ?

— Cette maladie est... mortelle, Adam.

Après un lourd moment de silence, le baron, péniblement, reprend la parole.

— Maintenant écoute-moi. Notre dernière rencontre remonte à trois ans, à tes noces. Sous l'effet de l'alcool, j'ai insisté un peu trop pour te ramener au judaïsme. Tu m'en as tenu rigueur. De toute façon, je ne voulais plus te revoir. J'avais accepté ton mariage avec la fille de Sausenhofer mais j'étais furieux d'apprendre que tu n'avais pas respecté ta parole de rester discret sur tes idées d'athéisme, voire sataniques.

Adam ne répond pas, admettant en son for intérieur avoir contourné ladite promesse.

- Mais avant de mourir, continue le malade, je voulais te prévenir.
- Me prévenir de quoi ? s'inquiète Adam.
- Les jésuites t'ont à l'œil. Ils suspectent tes orientations divergentes de leur système de valeurs. Ils t'espionnent et fomentent un complot pour te déloger et te faire emprisonner.
- Pourquoi me dire tout cela aujourd'hui ?
- Je te rappelle, comme tu m'as déjà dit, que ton père, dès sa demande que je devienne ton parrain, m'a fait jurer de veiller sur toi, tant et aussi longtemps que je vivrai. Je veux partir en paix. Sois prudent. »

Épuisé par cet entretien émotif, von Ickstatt ferme les yeux et somnole. Adam se lève doucement, pose délicatement sa main sur le bras du malade, comme pour le remercier, et, à pas feutrés, ému, sort de la chambre.

Il réalise avoir jugé durement cet homme qui a pris la relève de son père et qui a fait ce qu'il a pu pour lui permettre un avenir décent.

Quelques jours plus tard, le 17 août 1776, il apprend le décès de son parrain à l'âge de 74 ans.

VII

Munich, en ce dernier quart du XVIII^e siècle, est une ville animée. La Place de l'Odéon est un lieu de rassemblement très populaire. C'est à cet endroit que se trouve le réputé Café Tambosi, ouvert en 1775, du nom du maître de thé de la Cour des Wittelsbach, une famille princière.

À proximité, la loge maçonnique Theodore du Bon Conseil vient tout juste d'être fondée.

En février 1777, grâce à l'intervention de Kolmer, Adam Weishaupt obtient le privilège d'y être initié franc-maçon. À ses yeux, cette démarche est capitale. Il recherche des idées pour faire avancer sa société secrète. La Franc-maçonnerie représente un modèle inspirant, à découvrir.

Par conséquent, l'intention d'Adam est d'infiltrer pacifiquement la Franc-maçonnerie et d'y gagner de l'influence. Sa réputation, à titre de nouveau doyen de la Faculté de Droit, a facilité et accéléré la démarche d'initiation.

Le rite d'introduction s'amorce par une investigation menée séparément par trois enquêteurs anonymes qui ne se consultent pas. Si tout est conforme aux règles, suit le passage au bandeau. C'est une entrevue, yeux bandés, visant à mesurer les motivations du candidat, sa personnalité et sa vision du monde.

Adam se présente donc à son rendez-vous d'initiation.

« Bonjour Monsieur. Veuillez vous identifier », demande un officier portant une épée à lame sinueuse. C'est le couvreur, gardien de l'entrée.

Sur présentation de pièces d'identité, le cerbère lui sourit.

« Monsieur Weishaupt, bienvenue dans notre loge. Veuillez me suivre. »

L'invité est conduit auprès d'un autre officier.

« Monsieur Halbronn, je vous présente Adam Weishaupt, convoqué à son initiation.

— Bienvenue Monsieur Weishaupt. Je suis le maître des cérémonies, ici à la loge Théodore du Bon conseil. Nous sommes honorés de vous accueillir. Tout est déjà prêt pour votre initiation²³. Son succès vous confèrera le titre d'apprenti. »

Volontairement, Kolmer n'a pas instruit Adam sur les différentes étapes et épreuves de ce rituel. Ce dernier, calme mais très curieux, suit docilement les consignes dictées.

« D'abord, explique Halbronn, le cabinet de réflexion. Vous devez me remettre tout bijou, jusqu'à la fin du rituel. »

Docilement, Weishaupt lui remet une chaînette et un bracelet.

« Les bijoux représentent les passions, en particulier la possession, le pouvoir, et la vanité. Il faut apprendre à maîtriser ses ardeurs. Dans le cabinet de réflexion, vous devez répondre par écrit à des questions sur les devoirs de l'homme envers lui-même, sa famille, sa patrie, et l'humanité. Commencez maintenant. Lorsque vous aurez terminé, frappez trois coups à la porte. »

Le maître sort de la pièce.

Cette introspection sur les passions, c'est vraiment du sérieux.

Environ une heure plus tard, Adam frappe les trois coups convenus. Le maître revient.

« Maintenant, vous devez rédiger votre testament moral et philosophique. Cette démarche est fondamentale pour faire le point sur soi-même et sur ce qui est essentiel. Voici un document guide. Commencez maintenant. Comme pour la première étape, lorsque vous aurez terminé, frappez trois coups à la porte. »

Adam réfléchit intensément.

Je dois être très prudent. La moindre erreur peut me démasquer et entraîner mon expulsion immédiate de la fraternité.

Il prend donc tout le temps nécessaire, pesant plusieurs fois chaque mot, tout en s'assurant de répondre à chaque question. Il relit toutes ses réponses, vérifiant qu'aucune contradiction ne soulève de doutes chez les réviseurs.

Deux heures plus tard, Adam frappe à nouveau trois coups. Halbronn revient.

« Passons maintenant à l'épreuve de la terre²⁴ ». Ce disant, il sort un bandeau épais et l'attache autour de la tête d'Adam.

« Pourquoi les yeux bandés ? demande-t-il.

- Vous devez méditer dans le noir. C'est pour faciliter votre concentration, sans distractions visuelles. C'est aussi pour stimuler l'imagination et augmenter l'intensité des autres sens. Pour nous, francs-maçons, l'obscurité symbolise la recherche de la lumière, c'est-à-dire la connaissance. Je vous laisse méditer un moment. »

Leur approche rejoint donc la philosophie des lumières. Intéressant...

Adam n'ose pas demander la durée de la réflexion. Il plonge facilement dans l'introspection. C'est une seconde nature pour lui.

Lorsque le responsable réapparaît, il lui explique la prochaine étape.

« Maintenant, Monsieur Weishaupt, c'est le franchissement de la porte basse, c'est-à-dire l'entrée en loge. »

Le maître frappe la porte, de trois coups de canne. Elle s'ouvre immédiatement.

« Moi, Maître des cérémonies, j'annonce que le profane est prêt ! »

Les frères surveillants les laissent entrer tous les deux.

Ils disposent la canne horizontalement, à environ un mètre du sol, de sorte que le profane doive considérablement s'abaisser pour passer dessous.

Le vénérable maître annonce de nouvelles épreuves.

« Monsieur Weishaupt, à cette étape, vous devez vous soumettre à trois voyages symboliques : eau, air et feu²⁵. Ces épreuves consistent à tourner autour du tableau de loge dans le sens du mouvement des aiguilles de l'horloge. »

Adam ne sait plus trop quoi penser. Ces rites l'agacent. Il sait qu'il doit dissimuler son irritation et montrer son ouverture.

Je ferai le tri mental de tout ça plus tard.

La vue toujours obstruée, il se soumet au nouveau rite. Un frère utilise un soufflet pour le voyage de l'air, asperge le candidat d'un peu d'eau pour le voyage de l'eau, et passe une bougie allumée sous sa main pour le voyage du feu.

« Voici maintenant l'épreuve de la coupe sacrée ». On lui présente une coupe.

Adam est étonné du nombre de tests, de la variété des symboles et du sérieux des participants.

« Cette coupe vous sera servie en trois petits digestifs : le premier est insipide pour signifier la vie dans l'ignorance, le deuxième est amer pour la souffrance de la vie, alors que le troisième est doux pour célébrer la lumière acquise. »

Adam s'exécute cérémonieusement, sans grimacer lorsqu'il boit.

« Les trois voyages sont complétés. Vous voici de retour devant l'autel des serments. À ce stade, vous devez jurer, sur le volume de la loi sacrée, de ne rien divulguer sur notre organisation. Cette loi élève l'homme spirituellement et moralement, et contribue ainsi au perfectionnement de l'humanité par la pratique d'un idéal de paix, d'amour et de fraternité. »

S'ils savaient que mon but est justement de trahir leur organisation en y infiltrant mes adeptes. Ce serment n'est qu'un simulacre... Je dois simplement paraître naturel.

Halbronn prend la main droite de Weishaupt et la place au-dessus du livre sacré.

« Répétez après moi : Je jure de ne jamais rien divulguer de ce que j'apprends sur la Franc-maçonnerie. »

Adam répète la phrase, d'une voix ferme et résolue.

Au troisième coup de maillet du vénérable officier, le maître des cérémonies ôte le bandeau couvrant les yeux d'Adam.

« Vous êtes de retour à la lumière. Il reste à officialiser votre adhésion comme membre apprenti. C'est l'étape d'investiture, appelée adoubement²⁶. »

Le maître de la loge lui donne l'adoubement avec l'épée. Le vénérable maître et les deux surveillants forment un triangle dans le plan horizontal avec leur glaive autour du cou de Weishaupt et sur ses épaules. Consacré et reçu apprenti maçon, il est invité à se relever et il reçoit la première accolade fraternelle du vénérable maître.

Halbronn remet alors à Adam un tablier de cuir blanc en peau de mouton et des gants blancs comme symbole de pureté. Ces deux accessoires sont obligatoires à toute réunion des membres en loge. On lui rend sa chaînette et son bracelet. Enfin on lui parle de charité et d'entraide.

« Je dois maintenant vous lire les instructions et les secrets du grade d'apprenti » dit le maître des cérémonies.

Solennellement, il lui explique les marques de reconnaissance : le signe d'ordre, le signe de fidélité, et la poignée de main secrète. Il lui révèle ensuite le mot sacré et le mot de passe.

« C'est le moment de détruire, par le feu, votre testament philosophique. »

Sur un signe de tête du maître, le frère secrétaire brûle le manuscrit, dont personne n'a pris connaissance.

Weishaupt, bouillant intérieurement, se retient de protester.

J'ai donc rédigé ce testament pour rien ? Pour personne ? Quelle futilité !

« Cher Monsieur Weishaupt, vous voici officiellement nouvel apprenti. Félicitations ! »

Tous les frères présents l'applaudissent chaleureusement²⁷.

Simulant d'être enivré par ces acclamations, Adam est escorté solennellement à la sortie. Le couvreur lui sourit à nouveau et l'informe de la date de la prochaine réunion²⁸.

Fraîchement initié apprenti franc-maçon, Weishaupt rencontre Kolmer pour lui faire part de ses impressions.

« J'ai été étonné par le nombre d'étapes à franchir et par le caractère solennel de la cérémonie.

- En effet, répond le commerçant. Le symbolisme de la Franc-maçonnerie est prédominant. Tout est axé sur le contrôle des passions et l'acquisition de la connaissance.
- En ligne avec la philosophie des lumières, complète Adam.
- C'est exact.
- Mais pourquoi m'avoir fait rédiger mon testament philosophique pour ensuite le brûler sans même le consulter ?

- C'est une marque de respect. Ce testament vous appartient. De l'avoir écrit vous aide à le mémoriser. Il reste confidentiel dans votre âme. »

Sur ce bilan de l'expérience intense vécue par Weishaupt, les deux compères se quittent avec promesse de se revoir bientôt.

Suite à son intégration dans la Franc-maçonnerie, Adam Weishaupt se met avec ardeur à définir la structure de son organisation. Un mois plus tard, il reçoit Kolmer pour lui présenter l'aboutissement de sa réflexion.

« Mon cher ami, j'ai grandement réfléchi à mon projet. Je suis fier de vous l'expliquer en détail.

- Je suis tout ouïe, mon ami, répond le visiteur, ravi.

- D'abord son nom. J'avais choisi *Perfectibiliste* pour signifier la quête de la perfection. Mais après mûre cogitation, j'ai décidé du nom *Illuminati*, question de mettre l'accent sur la recherche de la connaissance, de la lumière. Ce nom image le soleil projetant ses rayons sur l'univers. »

Après quelques secondes de pause, encouragé par un signe d'assentiment de son vis-à-vis, Adam poursuit son idée.

« Le but de l'Ordre Illuminati consiste à créer un seul gouvernement mondial. Ce but est appuyé par les objectifs suivants : démanteler la monarchie et toute autre forme de gouvernement, abolir aussi toute religion, la propriété privée, l'héritage, le patriotisme, la famille, le mariage, et la moralité. »

Kolmer se contente de hausser les sourcils, surpris du ton exalté de Weishaupt et de l'ambition de son programme.

« Rappelez-vous, justifie Adam, que j'ai eu à subir, tout au cours de ma jeunesse, la hargne des jésuites contre le protestantisme et toute idée libérale. Ils se sont servis du sacrement de la confession et de leur mainmise sur le système d'éducation pour contrôler le gouvernement. Ils ont lavé le cerveau du peuple et embué les pensées pour les détourner de la vraie connaissance.

- Je comprends bien votre mission, mais qu'en est-il de la structure de votre organisation ? demande Kolmer.

- J'ai étudié le mode de fonctionnement de la Société de Jésus et celui de la Franc-maçonnerie.
- Qu'en avez-vous retenu ?
- Surtout le chiffre trois.
- Le chiffre trois est d'une importance capitale, explique le commerçant. C'est un chiffre sacré depuis des milliers d'années. Égyptiens, Grecs et Romains adoraient leurs dieux par groupe de trois.
- J'ai aussi retenu, continue Weishaupt, que les jésuites ont une structure à trois niveaux : la congrégation générale à Rome, un supérieur général par pays et un supérieur par province.
- Et les francs-maçons ?
- Là aussi, trois niveaux, disposés en pyramide : apprenti, compagnon et maître.
- Le chiffre trois représente aussi les étapes de la vie : naissance, croissance, et mort.
- À partir de ce raisonnement, poursuit Adam, j'établis trois niveaux Illuminati, de bas en haut de la pyramide : pépinière, maçonnerie et mystères²⁹.
- Votre approche est très solide, reconnaît Kolmer. La prochaine étape consiste à la faire connaître.
- Soit, mais je dois œuvrer secrètement. Je ne peux pas afficher ouvertement mon projet. Trop de dignitaires et de politiciens se sentiraient menacés. Moi-même et mes fidèles serions arrêtés, jugés et probablement condamnés. L'anonymat : voilà ma stratégie.
- Comment allez-vous assurer l'anonymat entre les différentes couches hiérarchiques ?
- Immédiatement sous moi, j'ai deux subordonnés auxquels j'infuse mon esprit en entier. Ces deux-là, à leur tour, dominent deux membres, et ainsi de suite. Ainsi, les adeptes ne connaissent que leurs voisins immédiats. Le leader de chaque cellule connaît seulement le nom de son supérieur et de ses deux subordonnés. Pour

ajouter au secret, des noms de code sont utilisés dans toutes les correspondances³⁰.

- Mon cher Weishaupt, vous m'impressionnez... vraiment ! Un énorme travail vous attend.
- J'en suis bien conscient. »

Satisfait de la réaction de Kolmer sur l'évolution de sa cause, Adam maintient un contact régulier avec lui.

D'une rencontre à l'autre avec Kolmer, Weishaupt mûrit son projet d'instaurer l'Ordre Illuminati.

« Avez-vous retenu des symboles ? demande Kolmer.

- Certainement. J'utilise l'Oeil d'Horus³¹ pour marquer l'idée d'une surveillance omniprésente. Heka, le réel, est mon deuxième symbole d'impact. De plus, les hiéroglyphes formeront la base de mon système de code secret. Toutes les communications, sans exception, se feront par messages codés, dont je serai le gardien, question d'écarter les espions.
- Vous n'avez donc rien utilisé des symboles jésuites ? s'étonne Kolmer.
- Non. Ils sont trop religieux : croix rouge, crucifix noir, bannière noire, où figurent une dague et une croix rouge, au-dessus d'un crâne et de deux tibias croisés, avec les lettres INRI.
- Et les symboles francs-maçons ? Vous les rejetez aussi ?
- Seul le chiffre trois m'interpelle. Aux oubliettes leurs symboles puérils, à commencer par l'équerre (la matière) et le compas (l'esprit) qui se croisent dans leur emblème universel.

Adam tape du poing sur la table.

- Je contraindrai les populations à obéir au nouvel ordre et à adhérer aux règles. Leur esprit ne sera plus pollué par les idioties de la religion et les iniquités de la Royauté.
- Et à propos des autres symboles maçonniques, notamment : niveau, maillet, ciseau³² ?

- Trop d'insignes engendrent de la confusion. Je m'en détache³³.
- Mais pourquoi tant d'animosité ?
- Les symboles francs-maçons ne correspondent pas à mes valeurs. Leur signification n'a pas de profondeur occulte. Je veux des images puissantes et intimidantes : l'œil d'Horus, la chouette de Minerve, et le phœnix³⁴. »

Une fois la structure et les symboles de l'Ordre Illuminati bien définis, Weishaupt prend le nom d'emprunt de Spartacus³⁵ et commence son recrutement. Sa première source est le bassin de ses étudiants en droit à l'Université d'Ingollstadt. Armé de son charisme et du prestige de sa position de Doyen de la Faculté de Droit, il convainc, sans trop d'effort, quatre étudiants à devenir membres Illuminati. Parmi eux, Franz Anton von Massenhausen devient trésorier de l'Ordre. Son pseudonyme est Ajax³⁶.

Respecté pour son ouverture, Weishaupt anime des réunions privées où on discute de religion, de philosophie et d'actualité. Ces soirées sont rehaussées par l'alcool, la musique, et même le cannabis.

Un mois après la fondation de l'Ordre, en 1777, Massenhausen recrute Xavier von Zwack, un ancien étudiant de Weishaupt, devenu avocat, et descendant de la noblesse allemande. C'est un baron allemand, président du gouvernement de Munich, et aussi écrivain. Weishaupt l'affuble du sobriquet Caton³⁷ et en fait son bras droit.

Massenhausen tombe en disgrâce quand Weishaupt apprend qu'il intercepte de la correspondance entre lui et Zwack et qu'il détourne des fonds de l'Ordre. En outre, Weishaupt confie à Zwack que les recrues de Massenhausen sont sans valeur pour l'Ordre. Il s'ensuit que Massenhausen, dès sa graduation en 1778, quitte l'organisation et s'exile de Bavière.

Zwack prend la relève du recrutement et convainc Jakob Anton Hertel, professeur à Ingollstadt, de joindre le mouvement Illuminati. Hertel reçoit le pseudonyme de Marius³⁸ et devient le trésorier de l'Ordre.

Adam Weishaupt se présente aux premières réunions de Franc-maçonnerie de la loge Theodore du Bon Conseil, celle qui l'a initié. Il prête grande attention aux propos véhiculés. En tant qu'apprenti, il n'a pas droit de parole la première année. Il doit observer et réfléchir.

Au cours de ces rencontres il remarque deux membres influents, intelligents et articulés, qu'il aimerait amener dans son nouvel ordre. Leurs paroles sont teintées de retenue en réaction aux sujets discutés. Leur réserve semble masquer une profonde insatisfaction envers la Franc-maçonnerie. Après quelques entretiens en privé, Adam réussit à les recruter comme membres Illuminati. Il s'agit de Nicolai le libraire, surnommé Lucian et de Lorenz von Westenreider, alias Pythagore³⁹, un professeur de rhétorique et de poésie.

Adam est exacerbé par la trop lente progression à travers les trois niveaux de la Franc-maçonnerie. Il devient de plus en plus frustré de ne pas en apprendre les véritables rouages. Cette situation le motive à faire grandir l'Ordre Illuminati. Son charisme envoûte ses partisans.

Dès la fin de l'an 1778, l'Ordre Illuminati devient pleinement opérationnel. Il compte déjà plus de 24 membres dispersés dans quatre villes d'Allemagne, dont Munich et Ingollstadt. Weishaupt leur ordonne de se faire recevoir francs-maçons. En 1779, la loge maçonnique de Munich passe sous l'influence complète des Illuminati.

Xavier von Zwack (alias Caton), initié franc-maçon en novembre, décrit à son maître sa rencontre avec un personnage bien en vue.

« Mon cher Adam, j'ai fait une rencontre exceptionnelle à Augsburg⁴⁰. J'ai travaillé avec l'abbé Marotti, un frère maçon. Il m'a divulgué les secrets et les hauts grades de l'Ordre Maçonnique. Il m'a aussi décrit le fonctionnement de diverses loges européennes. Nous avons même discuté de l'opportunité de fusionner la Franc-maçonnerie avec notre Ordre Illuminati. »

Cette révélation réjouit Adam et le stimule à redoubler d'ardeur dans sa mission.

VIII

En 1778, Afra accouche d'un deuxième garçon, prénommé Ernst. Cette arrivée dans la famille est reçue par les parents et grands-parents comme un second cadeau du ciel... mais pas pour la tante.

En effet, Anna-Maria démontre un tout autre comportement envers ce deuxième neveu, le percevant comme un rival de son frère aîné. C'est une nouvelle source de conflit entre les deux sœurs.

« Anna, qu'est-ce que tu as ? Tu ne sembles pas aimer Ernst.

- Ce n'est pas la question. Je trouve que tu portes toute ton attention sur lui.
- Il est tout petit. Il a grand besoin de moi.
- Mais Karl aussi est petit. Il n'a que deux ans. Lui aussi a besoin de sa mère.
- Parlons-en de Karl, se fâche Afra, tu t'en occupes comme si tu étais sa mère. Tu n'as vraiment pas entendu mon message. C'est moi sa mère ! Moi seule ! Vas-tu finir par le comprendre un jour ?
- Si Karl pouvait parler, et choisir, il dirait que c'est moi sa mère. Toi tu te comportes comme une étrangère pour lui.
- C'est faux ! Comment oses-tu ?
- Je dois agir comme sa mère. Il le faut bien. Tu n'es pas assez disponible. Ton emploi passe avant tes enfants.
- Tu es injuste. J'essaie de concilier le tout.
- Alors contente-toi de te concentrer sur Ernst et laisse-moi prendre soin de Karl.
- Il n'en est pas question ! Ces deux garçons sont mes fils et non les tiens.
- Tu n'as pas le sens des priorités. Tu veux tout faire et tout avoir. Apprends à faire des choix.
- Toi, à dix-huit ans, tu crois être en position pour prodiguer des conseils ?

- Il faut bien que quelqu'un le fasse. De toute façon, je te laisse à ton petit braillard.
- C'est un bébé !
- Même bébé, Karl n'a jamais été un pleurnichard.
- Les personnes n'ont pas toutes le même tempérament.
- En effet, nous deux, par exemple.
- Je n'aime vraiment pas la tournure de cette discussion.
- C'est ça. Dès que ça chauffe un peu, tu recules.
- Je ne recule pas. J'essaie de comprendre ce qui t'arrive.
- J'en ai assez d'avoir à faire tout le travail à ta place, parce que madame est prise par ses occupations.
- Je pensais, répond Afra ébranlée, j'espérais... que tu nous aidais parce que tu nous aimais.
- À part l'école et mes quelques heures de vendeuse de fleurs au marché public, je n'ai rien d'autre à faire.
- Donne-toi du temps.
- J'en ai assez de vivre au crochet de nos parents. Je ne gagne pas assez d'argent.
- Tu es très utile dans la famille. Je t'aiderai à mon tour, au bon moment.
- On verra, tranche-t-elle, sceptique.

Elle se lève et se dirige vers la porte.

- Anna, je te promets de faire des efforts pour Karl. »

La conversation se termine sèchement. Anna se retourne, ignore cette perche tendue, fait une moue d'incrédulité et sort. La tension s'élève d'un nouveau cran.

Afra est bouleversée de la tournure de sa relation avec sa cadette. Elle a grandement besoin de son support. Mais elle ne s'explique pas son comportement irritable. Elle cherche en vain ce qu'elle aurait pu faire

pour contrarier sa sœur. À ses yeux, elle aime ses deux fils à niveau égal, convaincue de ne pas favoriser l'un aux dépens de l'autre.

Plusieurs soirs par semaine, Adam Weishaupt anime des réunions secrètes avec ses fidèles Illuminati. Il rentre tard à la maison. Lasse d'attendre son retour, Afra est déjà couchée pour la nuit.

L'un de ces soirs, lorsque Adam se glisse silencieusement sous les couvertures, il constate qu'elle est agitée, la respiration saccadée. Il pose doucement sa main sur son front. Elle est brûlante de fièvre. Il n'ose pas la réveiller.

Songeur, il réalise à quel point cette femme est importante dans sa vie. C'est une compagne attentionnée qui lui a donné deux fils.

Il ressent une culpabilité à l'égard de sa famille. Depuis trop longtemps, il néglige ses rôles d'époux et de père. Sa charge d'enseignant à l'Université d'Ingolstadt, combinée à ses démarches de faire avancer son Ordre Illuminati, ne lui laisse guère de temps pour ses proches.

L'inquiétude l'empêche de s'endormir. Sa tête bourdonne de sentiments intenses.

Je suis un ingrat. Ma tendre épouse élève nos enfants sans ma réelle contribution. Heureusement qu'il y a Anna-Maria pour l'appuyer. Afra ne se plaint jamais. Elle ne me questionne pas sur mes longues soirées d'absence. Il n'y a pas d'autres femmes dans ma vie. Cette vérité la rassure et l'incite à prendre soin de notre progéniture. Je ne vois pas mes enfants grandir. Pour eux, je ne suis qu'une ombre furtive.

À l'aube, les deux garçons pénètrent dans la chambre et viennent se blottir contre leur mère. Celle-ci sursaute. Mais en constatant leur présence, elle soupire d'amour et les étreint affectueusement. Le tendre bruit des baisers emplit la pièce, comme une douce mélodie. Après quelques minutes magiques, tous trois se lèvent et, sans bruit, quittent la pièce.

Ému par la scène, Adam les rejoint dans la cuisine.

Afra est pâle, les yeux cernés, comme vides, saisie de frissons incontrôlables.

« Ma pauvre Afra, que t'arrive-t-il ? s'inquiète Adam.

- Depuis quelque temps, je ne me sens vraiment pas bien.
- Depuis quand ?
- Environ trois semaines.
- Pourquoi ne m’avez rien dit ?
- Je ne voulais pas ajouter ce tourment à tes préoccupations.
- Ce qui compte le plus pour moi, c’est toi d’abord, puis les enfants. Mes affaires attendront.
- Oui... Je sais.
- Tu es très fiévreuse, lui dit Adam en touchant son front bouillant. Je vais faire venir un médecin. Retourne te coucher.
- Je dois m’occuper des enfants, proteste-t-elle faiblement.
- Je m’en charge. Va ! », répond-il en pointant la chambre.

Trop épuisée pour répliquer, Afra se rend péniblement à son lit.

Quelques heures plus tard, Docteur Grünewald se présente. Il passe un long moment auprès de la malade. Adam, de plus en plus préoccupé, fait les cent pas dans le boudoir. Finalement, après une attente interminable, le médecin sort de la chambre et, la mine sombre, s’adresse ainsi à Adam.

« Votre femme m’a avoué vivre de fréquents épisodes de céphalées, de nausées et de vomissements. Sa situation vous aurait-elle échappé ? demande-t-il d’un air réprobateur.

Adam, en guise de réponse, baisse les yeux.

- Il vous faut être très vigilant auprès d’elle. Elle est très fatiguée. Elle a grandement besoin de repos et de support.
- Je comprends, Docteur.
- Surtout, observez bien ses prochains symptômes. Au besoin, contactez-moi sans délai.
- J’y veillerai, Docteur. C’est promis. »

Les semaines suivantes, Weishaupt respecte son engagement. Il se rend plus disponible, réduisant la fréquence et la durée de ses rencontres vespérales. Il se montre prévenant, très attentionné, envers son épouse,

allant au-devant de ses besoins. Il demande aussi à Anna-Maria de veiller sur sa sœur.

Un petit groupe d'hommes rôde aux abords d'un hôtel louche de Bavière. De grands manteaux sombres, au col relevé, cachent leur physionomie. Au bruit d'une calèche approchant, ils se cachent dans le boisé attenant. Un homme de grande prestance descend de la voiture. Il jette un regard autour de lui, s'assurant ainsi de ne pas être vu. D'un signe de la main, il ordonne au cocher de repartir.

En le voyant entrer, la tenancière lui montre huit doigts. L'homme dépose de l'argent dans sa main, monte à ladite chambre, frappe doucement à la porte puis entre. Une jeune et jolie femme l'accueille en lui tendant les bras.

Quelque quinze minutes plus tard, la clique sort de sa cachette et entre en douce dans l'établissement. L'un d'eux signale à la taulière de garder silence, lui montrant un faux insigne de gendarme et la questionnant du regard. « Chambre huit, murmure-t-elle. » À pas assourdis, ils se rendent à la chambre et ouvrent subrepticement la porte.

« Monsieur Hummell, lui lance le chef en montrant de loin son badge postiche, vous êtes surpris en flagrant délit d'adultère et de prostitution. Vous êtes aux arrêts. Suivez-nous !

- Attendez, je vous prie. Cela... ne... ne doit pas se savoir, de grâce ! bafouille Hummell. Ma famille... ma carrière... tout sera détruit.
- Il fallait y penser avant, réplique le prétendu policier.
- Nous trouverons sûrement des arrangements à cet imbroglio, tente le dignitaire.
- Votre compte est bon, Monsieur. J'ai avec moi trois témoins, sans oublier la demoiselle ici présente.
- Je vous en prie, soyez conciliants. Je... Je ferai ce que vous voudrez. »

L'homme de main se retourne vers un individu austère.

« Qu'en pensez-vous, mon cher ?

Le personnage, nul autre que Weishaupt, s'avance et lorgne l'accusé.

- Monsieur, votre réputation est précieuse, tout comme l'organisation que je dirige. En échange de notre discrétion, intégrez notre ordre et contribuez à son financement.
- Mais, Monsieur, je n'ai que peu de moyens ! simule Hummell.
- Baliverne ! ironise le gendarme. Nous savons que vous êtes proche de Mayer Rothschild, dont la réputation et la richesse sont connues publiquement. »

Forcé d'obtempérer, Hummell devient, à contrecœur, un contributeur important dans le financement de l'Ordre Illuminati.

Ce stratagème de financement, mis au point par Weishaupt, s'est répandu à plusieurs autres personnages influents du secteur bancaire. D'ailleurs, Mayer Rothschild⁴¹ a su rallier plusieurs amis riches à la cause Illuminati.

Bien qu'encore toute jeune, en 1779, à l'aube de ses trente ans, Afra se met à changer depuis la naissance de son deuxième fils. Elle perd du poids, graduellement. Son teint, jadis rosé, devient grisâtre, cendré. Les tâches habituelles l'épuisent. Son affaiblissement affecte son comportement.

Reconnue pour son tempérament doux, elle devient peu à peu maussade, impatiente et irritable. Elle se met à critiquer Adam pour ses absences répétées le soir. Elle se dispute fréquemment avec sa sœur sur l'éducation de Karl et d'Ernst. Il lui arrive même de crier après ses fils, pour des banalités.

Les semaines passent dans l'inquiétude grandissante. Afra dépérit. Les symptômes, d'abord légers, se précisent et s'additionnent : étourdissements, toux, maux d'estomac, nausées, vomissements, migraines et épisodes d'insomnie.

Sa situation professionnelle devient insoutenable. Elle doit abandonner son travail de chercheuse afin de consacrer toutes ses énergies à sa santé.

Un midi, après le repas, Afra s'effondre soudainement. Des convulsions vives l'assaillent. Les enfants, tristes témoins de la scène, se mettent à crier et à pleurer. Heureusement présent, Adam soulève son épouse et la porte jusqu'au lit. Sortant sur le palier, il presse Anna-Maria de prévenir d'urgence Docteur Grünewald.

Ce dernier, dès son arrivée, se précipite au chevet de la malade. Adam lui décrit les symptômes constatés.

« Votre épouse a subi une attaque épileptique. Le plus inquiétant est sa paralysie du côté gauche.

— Avez-vous un remède ?

— Malheureusement non, déplore Grünewald, mais je vais faire des recherches. Restez à son chevet. Je reviendrai plus tard aujourd'hui. Entretenez, épongez régulièrement son visage avec des compresses froides et donnez-lui de l'eau pour éviter la déshydratation. »

Ébranté, Weishaupt raccompagne le médecin puis étreint ses enfants. Le cœur lourd, il demande à Anna-Maria de s'occuper d'eux. Il n'a pas le cœur au travail, mais il doit se présenter à l'Université.

« Merci de venir à notre secours. Je ne serai pas absent longtemps. Pour l'instant, elle dort. Son état semble stable. »

Le visage d'Adam, sillonné de rides précoces, est crispé par l'anxiété. Son trouble n'échappe pas à sa belle-sœur. Elle s'en empare comme un objet attrapé à la volée.

Après lui avoir communiqué les instructions du médecin, Adam embrasse ses enfants et part. Anna-Maria, au chevet de sa sœur, murmure prières et paroles de réconfort, à travers ses larmes, des lucioles dans une nuit sans étoiles.

Ses proches s'impliquent de plus en plus dans la charge familiale. Anna-Maria s'attendrit et se montre empressée auprès de ses deux neveux. La mère Sausenhofer fournit une contribution très appréciée, notamment dans la préparation des repas et l'entretien ménager. Herr Sausenhofer, quant à lui, affiche son empressement mais prend soin, par respect, de ne pas interférer dans les responsabilités de son gendre. Adam, de son côté, se libère du mieux qu'il peut. Il réduit sa charge d'enseignant et reporte plusieurs réunions.

Les Sausenhofer sont très inquiets. Afra a toujours été reconnue pour sa santé fragile, mais pas au point de risquer sa vie à un âge si jeune. Ils n'hésitent pas à engager les frais médicaux nécessaires.

De plus en plus circonspect, Grünewald est dépassé par cette maladie et la détérioration rapide de l'état d'Afra. Il consulte des collègues spécialistes, tout aussi impuissants que lui.

Adam est perturbé. L'amour de sa vie lui échappe irrémédiablement, comme un ballon qui lui glisse des doigts et que le vent emporte. Le cœur serré, ravalant difficilement sa douleur, il l'entoure d'attentions. Afra n'a plus la force de se plaindre de quoi que ce soit. Une nouvelle sérénité prend le dessus. Elle se montre même reconnaissante envers sa sœur, soulagée de ce rapprochement salutaire en cette période pénible.

Les semaines s'enchaînent, sans espoir d'amélioration.

Au cours de ses recherches sur la Franc-maçonnerie, Weishaupt fait la connaissance du Baron Adolf von Knigge. Cette rencontre est déterminante pour l'essor de l'Ordre Illuminati.

Knigge est un franc-maçon de haut rang et une personnalité importante du Siècle des lumières en Allemagne. Il a étudié le droit à l'Université de Göttingen⁴². Cette institution, qui accueille plusieurs étudiants issus de familles nobles, se démarque comme un site important de recrutement de membres Illuminati.

Knigge est initié, en 1772, à la Loge de Cassel Aux Lions couronnés, et devient membre de la Stricte Observance en 1779. Son insuccès à faire adopter ses réformes lui cause bien de la frustration. Désabusé de la Franc-maçonnerie, il est attiré par l'approche de Weishaupt.

Dès lors, le baron consacre une énergie débordante au recrutement de membres Illuminati. Sa stratégie est de se servir du vaste réseau de la Franc-maçonnerie pour attirer l'élite de la société. Cette approche va à l'encontre de celle du fondateur Illuminati, basée sur la préparation d'étudiants en droit.

Knigge reçoit le nom de code Philo. Il parcourt l'Allemagne pour prêcher la réforme de la Franc-maçonnerie. Par sa détermination et son approche subtile, il réussit à enrôler un grand nombre d'officiels : magistrats, scientifiques, académiciens, membres du clergé. Par son influence, il se produit une infiltration époustouflante d'Illuminati dans les degrés les plus élevés de la Franc-maçonnerie.

En recrutant le Baron Knigge, Weishaupt constate une propulsion de son ordre. Il devient le plus actif de ses collaborateurs. La liste des novices et des francs-maçons recrutés par lui va toujours croissante. Il les choisit parmi des hommes d'âge mûr détectés pour leur impiété et leur penchant pour les mystères ténébreux. Ce sont surtout de jeunes hommes éduqués, entre dix-huit et trente ans, issus de familles aisées et bien connectées.

Weishaupt formule les lois Illuminati, Knigge les propage. Depuis l'enfance, ce dernier développe un penchant extrême pour les sociétés souterraines, tendance lui venant de son père. Dès l'âge de 25 ans, il se livre à des invocations sataniques.

Habile, il se procure les grades supérieurs francs-maçons et étudie leurs manuscrits les plus rares, les plus mystérieux. Il obtient même de Weishaupt une faveur exceptionnelle, soit l'accès à tous les papiers sur les hauts secrets Illuminati. Il les scrute rigoureusement.

Weishaupt est en admiration devant l'efficacité de Knigge. Son approche accélère la progression de l'Ordre.

Un autre personnage important est recruté par Weishaupt en cette même année 1780, sur les instances de Knigge. Il s'agit de Johann Joachim Christoph Bode⁴³, 49 ans, un homme droit de caractère, hautement positionné socialement et d'un esprit cultivé. Il est musicien, éditeur, traducteur et journaliste. En outre, c'est un franc-maçon enthousiaste, depuis l'âge de trente ans, au sein de la plus ancienne loge d'Allemagne, appelée Absalon aux Trois Orties. Il en sera le vénérable maître de 1782 à 1786.

Préoccupé par la maladie quasi galopante de son épouse, Adam Weishaupt allège son agenda. Jusqu'à nouvel ordre, finies les rencontres en soirée. Quotidiennement, dès son enseignement terminé, il revient en toute hâte à la maison s'enquérir de l'état d'Afra et s'occuper de ses fils, avec l'aide indéfectible d'Anna-Maria et le support fidèle de ses beaux-parents.

Un jour... de retour au foyer...

« Comment va-t-elle ?

— Plutôt mal, j'en ai peur », répond à regret Anna-Maria, le cœur chamboulé.

Adam, abattu, se laisse choir sur une chaise.

Docteur Grünewald se dévoue à soigner la patiente, du mieux qu'il peut. Il réévalue régulièrement son état et en informe la famille.

« D'après mon dernier diagnostic, elle présente tous les symptômes d'une méningite tuberculeuse.

— Va-t-elle s'en sortir ? implore Adam, fort inquiet.

— Elle est très faible. Les prochaines heures seront déterminantes. Continuez à éponger régulièrement son visage et à lui faire boire beaucoup d'eau. Je reviendrai au petit matin. Courage ! »

Toute la nuit, Adam et Anna-Maria veillent une Afra très agitée, comateuse et délirante dans sa fièvre. Dans une autre pièce de la maison, les parents, accablés, s'occupent de leurs deux petits-enfants.

À l'arrivée de Grünewald, la scène prend une tournure pathétique ; un crescendo à fendre l'âme. Afra est secouée de spasmes terribles. Ses râles sont insupportables. Apeurés, incertains de comprendre, Karl et Ernst se mettent à crier à travers leurs sanglots. Ils se précipitent au giron de leur grand-mère, qui pleure doucement, comme une source inépuisable. Le père Sausenhofer est atterré. On dirait un rocher qui se lézarde. Sa forte contenance est ébranlée. Un peu en retrait du lit, il réprime à grand-peine des grimaces d'angoisse.

Le médecin, décontenancé, hoche la tête comme un pantin désarticulé, incapable de comprendre la calamité qui s'abat sur la pauvre malade et sa famille.

Anna-Maria, en crise, est penchée sur sa sœur.

« Afra, pardonne-moi mon comportement égoïste. Je regrette d'avoir négligé Ernst.

La moribonde, muette, cligne des yeux en guise de pardon accordé.

— Je te promets de prendre soin de tes fils. Ne... Ne pars pas, je t'en supplie. J'ai tellement à te dire. Je... Je t'aime ! »

Adam, sentant les derniers instants, touche délicatement le bras d'Anna-Maria, lui signifiant ainsi son privilège d'accompagner son épouse dans le dernier droit de sa vie. Démolie, Anna-Maria lui laisse la place et se réfugie dans les bras de son père, sanglotant comme une madeleine.

Incapable de parler, Afra fixe son mari. Ses yeux moribonds parviennent, en un ultime effort, à lui lancer son amour, une nuée d'étoiles au cœur. Adam, une main sur la sienne, l'autre caressant son front et ses cheveux, demeure muet. De toute façon, les mots sont devenus inutiles.

Dans un dernier soubresaut déchirant, Afra se cabre puis expire en un long souffle. Adam appuie sa tête sur la poitrine inanimée. Sa douleur, silencieuse, n'en est que plus bouleversante.

Les minutes passent, intenses, cruelles. Le père Sausenhofer regroupe les siens en un enlacement serré, presque étouffant. Les pleurs persistent mais diminuent d'intensité, comme une pluie fine après un violent orage.

Le médecin, ému, se tient dans un coin arrière de la chambre, contemplant ce tableau tragique, maudissant intérieurement son échec.

Afra Sausenhofer a succombé, ce 8 février 1780. Elle n'avait que 30 ans.

IX

La grande influence du Baron Adolf von Knigge dans l'essor de l'Ordre Illuminati, à peine deux ans après son recrutement, est démontrée en juillet 1782 lors de l'assemblée générale de la Franc-maçonnerie⁴⁴.

Cette rencontre est devenue incontournable en réaction à la montée inquiétante d'une loge libérale désignée Rite de la Stricte Observance⁴⁵.

Les francs-maçons réclament ouvertement l'abolition de cette loge obscure. En coulisses, les Illuminati approuvent cette initiative.

On reproche à cette loge de tenter d'envahir les orphelinats, de fonder des académies militaires, d'infiltrer les gouvernements, d'être dirigée par des jésuites, et de réclamer l'héritage des Templiers⁴⁶.

Deux clans s'affrontent. D'un côté, les défenseurs de la loge, appuyés par Jean-Baptiste Willermoz⁴⁷, un organisateur du congrès, et le Prince Ferdinand, Duc de Brunswick⁴⁸, président de l'assemblée.

De l'autre côté, les contestataires, soit les leaders francs-maçons, appuyés secrètement par Knigge et Franz Dietrich Minos von Ditfurth, le maître de cette assemblée.

Le Prince Ferdinand ignore que Minos est le représentant incognito des Illuminati, conseillé par Knigge.

À la suite de longues délibérations confuses et discordantes, on passe au vote.

Résultat : la loge Rite de la Stricte Observance est dissoute et remplacée par une nouvelle structure en trois classes⁴⁹. Grâce à Knigge, de nombreux adeptes de la défunte loge se rallient aux Illuminati.

Frustré du résultat, le Prince Ferdinand se proclame Grand Maître Général de la Franc-maçonnerie, ce qui déplaît à la majorité des participants au symposium.

Suite au Congrès de Wilhelmsbad, Knigge réussit à recruter quelque 500 nouveaux adeptes provenant presque tous de la Franc-maçonnerie. Weishaupt est épaté et ravi de l'efficacité de Knigge.

Moins d'un an plus tard, l'Ordre Illuminati compte plus de 600 membres.

En fin 1782, Karl a maintenant neuf ans et Ernst, son frère, quatre ans. Depuis le décès de sa sœur, Anna-Maria aide assidûment le veuf dans l'éducation de ses deux fils.

« Ma chère Anna, ton apport dans la famille est inestimable. Seul, je ne pourrais jamais suffire à la tâche.

— Dans les circonstances, c'est mon devoir. »

Esprit fort dans son rôle d'enseignant et de meneur Illuminati, Adam est resté maladroit et quelque peu désemparé en matière de sentiment. Sa belle-sœur s'en rend bien compte.

« Anna, tu ne m'as jamais rien exigé en retour de tes loyaux services.

— Le seul fait de m'occuper de mes neveux est ma récompense.

— Tu... Tu mérites davantage.

— Mon cher beau-frère, qu'essaies-tu de me dire ? demande Anna d'un air espiègle.

— Je... Veux-tu... m'épouser ?

— Je me questionnais : Combien de temps encore lui faudra-t-il pour se décider à faire sa demande ? répond-elle, loin d'être étonnée. »

Amusée, elle le laisse languir, pince-sans-rire.

« Alors, tente timidement Adam à nouveau, acceptes-tu... ?

— Mais oui, voyons ! »

Elle le serre dans ses bras. Adam, les yeux embués par l'émotion, se laisse étreindre, incapable d'en rajouter. Il lui reste à faire sa demande officielle auprès de Herr Sausenhofer.

« Monsieur Sausenhofer, je vous demande la main de votre fille. »

Le père jette un regard interrogateur à Anna-Maria. Elle baisse la tête, humblement.

« Depuis le départ d'Afra, enchaîne Adam, Anna-Maria est très présente dans ma vie et dans celle de mes fils. J'ai développé un sentiment profond et sincère pour elle. Je l'aime.

— Adam, je ne m'objecte pas à cette union si ma fille la désire et qu'elle se sent prête. Qu'en dis-tu Anna ?

— Je le veux, Père.

— Dans ce cas, vous avez ma bénédiction, mais...

Adam se raidit.

— Je m'attends à une assiduité de ta part, Adam, insiste Herr Sausenhofer, lui lançant des yeux de fauve. Ma femme et moi, on ne veut surtout pas vivre une deuxième douleur.

— Papa, intervient sa fille, Afra a toujours été de santé fragile.

— Je vous donne ma parole d'assumer mes responsabilités à la hauteur de vos attentes, promet Adam.

— Soyez heureux, mes enfants, conclut le paternel, s'adoucissant, quelque peu rassuré. »

Adam et Anna-Maria se marient en 1783, près de trois ans après le décès d'Afra.

En fin d'année 1783, Joseph Utzschneider, un avocat, claque la porte de l'Ordre Illuminati parce qu'il n'est pas promu assez vite et qu'il doit constamment prouver sa loyauté. Il remet à la Duchesse Maria Anna un document détaillant les activités des Illuminati. Elle en informe son mari, Karl Theodore Dalberg, Duc de Bavière.

Furieux d'apprendre l'influence Illuminati, le duc émet, en 1784, un premier édit bannissant toute société secrète non autorisée officiellement. Malheureusement pour lui, son édit s'avère inefficace. Il a commis l'erreur de ne pas spécifier directement l'Ordre Illuminati ! Par conséquent, plusieurs membres ne se sont pas sentis visés par ce décret.

Cependant, dans le doute, un grand nombre d'entre eux se dispersent dans d'autres principautés et en profitent pour propager le courant Illuminati et promouvoir le recrutement de nouveaux adeptes⁵⁰.

En 1784, l'Ordre Illuminati compte déjà près de 3 000 membres.

Quelque neuf mois plus tard, en mars 1785, Dalberg impose un deuxième édit. Cette fois, il cible certaines loges maçonniques et vise particulièrement la secte Illuminati. Son ordonnance leur impose de cesser toute activité. Afin de s'assurer de la portée de son arrêté, il opère la confiscation des fonds recueillis illégalement par ces sociétés.

Wieshaupt et Knigge, complices depuis maintenant cinq ans, se complètent... mais de fréquentes querelles entre eux fragilisent dangereusement leur relation.

« Monsieur Weishaupt, convenez que ma stratégie de recrutement, basée sur la Franc-maçonnerie s'avère particulièrement efficace et rapide.

- Votre approche a du bon, certes. Cependant, je préconise la qualité plutôt que la quantité.
- Comment osez-vous prétendre que je recrute n'importe qui ? enrage Knigge. Je vise l'élite de la Franc-maçonnerie, par mes contacts dans leur communauté.
- Je maintiens que la façon la plus sûre est le recrutement universitaire à la Faculté de Droit. Les candidats sont jeunes, issus de familles aisées. Ils sont encore facilement influençables. Mon réseau de professeurs acquis à la cause les prépare tout au long de leurs études.
- Le défaut principal de votre système est sa lourdeur. Vous ne comprenez pas que les apprentis maçons qui joignent notre organisation demandent des degrés supérieurs. Ils n'ont pas votre patience. Même à court terme, vous ne pourrez pas les satisfaire. Nous risquons un exode précoce de belles recrues.
- Baron Knigge, votre témérité vous étourdit. Je vous adjure de réfléchir davantage avant d'agir. Votre diligence injustifiée risque de faire basculer notre ordre.
- Injustifiée, dites-vous ? J'en ai assez entendu. Je continue d'agir à ma façon, que ça vous plaise ou non. »

Sur cette parole, le baron claque la porte.

Conscient qu'il ne pourra pas déloger Weishaupt à la tête de l'Ordre Illuminati, Knigge décide de rompre avec lui afin d'avoir les mains libres du recrutement. Il introduit un système proprement maçonnique et comportant l'attrait de hauts grades dont sont friands tous les maçons de l'époque.

Il crée des succursales, ce qui accélère l'essor de son mouvement. La couche maçonnique camoufle le noyau Illuminati.

Après quelque temps, au grand désarroi de Weishaupt, Knigge revire sa veste. Geste incompréhensible ! Il va même jusqu'à dénoncer les Illuminati... et devenir catholique. D'autres membres importants le suivront.

À la base de sa dénonciation, Knigge déplore le côté jésuite de Weishaupt qui cause des divisions, sa tricherie, sa débauche, son libertinage, et son satanisme.

En juillet 1785, après de rudes tractations avec Weishaupt, Knigge signe une entente promettant de retourner tous les documents en sa possession et de garder silence sur les activités et plans de l'ordre. Il retourne à l'écriture et devient inspecteur des écoles de Bremen⁵¹.

Enhardis par le deuxième édit de Dalberg, les Jésuites démasquent Weishaupt. Ce dernier est destitué de sa chaire universitaire, ce qui fait scandale à l'Université d'Ingolstadt.

En cette année 1785, le gouvernement commence une guerre contre les sociétés secrètes en entreprenant des investigations judiciaires à Ingolstadt. Les loges maçonniques sont fermées. Les maçons sont perçus comme des suppôts du diable.

Par précaution, sur ordre de leur maître, les Illuminati brûlent plusieurs documents. Certains autres sont saisis par le gouvernement lors de raids... mais ils sont codés.

Ayant eu vent des intentions du Duc Dalberg, Adam Weishaupt se sent traqué. Ses adeptes sont pourchassés. Il craint de perdre le fruit de tous les efforts investis. Il sent qu'il doit se réfugier dans un endroit sûr, avec sa famille.

Remarié depuis trois ans, sa deuxième épouse, Anna-Maria, est enceinte d'un deuxième enfant.

Je dois l'informer de la situation.

« Anna, ma chérie, je... je vis des moments difficiles.

- Qu'y a-t-il ? demande-t-elle, inquiète.
- Mes activités professionnelles m'apportent des ennuis.
- Quel genre d'ennuis ?
- Des gens mal avisés interprètent mal mes intentions.
- Tu détiens un poste important à l'Université. Tes collègues te jalouent-ils ?
- Non
- Tes étudiants ?
- Non plus.
- Alors ? s'impatiente-t-elle.
- L'Université, hésite-t-il, me retire mon poste et mon statut professoral.
- Quoi ? Mais qu'as-tu donc fait ?
- J'ai fondé une organisation secrète qui est mal interprétée.
- Je ne comprends pas. Tu ne m'en as jamais parlé.
- C'est un mouvement destiné à contrer le rôle néfaste des religions et des gouvernements.
- Es-tu devenu fou ? se fâche-t-elle.
- Notre but est fort louable.
- Mais tu t'attaques aux gens de pouvoir. Tu exposes notre famille à de graves dangers.
- Nos interventions sont discrètes.
- Pas si discrètes puisque l'Université est au courant.
- ...
- Ces réunions, les soirs, c'est donc ça ?

- Oui.
- Tu m'avais dit qu'il s'agissait de rencontres universitaires. Tu m'as menti !
- Pas tout à fait. Ce sont des discussions, entre universitaires, mais sur mon projet.
- Depuis quand entretiens-tu cette idée ? demande-t-elle, exaspérée.
- Depuis plusieurs années déjà.
- Tu avais donc commencé du temps d'Afra.
- Oui.
- Était-elle au courant ?
- Je ne crois pas.
- Tu ne lui en as jamais parlé.
- Non
- Mais pourquoi ?
- Elle ne m'a jamais questionné sur mes activités. D'ailleurs, ça ne la concernait pas.
- Ça ne la concernait pas ? Vraiment ? Et la sécurité de ta famille ?
- J'ai toujours veillé à la sécurité de ma femme et de mes enfants.
- N'empêche que tu les exposais, consciemment, à un danger.
- Il ne leur est rien arrivé.
- Heureusement. Mais Afra s'est sûrement doutée de quelque chose.
- Je n'ai rien décelé de la sorte.
- La dégradation de sa santé est probablement reliée à tes manigances.
- Rappelle-toi qu'elle a toujours été de santé fragile.
- Mais pas au point de dépérir si rapidement.
- M'accuses-tu d'avoir causé sa mort ?

— Non... mais si, un jour, j'apprends que tes mystères ont causé sa perte... alors je ne te le pardonnerai jamais, m'entends-tu ? Jamais ! »

Sur cette note fracassante, elle se lève.

— Anna-Maria, écoute-moi, implore Adam. Nous devons nous réfugier dans un endroit sécuritaire.

Elle se retourne, muette, lui jetant un regard de feu.

— C'est urgent. On nous aidera. J'ai des relations. Je prends les arrangements nécessaires. »

Elle sort de la pièce, ébranlée mais consciente de la précarité de la situation.

X

Suite du prologue

La forêt de Bavière devient le tombeau de Canon Hertel (alias Marius), le trésorier de l'Ordre Illuminati. D'une superficie de 6 000 kilomètres carrés, elle est le contrefort de la forêt de Bohême⁵².

Le jésuite qui a orchestré l'assassinat de Marius dans la forêt de Bavière en février 1785 s'appelle Haufmann.

Celui-ci est frustré de n'avoir rien obtenu de Marius au sujet de Weishaupt. Il est obsédé par la mission qui lui a été confiée. Tout en sortant de la forêt, pensif et penaud, il se remémore cette rencontre avec le supérieur jésuite.

« L'édit du Duc Dalberg de Bavière nous permet d'agir sans tarder. Cet ordre satanique des Illuminati de Bavière doit être éradiqué... définitivement.

- Je suis à votre disposition, Maître, répond humblement son serviteur.
- Je vous ordonne de retrouver Adam Weishaupt, le cerveau damné de cette secte répugnante. Il a eu vent de notre dénonciation auprès des autorités bavaroises, et il s'est enfui incognito, le diable seul sait où il se terre.
- Il ne peut pas être bien loin, espère Haufmann.
- Le gouvernement bavarois entend ma supplique. Il affecte des soldats pour vous assister dans votre sainte mission. Vous avez carte blanche. Vu l'importance de la situation, la fin justifie les moyens. Allez mon enfant... et que Dieu vous aide !
- Comptez sur moi, mon Père. »

Son mandat est on ne peut plus clair. Il est déterminé à tout entreprendre pour accomplir la volonté sacrée du préfet, n'excluant pas la torture... ni même le meurtre... s'il le faut.

Empressé de se racheter, suite au silence de Marius, ce premier échec, Haufmann ordonne à ses deux sbires de l'accompagner à la librairie de Nicolai, alias Lucian⁵³.

Après s'être assurés que le libraire est seul dans sa boutique, ils y font irruption, le faisant sursauter.

« Mais qui êtes-vous ? Que venez-vous faire ici ?

- Nous sommes envoyés pour vous interroger.
- Par qui et de quel droit osez-vous ? se révolte Nicolai.
- Ce papier nous en autorise, rétorque Haufmann, en brandissant narquoisement le décret de Dalberg.
- Quel est ce papier ?
- C'est un ordre officiel de dénicher les membres Illuminati, et aussi les francs-maçons, ces deux sectes diaboliques.
- Et en quoi suis-je concerné, défie le libraire ?
- N'essayez pas de vous défiler. Nous savons fort bien que depuis deux ans, vous êtes membre des Illuminés de Bavière sous le nom de Lucian.
- Mais...
- Vous êtes aussi, le coupe Haufmann, franc-maçon, membre de la loge berlinoise Aux trois Globes.
- Je proteste ! se défend le commerçant, désespéré par la révélation de son appartenance à ces deux organisations.
- Emparez-vous de lui, ordonne le jésuite à ses hommes.

Ils l'empoignent solidement.

— D'abord, on veut savoir où se cache Weishaupt, ton chef ? »

Lucian ne répond pas, se contentant de fixer Haufmann d'un regard mauvais.

Suite à un signe de tête de leur meneur, l'un des deux gardes applique une solide gifle au visage du prisonnier. Un mince filet de sang apparaît aux commissures de ses lèvres. Celui-ci demeure coi... mais ses yeux s'enflamment de haine.

« Vas-tu parler, sale chien, rage le garde en le secouant et en le frappant encore plus fort.

— Je n'ai rien à dire. J'ignore de quoi vous parlez. »

Sur un nouveau signe de son chef, le garde lui assène un puissant uppercut.

« Emmenez-le, commande le Jésuite. »

À demi-conscient, Nicolai est traîné dans la charrette.

Au cachot des Jésuites, il est battu sauvagement. Mais on ne peut rien en tirer. De guerre lasse, Haufmann le laisse pourrir dans sa cellule. Il ne peut se résoudre à l'abattre car il est connu dans la société, étant notamment membre de l'Académie de Munich. Féru de littérature anglaise, il édite des journaux, dont certains contre l'autorité de la religion⁵⁴.

Furieux de ce deuxième échec, le jésuite et sa garde se rendent ensuite à l'Université d'Ingolstadt, à la faculté où enseigne Lorenz Von Westenreider, alias Pythagore. Professeur de rhétorique et de poésie, il est aussi auteur et historien bien connu en Bavière.

Haufmann s'insurge en pleine classe et le fait arrêter. À la prison, il le fait torturer en vain. Pythagore maintient ne pas connaître ce Weishaupt... et encore moins savoir où il peut bien se cacher⁵⁵.

Adam Weishaupt sent le contrôle de la situation lui échapper irrémédiablement. Le départ fracassant de Knigge lui fait mal, personnellement mais aussi à l'Ordre Illuminati. Il perd un collaborateur d'une valeur inestimable.

Ai-je été intransigeant à son égard ? Ou est-ce lui, cet entêté, qui est resté inflexible ? Je ne pouvais tout de même pas céder sur ma stratégie longtemps mûrie. Il est trop tard maintenant pour revenir en arrière. C'est une perte irréplaçable. Le lien est rompu... malheureusement.

Qui plus est, il est sans nouvelles d'autres disciples d'envergure. L'anxiété l'accapare. Tous ses efforts investis seraient-ils vains ? Les fondations de son mouvement seraient-elles déjà lézardées ?

C'est dans cet état d'esprit qu'il convoque de toute urgence, dans son repaire temporaire, Xavier Zwack, alias Caton. Issu d'une famille noble d'Allemagne, Zwack devient son bras droit.

« Mon cher Caton, mes espions m'informent que Lucian et Pythagore ont été arrêtés, emprisonnés et brutalisés. Tout ça c'est la faute des jésuites !

- Sans compter la disparition de Marius, notre trésorier. Aucune nouvelle. Nul ne sait ce qu'il est advenu de lui. C'est on ne peut plus troublant.
- Et comme si ce n'était pas suffisant, ce damné Utzschneider, depuis sa défection, soulève d'autres membres de notre Ordre contre mon autorité.
- Des noms ?
- Cossandey, Grunberger et Renner. Peut-être d'autres.
- Hum... ce sont des gens influents, fort capables de nous nuire.
- Cet enragé est courroucé de n'être pas promu assez vite. Il prétend que je tyrannise nos adeptes !
- Avez-vous pu confronter ces trois collaborateurs ?
- Non... pas encore. Il a même réussi, paraît-il, à les convaincre de témoigner devant la commission d'enquête qui sera menée bientôt par Dalberg.
- Savez-vous quand elle aura lieu ?
- J'ai ouï dire dans quelques semaines, en septembre. Quoi qu'il en soit, le temps presse. Je veux que tu écrives nos plans, notre histoire et nos principales idées d'expansion. Joins-y la liste des cellules actuelles et de leurs membres. Ajoute le nom des candidats approchés. Tu me remettras le document original. Prépare aussi une copie. »

Après quelques jours d'un labeur acharné, Caton remet les précieux textes à son maître, en langage codé, comme il se doit.

En ce matin de juillet 1785, dans un parc, à l'abri de tout regard, Adam Weishaupt rencontre secrètement Jacob Lanz, alias Socrate, un confrère très estimé.

« Mon cher Jacob, j'ai une mission de la plus haute importance à te confier.

- Je vous écoute, Maître, répond docilement celui-ci.
- Ta mission consiste à livrer ce colis à Wrocław, en Silésie⁵⁶, au destinataire indiqué sur ce papier. Mémoires son nom et son adresse puis détruis la note. Il est vital pour notre organisation qu'il ne tombe pas dans les mains d'autorités étrangères à la nôtre.
- Maître, puis-je savoir ce que contient ce fameux paquet ?
- Impossible. C'est strictement confidentiel. D'ailleurs, tout est en langage codé. Si tu es arrêté et qu'on te torture, tu ne pourras pas révéler ce que tu ignores. Le contenu de cet envoi doit être communiqué et entériné par nos instances en Silésie. Je t'accompagne jusqu'à Regensburg⁵⁷, où j'ai affaire. Nous partirons au lever du jour.
- Comptez sur moi, Maître. »

À l'aurore, les deux fervents Illuminati sellent leurs chevaux, leur donnent à boire et à manger, puis prennent la route de Regensburg. Dès les premières heures, le ciel s'obscurcit. Des nuages noirs, menaçants, défilent, porteurs de mauvais présages. Les deux cavaliers suivent un sentier à travers la forêt. Les arbres, agités par le vent, agitent leurs branches comme pour les avertir de rebrousser chemin.

Absorbés par leur objectif, ils maintiennent le rythme de leur chevauchée, Jacob en tête.

Dans le cœur d'Adam, l'inquiétude prend toute la place. L'étai manipulé par les jésuites se resserre.

Mon grand projet de vie est menacé. Mes ennemis me traquent sans relâche. Des membres que je croyais fidèles désertent et me trahissent. J'ai peur. Oui... J'ai peur qu'on s'en prenne à ma famille. Ces monstres sont prêts à tout pour me détruire.

En traversant un boisé près des portes de Regensburg, un obstacle inattendu surprend les deux hommes. Une corde tendue soudainement entre deux arbres de chaque côté du chemin fauche Lanz. Ce dernier tombe brutalement de sa monture et se fracasse mortellement le crâne

contre une roche⁵⁸. Malgré la terreur du moment, Weishaupt, quelques foulées en retrait, garde son calme et réussit à diriger son coursier en dehors du sentier.

Son cœur se serre à la pensée du décès de son ami et à la perte des documents secrets contenus dans sa besace. La rage se mélange à sa peine dans un tourbillon d'émotions. Il pousse sa monture au galop, semant ses poursuivants.

Haufmann rend compte de sa mission au préfet des Jésuites.

« Mon Père, j'ai du nouveau ! rapporte-t-il fièrement.

- Racontez ! commande l'autre.
- Voilà ! On m'a informé que le leader Illuminati planifiait un voyage urgent vers Regensburg. J'ai pu organiser un guet-apens près de sa destination.
- Et alors ? s'impatiente le supérieur.
- Nous avons pu désarçonner le messager qui l'accompagnait et récupérer le contenu de son sac.
- A-t-il parlé ?
- Non. Il est mort sur le coup, en tombant de cheval.
- Et Weishaupt, lui ?
- Malheureusement... il a pu s'échapper.
- Damnation ! explose le préfet, se levant promptement et renversant sa chaise d'un pied lancé avec rage. Vous êtes un incapable ! C'est Weishaupt que je veux ! »

Intimidé par cette réaction violente de son supérieur, Haufmann se défend de son mieux.

« Mais nous avons mis la main sur des documents de cette organisation.

- Et que révèlent ces fameux papiers ?
- Heu... rien pour l'instant...
- Comment rien ?

- C'est que... ces écrits sont... comment dirais-je... en langage codé.
 - Mais remettez-les à des experts du déchiffrement. Il faut donc tout vous dire !
 - Ils les ont déjà, mon Père.
 - Et que disent-ils ?
 - Ils n'ont rien pu en tirer... pour le moment.
 - J'en ai assez entendu ! Disparaissez de ma vue. Ne revenez pas sans bonnes nouvelles. Je suis à bout de patience dans cette histoire ! »
- D'un geste de dégoût, il le chasse de son bureau.

Adam continue sa route et parvient, malgré quelque retard, à son rendez-vous à Regensburg chez le Duc de Saxe-Altenburg, Ernest II.

Encore sous le choc de l'attentat, Adam lui raconte sa mésaventure.

« Quelle perte que celle de Lanz. C'était un membre dédié et un ami... un frère. Il est mort brutalement mais en évitant les tortures pour lui arracher nos secrets.

- Mince consolation, à vrai dire, admet le duc.
- Les jésuites se sont emparés des plans Illuminati et de la liste des membres. Mais ils n'ont pas la clé du code.
- Heureusement !
- En effet. Sans la clé, impossible de décoder nos documents. Une chance qu'une copie complète soit à l'abri.
- Dès maintenant, votre sécurité est réellement menacée, s'inquiète son hôte.
- En effet, ma situation devient intenable.
- Réfugiez-vous dans mon domaine de Saxe-Gotha. Vous y serez à l'abri. On vous y conduira.
- Mais, hésite Adam, je dois veiller sur mon épouse et mes enfants.

- Soyez sans crainte. Je m’assurerai personnellement qu’ils soient amenés d’urgence à Saxe-Gotha.
- Merci, mon bienfaiteur ! », répond Adam, soulagé et reconnaissant.

À son duché de Munich, Karl Theodor Dalberg est informé de la cavale d’Adam Weishaupt par Anton Schulz, son secrétaire.

« Monsieur le Duc, Weishaupt, le chef Illuminati, a échappé de justesse à un traquenard organisé par les jésuites.

- Décidément, cet homme est le diable ! s’écrie le duc.
- Les jésuites ont tué le messager qui l’accompagnait... mais...
- Ils ont laissé fuir Weishaupt, complète Dalberg. Quelle bande d’incapables !
- Par contre, ils ont récupéré le sac de son compagnon.
- Et que contient ce sac ?
- Des documents apparemment intéressants sur les plans de l’Organisation Illuminati, ainsi que, présumément, une liste de membres.
- Enfin... on le tient ! se réjouit le duc.
- Pas encore... Maître... malheureusement !
- Comment cela, parbleu ? déçante Dalberg.
- Le tout est en langage codé. La clé, m’a-t-on dit, reste introuvable. Les noms sont remplacés par des pseudonymes ; les phrases sont inintelligibles ; alors que les esquisses graphiques des plans sont annotées de symboles indéchiffrables.
- Faites travailler mes clercs sur cette énigme. C’est prioritaire ! Compris ?
- Mais ces documents sont en possession des Jésuites.
- Récupérez-les ou joignez mes clercs pour faire équipe avec eux.
- Oui, Maître.

- Et je vous ordonne de superviser l'opération. Je veux être informé de tout résultat. Est-ce bien compris ?
- Oui, Monsieur le Duc.
- Et où se trouve maintenant Weishaupt ?
- Nos agents prétendent qu'il s'est réfugié chez Ernest II, le Duc Altenburg, à Regensburg.
- Je connais ce personnage. Ernest II est un original qui se complaît à naviguer à contre-courant. Je ne suis nullement étonné qu'il se soit fait emberlificoter par ce sombre Weishaupt.
- Monsieur le Duc, voulez-vous une intervention militaire pour nous emparer de ce gredin Illuminati ?
- Non... pas maintenant. Le duc est de mon rang. Stratégiquement, il serait malhabile de le confronter directement. D'ailleurs, la présence de Weishaupt chez Altenburg n'est pas confirmée. Je vais plutôt lui envoyer des émissaires pour vérifier l'information et, advenant sa véracité, faire entendre raison à ce buté ! »

C'est ainsi qu'un petit détachement non armé se rend à Regensburg, auprès du Duc Altenburg. Celui-ci, insulté par cette incursion, renvoie cavalièrement les émissaires de Dalberg. Il leur remet cette lettre destinée à leur maître.

« Monsieur le Duc Dalberg, la délégation que vous avez envoyée chez moi est une injure inqualifiable. Votre titre de Prince primat de l'Église ne vous autorise nullement à diffuser vos directives politiques dans mon duché. Vous n'avez aucune juridiction sur mes terres et mes domaines.

En outre, sachez que sieur Weishaupt fait partie de mon conseil privé. Il en est un membre émérite. Mais il n'est pas chez moi. Cherchez-le ailleurs et cessez de m'importuner.

Entendez bien que vos avis et menaces n'ont ici, chez moi, aucune prise, aucun effet. Je ne souffrirai d'aucune nouvelle arrogance de votre part dans mes affaires d'État. Vous vous exposeriez alors à des conséquences néfastes.

Je ne vous salue point, Monsieur. »

Par la suite, Dalberg n'ose pas recourir à une nouvelle confrontation directe avec son homologue d'Altenburg. Mais il fait surveiller secrètement son retranchement par des agents de Munich.

Or, Ernest II n'est pas dupe de la tactique de Dalberg. C'est pourquoi, craignant qu'Adam soit kidnappé et ramené à Munich, il décide d'amener son protégé et sa famille dans son domaine de Saxe-Gotha⁵⁹. Adam Weishaupt a donné son accord en ce sens.

XI

Quelques jours plus tard, Schulz revient auprès de son seigneur.

« Maître, malgré maints efforts de nos experts, en collaboration avec les jésuites, il n'a pas été possible de déchiffrer les documents codés trouvés dans le sac de Lanz.

- Enfer ! rage le duc.
- Il y avait bien quelques papiers lisibles mais sans intérêt... sauf une signature au nom de Caton.
- Il faut trouver qui se dissimule derrière ce pseudonyme.
- À vos ordres, Monsieur le Duc. »

Résolu dans son intention d'éradiquer les sociétés secrètes, plus particulièrement l'Ordre Illuminati, Dalberg concentre sa fureur à rédiger, sans délai, un nouvel édit, son troisième. Une fois son travail complété, il convoque à nouveau son secrétaire.

« Schulz ! Voici mon nouveau décret. Il stipule que tous les adeptes Illuminati, sans exception, doivent s'enregistrer auprès du gouvernement et se repentir publiquement, sans quoi... un châtement sévère les attend ! proclame Dalberg en brandissant un poing rageur.

- Maître, à quel châtement pensez-vous ?
- Je préfère rester vague à ce sujet. L'incertitude me semble davantage menaçante, plus dissuasive.
- Seigneur, comme votre nouvel édit est basé sur la saisie des documents Illuminati retrouvés sur Lanz, près de Regensburg, dans la juridiction du Duc Altenburg, ne vous donne-t-il pas la latitude d'intervenir auprès du duc et de vous emparer manu militari de Weishaupt ?
- Tu as raison. À titre reconnu officiellement de Prince primat de l'Église catholique romaine d'Allemagne, malgré ce qu'en dit Ernest II, j'ai le pouvoir d'intervenir dans tout le royaume d'Allemagne pour toute menace à la chrétienté. Je te confie donc cette mission ! »

Fier de sa suggestion et de son nouveau mandat, le secrétaire se retire et prépare ladite intervention. Il apprend qu'Ernest II, le Duc Altenburg projette de quitter sa résidence de Regensburg pour s'établir quelque temps dans son domaine de Saxe-Gotha. Il est fort à parier qu'il amènera avec lui Adam Weishaupt et sa famille pour les y cacher. Schultz doit donc agir vite, intervenir avant leur déplacement.

La situation se corse pour Ernest II. Il ne se faisait pas d'illusion en décidant de changer d'endroit. Mais en pleins préparatifs de son voyage, il ne s'attendait pas à des actions précipitées de la part de ses adversaires.

« Maître ! Maître ! s'exclame un serviteur, à bout de souffle.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Une troupe armée se dirige tout droit ici.

— Je vois. Le nouvel édit du Duc Dalberg prend force.

— Maître, ils seront ici dans moins d'une heure ! dramatise le valet.

— Va, de ce pas, cacher notre réfugié dans la cheminée du pavillon de chasse⁶⁰.

— À vos ordres, Maître. »

Il détale pour remplir d'urgence sa tâche.

Peu après, des soldats se présentent auprès d'Ernest II.

« Monsieur le Duc, pardonnez notre intrusion, commandée par le devoir.

— De quoi s'agit-il ? demande celui-ci d'un ton ferme et autoritaire.

— Nous avons ordre de retrouver et de mettre sous arrêt le dénommé Adam Weishaupt, tête dirigeante de l'Ordre maudit Illuminati.

— Sous quelle autorité prétendez-vous agir. Je ne vois aucune cocarde, aucun signe distinctif sur votre uniforme.

— Nous agissons au nom de l'Église, Monsieur. C'est le Duc Dalberg qui nous envoie.

— Et qui vous fait croire que ce prétendu chef loge ici, dans mon domaine de Regensburg ?

- Des rumeurs le laissent croire, Seigneur.
- Vous venez perturber ma tranquillité... pour des rumeurs ?
- On ne fait que suivre les ordres.
- Cet individu ne loge pas ici. Partez immédiatement... sinon... !
- Hormis l'intention de vous déplaire, sire, mais nos ordres sont formels. De grâce, évitez un bain de sang. Laissez-nous vous donner raison.
- Soit ! Vous avez trente minutes pour faire votre vérification. Passé ce délai, mes hommes seront prêts à vous chasser. »

Sans perdre une seconde, les visiteurs importuns se mettent fébrilement à l'ouvrage.

Afin de maximiser l'efficacité de la fouille, à l'intérieur du court délai de trente minutes, le capitaine du détachement de Dalberg répartit ses hommes en duos. Rompus à ce genre d'exercice, les soldats travaillent rapidement, systématiquement.

Le domaine est vaste, mais rien n'est négligé. Toutes les installations sont scrutées : les garde-mangers des cuisines, la salle des gardes, la remise pour les carrosses, et l'avant-cour. Entre autres, dans les écuries, les chevaux, en repos dans leurs stalles, s'ébrouent au manège de ces humains turbulents, visiteurs indésirables dont ils ne reconnaissent pas l'odeur.

Quelques soldats escaladent le mur de clôture, se laissent choir de l'autre côté et explorent les boisés attenants.

Weishaupt, caché dans la cheminée du bûcher⁶¹, ignore combien de temps durera son tourment. Le découragement l'accable. Pourra-t-il tenir suffisamment longtemps dans cet endroit exigü dont un résidu de fumée altère sa respiration ?

Il peut à peine bouger, accablé de crampes aux mollets et à l'estomac.

Soudain, des sons lui parviennent... il entend des pas... ici... tout près. Effaré, il retient sa respiration. Comme transporté dans un état second, il se remémore quelques faits saillants de sa vie : sa nomination comme doyen de la Faculté de Droit, sa rencontre d'Afra, leur mariage, son

agonie, l'assassinat de Lanz, Anna-Maria, ses enfants... Tous ces souvenirs tourbillonnent en lui comme une tornade.

Son cœur bat si fort dans sa poitrine qu'il pourrait faire éclater la cloison qui le comprime. Il ne doit émettre aucun son.

Ce n'est surtout pas le moment de tousser ou d'éternuer.

On parle.

« As-tu terminé ta fouille ? demande un homme à son compagnon.

— Presque. Il ne reste que la cheminée.

En entendant ces mots, Adam faillit s'évanouir.

— Es-tu fou ? Personne n'aurait l'idée de se tapir dans cet espace étroit et charbonné.

— En es-tu certain ?

— Absolument ! Amène-toi. Il ne reste que peu de temps. »

À ce moment précis, trois coups de sifflet résonnent, annonçant le ralliement des chercheurs.

Le réfugié pousse un profond soupir de soulagement.

Heureusement qu'ils n'ont pas amené de chiens renifleurs, j'aurais été découvert, immanquablement, malgré les odeurs de fumée.

Ayant pris soin de respecter le temps alloué, ils reviennent, bredouilles, devant le maître des lieux.

« Monsieur le Duc, notre inspection est terminée. Vous aviez raison. Mille excuses de vous avoir importuné.

— Déguerpissez maintenant... et n'osez plus revenir. Il vous en cuirait ! »

Les soldats se retirent, penauds, saluant bien bas leur hôte.

Ne courant aucun risque, Ernest II s'assure que Weishaupt reste caché encore quelques heures dans sa cheminée⁶².

Haufmann vit des jours sombres. Les reproches encaissés le rongent. Il revoit le fil des derniers événements et tente d'identifier où il a fait erreur.

C'est en plein tumulte mental qu'il est appelé à comparaître devant le Conseil Jésuite d'Ingolstadt, composé du préfet et de quatre autres membres de la hiérarchie.

« Frère Haufmann, dit le préfet, d'un ton solennel, vous avez échoué dans votre mission. Weishaupt est encore et toujours en fuite. Qui plus est, vous avez même osé recourir au meurtre... et deux fois plutôt qu'une ! Ce Marius, le trésorier Illuminati et Lanz, le messager qui accompagnait Weishaupt. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

- J'ai suivi vos instructions.
- Comment osez-vous m'accuser de la sorte ? réagit le préfet, rouge d'indignation. Je n'ai jamais suggéré de tuer. C'est contraire à notre religion catholique.
- Mon Père, vous m'avez donné carte blanche.
- Carte blanche pour des tactiques loyales. Vous avez noirci cette carte par des crimes odieux.

Le supérieur se lève et fait quelques pas vers la fenêtre.

- De plus, enchaîne-t-il en se retournant, vous avez emprisonné Nicolai et l'avez fait torturer. Cette nouvelle est parvenue jusqu'à l'Académie des Sciences, à laquelle appartient ce libraire. Grâce à l'intervention de Dalberg, notre homme a pu rester emprisonné. Mais la torture était de trop !
- Il fallait le faire parler ! se défend Haufmann.
- Il existe des moyens moins drastiques. Vous avez manqué de jugement... encore une fois.

Le pauvre accusé tente de faire diversion.

- Le secrétaire du Duc Dalberg a réussi à identifier le signataire d'un des documents Illuminati trouvés dans la besace de Lanz. Il a lancé des soldats à sa poursuite.
- Et de qui s'agit-il ?
- C'est Xavier von Zwack, un baron allemand, président du gouvernement de Munich, et aussi écrivain. Il se fait appeler Caton.

- Quant à Lanz, poursuit le Préfet, il fallait le capturer vivant. Nous aurions pu en tirer quelque chose. Mort, ce n'est qu'un encombrement de plus.
- Mais j'ai pu récupérer les documents stratégiques Illuminati.
- Sans la clé du code, ces papiers supposément stratégiques n'ont aucune valeur.
- Mais nous finirons bien par trouver la réponse.
- Rien n'est moins sûr ! Du vent tout ça ! Et que de temps perdu en vain ! Weishaupt en profitera pour faire progresser sa secte.
- Il faut être patient, mon Père... et espérer, plaide Haufmann.
- Patient, dites-vous ? Je ne l'ai été que trop. Dalberg, lui, au moins, a repéré ce criminel... à Regensburg, chez le Duc Altenburg.
- Ça n'a pas été prouvé, esquive Haufmann. Weishaupt n'y était pas caché.
- À moins qu'il n'ait pas trouvé sa cachette. Néanmoins, ce n'est qu'une question de temps. Ce chef spirituel ne doit pas être sorti de Regensburg. Dalberg saura mettre de la pression sur Altenburg. Ce ne sera plus qu'une formalité, une question de tracasserie de juridiction.
- On peut en douter, mon Père. Je pense que...
- Tout compte fait, le coupe brusquement le préfet, vous m'êtes devenu inutile et indigne de ma confiance.
- Mais...
- Rien, plus rien que vous disiez ou fassiez ne changera mon opinion... notre opinion », corrige-t-il en jetant un regard sur les autres membres du Conseil. Ceux-ci acquiescent timidement d'un mouvement de tête.

« Retournez dans vos quartiers. Nous allons débattre de votre sort. Vous en serez informé prochainement. Peut-être serez-vous de quelque utilité en région éloignée, pour des tâches simples et supervisées. »

D'un geste de mépris, il le chasse. Humilié, démoli, Haufmann obéit, la mort dans l'âme.

Pendant ce temps, le Duc Dalberg poursuit ses démarches visant à éliminer les Illuminati. En septembre 1785, il préside une commission spéciale d'enquête.

« Messieurs, aborde-t-il d'entrée de jeu, cette démarche a pour but de faire le point sur le sort des cellules sataniques Illuminati, en réaction à mon troisième édit sur ce phénomène. Sieur Utzschneider, à vous la parole.

De toute sa prestance d'avocat émérite, Utzschneider se lève.

— Depuis mon infiltration dans l'Ordre Illuminati et ma défection, j'ai pu convaincre trois membres, mécontents de la tyrannie subie, de se présenter devant la présente commission d'enquête.

Sur un signe de l'avocat, les trois personnages se lèvent.

— Je vous les présente : Messieurs Cossandey, Grunberger et Renner.

— Poursuivez, Maître, ordonne Dalberg, signifiant aux invités de se rasseoir.

— Ces collaborateurs nous fournissent des informations précieuses sur l'Ordre Illuminati. Nous savons d'ores et déjà que son but est de créer un seul gouvernement mondial. Mais qu'en est-il des objectifs spécifiques de cette organisation ? Monsieur Renner, auriez-vous l'obligeance de nous en instruire ?

Renner se lève, cérémonieux, un papier de référence en mains.

— Pour avoir assisté à plusieurs rencontres dirigées par Weishaupt lui-même ou par ses lieutenants, nous avons compris, mes collègues et moi-même, que les objectifs Illuminati sont pernicieux et radicaux, soit l'abolition systématique des valeurs fondamentales de notre société que sont la monarchie et tout gouvernement, la propriété privée, l'héritage, le patriotisme, même le mariage, la moralité, et toute religion.

— Quelle infamie ! s'enflamme Dalberg, en frappant son poing sur la table. »

Après un moment pour retrouver son calme, le duc fait signe de continuer les témoignages. C'est au tour de Cossandey de prendre la parole.

« Ces objectifs sont nourris par des principes tout aussi catégoriques, soit : être athée pour aspirer aux degrés élevés ; se soumettre entièrement aux supérieurs de l'ordre au lieu des gouvernements ; se suicider plutôt que trahir l'organisation. L'adage ultime : la fin justifie les moyens.

- Ce qui, s'interpose Utzschneider, explique les forts soupçons de corruption et de meurtres qui pèsent sur cette secte.
- Qui plus est, enchaîne Grunberger, Weishaupt a mis en place un système de tricherie, d'espionnage et de dénonciation, récompensé par la montée d'échelons dans la hiérarchie de l'ordre. Par ce stratagème, Weishaupt se dote de moyens éhontés de chantage. Exaspérés par ce climat immoral, nous trois avons déserté. Mais depuis, méprisés comme traîtres, nous subissons menaces et harcèlement continu.
- Pardieu ! se révolte Dalberg, tout ça doit cesser pour de bon. Nous avons besoin de noms.
- Justement, votre Honneur, poursuit Utzschneider, les trois témoins ici présents peuvent corroborer l'identité de plusieurs membres qu'ils ont côtoyés. »

Quelques semaines plus tard, la police arrête les suspects dénoncés par les trois ex-Illuminati et les questionne pour les forcer à renoncer à leur allégeance Illuminati.

Des interrogatoires serrés et durs en font craquer plusieurs. Sous la menace de peines sévères, la majorité consent au repentir. Le gouvernement pardonne aux membres (leaders politiques ou militaires) qui admettent leur appartenance à l'Ordre Illuminati. Par contre, les récalcitrants sont publiquement disgraciés, humiliés et démis de leur fonction. Plusieurs militaires sont incriminés. Ils sont congédiés ou exilés.

« Mon Père ! Mon Père ! s'écrie un frère en panique en pénétrant au bureau du préfet des jésuites d'Ingolstadt.

- Qu'avez-vous, mon Fils, à crier de la sorte ?
- C'est Haufmann, mon Père !
- Qu'a-t-il donc encore fait ?

- C'est... affreux ! Il... Il s'est donné la mort !
- QUOI ? Que dites-vous ? sursaute le préfet.
- Un frère l'a trouvé à la salle d'eau de son étage, baignant dans son sang. Il... Il se serait ouvert les veines des poignets.
- Quel émotif, ce Haufmann ! A-t-il laissé une note motivant son geste ?
- Non, mon Père. Pas le moindre billet.
- Que Dieu ait son âme, conclut le préfet en se signant. Disposez du corps selon notre rituel. »

Quelques jours plus tard, une brève célébration funéraire fait sombrer le pauvre Haufmann dans l'oubli, éternellement.

Dans la foulée des interventions anti-Illuminati orchestrées par le Duc Dalberg, des perquisitions ont lieu.

Un soir d'octobre 1786, à la brunante, un cavalier surexcité arrive chez Xavier von Zwack (alias Caton).

« Caton, mon frère, un grand danger te menace !

- Entre et calme-toi, mon ami.
- Une troupe à cheval est en route pour t'arrêter. Elle est toute proche ! Il faut faire vite !
- Je dois prendre mon sac.
- Non ! Non ! Tu n'as pas le temps ! Ils seront ici dans quelques minutes !
- Les documents essentiels de l'Ordre sont dans mon sac. Il ne me quitte jamais. »

Caton s'en saisit et se précipite dans l'écurie. Il jette la selle sur sa monture et suit son ami sur un chemin secret dans la forêt.

Il s'en est fallu de peu. Les soldats sautent de cheval et se ruent dans la maison de Caton. Le sergent hurle ses ordres.

« Vous quatre, saisissez-vous de ce gredin ! Il doit se cacher ici quelque part autour.

— Les autres, fouillez-moi cette mesure. Prenez tout papier que vous trouverez.

Après un bon moment,

— Sergent, l'homme est introuvable. Nous avons fouillé partout.

— Damnation ! crie le chef, dépité. Partons maintenant ! »

La perquisition a tout de même permis de saisir des documents compromettants⁶³ : des livres, 200 lettres de Weishaupt, des symboles secrets, 130 sceaux officiels gouvernementaux pour contrefaire des documents d'état, un calendrier secret, des cartes géographiques, des insignes, la description de cérémonies d'initiation, des instructions de recrutement, des statuts, et même une liste de membres. Mais cette liste est codée, de même que toute information sensible. La clé n'y est pas.

Éclaboussé, Caton est relevé de son poste d'avocat gouvernemental et officiellement banni d'Allemagne. Introuvable, il ne peut pas défendre sa réputation. Il réussit à se réfugier secrètement à la Cour de Zweibrücken⁶⁴, sous la protection du prince de Salms.

Trois heures après le départ des hommes de Dalberg, Ernest II donne ses instructions à son capitaine de garde.

« Le danger me semble écarté. Allez me chercher notre protégé. »

Le capitaine revient en trombe auprès de son seigneur.

« Maître, il n'est plus dans la cheminée du pavillon de chasse... il a disparu ! Volatilisé !

— Quoi ! s'emporte le duc. Et vous n'avez rien vu, toi et tes gardes ?

— Je... non, Monsieur le Duc.

— Il y aura des conséquences pour ton manque de surveillance. C'était ta responsabilité.

Le capitaine baisse la tête, honteux.

- Nous avons fouillé les alentours, en vain, continue celui-ci, dépité. Mais on a constaté des traces de lutte et même du sang.
- Du sang ? Retourne sur place. Prends avec toi un de nos brachets allemands⁶⁵. Reviens m’informer au plus vite. »

Le chien, attiré par les gouttes de sang le long du sentier, les conduit, à travers les fourrés, au bord de la rivière située à quelque 300 mètres plus loin. La piste s’arrête là. La rivière est tumultueuse, parsemée de remous et de cascades.

Le soldat revient auprès du duc pour lui raconter la recherche.

« S’il a été enlevé, suppose le duc, et que ses ravisseurs l’ont jeté à l’eau, il s’est sûrement noyé. Cette rivière est dangereuse.

- Ses poursuivants l’ont peut-être enlevé dans une embarcation ?
- Possible, mais ils auraient probablement été aperçus.
- Peut-être s’est-il enfui de lui-même.
- Impossible. Je connais Weishaupt. C’est un ami de longue date. Il ne serait jamais parti sans me prévenir.
- Il a peut-être traversé la rivière à la nage.
- Pari très risqué, considérant l’impétuosité des eaux bouillonnantes. Il faut un excellent nageur.
- Est-ce le cas de Weishaupt ?
- Je n’en sais rien.

Après réflexion, le duc se fâche.

- Ce maudit Dalberg doit être derrière tout ça ! Je le sens.
- Voulez-vous qu’on s’en informe ?
- Non. Je ne peux pas le confronter car ce serait avouer que j’ai caché Weishaupt. Le plus urgent, maintenant, est de retrouver sa femme et ses enfants et de les amener ici sous ma protection. Allez-y immédiatement.

À cette date, en 1785, Anna-Maria est âgée de vingt-cinq ans. Elle a un fils d'un an prénommé Wilhelm. Elle attend un deuxième enfant. Quant aux deux garçons de sa sœur décédée, Karl douze ans et Ernst sept ans, ils se sont joints à sa famille.

Le groupe de soldats du Duc Altenburg parvient à la résidence de Weishaupt. Mais la maison est vide. Les lieux ont été vandalisés. Des vêtements sont épars au sol, une table et des chaises renversées. Anna-Maria et les enfants ont-ils été enlevés à leur tour ?

Le duc Ernest II entre dans une colère terrible en apprenant la situation. Il assigne à son réseau d'espions la mission secrète d'investiguer dans le domaine de son ennemi, le duc Dalberg.

En 1785, en dépit de la disparition mystérieuse d'Adam Weishaupt, le mouvement Illuminati se ramifie en Europe, en Afrique et trouve même des échos en Amérique. Presque toutes les loges maçonniques d'Europe sont sous domination Illuminati.

En 1786, Johann Joachim Christoph Bode prend la relève de Weishaupt à la tête du mouvement. Homme aux multiples facettes, Bode est traducteur, musicien, imprimeur, éditeur et franc-maçon. Contrairement à son fondateur, Bode possède un sens développé de la justice et de la dignité humaine. Il s'oppose vigoureusement à la surveillance des âmes.

Dès l'année suivante, il tisse des réseaux de loges maçonniques en dehors d'Allemagne et fonde même la loge Illuminati Philalèthes à Paris^{66 67}.

À bout de patience, Dalberg durcit sa position. En 1787, il publie sa proclamation finale contre les Illuminati, son quatrième édit en la matière. Toute personne trouvée coupable de recruter des adeptes doit être exécutée, tandis que tout nouveau membre perd ses biens et est ensuite expulsé du pays^{68 69}.

Cet ultime décret met un terme aux démonstrations publiques d'activités Illuminati. Plusieurs adeptes se cachent dans des loges maçonniques. Toutefois, bien que les membres de l'ordre soient forcés d'opérer en secret, l'organisation n'est pas dissoute. Ses principes résistent⁷⁰.

On est toujours sans nouvelle d'Adam Weishaupt et de sa famille. La démarche d'espionnage du Duc d'Altenburg chez le Duc Dalberg, son ennemi, s'est avérée infructueuse. Soit que Dalberg n'est pas responsable de l'enlèvement et de la séquestration du leader Illuminati et de ses proches, soit que Dalberg est très discret.

Que sont devenus le fondateur de l'Ordre Illuminati et sa famille ?

En 1790, l'organisation Illuminati semble détruite mais non bâillonnée. Plusieurs membres fuient l'Allemagne ou préférèrent se cacher chez les francs-maçons.

En mai 1796, on apprend le décès de von Knigge, l'ex-collaborateur chevronné de Weishaupt, à l'âge de 43 ans seulement.

Deuxième partie : de Bavière à Montarville

XII

Par un soir pluvieux de juillet 1904, en Bavière, trois militants Illuminati, aux aguets, longent une rue déserte, se méfiant du moindre son comme si une horde enragée de fantassins ennemis allait surgir. Après un dernier coup d'œil inquiet, ils s'engouffrent discrètement dans un réduit sombre.

« Rudolf Kellermann, commence Pfeiffer, le chef du trio, on nous rapporte que plusieurs de nos membres apparaissent sur la liste noire du gouvernement... dont vous-même.

- On craint que les arrestations ne soient qu'une question d'heures, enchaîne Weidmann, l'autre.
- C'est dans la foulée de l'*Affaire des fiches*, précise le leader.
- Cette histoire, qui fait scandale, précipite nos plans. C'est pourquoi nous vous rencontrons de toute urgence. »

Le prénommé Rudolf, impassible, les sourcils froncés, écoute attentivement.

Pfeiffer ouvre son imper et dépose un objet sur la table.

« Adam Weishaupt, notre fondateur et Grand Maître, a rassemblé dans ce coffret les documents essentiels de l'Ordre Illuminati.

- Tout ce que l'on a appris sur son sort, poursuit Weidmann, c'est qu'il s'est réfugié quelque temps chez le Duc Altenburg à Regensburg, en 1785. Mais après, qui sait ? Peut-être s'est-il déplacé avec sa famille au domaine du duc en Saxe-Gotha ? Certains prétendent même qu'il se serait noyé lors de sa fuite. Qu'en est-il ? Qui croire ?
- Après sa mort, dont on ignore le moment, le lieu et les circonstances, ce contenant a été transmis entre adeptes loyaux jusqu'à ce qu'il nous parvienne récemment dans des circonstances tenues secrètes.
- Par contre, ce qui est confirmé, c'est que ce boîtier lui appartenait et qu'il a ordonné son transport en Amérique dans le but d'étendre l'influence Illuminati hors d'Europe, dans ce nouveau continent.

- Depuis sa disparition, il y aurait eu, en Amérique, des initiatives embryonnaires, éparpillées, touchant partiellement les visées Illuminati d'Adam Weishaupt.
- Il devient essentiel, au niveau international, de regrouper et d'harmoniser les actions en cellules cohérentes et synchronisées. Ce coffret est davantage qu'un symbole. Il devient, en quelque sorte, le chaînon manquant.
- Mais, demande Rudolf, quelle valeur peut bien représenter aujourd'hui cette vieille boîte, après toutes ces années ?
- Certains documents restent d'actualité et composent le credo de Weishaupt.
- Cependant, d'autres papiers sont inévitablement périmés.
- Heureusement, les documents essentiels sont chiffrés. Pour les décoder, il faut une clé, définie par Adam Weishaupt lui-même.
- La transmission de cette clé, a-t-on appris, fut tout un dilemme pour lui. Finalement, il a décidé qu'elle se ferait oralement... seulement oralement à l'agent mandaté.
- Mais, riposte Rudolf, celui-ci risque d'être démasqué, arrêté, interrogé, même torturé ?
- C'est le risque à prendre. S'il a mémorisé la clé, il peut résister à la torture. C'est pourquoi le code secret ne doit être transmis que verbalement. Toutefois, Weishaupt permet la révélation de la clé à un allié sûr en cas de danger majeur.
- Pourquoi ne pas charger un deuxième agent d'acheminer la clé ?
- Il est trop ardu de recruter un espion fiable, entièrement dédié à la cause et prêt à tous les sacrifices, sans oublier le défi de synchroniser la mission de deux émissaires éventuels.
- La clé du code secret est complexe. Sa valeur est inestimable pour perpétuer les communications entre cellules Illuminati à travers le monde.
- Weishaupt veut un espion actif. L' élu doit pouvoir faire avancer la cause Illuminati par des actions concrètes et rassembleuses.
- Qu'entendez-vous par là ?

- Deux initiatives majeures : d'abord créer des cellules Illuminati au Canada, en commençant par le Québec, et y recruter des membres ; ensuite coordonner les résultats avec les groupes Illuminati du Nord-Est des États-Unis.
- Pourquoi ne pas étendre l'essor Illuminati aux autres provinces canadiennes avant de viser l'expansion vers les États-Unis ?
- La population du Québec représente environ 25 % du Canada, ce qui en fait un échantillon appréciable. En outre, des tensions linguistiques et politiques entre francophones du Québec et anglophones du reste du Canada peuvent freiner notre élan...
- Alors que les Américains de Nouvelle-Angleterre, croyons-nous, ont déjà des cellules. En outre, ils ne sont pas touchés par les tensions culturelles entre francophones et anglophones. Ils devraient se montrer ouverts à collaborer avec le Québec.
- Il y a aussi le facteur distance. Le Canada est vaste. Or, les États de Nouvelle-Angleterre sont voisins du Québec.
- De plus, il existe une souche importante de la Franc-maçonnerie au Québec, à Montréal. C'est un terreau fertile au recrutement.
- Malgré l'usure du temps, cette cassette doit être considérée comme le legs sacré de notre Grand Maître et mentor Illuminati. Par respect pour sa mémoire, c'est notre devoir de la faire parvenir en Amérique et de la remettre en toute sécurité à des chefs Illuminati de haut rang. Le partage sécuritaire de son contenu favorisera notre objectif d'unification de l'ordre.
- Cette mission, insiste Pfeiffer, ne se limite pas à un simple rôle de messenger. Elle couvre beaucoup plus large.

Kellermann écoute attentivement.

- En bref, la mission consiste à développer l'Ordre Illuminati en Amérique du Nord, soit au Canada et aux États-Unis.
- Comment ?
- En infiltrant les loges maçonniques pour y recruter des adeptes convaincus et les pousser vers des cellules Illuminati existantes ou en formation.

- Il faut aussi développer des liens avec les dirigeants de ces clans.
- Une fois leur fidélité prouvée, il faut dissimuler le coffret en lieu sûr, sous la vigilance d'un cerbère loyal. Ne le remettre qu'à un haut dirigeant Illuminati aux États-Unis.
- Voici la liste détaillée de la mission⁷¹.

Pfeiffer la lit lentement à Rudolf.

- Suite à un examen minutieux de votre profil, dit-il en déposant la liste, nous vous avons choisi pour cette mission complexe et vitale pour l'essor de notre Ordre Illuminati.
- Sachez que cette mission est délicate et périlleuse. Elle comporte des dangers réels. Votre sécurité peut être menacée... même votre vie.
- Qu'en dites-vous ? »

Le regard des deux leaders Illuminati se fixe sur Rudolf Kellermann. C'est le moment de vérité. Un silence, pesant sur leurs épaules comme une chape de plomb, remplit la pièce.

Rudolf se lève, scrute la liste, la dépose, recule de quelques pas, tourne le dos à ses compagnons et, concentré, revit son cheminement.

Il est né en Allemagne, à Munich. Sa mère, alsacienne de Strasbourg, est française et parle couramment l'allemand. Son père est un militaire britannique en poste à Munich.

L'accent allemand de Rudolf, teinté de l'anglais et du français, entraîne tôt des moqueries à son égard. Fier, il est engagé dans de fréquentes bagarres autour de l'école, sans en ressortir vainqueur à tout coup. Son père, furieux de voir son fils porter des marques au visage et au corps, l'initie jeune à des techniques d'autodéfense.

Avec les années, Rudolf s'entraîne activement à des méthodes de combat corps à corps jusqu'à devenir expert. C'est à ce titre qu'il s'enrôle dans l'armée allemande. Membre d'une élite dans ce domaine, il est prêté à l'armée française pour former des combattants aguerris.

Rapidement, il est promu officier, au grade de lieutenant. Il acquiert du respect et du prestige, en raison de sa corpulence, de son expertise de techniques de combat, et de sa propension à aider les autres.

De devoir s'exiler outre-mer à cause de ses opinions politiques signifie tout perdre : sa carrière militaire en expansion, l'appréciation de ses supérieurs et subalternes, sa dignité, son gagne-pain, ses parents. En contrepartie, rester en Europe c'est craindre continuellement d'être arrêté, emprisonné et torturé.

Il développe une haine envers les politiciens et leur république. Sous le couvert de beaux principes de liberté, égalité, fraternité, les hommes en place ne cherchent, à ses yeux, que le pouvoir et les ambitions personnelles.

Cette mission en Amérique peut lui insuffler une nouvelle voie. Au courant de la pensée de Weishaupt, il adhère à sa philosophie. De plus, il devient athée, tout comme lui. Sa mère, pieuse à outrance, le force tout jeune aux rites et prières de la religion catholique, d'où sa rébellion contre toute forme de religion.

Rudolf revient à la table, saisit la liste et la repasse attentivement. Les deux Illuminati retiennent leur souffle, échangeant des regards soucieux. Un refus serait catastrophique. La mission en Amérique ne peut plus être retardée. Les élans de répression du gouvernement français deviennent insoutenables. Le harcèlement se répand en Europe comme la peste au Moyen-Âge.

Cet énorme défi m'interpelle. C'est l'occasion de redéfinir ma vie à travers une cause mondiale.

Il rend le document à Pfeiffer, fixe son regard. Sa décision est prise.

« J'accepte ! »

Soulagés, ses deux interlocuteurs lui témoignent leur reconnaissance. Puis on l'instruit des détails logistiques.

« Prenez le coffret. Gardez-le en permanence sur vous. Bien que l'ouverture de la serrure puisse être forcée, accrochez la clé à une chaîne, comme un pendentif.

— Vous devez mémoriser la liste puis la détruire. Pour ce qui est de la clé du code, vous devez la comprendre, l'apprendre et la mémoriser. Sa solution ne doit jamais se retrouver dans le coffret. Si vous êtes trahi, capturé, interrogé, vous ne devez la révéler à vos ravisseurs sous aucun prétexte. Il y va de la survie de notre mouvement.

- En définitive, ce boîtier ne doit jamais tomber en mains ennemies... jamais.
- Vous devrez vous embarquer sur le *Vancouver*, un navire à destination de Montréal. En partance de Londres, il fera escale au Havre, en France le 8 août prochain. Cette enveloppe contient les instructions détaillées, un billet de la traversée, de faux papiers d'identité au nom de Kurt Müller et un budget de 5 000 dollars américains⁷² pour vos dépenses.

Rudolf Kellermann prend l'enveloppe et consulte son contenu.

- Avez-vous des questions ?

Il fait signe que non.

- Alors bonne chance... ou plutôt bon succès ! »

L'agent serre la main de ses collègues et se retire, envahi par l'ampleur du devoir à accomplir.

L'*Affaire des fiches* est à l'origine de la mission de Kellermann. Ce scandale a débuté en 1901 en France mais sa racine remonte à 1880.

Charles de Freycinet, Président du Conseil et Ministre des Affaires étrangères, s'entretient avec Jules Ferry, Ministre de l'Instruction publique.

« Mon cher Ferry, la montée des Jésuites m'inquiète au plus haut point.

- Je partage votre souci. Par leur influence malsaine, ils bouleversent tout le système d'éducation que nous peinons à mettre en place.
- Ils sont tenaces. D'une expulsion à l'autre, ils réussissent à se relever⁷³.
- Cette fois, reprend Ferry, nous les tenons grâce à l'ordonnance que j'ai préparée à votre demande.
- S'ils tardent à quitter la France, nous procéderons manu militari ! » renchérit de Freycinet, bouillant de rage.

Le décret de Ferry impose aux congrégations de demander leur autorisation dans un délai de trois mois, sous peine de dissolution et de dispersion⁷⁴.

Mais par solidarité pour les jésuites, peu de confréries religieuses demandent ce permis.

Qu'à cela ne tienne, les communautés visées sont expulsées de France et plusieurs établissements de culte sont carrément fermés⁷⁵.

La nouvelle, durement accueillie, entraîne une vague de démissions percutantes parmi politiciens, policiers et militaires.

Deux décennies plus tard, le décret de 1880 n'a pu éviter la reconstitution partielle de nombreuses congrégations après leur expulsion.

Cette renaissance inquiète les adeptes de la Franc-maçonnerie. En effet, l'opinion publique les soupçonne d'être les instigateurs de cet édit et d'agir comme influenceurs dans la préparation des lois de la République. Ils sont perçus comme des impies, des athées qui menacent les libertés de religion.

Or, à cette époque, le gouvernement compte de nombreux francs-maçons parmi les quelque 30 000 membres de la loge Le Grand Orient de France.

Suite aux fortes pressions exercées par le sénateur Émile Combes, l'arrêté de Ferry de 1880 est modernisé pour devenir la *Loi sur les associations*⁷⁶, réglementation par laquelle les congrégations sont tenues d'obtenir l'autorisation de pratiquer leur sacerdoce. Sans cet accord, elles ne peuvent ni enseigner ni administrer une maison d'enseignement.

La réaction de la population prend des proportions inattendues.

À ce sujet, le général Louis André, le ministre de la guerre, rencontre Émile Combes.

« Monsieur le Sénateur, nous perdons le contrôle de la situation. La population manifeste son profond désaccord.

- Cette grogne s'essoufflera rapidement, dit Combes. Ces ignorants lâcheront prise après quelques jours.
- Cependant ces ignorants, dites-vous, savent que la Franc-maçonnerie est bien présente dans nos rangs.
- Restons calmes, conseille le sénateur. S'il le faut, nous agirons au moment opportun. »

La *Loi sur les associations* mobilise aussi l'armée. La Franc-maçonnerie et la République se trouvent directement menacées. Le gouvernement réagit. C'est *l'Affaire des fiches*. En 1901, le général André, avec l'aide de la loge Le Grand Orient de France, fait ficher les militaires de l'état-major en fonction de leurs opinions politiques et convictions religieuses. Cette opération secrète dure trois ans et génère quelque 20 000 signalements !

En 1902, Émile Combes, à la tête du parti de gauche, remporte les élections et prend le pouvoir. Âprement anticlérical, il applique sévèrement la *Loi sur les associations*. Le Vatican condamne cette législation mais laisse aux congrégations la liberté de demander leur autorisation, ce que font la plupart d'entre elles. La solidarité de 1880 envers les Jésuites s'est effritée⁷⁷.

Les communautés non autorisées sont expulsées, certaines par la force. La population réagit violemment à cette marée d'évictions⁷⁸.

En juillet 1904, *l'Affaire des fiches* rebondit de plus belle. C'est la panique au gouvernement Combes.

« Monsieur le Président, merci de me recevoir de toute urgence, dit le général André, en désarroi.

- Votre surexcitation m'inquiète, cher ami.
- C'est que notre opération de fichage des militaires est maintenant connue au grand jour. C'est la révolte qui gronde !
- Qu'en est-il exactement en ce moment ?
- Des manifestations s'organisent. On s'insurge contre notre stratégie clandestine d'enquêter sur l'armée.
- Et alors ?
- Les manifestants y voient une manœuvre illégale de neutraliser nos adversaires politiques et de protéger les francs-maçons.
- Mais nous n'avons encore arrêté personne ! se défend Combes.
- D'après eux, des arrestations arbitraires sont imminentes. Déjà, un certain nombre de militaires inquiets se joint à la masse des protestataires.

- Il faut contrer cette réaction sans tarder.
- Oui, Monsieur le Président, mais le problème est qu'on ne peut demander à l'armée d'intervenir contre l'armée.
- Mais j'ose espérer que la majorité des militaires nous est restée fidèle.
- Rien n'est moins sûr. Et comment les identifier ?
- J'en ai assez entendu, se rebiffe Combes. Contactez immédiatement vos adjoints et revenez-moi avec un plan d'action. »

À ce moment, des coups résonnent à la porte. Ernest Vallée, le Ministre de la justice, fait irruption.

« Monsieur le Président, une foule enragée menace de saccager l'édifice.

- Faites évacuer et amenez-moi les leaders de ce rassemblement. »

Deux hommes, plutôt costauds et farouches sont conduits auprès du président.

« Enfermez-moi cette vermine, ordonne Combes, l'air dégoûté.

- Mais Monsieur, s'interpose l'un des porte-parole, daignez au moins nous entendre ! »

Un garde l'assomme d'un coup de matraque. Son compagnon, silencieux, sous le choc, le traîne à la suite des gardes.

« Ernest, réagit Combes, faites annoncer à la foule que des pourparlers sont entamés et qu'elle doit maintenant se disperser pour favoriser la détente et les négociations. »

Le ministre acquiesce et sort précipitamment.

L'accalmie ne dure guère. Au cours de l'été, le gouvernement impose de nouvelles mesures contre l'Église⁷⁹.

Le Saint-Siège réagit. Il rompt avec le gouvernement Combes qui, souillé par la presse, finit par succomber.

Ainsi, *l'Affaire des fiches* cause de grands dommages.

XIII

En ce matin pluvieux du 8 août 1904, un jeune ecclésiastique, tout frêle, debout sur le quai principal du port Le Havre, en France, observe, songeur, l'imposant navire amarré.

Arrivé par train, la veille, il passe la nuit dans un refuge religieux. Malgré la fatigue du long trajet ferroviaire entre Paris et Le Havre, il a peu dormi.

En son for intérieur, il sent qu'il ne reverra plus jamais la France, sa terre natale. La pluie masque ses larmes naissantes et embue ses lunettes.

Encore profondément troublé par le sort cruel qui afflige sa communauté, il se questionne sur son avenir tout à fait inconnu. Mais la mission qui lui est confiée lui redonne courage. Le souvenir de son assignation lui revient, comme un écho.

C'était six mois plus tôt, en Belgique, alors que la Congrégation des Frères de Saint-Gabriel encaisse douloureusement l'annonce fatidique de la dispersion de ses membres, obligée par la *Loi sur les associations*.

Le jeune homme se présente timidement au bureau du supérieur.

« Vous m'avez fait appeler, mon Père ?

— Oui, entrez, Frère Gabriélis, et prenez place. »

Le visiteur s'assoit, très droit, sur une chaise en face du pupitre du maître.

« Je vous ai convoqué pour vous informer de votre affectation. J'ai complété la liste de répartition de nos frères à travers l'Europe et l'Afrique. Quant à vous, mon Fils, votre destin est différent. Consentez-vous à vous expatrier... en Amérique pour contribuer au développement de notre confrérie là-bas ?

— Où précisément en Amérique ? Ce continent est très vaste.

— En effet. J'y arrive. C'est au Canada, plus précisément à Montréal, dans la province de Québec. Comme vous n'avez que dix-huit ans, vous continueriez vos études dans le Noviciat des Frères de Saint-Gabriel⁸⁰. Qu'en dites-vous ?

— J'accepte avec fierté, mon Père, répond le jeune homme sans hésitation.

— Nous vous avons retenu une place sur le *Vancouver*, un navire transatlantique en partance de Liverpool. Il fera escale au Havre et repartira le 8 août prochain. Mon secrétaire vous communiquera tous les détails du voyage et de votre mission. »

Le frère supérieur se lève et tend la main à son jeune confrère.

« Bonne chance, mon Fils ! »

Jean-Louis Seznec⁸¹ est né en Bretagne le 24 avril 1886. À l'âge de quatorze ans il est reçu au Noviciat de France. En août 1901, il continue ses études au Scolasticat de Clavières. Il revêt le saint habit et reçoit le nom de Frère Gabriélis. En 1902, il prononce ses premiers vœux.

Il est tiré de sa rêverie par l'apparition, à quelques mètres de lui, d'un personnage discret, à l'abri dans la foule, qui jette des regards méfiants autour de lui.

Il s'agit de Rudolf Kellermann (alias Sésame), un agent Illuminati infiltré dans la loge maçonnique Le Grand Orient de France. Pourvu d'une carrure imposante, il fait un mètre quatre-vingt-dix. Son poids, dans les 102 kg, tient du muscle sur une forte ossature. Pas de surplus de graisse, résultat d'un état de militaire rompu à l'entraînement rigoureux. Son visage, plutôt renfrogné, peut impressionner bien des gens. Ses sourcils, touffus, couleur d'ébène, amplifient son regard tel un aigle royal à l'affût d'une proie. Des lèvres minces apportent un contraste, comme une tentative de la nature d'adoucir une physionomie intimidante. Son nez, appendice large mais plutôt rond à sa pointe, complète l'aspect imposant du quidam. Malgré la sévérité du visage, les traits de l'homme sont jeunes. Il doit avoir autour de 25 ans.

Rudolf Kellermann, sous sa couverture Illuminati, est également officier dans l'armée française et secrètement antirépublicain. Il fuit la répression orchestrée par le gouvernement français dans l'*Affaire des fiches*. Son exil est aussi motivé par la mission honorifique de promouvoir l'essor Illuminati en Amérique, conformément au vœu solennel d'Adam Weishaupt, son fondateur.

C'est d'ailleurs lui, Rudolf, le chef du mouvement de révolte sociale. Il sait que deux membres de son équipe ont été arrêtés lors du soulèvement à Paris et qu'ils demeurent détenus.

Cinq jours ont passé depuis. Il est convaincu qu'ils sont maltraités, voire torturés, afin de révéler l'identité de leur leader. Il doit absolument fuir

de toute urgence. Dans un si court délai, une perruque et une barbe naissante sont les seuls changements possibles à son apparence.

Des soldats vont et viennent sur le quai, ce qui inquiète notre homme.

Au même moment, à Paris, un interrogatoire serré et violent est imposé aux deux prisonniers de la manifestation.

« Allez-vous vous décider à parler, chacals ! vocifère l'un des gardes, brandissant un fouet. Qui est votre chef ? Où se cache-t-il ?

Les torturés gardent courageusement le silence. Ils subissent ce réquisitoire depuis maintenant cinq jours. Mais leurs forces les abandonnent inmanquablement. Leurs bourreaux le sentent et ils redoublent d'ardeur. Coups de fouet et de bâton les affligent.

Après une attente qui semble interminable à Kellermann, l'enregistrement des passagers commence. Le temps maussade et gris le favorise. Il peut replier le col de son imperméable, rentrer le cou dans les épaules et baisser son chapeau sur son front.

Du mieux qu'il peut, il serre le précieux coffret à l'intérieur de sa gabardine. S'il fallait qu'on le lui confisque, sa mission avorterait net.

À quelques places devant lui dans la file, un homme, tenant deux valises, est forcé de les ouvrir pour une inspection. L'une d'elles contient des liasses de billets de banque.

« Embarquez-moi ce gremlin ! s'exclame l'inspecteur. Il correspond à la description qu'on nous a faite. Son méfait accompli, il cherchait à nous glisser entre les doigts. »

Un soldat bouscule le malheureux et l'entraîne vers la prison du port, escorté par deux policiers baraqués qui lui labourent les flancs de leur matraque.

Témoin paralysé de la scène, Kellermann rassemble tout son courage et adopte une posture détendue. Mais son cœur, affolé, risque de sortir de sa poitrine.

Son tour approche... plus que deux... plus qu'un... Le garde lui fait signe d'approcher et d'entrer dans le petit bureau d'inscription.

Un soldat se tient droit derrière un registraire las et bourru. Un inspecteur complète le tableau.

« Ton billet et tes papiers ! ordonne le commis.

— Ouvre ta valise ! », ajoute le soldat.

Calmement, afin de ne pas éveiller les soupçons, Rudolf s'exécute et montre son bagage. Il présente son billet et une fausse identité soigneusement préparée pour l'occasion par les deux collaborateurs qui lui ont confié sa mission.

L'employé examine les papiers, fixe un instant le regard de l'homme devant lui. Sur un signe positif de l'inspecteur, le registraire applique son tampon de validation sur sa fiche d'embarquement. Il lui remet sèchement la fiche et ses papiers d'état civil. D'un signe brusque de la main, il lui fait signe d'avancer.

« Suivant ! crie-t-il. Dépêchons ! »

Heureusement que le coffret est petit et facile à camoufler. Pressés d'en finir avec leur tâche fastidieuse, ils n'ont pas pris la peine de fouiller ma personne.

Soulagé de cette formalité réglée, Kellermann se rend à sa cabine, choisie en troisième classe par souci de discrétion et d'économie. En y pénétrant, il aperçoit deux unités de deux lits superposés. Un jeune homme, en soutane, est assis sur l'un des lits inférieurs.

« Bonjour, dit celui-ci en levant la tête.

— Bonjour, répond poliment Kellermann.

— Je me nomme Jean-Louis Sez nec. Dans ma congrégation, on m'appelle Frère Gabriélis. Nous partageons cette cabine.

— Et les deux autres lits ?

— Je ne sais pas. Probablement que deux autres passagers les occuperont. »

Le nouveau venu dépose sa valise sur le lit supérieur et se rend au hublot. La montée à bord suit son cours. À première vue, aucune activité anormale.

« Puis-je avoir votre nom ? demande timidement le jeune homme.

— Kurt Müller, répond prudemment Kellermann.

— Enchanté ! Monsieur Müller. »

D'un faible sourire, Rudolf accepte la main tendue.

Après un bref salut, manière de décourager toute conversation, il sort et se rend sur le pont afin de mieux observer l'enregistrement des voyageurs.

Kellermann n'est pas le seul fugitif de l'*Affaire des fiches*. Deux francs-maçons, amis de longue date, font la file.

Le premier s'appelle Stefan Stein. Son alias franc-maçon est Léonard Quadratum. Il représente l'équerre, symbole de la matière, prônant vertu et honnêteté. Il a 28 ans.

Le second se nomme Ulrich Dittmar, alias Domitien Spiritus. Il représente l'esprit, symbole de l'équilibre entre la politique et la pensée. Il a 30 ans.

Plus loin dans la ligne, un personnage ténébreux attend patiemment son tour. C'est un jésuite incognito, envoyé en croisade pour espionner les trois fugitifs. Il se nomme Abel Bauer. Il a 40 ans. De physique ingrat, il est petit, rondlet, le visage rouge comme s'il était continuellement en colère, sur le point d'exploser. Ses yeux, globuleux, baladeurs, font penser à un gendarme zélé en quête de contrevenants. Une mince couronne de cheveux ceint son crâne chauve sur le dessus : une tête typique de moine !

Alors que les derniers voyageurs admis se rendent à leur logis, les officiers de bord, le Capitaine Paré en tête, descendent la rampe et rejoignent un petit groupe de soldats postés tout près.

Kellermann se raidit. Il craint une inspection en règle des cabines et de leurs occupants. De loin, la conversation, d'apparence cordiale, lui paraît longue comme la récitation d'un rosaire. Pas d'éclats de voix ni de grands gestes. Quelques signatures suivies de poignées de main mettent fin à la rencontre. Les officiers remontent à bord. Quant aux soldats, heureux de leur fin de quart, ils se dirigent lentement vers une taverne et s'y engouffrent.

Quelque peu rassuré, le faux Müller revient vers sa cabine. Calme éphémère : des voix éveillent ses soupçons. Il pénètre. Jean-Louis et deux hommes conversent d'un ton amical.

« Monsieur Müller, voici nos cochambreurs, Messieurs Stein et Dittmar.

— Enchanté », répond celui-ci d'un ton le plus naturel possible.

Discrètement, il observe ces deux intrus. Stein est de taille moyenne, un mètre 73, mais plutôt trapu et enrobé. Son regard est doux et d'un fond rieur. Son ami Dittmar semble son opposé : longiligne, un mètre 80, osseux, les joues légèrement creusées. Cependant, tous deux dégagent une belle sérénité et une âme propre, probablement acquises dans la Franc-maçonnerie.

Kellermann se détend.

Sûrement inoffensifs, mais je dois rester vigilant, sans rien laisser paraître.

En fin d'après-midi, le *Vancouver* est prêt à appareiller. Les rampes sont retirées, de même que les énormes câbles des amarres zigzaguant sur le quai, tels des boas menaçants.

Kellermann observe les manœuvres. Son inquiétude est ravivée par l'arrivée d'un groupe de soldats. Heureusement, ils s'éloignent lentement.

Le sifflement strident du navire le fait sursauter. C'est le départ... enfin.

Le lendemain ; au Commissariat de Police de Paris.

« Commandant, les deux prisonniers ont finalement décidé de parler.

— Enfin une bonne nouvelle, se réjouit le commissaire.

— Leur chef s'appelle Rudolf Kellermann.

— Et où se cache-t-il ?

— Ils l'ignorent.

— Je le veux, à tout prix. Continuez la torture, s'il le faut.

- Avec tout mon respect, Commandant, c'est inutile.
- Comment cela, inutile ?
- S'ils le savaient, ils l'auraient avoué. Je les crois. Ils sont à bout de forces.
- Essayez alors la méthode douce. Un bon repas, un verre de vin, un bain, des vêtements propres, une cellule convenable. On verra bien.
- À vos ordres.
- Faites des recherches pour repérer ce fugitif. Fouillez les auberges, les tavernes, le port. Je le veux devant moi dans les 48 heures. Est-ce clair ?
- Oui Chef ! »

Docilement, le policier se retire. Il réunit une équipe et entreprend sans délai la chasse.

À l'expiration de l'échéance imposée, il se présente pour son rapport.

« Mon Commandant, je viens vous faire part...

- Alors où est-il ? s'impatiente celui-ci, le voyant seul devant lui.
- Je... Je suis désolé... Notre gaillard reste introuvable.
- Bande d'incompétents ! Vous avez laissé filer la tête dirigeante de ces enragés !
- Nous avons fouillé partout, en vain. D'après les informations recueillies, un individu correspondant à son signalement aurait été aperçu sur les quais du Havre.
- Y a-t-il eu des départs de navires ces derniers jours, au Havre ?
- Un seul bateau d'importance, hier : le *Vancouver* à destination de l'Amérique. Tout porte à croire qu'il s'y est embarqué, en secret, avec de faux papiers d'identité.
- Contactez les autorités portuaires pour vérification. »

Quelques heures plus tard, le policier, penaud, se présente à nouveau chez son supérieur.

« Commandant, aucune confirmation du registraire que le suspect se serait effectivement enrôlé comme passager.

— Quelle est la destination exacte du *Vancouver* ?

— Montréal.

— Y a-t-il des escales prévues avant l'arrivée ?

— Aucune.

— Ne laissons rien au hasard. Ce coquin ne peut qu'être à bord. Il faut l'intercepter avant le débarquement. Contactez le responsable du port du Havre et procédez à l'envoi d'un message codé, en morse⁸², aux autorités portuaires et policières du port de Montréal. Je veux une confirmation officielle de ce message et un accusé de réception. Allez ! Disparaissez de ma vue ! »

Sans se faire prier, le policier se retire.

Les premiers jours à bord du *Vancouver* se passent sans anicroche. Le temps est clément. L'océan est calme. Ses petites crêtes d'écume, nombreuses mais anodines, font penser à un vaste troupeau de moutons exhibant leurs dos velus, prêts pour la tonte.

Les passagers déambulent librement sur le pont, affichant sourires et humant l'air vivifiant du large. Pour plusieurs, cette traversée de l'Atlantique est l'amorce d'une nouvelle vie. Bon nombre émigrent dans une terre d'accueil prometteuse. Ah ! l'Amérique ! Le symbole de la liberté !

Mais au loin, des nuages menaçants prennent forme. En soirée, une tempête s'annonce, irrémédiablement. Elle approche à grande vitesse. La pluie débute brusquement. Le vent se lève et s'intensifie.

Le navire, malgré son poids et sa masse, se met à valser en alternant roulis et tangage, au désarroi des voyageurs, non exercés à cette danse. Peu ont le pied marin.

Kellermann et Gabriélis, en promenade sur le pont, décident de rentrer à l'abri. Ce dernier, de santé fragile, est pris d'un malaise et s'évanouit brusquement.

Avec empressement, son compagnon le ramène à leur cabine. Il le dépose sur sa couchette. Après quelques minutes, le religieux reprend conscience. Il jette des regards anxieux autour de lui.

« Mes lunettes ? Les avez-vous ? demande-t-il à son compagnon.

— Non.

— Elles ont dû tomber lorsque je me suis évanoui. Je dois les retrouver, dit-il en tâchant de se lever.

— Laissez, insiste Kellermann, je vais retourner sur le pont pour tâcher de les récupérer. Reposez-vous.

— Ah merci, vous êtes bien aimable. Je vous suis très reconnaissant. »

De retour sur le tillac, Kellermann se concentre à assurer son équilibre, agrippant la passerelle. La tourmente complique sa recherche des fameuses lunettes. On n'y voit guère à deux mètres de distance.

Soudain, il est propulsé violemment sur le plancher. Abasourdi, il est rabattu alors qu'il tente de se relever.

« Sale traître ! lui crie une grosse voix rageuse. Tu te sauves maintenant que nos compatriotes ont été arrêtés et maltraités.

— Mais qui es-tu ?

— Tu vas payer pour ta lâcheté ! »

L'individu sort un couteau à cran d'arrêt et s'avance vers l'agent Illuminati.

« Je n'ai trahi personne, se défend celui-ci. Je suis en mission pour promouvoir l'essor de notre Ordre Illuminati en Amérique. »

Mais son assaillant continue de s'approcher... fulminant...

La tempête a probablement étouffé ma réplique.

Servi par ses talents d'autodéfense, il lui fait perdre son arme, d'un coup de pied lancé vivement. Un brusque mouvement de roulis fait tomber les deux combattants. L'agresseur, coriace, réussit à reprendre son couteau et, d'un geste sournois, blesse Kellermann à l'avant-bras. Furieux, ce dernier fonce tête baissée sur l'ennemi, comme un bœuf. Surpris, celui-ci est projeté contre la balustrade. À ce moment précis, le bateau penche. Par une poussée rapidement calculée, Kellermann balance son rival par-

dessus bord. Dans un cri assourdi par le vent, l'homme tombe dans les eaux sombres et agitées.

Le vainqueur se redresse, éberlué. Haletant, levant les yeux, il aperçoit un témoin. Le brouillard l'empêche de distinguer sa physionomie. Constatant être découverte, l'ombre monte l'échelle et déguerpit.

« C'est un cas de légitime défense ! » crie inutilement Kellermann en se lançant à sa poursuite. Au moment où il atteint l'escalier, il glisse et cogne sa tête contre la rampe métallique. Étourdi par sa chute, il peine à se relever et à recouvrer ses esprits.

Évidemment, l'individu en a profité pour s'éclipser. Je dois absolument retrouver le couteau.

Par chance, l'arme est récupérée en quelques minutes. Il s'en saisit et, s'assurant de ne pas être vu, la lance dans la mer. Il reprend son souffle puis rentre au bercail, se tenant l'avant-bras. Bien que superficielle, sa blessure est visible et douloureuse.

XIV

Dès que Rudolf rentre dans la cabine, Jean-Louis s'enquiert de sa recherche.

« Avez-vous retrouvé mes lunettes ?

- Heu... non... malheureusement. Avec cette tempête, c'est impossible... je suis désolé.
- Ce n'est pas grave. J'ai prévu une paire de rechange, en cas de besoin. Vous savez, je suis vraiment dépourvu sans mes verres. Mais qu'avez-vous au bras ? Vous saignez !
- Ce n'est rien, j'ai glissé à cause de la pluie.
- Laissez-moi voir... il faut nettoyer la plaie. Allez à l'infirmierie sans tarder.
- Inutile, c'est bénin. Ne vous en faites pas pour moi. »

Sur ces mots, le blessé sort de la cabine et se rend discrètement à une salle d'eau pour laver la coupure. Pas question de se rendre à l'infirmierie et s'exposer à des explications compromettantes.

Le témoin de l'attaque, nul autre que le jésuite Bauer, n'ose pas rapporter l'incident aux autorités du navire, par crainte d'être confronté au suspect. Cet affrontement, il le souhaite, mais plus tard et en un autre lieu. D'ici là, il doit accumuler des preuves contre son ennemi. Il lui faut du temps... beaucoup de temps.

Quant à Kellermann, cet évènement est comme une malédiction qui le poursuit.

Impossible de trouver une paix relative ! Je dois me méfier de tous et de chacun ! Je dois d'abord retrouver ce témoin gênant et l'empêcher de me dénoncer.

Les tables de la salle à manger sont attribuées par cabine. Les places sont fixes. Rudolf y retrouve donc ses trois colocataires : Seznez (Gabriélis), Stein et Dittmar.

« Mais qu'avez-vous, cher ami, demande Stein, vous semblez préoccupé. Vous êtes tout pâle.

- Ce... ce n'est rien, balbutie Kellermann, ce doit être la fatigue... en réaction à ma chute sur le pont.
- Il est vrai, continue Stein, que ce n'est pas une traversée de tout repos.
- Et d'après l'équipage, cette météo durera encore quelques jours, enchaîne Dittmar. »

Le repas se poursuit sur des banalités autour du temps maussade et des nausées qu'il provoque chez plusieurs.

Kellermann retourne dans ses quartiers, s'étend sur son lit et ferme les yeux. Un tourbillon d'idées l'empêche de se reposer.

Un matelot se présente au mess des officiers.

« Capitaine, un passager manque à l'appel.

- Avez-vous son nom ?

Ses cochambreurs ne le savent pas. Mais ils l'ont cherché partout, en vain.

- Quand l'ont-ils vu pour la dernière fois ?
- Hier soir, vers vingt heures, alors qu'il sortait sur le pont pour prendre l'air.
- En plein orage ?
- Oui. Espérant se sentir mieux qu'à l'intérieur, à cause du mal de mer. Nous avons fait nos propres recherches, sans succès.
- Poursuivez vos efforts. Il faut l'identifier et le retrouver. Je suis directement responsable de la sécurité de chacun à bord. Si requis, faites l'appel des passagers, dont voici une copie de la liste. S'il le faut, visitez chaque cabine. Revenez-moi dès que vous avez du nouveau.
- Oui, Capitaine. »

Le matelot prend la liste, salue et se retire.

Une amitié se développe entre les occupants de la cabine 3-114. Les repas s’animent de conversations agréables. Bien que taciturne, de par sa situation, Kellermann se plie au jeu, se disant que se faire des amis ne peut pas lui nuire.

Frère Gabriélis apprécie la présence de ses nouveaux compagnons.

« Je suis natif de Bretagne, dit-il dignement. Tout jeune, ma mère vertueuse m’a initié à la dévotion. Dès lors, je n’ai jamais cessé de prier.

- Qu’est-ce qui t’amène sur ce bateau ? s’interroge Stein. Tu es très jeune pour quitter ainsi ta famille et t’exiler si loin, en Amérique.
- J’ai tout de même atteint l’âge adulte. J’ai dix-huit ans. Je fais partie de la Congrégation des Frères de Saint-Gabriel.
- Ton histoire n’explique toujours pas la raison de ton voyage en Amérique, relance Dittmar.
- J’y arrive, mes amis. J’ai continué mes études au Scolasticat de Clavières⁸³. Or, la *Loi sur les associations* a forcé la dissolution de notre congrégation en France et son exil en Belgique. Voici comment tout ça est arrivé. L’an dernier, le climat était particulièrement morose dans la Confrérie des Frères de Saint-Gabriel. À notre résidence de Saint-Laurent sur Sèvre, en Vendée, notre frère supérieur réunit sa communauté pour une annonce importante.

« Mes chers Frères, la France vit une période de forte turbulence. Les congrégations de tout ordre subissent des pressions injustes. La Loi sur les associations nous frappe tous de plein fouet. »

- À ce moment du discours, il peine à refouler ses émotions. Nous nous jetons des regards inquiets.

« Nous... nous avons reçu l’ordre, du gouvernement, de dissoudre notre communauté religieuse... ici en France. »

- Des murmures de désapprobation fusent de l’assistance, tels un essaim d’abeilles en perdition. Le frère supérieur étend ses bras pour calmer ses fidèles. Il reprend son pénible propos.

« Notre demande d'autorisation est refusée, sans qu'aucune raison ne soit évoquée. Pourtant, depuis 1853, un décret de Napoléon III nous donne le droit d'enseigner dans toute la France. Le gouvernement n'a même pas considéré que notre premier pensionnat, en France, date de 1840. Or, nous avons protégé et éduqué un grand nombre d'orphelins, pour en faire des citoyens français respectables. »

— Sous le choc, de nombreux frères se désolent, le visage enfoui dans leurs mains tremblantes d'émotion. D'autres s'étreignent, désespérés quant au sort de leur confrérie et à leur propre avenir immédiat. Constatant l'impact de la nouvelle sur l'assistance, le frère supérieur reprend un certain aplomb.

« Mes amis ! Devant cet état de fait, il devient impossible de rester en France. Nous avons donc décidé de nous exiler en Belgique... avec l'espoir d'un accueil respectueux. Les détails suivront bientôt. »

— Incapable de faire face plus longtemps à ses frères décontenancés, notre mentor sort subrepticement en coulisses, les larmes aux yeux. »

Ému d'avoir raconté cet épisode troublant, Frère Gabriélis s'assoit, silencieux, et se frotte le front, comme saisi de violents maux de tête.

Ses trois compagnons gardent le silence, eux aussi, par respect. Ils font le geste de sortir de la cabine.

« Ce n'est pas tout, les retient Gabriélis. »

Le trio se rapproche de lui.

Le religieux reprend son histoire.

— Quelques mois plus tard, alors que notre communauté, exilée de France, est réfugiée en Belgique, le frère supérieur nous rassemble à nouveau pour d'autres annonces importantes. Il s'efforce de camoufler son agitation, s'installe au lutrin et prend la parole en ces termes.

« Chers confrères, je viens d'apprendre une terrible nouvelle. »

— Aussitôt, un silence de plomb assomme l'auditoire.

« Nos frères de la communauté de Ploërmel, en Bretagne, qui continuent de défier l'ordre de dissolution, viennent d'être expulsés par l'armée française ! »

— Une clameur tragique se répand dans la salle.

« Malheureusement, ce n'est pas tout ! Même ici, en Belgique, nous sommes exposés à des sanctions politiques. »

— Notre leader prend quelques instants pour assurer sa contenance et bien reformuler dans sa tête ses prochaines paroles. Nous tous, ses confrères, sommes suspendus à ses lèvres. Que de bouches bées, figées, crispées, peinant à respirer.

« Nous... nous avons reçu une injonction, comme d'autres institutions, de nous séculariser.

— *Qu'est-ce que ça veut dire ? s'exclame une voix angoissée.*

— *Ça signifie qu'il faut nous laïciser, c'est-à-dire abandonner notre habit religieux, nos signes distinctifs tels que la croix et le chapelet, et... dissoudre notre organisation... sous peine d'emprisonnement et, qui sait, de mauvais traitements physiques et psychologiques. »*

— Tableau pathétique. Plusieurs frères pleurent, prostrés sur leur siège. D'autres s'étreignent avec des tremblements.

« Face à cette terrible nouvelle, mes amis, notre fraternité doit survivre afin de poursuivre l'œuvre de notre fondateur, Louis-Marie Grignon de Montfort⁸⁴. Malgré ce triste sort, gardons l'espoir d'être répartis dans des pays francophones d'Europe et d'Afrique. Dans les prochains jours, je vous donnerai les détails de notre séparation. »

— Une fois son message terminé, notre directeur se retire humblement, son visage imprégnant dans sa mémoire cette image tragique de sa communauté dévastée.

Gabriélis prend une pause, ravale ses émotions, puis poursuit son récit.

— L'an dernier, on m'a alors envoyé en Suisse, à Givisiez, pour y amorcer ma carrière d'enseignant. Finalement, on m'a confié la mission de rejoindre la congrégation des Frères de Saint-Gabriel au Canada, plus précisément à Montréal. »

Pensif, il prend une gorgée d'eau, puis questionne à son tour ses compagnons.

« Et vous, qu'est-ce qui vous amène en Amérique ?

- Nous sommes, tous deux, francs-maçons. Nous fuyons le régime Combes, dans la foulée du scandale désigné l'*Affaire des fiches*. »

En entendant cette révélation, Kellermann fait un calcul rapide. Ces deux francs-maçons peuvent devenir utiles... très utiles même... à ouvrir la voie à une infiltration Illuminati dans leur future loge au Canada... et cela à leur insu.

« J'ai entendu parler de cet événement, dit Frère Gabriélis. Je comprends mal ce qu'on reproche à la Franc-maçonnerie.

- La *Loi sur les associations*, explique Stein, décrétée par le gouvernement Combes et imposée aux congrégations, est vertement critiquée par la population. Plusieurs communautés religieuses, dont la vôtre – les Frères de Saint-Gabriel –, ont dû être dissoutes. L'opinion publique blâme injustement la Franc-maçonnerie, puisque plusieurs ministres et députés sont francs-maçons.

- Est-ce à dire, demande Frère Gabriélis, que la Franc-maçonnerie est une association athée ?

- Nullement, précise Stein, notre organisation met de côté la religion et la politique. Les valeurs personnelles des membres demeurent strictement confidentielles. Certains peuvent être chrétiens, musulmans, juifs, ou d'une autre confession. C'est du domaine secret.

- Très intéressant, vraiment. Quels sont vos projets, maintenant ?

- Nous désirons devenir membres de la Grande Loge du Québec⁸⁵. Elle est basée à Montréal. De là, nous espérons avoir de l'aide pour trouver du travail.

- Quels sont vos métiers ?

- Je suis enseignant de profession, et aussi administrateur d'écoles, répond Stein, fièrement.

- Moi, je suis journaliste et scribe, enchaîne Dittmar.

- Je suis très heureux de faire votre connaissance.

- C'est réciproque ! répondent en chœur les deux francs-maçons.

- Et vous, Monsieur Müller ? Pourquoi ce voyage ?

- Je recherche un emploi de comptable. J'ai entendu dire qu'en Amérique les opportunités intéressantes existent, ce que je ne trouve pas en Europe.
- Vous n'avez donc pas de famille sur notre continent ?
- Non. Je suis seul, répond Kellermann sur un ton sec décourageant toute question indiscreète. J'ai perdu contact avec mes proches.
- Espérons, conclut Gabriélis, que chacun de nous sera exaucé dans ce nouveau pays. »

Le capitaine du *Vancouver* reçoit le rapport d'enquête sur la disparition du passager.

« Capitaine, suite à notre investigation, nous avons pu identifier le disparu. Il s'agit d'un homme de 45 ans, du nom d'Albert Desmarais. En s'aventurant sur le pont, au cœur de la tempête, il a dû être éjecté par-dessus bord.

- Qu'avez-vous appris d'autre sur lui ?
- Par message morse, on nous a informés qu'il était un militaire impliqué dans l'*Affaire des fiches*. Il a avoué son appartenance à une société secrète. Les autorités l'ont forcé à s'exiler, ce qui explique sa présence à bord.
- Faisait-il partie de la meute de manifestants ? demande le capitaine.
- Nous n'avons pas pu vérifier cette information.
- Assurez-vous de faire aviser sa famille. Triste fin ! Affaire classée ! »

Sur ce, le matelot salue et se retire.

Le radiotélégraphiste se présente au poste du capitaine.

« Capitaine, je viens de recevoir un message.

- De quoi s'agit-il ?
- La dépêche provient des autorités portuaires du Havre. Un leader des manifestants de Paris pourrait se cacher à bord.

- Quel est son nom ?
- Rudolf Kellermann.
- Avez-vous vérifié sur la liste des passagers ?
- Oui, Capitaine. Personne n'est inscrit sous ce nom.
- Évidemment, s'il est à bord, il a des faux papiers.
- A-t-on une description de l'individu ?
- Oui, mais elle est très vague. Un homme entre 25 et 30 ans, costaud, de grande taille. Cheveux courts foncés, pas de barbe. Il porte une redingote brune défraîchie.
- Faites une recherche et ramenez-moi cet énergumène.
- Bien, Capitaine. »

Deux heures plus tard, le télégraphiste revient bredouille.

« Cet individu n'est donc pas à bord, constate Paré, bougonnant. Avisez Le Havre... et qu'on ne m'embête plus avec cette histoire ! »

XV

Kellermann avait anticipé les pires scénarios et préparé des actions en conséquence. D'abord la discrétion absolue sur la véritable raison de son exil en Amérique, puis la fabrication de faux papiers d'identité.

En outre, tout juste avant de se présenter à l'inscription des passagers, il modifie sa physionomie, autant que faire se peut, c'est-à-dire laisser pousser sa barbe (cinq jours seulement mais c'est mieux que rien) et s'affubler de cheveux postiches au lieu de les pâlir au moyen d'une pommade spéciale à se procurer chez un apothicaire.

De plus, il se débarrasse de sa redingote, susceptible de le trahir, pour la remplacer par une veste courte.

Il prévoit aussi que son signalement peut être communiqué aux autorités du navire mais aussi aux douanes canadiennes, via le morse. Nul doute qu'il sera cueilli dès son débarquement à Montréal.

Mais comment leur faire faux bond à son arrivée ? Cette question l'absorbe. Il lui faut trouver une stratégie.

En quête d'inspiration, il étudie la carte du Canada. Par bonheur, il a pensé s'en procurer une avant le départ.

Le navire contournera l'île de Terre-Neuve puis la Nouvelle-Écosse. Aucune escale n'est prévue avant Montréal... à moins que... Halifax... oui Halifax en Nouvelle-Écosse !

Il s'informe discrètement de la date de passage à Terre-Neuve. Il doit trouver le moyen de forcer une escale avant la destination. Cet arrêt d'urgence ne doit pas se faire avant Halifax. Il comprend qu'une halte à Terre-Neuve l'obligerait à s'inscrire sur un traversier vers la Nouvelle-Écosse, alors qu'à partir de cette province il peut rejoindre Montréal par voie terrestre. Terre-Neuve comporte un trop grand risque d'être démasqué.

Il planifie son méfait. Son exécution doit avoir lieu peu après par Terre-Neuve... mais suffisamment loin pour que le capitaine ne rebrousse pas chemin.

Dans sa préparation, il consulte la bibliothèque à bord. Il y trouve un livre technique détaillant la salle des machines du *Vancouver*.

C'est ainsi qu'il apprend que le navire contient deux propulseurs cycloïdaux de type Voith-Schneider⁸⁶. Un rotor circulaire équipé de quatre à six pales parallèles tourne autour d'un axe vertical. Pour produire la poussée, chacune des pales du propulseur effectue un mouvement d'oscillation autour de son propre axe. Celui-ci se superpose au mouvement de rotation du rotor.

Notre agent Illuminati mémorise le plan. Le mécanisme est accessible en déboulonnant un couvercle. Une avarie peut être causée en recourbant le bras actionnant le rotor.

Attentif, il identifie la forme et la taille de l'outil correspondant à la grandeur des boulons.

Pendant quelques soirs et nuits consécutives, il observe les allées et venues des mécaniciens dans le but de connaître leur horaire d'inspection, de maintenance et de repos. Il note qu'une pause d'une heure a lieu chaque nuit à deux heures, après la tournée planifiée.

À deux heures pile, il voit deux mécaniciens en sortir et se rendre à l'escalier donnant accès au pont. Il les suit discrètement. Les deux mécanos se dirigent vers la poupe. Ils s'assoient à même le plancher, sous un petit auvent, et sortent une collation. À trois heures exactement, ils retournent au travail.

Après quelques répétitions de ce scénario, Kellermann, subrepticement, redescend à la salle des machines. La porte, bien entendu, est verrouillée. Dans l'armée, il a appris à trafiquer des serrures avec des tiges métalliques. En moins d'une minute, il réussit à ouvrir le mécanisme. Pendant quatre nuits consécutives, il répète son plan et pratique l'ouverture de la porte. Rassuré de ne pas être découvert, il se glisse à l'intérieur de la salle. Ayant en tête le plan des lieux, il trouve facilement l'emplacement des propulseurs.

Il fouille dans les tiroirs, espérant y trouver l'outil correspondant à la taille des boulons. La chance lui sourit. Il découvre quelques exemplaires de l'instrument recherché. Il n'a donc pas à en dérober un puisque le tiroir n'est pas protégé. Il ouvre l'un des deux propulseurs, l'inspecte, voyant le rotor et les pales. Satisfait, il referme le couvercle et range l'outil.

Sans plus tarder, il se retire et rentre prudemment chez lui.

Le soir fatidique, Kellermann se couche vers 22 heures. À une heure cinquante du matin, il se glisse silencieusement hors de sa couchette, prenant grand soin de ne pas réveiller ses dormeurs.

À pas feutrés, il suit le corridor menant à la salle des machines. Soudain, il entend des pas approcher. Il a tout juste le temps de se dissimuler derrière un angle. Un matelot, portant une boîte, passe en sifflotant, sans l'apercevoir.

Soulagé, Kellermann retrouve la salle des machines. Les deux mécaniciens en sortent conformément à l'horaire prévu et s'éloignent en direction de l'escalier menant au grand air. Il s'assure qu'ils se rendent à l'endroit habituel.

Cinq minutes plus tard, il redescend, ouvre la serrure avec ses tiges et pénètre dans la salle des moteurs. Il prend soin de bien refermer la porte derrière lui avant d'accéder directement aux propulseurs.

Satisfait de constater que rien n'a changé, il s'apprête à appliquer son plan. Mais un bruit l'alerte... des pas ! Quelqu'un entre dans la pièce. Promptement, il se cache dans un recoin sombre. Il a tout juste le temps de se saisir d'une barre métallique, avec l'intention de s'en servir comme matraque, au besoin.

« Qu'est-ce que tu vas faire, Pierre ? fait une voix.

- Ne t'inquiète pas Jules, j'ai oublié, à la fin de mon inspection, de vérifier la pression de la génératrice.
- Dépêche-toi, je t'attends.
- D'accord. J'en ai pour une minute. »

Kellermann retient son souffle. Le mécanicien est tout près de lui.

Dois-je l'assommer ? Mais non ! Son collègue est à proximité.

- Voilà, c'est fait ! crie Pierre à son compagnon. »

Il sort. Soulagé, Kellermann vérifie que les deux employés soient hors de vue. Sans perdre une seconde, il ouvre le tiroir qu'il a identifié, s'empare de l'outil requis et s'attaque au premier propulseur, déboulonnant le couvercle et le déplaçant, sans le retirer complètement. Ensuite il se saisit d'une barre de fer, la recouvre d'une couverture pour limiter le bruit du choc puis il frappe vigoureusement sur le bras contrôlant le rotor, espérant ne pas être entendu.

Satisfait de la fragilisation forcée du bras et de voir le rotor réduire ses révolutions, il replace la barre à sa place, remet l'outil à l'endroit exact dans le bon tiroir, replace la couverture, sans oublier d'essuyer ses empreintes digitales⁸⁷.

Les sens aux aguets, il sort de la pièce, s'assure de ne pas être vu et retrouve la sécurité de son gîte. Ses cochambreurs dorment profondément, à preuve les ronflements sonores qui assourdissent l'habitacle. Il retourne prudemment dans son lit. Rassuré et fier du succès de sa mission, il s'endort, le sourire aux lèvres.

Au matin, les deux mécaniciens se présentent à la cabine du capitaine Paré.

« Capitaine, dit Pierre, le chef mécanicien, le navire perd de la vitesse. J'ai constaté qu'un des deux propulseurs est défectueux.

- Quel est le problème ?
- Le bras qui active le rotor du premier propulseur est partiellement tordu.
- Quelle en est la cause ?
- L'usure, probablement.
- Parbleu ! s'enrage l'officier, je croyais que le navire avait été inspecté avant le départ, et que le protocole de sécurité avait été appliqué.
- Il l'a été, Capitaine. Mais, comme vous savez, les propulseurs sont âgés. Et la mécanique, c'est souvent source d'imprévus.
- Et si c'était un sabotage ? se risque Paré.
- Un sabotage ? intervient Jules... euh... très improbable. Il faut connaître la mécanique spécifique de ce type de propulseur. D'ailleurs, l'accès à la salle des machines est toujours verrouillé. Quiconque non autorisé ne peut s'y introduire.
- Un malfaiteur, poursuit Pierre, aurait été aperçu dans les parages, voire surpris sur le fait. Dans la salle des machines et ses environs, il y a toujours, ou presque, quelqu'un au travail.

- Presque toujours ? ! ?
- Oui capitaine, sauf pendant le break⁸⁸ d'une heure en pleine nuit, tel qu'établi dans l'horaire. La probabilité d'un bris volontaire est plutôt faible, sinon inexistante.
- Et les pièces de rechange ? s'inquiète le capitaine.
- On n'en a pas pour ce type de propulseur.
- Comment ça ? C'est ta responsabilité.
- On n'a pas cru bon de s'embarrasser d'un propulseur additionnel.
- Et ce genre de bris se produit très rarement.
- C'est la première fois en vingt ans de carrière.
- Ce n'est pas une excuse ! C'est une négligence inacceptable !
Quelle incompetence !

Les deux hommes, honteux, baissent la tête, humiliés.

- Pouvons-nous rejoindre Montréal sans difficulté ? demande calmement le capitaine après un lourd silence afin de reprendre contrôle sur lui-même.
- Malheureusement, non. Le propulseur touché doit être arrêté pour éviter d'endommager irrémédiablement le rotor. Quant au second propulseur, il risque d'être surexploité. Il pourrait céder à n'importe quel moment.
- Le rotor peut-il être réparé ?
- Difficile à dire. La torsion est importante. Il est préférable de s'en procurer un neuf. Tout port de taille moyenne ou grande possède ce genre de rotor en réserve.
- Quel est le prochain port d'importance ? demande le capitaine Paré.
- Halifax, en Nouvelle-Écosse, mon capitaine.
- On n'a pas le choix d'y faire une escale imprévue pour obtenir un nouveau rotor et réparer l'avarie.

Jules approuve de la tête.

- Bon. Dis au télégraphiste d’aviser le port de Halifax que nous ferons escale en raison d’un bris mécanique. Il nous faut l’autorisation des douanes canadiennes. Fais le nécessaire.
- Bien, Capitaine.
- Et assure-toi que le navire se rende à Halifax.
- Oui, Patron.
- Et n’oublie surtout pas de commander ce qu’il faut.
- Oui, Capitaine.
- Je veux aussi une estimation du temps nécessaire aux réparations. Ça presse ! Reviens-moi rapidement.
- Certainement, je m’occupe de tout cela immédiatement.
- Maintenant, vous deux, déguerpissez ! Je ne veux pas d’autres mauvaises nouvelles, sinon... je... »

Le chef et son adjoint s’empresstent de sortir du bureau sans entendre la fin de la phrase.

Deux heures plus tard, Pierre réapparaît devant son patron.

« Capitaine, c’est un travail de six heures que je peux exécuter avec mon assistant. J’ai commandé le rotor. Il nous sera livré demain en après-midi. Ce délai est parfait puisque nous n’accosterons que demain matin au port de Halifax. »

Le lendemain, le Capitaine Paré informe les passagers qu’une escale est requise à Halifax afin de réparer une avarie mineure. Du même coup il leur annonce qu’ils peuvent bénéficier d’une permission de sortie dès l’accostage, et ce jusqu’à vingt heures. Cependant, ils devront s’enregistrer en sortant et en revenant.

L’arrimage au port s’effectue sans difficulté. Un rotor neuf est livré au moment promis, ainsi que les pièces requises. L’équipe de mécaniciens s’affaire sans délai aux réparations.

Le communiqué du capitaine fait sourire Kellermann. Fier de son stratagème, il prépare son évasion. Il choisit le minimum de vêtements, les fourre dans un baluchon et glisse sa valise sous le lit après avoir

essuyé ses empreintes. Il place le précieux coffret dans une large poche intérieure de sa veste. Après un dernier coup d'œil derrière lui, il sort.

À la passerelle de débarquement, il donne son faux nom au registraire et quitte le navire, ravalant sa joie.

À vingt heures, les derniers passagers s'alignent pour le rembarquement. Une fois la dernière personne entrée, le registraire se présente au bureau des officiers.

« Capitaine, il manque un passager.

- De qui s'agit-il ?
- Un dénommé Müller.
- Avez-vous sa description ?
- D'après ses cochambreurs, c'est un homme d'environ 28 ans, mesurant un mètre 90 et pesant dans les 100 kg.
- Damnation ! C'est peut-être l'homme recherché dont les autorités du Havre nous ont avisés.
- Possiblement, en effet.
- Quelle coïncidence, réfléchit Paré, ne trouvez-vous pas ?
- Que voulez-vous dire, Capitaine ? demande le registraire.
- Un homme recherché... un autre volatilisés lors de la tempête... le bris d'un propulseur... un client manquant au rembarquement... c'est vraiment beaucoup à la fois.
- Étrange, en effet, admet son interlocuteur.
- Envoyez trois matelots faire la tournée des bars, restos et hôtels du quartier. Il me faut cet individu.
- Bien, Capitaine. »

Le responsable de la sécurité, sur le *Vancouver*, rencontre Paré.

« Capitaine, nous avons fouillé partout. L'homme reste introuvable.

- Allez prévenir les autorités portuaires qu'un passager louche n'est pas rentré et qu'il rôde probablement dans les environs. Donnez-leur sa description.
- À vos ordres !
- Dites-leur aussi que, par acquit de conscience, j'attendrai jusqu'à huit heures demain matin avant de larguer les amarres. N'oubliez pas que je suis responsable de tous les passagers. J'ai des comptes à rendre.
- Si nous retrouvons l'individu, que devons-nous faire de lui ?
- Menottez-le et ramenez-le à bord. Nous l'interrogerons et le mettrons en détention. La police militaire française nous livrera ses instructions.
- Bien, Capitaine. »

Au poste de police du port de Halifax, le chef de la sécurité du *Vancouver* s'entretient avec un agent de police local.

« Nous sommes à la recherche d'un passager qui n'est pas rentré lors de l'escale à Halifax.

- Il est probablement ivre au fond d'un bistro.
- Non. Nous avons visité tous les endroits potentiels.
- Qu'attendez-vous de nous, au juste ?
- Nous avons des doutes sur cet individu. Il pourrait avoir fait disparaître un de nos voyageurs et saboté un propulseur afin de fuir avant notre destination, à Montréal.
- Bon. Nous ferons notre enquête, termine le policier sur un ton désinvolte.
- C'est que c'est urgent, insiste l'agent.
- Écoutez, s'impatiente l'autre, ce bonhomme, à ce que je sache, n'a commis aucun délit en sol canadien. Pas d'événement, aucun fait, aucune preuve, absence de mobile ! Que des allégations !
- Mais...

- Si nous le trouvons, l’interrompt l’officier, nous vous le remettrons... Promis !
- Nous attendrons jusqu’à huit heures demain matin. D’ailleurs, nous avons une avarie à réparer.
- J’en prends bonne note. »

Déçu de cet entretien, cachant son mépris, l’agent remercie le policier et en rend compte à son officier en chef.

Le lendemain matin, à huit heures, on est toujours sans nouvelle du fugitif. Le capitaine, définitivement désintéressé de l’affaire, donne l’ordre d’appareiller. Le *Vancouver* repart, laissant échapper un dernier coup d’avertisseur, en guise d’adieu ou, selon certains, pour narguer la police locale.

Posté non loin de là, à l’abri des regards, Kellermann, tout sourire, observe la scène.

Les deux francs-maçons et Frère Gabriélis s’interrogent sur l’absence de Kellermann sur le bateau.

« Avez-vous vu notre ami depuis le départ de Halifax ? demande Frère Gabriélis.

- Non, répond Stein.
- Moi non plus, enchaîne Dittmar. »

Sur ces entrefaites, on frappe fort à leur porte.

Stein ouvre.

Quatre hommes en uniforme militaire font irruption dans la cabine.

« Suivez-nous, ordonne celui qui semble le chef.

- Où ça ? demande Stein.
- Allez ! rétorque le chef.
- C’est à quel sujet ? s’inquiète Dittmar.
- Silence ! Ce n’est pas à nous à vous informer. »

Encadrés par ce quatuor, les trois compagnons sont escortés jusqu'au bureau du capitaine Paré.

- Mon Capitaine, voici les hommes en question.
- Où se trouve votre cochambreur ? demande-t-il sèchement.
- Nous l'ignorons, répond calmement l'ecclésiastique.
- Vous mentez ! se fâche Paré.
- Mais... intervient Dittmar.
- Taisez-vous. Cet individu est soupçonné d'avoir fui l'armée française et d'avoir assassiné un passager.
- Quoi ? Que dites-vous ? s'exclame Stein, interloqué.
- C'est moi qui pose les questions ! reprend Paré. Le connaissiez-vous auparavant ?
- Nullement, se défend Stein.

Les deux autres confirment d'un signe de tête.

- Vous avez passé plusieurs jours avec lui sur ce navire. On vous a vus souvent ensemble.
- Il est normal d'avoir été vus avec lui, puisque nous logeons dans la même cabine et que nous sommes assignés à la même table pour les repas.
- Il s'est certainement confié à vous.
- C'est un homme réservé, très discret, dit Dittmar.
- Il ne parlait pas de lui, renforce Stein.
- Il n'a pas laissé entendre son projet d'évasion ?
- Pas du tout, répond Stein.
- Nous avons aussi des doutes quant à la panne des machines.
- Ah oui ? réagit Dittmar.
- Après un examen détaillé, nous avons constaté que le bris était inhabituel. On soupçonne un sabotage. Que savez-vous à ce sujet ? persiste rageusement le capitaine.

- Nous vous répétons que nous n'avons rien à voir avec lui, réplique posément Frère Gabriélis.
- Nous verrons bien ! On vous tient à l'œil ! Maintenant déguerpissez, ouste ! »

Le chef des gardes leur ouvre la porte, d'un air méchant.

« Ça alors, réagit Stein. Quelle nouvelle !

- On ne sait jamais à qui on a affaire ! philosophe Dittmar.
- Du calme, mes amis, dit le jeune prêtre. Tout ça n'est que spéculation. Cet homme n'est pas là pour se défendre. Il n'est peut-être pas coupable.
- Son comportement est tout de même bizarre.
- On en convient. »

Abel Bauer est furieux d'avoir perdu la trace de Kellermann. Il se dit que la seule chance qu'il lui reste de le retrouver est de fraterniser avec Frère Gabriélis et ses deux compagnons de cabine. Sans ressources, Kellermann tentera sûrement de les recontacter à Montréal, dans un avenir plus ou moins rapproché.

Au repas du soir, Bauer s'invite à la table des trois compères.

« Excusez-moi, puis-je me joindre à vous ? La quatrième place est libre.

- Heu... Oui, répond Stein surpris, consultant du regard ses deux amis.
- Mais certainement, poursuit Frère Gabriélis. Notre cochambreur a débarqué à Halifax.
- Ah bon, simule Bauer. Savez-vous pourquoi ?
- Nous l'ignorons, répond prudemment Gabriélis.
- Mais cette disparition préoccupe les autorités du navire, révèle Dittmar.
- Ah oui ? questionne le Jésuite.
- Ils nous ont interrogés sur sa fuite, dit Stein.
- Tout ça est bien mystérieux. Mais bon, on n'y peut rien, dit Dittmar.

— Vous êtes monsieur... ? demande Gabriélis.

— Bauer, Abel Bauer. Je suis jésuite. »

Les trois se présentent à leur tour. Les deux francs-maçons s'abstiennent de révéler leur appartenance à cette confrérie, sachant fort bien que les jésuites cherchent à la détruire.

Pour le reste du voyage, Bauer se tient près des occupants de la cabine 3-114. Mais il n'apprend rien de plus sur l'espion Illuminati. Cependant, il maintient sa conviction de revoir un jour Kellermann dans les parages du trio.

XVI

Kellermann est aux aguets. Il doit se méfier des rondes policières qui quadrillent le port de Halifax et les quartiers limitrophes.

Ne prenant aucun risque, il s'embusque tant bien que mal, sans attirer l'attention, changeant d'abri régulièrement.

À la brunante, il est assis au pied d'un arbre dans un parc public non loin du port. L'endroit est suffisamment boisé pour servir de cachette efficace. Cependant, il est tourmenté par la soif, la faim et des interrogations qui le tenaillent. La nuit s'installe.

Que faire ? Je ne peux risquer de m'exposer ouvertement. Un avis de recherche a peut-être été émis contre moi ? Des patrouilles sillonnent-elles le port de Halifax et ses environs à ma recherche ? Le mystérieux témoin de mon assaut m'aurait-il dénoncé ? L'examen de la panne a-t-il démontré qu'il s'agit bel et bien d'un sabotage ? Si oui, suis-je formellement suspecté ? Qu'ont révélé mes cochambreurs à mon sujet ?

Il est distrait dans ses réflexions par le passage, à un jet de pierre, d'un homme voûté. Le quidam avance lentement, ralenti par l'âge. Il emprunte un sentier sombre, un raccourci pour rejoindre le quartier résidentiel de l'autre côté du parc. Soudain, des ombres suspectes le suivent. À la lueur d'un lampadaire, Kellermann aperçoit trois jeunes hommes accoster brutalement le vieillard. Ils exhibent des armes blanches et le menacent. L'un d'eux le projette rudement au sol et pose son pied sur lui.

Que faire ? Intervenir au risque d'être repéré et arrêté ? Abandonner ce pauvre homme à son sort ? Rester caché ici ? Fuir plus loin ?

« À l'aide ! crie la victime. »

Cet appel déchirant décide Rudolf. Il s'élance. Au tour des malotrus d'être surpris ! Il les désarme et en assomme deux. Le troisième réussit à fuir, trop rapide pour être rattrapé.

« Oh merci ! Merci Monsieur ! Vous m'avez sauvé la vie ! Ces voyous m'auraient charcuté ! C'est certain ! »

Reconnaissant, il demande à son libérateur d'emmener les deux bandits à la police.

« Je préfère m'abstenir... Désolé. Partons d'ici avant que ces deux brigands reprennent conscience. Je vous expliquerai plus tard. »

En replaçant sa veste, Kellermann s'aperçoit de l'absence du coffret. Il a dû tomber pendant l'affrontement.

Affolé, il inspecte le sol, comme un fou.

« Mais que cherchez-vous ?

— J'ai perdu une cassette que je garde toujours sur moi. Elle contient des papiers importants. Je dois absolument la retrouver.

— J'ai vu le jeune se pencher, ramasser une sorte de petite boîte et déguerpir.

— Quoi ? Que dites-vous ?

— Il est trop loin maintenant.

— Ses deux complices doivent m'aider à le retracer. »

Lorsqu'ils reprennent conscience, Kellermann les interroge. Ils refusent de collaborer. Il les gifle alors, à répétition, devant le vieil homme scandalisé.

« Écoutez-moi bien, vous deux. Votre ami s'est enfui avec un coffret qui m'appartient. L'un de vous doit me le rapporter... intact. L'autre reste ici comme otage. Je ne lui ferai aucun mal si je récupère mon bien. En ce cas, je le libère et vous remets 100 \$. » Il leur montre les billets de banque.

Le plus grand des deux lève sa main et se porte volontaire.

« Surtout, en chemin, ne préviens pas la police car c'est vous trois qui seriez arrêtés. On jugera la version de ce monsieur, ici, plus crédible que la vôtre. Par ailleurs, probablement que vous êtes déjà connus des policiers. Vous n'en êtes certainement pas à votre premier délit. »

Les deux garçons acceptent le marché. L'élus part. Il revient une heure plus tard avec le coffret. Kellermann constate qu'il n'a pas été ouvert. Rien ne manque. Puis, respectant sa parole, il remet 100 \$ au commissionnaire. Il sait très bien que cet argent suscitera une chicane entre les trois malotrus. Chacun voudra sa part.

« Disparaissez ! Je ne veux plus vous voir ni entendre parler de vous. N'oubliez pas de rester discrets. Sinon... »

Les deux jeunes décampent sans se retourner.

Le monsieur âgé est perturbé. D'un côté, il est reconnaissant à cet homme de l'avoir sauvé d'une agression. D'un autre côté, cet étranger lui fait peur. Sa réaction violente lui semble exagérée. Il se calme quelque peu en saisissant l'importance de cette boîte pour son libérateur.

À sa place, finalement, j'aurais probablement agi comme tel... bien que moins violemment.

Perplexe, il décide de garder ses questions pour plus tard.

« Venez chez moi. Nous y serons en sécurité. »

Prudemment, les deux hommes traversent le parc et aboutissent dans une rue secondaire obscure.

« C'est ici », murmure le Néo-Écossais, en désignant une petite maison biscornue.

Une fois à l'intérieur, l'hôte, devinant que son invité doit être assoiffé et affamé, prépare du thé et une assiette de fruits et de biscuits. Il dépose le tout sur la table. Il s'assoit et lui fait signe de prendre place en face de lui.

Le silence, qui s'épaissit, l'indispose. *Qui est cet homme ?*

Il tient sa tasse des deux mains et fixe le liquide, y cherchant des réponses comme sur une boule de cristal. Levant la tête, il laisse échapper sur l'autre un coup d'œil furtif, à peine perceptible, comme un battement d'ailes, l'air de dire « Vous avez toute ma gratitude de m'avoir sauvé... mais vous m'intriguez... »

Après un moment de tergiversation, il se décide à questionner Kellermann, d'un ton plutôt curieux qu'inquisiteur.

« Vous êtes étranger. Votre accent n'est pas d'ici.

L'autre ne répond pas.

- Que faisiez-vous dans le parc, à la tombée de la nuit, ainsi caché ?
- Je réfléchissais à ma situation... Ma foi peu enviable.
- Que vous est-il arrivé ?

- Je suis un fugitif.
- Avez-vous commis un crime ?
- Non, pas du tout. J'ai fui mon pays. On me soupçonne d'être une menace contre le gouvernement. »

Il lui raconte alors le contexte politique en France : la *Loi sur les associations*, la dissolution de congrégations, l'*Affaire des fiches* et les réactions violentes de la population. Il lui explique qu'à titre d'officier dans l'armée, il est soupçonné par les autorités, d'où son exil forcé à bord du *Vancouver*. Cependant, par prudence, il omet son statut de chef des manifestants, sa mission Illuminati, l'assaut subi sur le navire, finalement le sabotage du propulseur.

« Que comptez-vous faire maintenant ?

- Je veux me rendre à Montréal, par train⁸⁹... Mais pas tout de suite. Je dois me faire oublier quelque temps. D'abord, trouver un emploi, préférablement en comptabilité, ici à Halifax. J'ai besoin d'argent, ment-il.
- Je suis prêt à vous héberger... le temps qu'il faudra.
- Vraiment ? répond Rudolf, un rayon de soleil aux yeux.
- Je vais même vous aider.
- Ah oui ? Comment ?
- Je vais d'abord vérifier si un avis de recherche est émis et diffusé contre vous. Ensuite, je vais m'enquérir des offres d'emploi disponibles.
- Vous feriez tout cela... pour moi ?
- Absolument. J'ai une dette de vie envers vous.
- Vous ne me devez rien. Je n'ai fait que mon devoir. Ces jeunes criminels vous ont attaqué. Je ne pouvais pas les laisser faire.
- Il n'y a pas que ça. Vous m'êtes sympathique. Votre histoire m'intéresse. Il y a aussi que... »

Le vieux ne parvient pas à compléter sa phrase. Une émotion soudaine l'envahit. Son regard s'embue, ses lèvres tremblent. De petites larmes se forment... des perles dans un écrin suranné.

Kellermann reste silencieux, respectant ce moment intime.

« Vous... Vous me rappelez mon fils. Il a été abattu, par erreur, par la police... il y a de cela plusieurs années. Mais la douleur et l'amertume restent vives et intenses. Vous lui ressemblez beaucoup, quoique plus grand et plus costaud. »

Rudolf est honoré de cette révélation.

Une belle relation s'amorce entre les deux hommes. Mais Kellermann reste réservé. Advenant qu'il soit arrêté, son bienfaiteur pourrait être interrogé et accusé de complicité.

Kellermann habite discrètement chez monsieur Karl Luther, son hôte. Heureusement, sa maison est blottie entre des bosquets, hors de vue des voisins. Par prudence, il ne sort pas de jour, tant et aussi longtemps qu'il n'aura pas l'assurance que la police locale ne le pourchasse pas.

Luther est heureux d'être actif à se rendre utile pour son nouvel ami. Une semaine après leur rencontre, il rentre tout excité.

« Rudolf, j'ai deux bonnes nouvelles pour toi ! D'abord, aucun avis à ton sujet n'a été émis... ni au poste de police, ni dans les journaux, ni dans le quartier du port.

- Et l'autre nouvelle ? demande Kellermann, encouragé.
- Au bureau d'Immigration Canada⁹⁰, j'ai vu une offre de commis comptable. C'est pour la compagnie Kruger.
- Kruger ?
- Oui. C'est une entreprise locale qui œuvre dans le secteur des pâtes et papiers, du cartonnage et des emballages⁹¹.

Kellermann reste imperturbable.

- Cette nouvelle ne te réjouit pas ? s'étonne Luther.
- C'est que... Comment leur expliquer ma présence ici ? Je ne peux pas mentionner le *Vancouver*.
- À moins qu'un autre navire t'ait amené ici, suggère Luther.
- Oui. En effet.

- Justement, sourit l'autre, un transatlantique du nom d'*Arabic*⁹² est attendu à Halifax demain. Tu n'as qu'à attendre quelques jours, puis à présenter ta candidature au poste de commis comptable chez Kruger. Tu leur diras être passager de l'*Arabic*. Il serait étonnant que la Kruger vérifie cette information. »

Heureux de cette stratégie, Rudolf se prépare à une entrevue éventuelle.

À la date convenue, il tente sa chance. Il applique pour ce poste.

En attendant des nouvelles de son initiative, rassuré de préserver l'incognito, il visite Halifax. La citadelle, datant de 1856, imposante et entourée de remparts, servait à protéger le port de toute attaque. La vieille horloge *Old Town Clock* est offerte en 1803 par le prince Édouard, fils du roi George III de Grande-Bretagne. Au sud de la citadelle, de magnifiques jardins publics, de style victorien, datent de 1867, l'année même de la naissance de la Confédération canadienne. Ces jardins contiennent de grands arbres, des fontaines, des parterres de fleurs, et même de petits lacs.

En déambulant ainsi dans la vieille ville, Rudolf reprend confiance en l'avenir. Le danger que représente le *Vancouver* est écarté. Son hôte le traite comme son fils. Une opportunité d'emploi apparaît. Qui sait ?

Trois jours plus tard, il est convoqué à une entrevue pour le poste à combler.

Plein d'espoir, il se présente au siège social de la Kruger, au moment convenu.

Kellermann est interviewé en anglais par le directeur des ressources humaines et le chef comptable. Le directeur dirige l'entrevue.

« Votre accent ne nous est pas familier. De quelle origine êtes-vous ?

- Je suis né en Allemagne, à Munich. Ma mère, alsacienne de Strasbourg, est française et elle parle aussi l'allemand. Mon père est un militaire britannique en poste à Munich. Mon accent anglais est sûrement teinté de l'allemand et du français.
- Qu'est-ce qui vous amène à Halifax ?

Kellermann s'était préparé à cette question. C'est donc avec aplomb qu'il leur répond.

- Je suis fraîchement débarqué de l'*Arabic*. Je désire vivre au Canada.
- Comptez-vous vous installer à Halifax ou y êtes-vous seulement de passage ?
- Si l'emploi me plaît, je pourrai rester.
- Quoi qu'il en soit, le candidat retenu sera à l'essai pour un mois. Cette condition vous convient-elle ?
- Assurément. Mais... Je ne suis pas citoyen canadien. Je n'ai pas de permis de travail.
- Si vous êtes embauché, un permis temporaire de deux ans peut être octroyé.
- Et après deux ans ?
- Alors là, il faudra voir. Êtes-vous célibataire ?
- Oui.
- Un mariage avec une canadienne simplifierait les procédures de citoyenneté. À voir en temps et lieu... ne précipitons rien.
- Pour en revenir à votre accent... intervient le chef comptable.
- Justement, je parle couramment trois langues : anglais, français, allemand.
- Quelles sont vos compétences en comptabilité ?
- J'ai un diplôme et j'ai travaillé au Ministère français de la défense.
- Pouvons-nous voir vos attestations ?
- Malheureusement, je ne les ai pas avec moi.
- Doit-on vous croire sur paroles ? se raidit le directeur.
- Bien sûr que non. Je suis désolé.
- De toute façon, nos procédures obligent tout candidat à subir un examen de compétences.
- Ça va de soi, acquiesce Rudolf.
- Pour les langues, nous vous ferons converser avec un employé francophone et un client allemand.

- Il va sans dire que nous avons un besoin pressant d'un commis, ajoute le chef comptable.
- D'autres candidats sont sur les rangs, tempère l'autre.
- C'est de bonne guerre, répond posément Kellermann.
- Présentez-vous demain matin à neuf heures précises, pour l'examen de comptabilité et les entretiens en français et en allemand.
- Merci ! J'y serai. »

Kellermann réussit haut la main l'examen de comptabilité et les tests d'aptitude. De plus, les trois langues qu'il parle couramment deviennent un atout important. La Kruger compte une majorité de clients et d'employés anglophones. Cependant plusieurs sont allemands ou canadiens français.

Impressionnés par ses résultats de tests, les recruteurs de la Kruger lui offrent le poste de commis comptable. Il l'accepte avec joie.

Pendant le mois de probation, la recrue met les bouchées doubles. Son rendement est remarquable. Qui plus est, son charisme enchante les clients de la compagnie. C'est donc sans surprise qu'il obtient sa permanence, à l'âge de 26 ans.

Un jour, en sortant des bureaux, il croise un employé accompagné d'un jeune homme, fort probablement son fils. Leurs regards se croisent. Rudolf reconnaît celui qui lui a récupéré le coffret. Il reste imperturbable mais il sent monter en lui une décharge d'adrénaline. Le jeune baisse les yeux et continue son chemin, se retournant une fois, pour vérifier que Kellermann ne le suit pas.

Il m'a reconnu, lui aussi. Va-t-il me dénoncer ? Ce serait une catastrophe. Mais non... Ce n'est pas à son avantage.

Une fois rentré chez Luther, il raconte l'incident à son logeur.

« Sois prudent, Rudolf. »

Quelques jours plus tard, il aperçoit le père mais sans le fils. L'homme le salue tout bonnement, naturellement, comme on salue un marcheur rencontré dans un sentier public.

Quoi qu'il en soit, Rudolf accueille avec bonheur et soulagement l'annonce de la Compagnie qui décide de transférer son siège social à

Montréal⁹³. Cette nouvelle comporte trois avantages : elle l'éloigne des trois jeunes vauriens ; elle facilite son projet Illuminati ; elle le rapproche de ses trois amis du *Vancouver*.

À Montréal, sa destination originale, il compte bien les y retrouver et entreprendre des démarches en lien avec sa mission Illuminati.

XVII

Par cette belle journée d'été, en ce 20 août 1904, une foule émue agglutinée au Vieux Port de Montréal scrute l'horizon. L'arrivée du *Vancouver* est imminente.

« Le voilà ! Le voilà ! », s'écrie soudainement un homme équipé d'une lunette d'approche. L'enthousiasme est à son comble. Déjà on aperçoit des passagers agiter leurs bras. On dirait des mini-éoliennes⁹⁴ désarticulées. De part et d'autre, des mouchoirs blancs s'agitent frénétiquement. Des enfants sautillent d'excitation sur le quai.

Le navire, majestueux, magique comme un géant marchant sur les flots, accoste tout en douceur. Lorsque la passerelle est baissée, l'agitation atteint son paroxysme. Dans l'attente fébrile du débarquement des voyageurs, des femmes pleurent, s'étirant le cou pour apercevoir un mari, un père, un frère.

Nos trois cochambreurs se serrent la main, se promettant de se revoir.

« Vous savez où me trouver, dit Gabriélis. C'est au Noviciat des Frères Saint-Gabriel.

Abel Bauer s'approche, à l'insu du trio d'amis.

- Quant à nous deux, dit Stein, c'est à La Grande Loge du Québec, en espérant être reçus membres en règle.
- Comment ! ? ! s'insurge Bauer, survolté, surprenant ses compères. Vous êtes francs-maçons ?
- Oui, répond fièrement Stein, se braquant.
- Mais comment osez-vous ? C'est une secte secrète diabolique !
- C'est une société secrète, non une secte, réagit Dittmar. Et elle n'a rien de diabolique. Nos réunions sont privées mais honnêtes.
- C'est faux ! assène le Jésuite, fulminant. Vous suivez des rites païens, vous adorez des symboles de magie noire !
- Vous êtes mal informé, mon pauvre ami, répond calmement Stein. Nous prôtons des valeurs d'amour fraternel, d'entraide et de vérité⁹⁵.

- La Franc-maçonnerie est laïque, non païenne, renchérit Dittmar. Elle écarte toute question de religion, ce qui n'empêche pas ses membres d'entretenir intimement leurs propres croyances.
- Vous visez les hautes sphères politiques dans le but de renverser les gouvernements ! persiste le jésuite dans ses accusations.
- C'est absurde ! s'impatiente Dittmar. La politique, tout comme la religion, est un sujet tabou de notre ordre.
- Vous confondez la Franc-maçonnerie avec des organisations criminelles, enchaîne gravement Stein.
- Restons calmes, Messieurs, intervient Gabriélis, jusque-là silencieux. Il faut être prudents dans nos affirmations, moralise-t-il d'un regard doux au jésuite. Et vous Monsieur Bauer, où peut-on vous trouver, à Montréal ?
- Au siège de la Société de Jésus. Je vais investiguer la question de la Franc-maçonnerie, se résout Bauer en baissant le ton.
- Sur ce, conclut le jeune religieux, je vous souhaite bon succès, mes amis. Je prierai pour vous.
- Ne t'inquiète pas pour nous, le rassure Stein. Pense davantage à toi-même. Ta santé semble plutôt fragile. »

Bauer serre la main de Gabriélis puis, réticent, celle des deux francs-maçons, l'œil noir de soupçons.

En mettant les pieds sur la terre ferme, le frère aperçoit un prêtre, en soutane et col romain, qui se dirige vers lui.

« Vous êtes Frère Gabriélis, je présume, mon fils.

- Oui, c'est moi.
- Je suis Frère Parenteau, mandaté pour vous accueillir et vous conduire au Noviciat.
- Merci » répond le jeune homme, heureux de cet accueil.

C'est à travers des scènes émouvantes de retrouvailles que les deux ecclésiastiques se frayent un chemin dans la foule. Ici un homme enlaçant amoureuxment une jeune femme en larmes, là un grand-papa remettant une poupée à une fillette au sourire éclatant, endimanchée pour

la circonstance, là-bas une dame âgée, en fauteuil roulant, embrassant un jeune militaire attendri.

Pendant le trajet vers le Noviciat, Frère Parenteau instruit son protégé sur la Congrégation des Frères de Saint-Gabriel au Canada. La première présence de cette confrérie au pays remonte à 1888⁹⁶. Sa vocation repose principalement sur l'éducation, particulièrement celle des sourds. Les novices reçoivent en priorité une solide formation religieuse et profane, avec la science et la vertu en toile de fond.

Une fois arrivés à destination, ils se rendent au bureau du Supérieur. Gabriélis est accueilli chaleureusement. On le présente à ses confrères, on lui montre sa chambre puis on lui fait visiter les lieux.

Ouvert en 1891, le Noviciat accueille une quarantaine de frères français expulsés par la *Loi sur les associations*. Le bâtiment s'étend sur quatre niveaux. Le sous-sol sert à entreposer des vivres et de l'ameublement excédentaire. Le premier étage abrite le réfectoire, la cuisine, un grand salon et de petits coins discrets de lecture ou de conversation. Le deuxième étage contient des salles de classe et un dortoir pour les novices pensionnaires. Les chambres des frères occupent le troisième étage. Deux coupoles surplombent le toit. La première contient une cloche. Une grande croix est assise sur la deuxième coupole.

L'édifice est entouré d'un jardin composé de bosquets, d'érables et de chênes. Un sentier de gravier serpente le jardin. Quelques statues religieuses y imprègnent une aura de recueillement.

Le nouveau venu est rassuré. *Mon adaptation sera rapide.*

Le cœur rempli d'espoir, Stein et Dittmar se présentent à La Grande Loge du Québec, le siège social de l'Ordre de la Franc-maçonnerie, à Montréal. Un administrateur les accueille cordialement et les invite à s'asseoir.

« Soyez les bienvenus, mes Frères ! Que nous vaut l'honneur de votre visite ?

— Voilà. Nous sommes francs-maçons de la loge de Munich, dit Stein, dans un anglais rudimentaire, en remettant au gestionnaire leurs attestations officielles. Nous désirons immigrer au Canada...

- Suite aux bouleversements qui affligent la Franc-maçonnerie en Europe, enchaîne Dittmar.
- En effet, reprend Stein, nous nous sommes réfugiés en France, croyant profiter d'un sursis.
- Mais le gouvernement français nous a arrêtés et expulsés, exagère un peu Dittmar... et la Belgique en a fait de même,
- C'est le navire le *Vancouver* qui nous a conduits à Montréal, conclut Stein.
- Quel triste sort pour notre Fraternité, se désole leur hôte. Nous aussi, au Québec, nous avons été tourmentés !⁹⁷ Par chance, notre ordre a pu survivre à ses malheurs. Ici, un premier chapitre nommé Loge des Frères du Canada, prend vie en 1785, sous l'égide de La Loge Grand Orient de France. Elle est renommée La Grande Loge du Québec, en 1816, avec une charte bien à elle. Depuis lors, nous sommes en croissance : plus de soixante loges distribuées au Québec, et près de 4 000 membres⁹⁸. Mais... Trêve d'histoire et de statistiques. Je présume que vous désirez adhérer à notre loge ?
- Oui ! répondent d'emblée les deux amis.

Leurs papiers officiels d'appartenance à l'organisation, en Allemagne, sont reconnus de facto.

- C'est avec grande joie que nous vous recevons », répond chaudement le dirigeant, se levant et serrant la main des deux recrues.

Sans délai, Stein et Dittmar entreprennent des cours de langue, afin d'améliorer leur anglais et d'apprendre le français.

Des confrères les aident à trouver un logement. En outre, ils les assistent dans leurs démarches de recherche d'emploi.

Les efforts portent fruit rapidement. En effet, Dittmar est engagé au quotidien *La Presse*⁹⁹, comme journaliste junior affecté à la politique. Il démontre un apprentissage accéléré de la langue française.

Stein, quant à lui, travaille comme enseignant adjoint et comme administrateur au sein de la loge, d'ici à ce qu'il trouve un gagne-pain dans la région.

Pendant ce temps, Abel Bauer s'introduit à la Congrégation de Montréal de la Société de Jésus. Lui aussi est reçu courtoisement.

« Bonjour Père Bauer. Comment était la traversée à bord du *Vancouver* ?

- Plutôt longue et difficile. Le mauvais temps et une escale imprévue à Halifax, pour avarie, ont compliqué le voyage.
- Mais assoyez-vous, je vous prie, invite le père supérieur. Je veux vous instruire brièvement sur notre communauté. Les Jésuites du Canada sont surtout concentrés à Montréal. Notre mission principale est l'enseignement. Nous dirigeons le Collège Sainte-Marie, un établissement classique bilingue fondé par Mgr Bourget en 1848. L'École de Droit s'y est greffée en 1851. En 1896, le collège s'est scindé en deux institutions : le Collège Loyola, en langue anglaise et le Collège Sainte-Marie, en langue française¹⁰⁰.
- Quelques Jésuites de France ont joint votre communauté, n'est-ce pas ?
- En effet. Douze de vos confrères ont immigré chez nous en réaction à la *Loi sur les associations*, loi décrétée par le gouvernement Combes¹⁰¹.
- C'est tout à votre honneur, complimente Bauer. Quant à moi, je suis en mission spirituelle.
- En mission spirituelle ? s'étonne le principal.
- Oui. Je suis mandaté par notre institution, en Allemagne, pour surveiller un dénommé Kellermann.
- Qui est donc cet individu ?
- C'est, indubitablement, un leader Illuminati, cette organisation satanique.
- Où se trouve-t-il ?
- Probablement à Halifax. Il s'est enfui du bateau, lors de l'escale d'urgence. Mais je le retrouverai, j'en fais le serment.
- Cet homme est donc si dangereux ?

- Oh oui ! Je le soupçonne d'avoir saboté la mécanique du navire afin de forcer cette escale et déguerpir hors d'atteinte de la justice.
- C'est sérieux, cela !
- J'ai même été témoin, à son insu, d'un meurtre qu'il a commis sur le pont du navire, pendant une tempête.
- Mon Dieu ! C'est terrible !
- Qui plus est, poursuit Bauer, on craint qu'il cherche à développer l'Ordre Illuminati en Amérique.
- Des rumeurs nous sont parvenues au sujet de cette organisation. Jusqu'à présent, nous n'y avons pas prêté une attention particulière.
- Méfiez-vous, mon Père ! Ses ramifications secrètes risquent d'envenimer notre société et la vie de nos fidèles.
- Mais qu'ont-ils donc de si redoutable ?
- Ils cherchent à instaurer un gouvernement mondial unique et plénipotentiaire et à détruire toute forme de religion. Je suis convaincu que des cellules, supposément dormantes, s'activent dans l'ombre. Kellermann cherchera assurément à tisser des liens avec elles. »

Après un lourd moment de silence, Bauer continue.

- Ce n'est pas tout. Deux cochambreurs de cet espion sont des francs-maçons assumés. Toutefois, j'ignore s'ils sont de connivence avec notre homme. Néanmoins, eux aussi peuvent être inquiétants. La Franc-maçonnerie est hérétique !
- À vrai dire, Mgr Bourget¹⁰² nous en a prévenus.
- Sachez que bien des membres de la Franc-maçonnerie entretiennent des liens douteux avec des Illuminati. Double menace ! Ces deux sectes maudites veulent notre perte. J'aurai donc à l'œil ces trois individus. Pour l'instant, je recherche une cause humanitaire pour me rendre utile et détourner ma pensée de mon obsession envers Kellermann, cet intrigant.
- Justement, votre désir tombe à propos. Notre congrégation soutient deux mouvements communautaires. Le premier s'appelle L'Association catholique de la Jeunesse canadienne française, dont

l'acronyme est ACJC. Elle vient de naître cette année. Elle a pour mission de défendre les intérêts de l'Église catholique et de raffermir le lien avec la papauté¹⁰³. L'autre cause concerne les travailleurs pauvres, membres du Parti ouvrier. Ces employés sont préoccupés de répondre adéquatement aux besoins de base de leurs familles.

- Je me fais un honneur de leur venir en aide.
- Très bien. Je vous mets en contact avec les responsables. »

Bauer est animé d'un tempérament excessif. D'une part, sa haine des sociétés secrètes, tout particulièrement l'Ordre Illuminati et la Franc-maçonnerie, est viscérale. Kellermann est, pour lui, l'incarnation humaine de Satan. C'est l'ennemi numéro un à éliminer à tout prix. D'autre part, son désir d'aider autrui est capital. C'est un mandat de vie. C'est donc dans cet état d'esprit qu'il se lance à fond dans ces deux causes caritatives.

À Montréal, en 1905, au siège de la Loge L'Émancipation, des réformateurs, membres francs-maçons, sont regroupés pour discuter d'un enjeu majeur : la laïcité. Stein participe à cette rencontre.

Ces progressistes ont fondé la Ligue de L'Enseignement¹⁰⁴, en 1902, pour protester contre l'état précaire de l'appareil scolaire.

Ce mouvement vise un système d'éducation uniforme et centralisé. La Ligue s'implique par des publications, des conférences et des discussions publiques. Elle compte plus de 200 membres. La Ligue se veut un instrument des francophones pour conserver leur indépendance, leur langue, leurs traditions et leurs droits.

« Notre régime scolaire est en chute libre ! lance un participant.

- Il est en perdition, tant au niveau primaire que secondaire ! renchérit un autre.
- Les ouvriers sont pénalisés ! ajoute une troisième voix. La majorité d'entre eux n'a pas les moyens financiers d'envoyer ses enfants à l'école, pas même les garçons.
- La gratuité scolaire est requise et irréfutable !

- Non seulement ça. La fréquentation scolaire doit être obligatoire, sinon bien des pères de famille, notamment les fermiers, voudront garder leurs fils aux travaux des champs et à l'élevage du bétail.
- C'est beau de parler de réforme scolaire, intervient Stein, mais tant et aussi longtemps que l'Église contrôlera l'enseignement, l'éducation de nos enfants sera biaisée.
- Comment, d'après vous ?
- En ce sens que la liberté de pensée et la liberté d'expression sont actuellement freinées et déviées par la rhétorique catholique.
- Ce que déplore une tranche importante de nos concitoyens.
- En effet. Cette contestation vise surtout l'ACJC, l'Association catholique de la Jeunesse canadienne française.
- Ce sont les jésuites... encore eux... qui sont à l'origine de cette coalition¹⁰⁵ s'indigne une voix.
- Et ils ne se gênent pas pour recruter leurs membres parmi les étudiants des séminaires et des collèges classiques¹⁰⁶.
- Nous devons réagir encore plus fortement ! Notamment par la formation des maîtres, comme contrecoup à l'endoctrinement des élèves.
- C'est bien mais il faut faire plus... beaucoup plus. Il faut nommer des inspecteurs scolaires.
- Et promouvoir la concentration des écoles en milieu rural.
- Sans oublier la fondation d'écoles normales pour filles.
- Toutes ces belles paroles sont vaines si nous n'agissons pas rapidement, intervient Stein. Nous devons organiser des manifestations populaires pour influencer les décideurs.
- Mais l'ACJC réagira, c'est certain.
- Ce qui risque d'envenimer le débat et de générer des débordements.
- On nous accusera alors de fomenteurs de troubles !
- Assurons-nous alors que ces rassemblements restent pacifiques, tranche Stein. »

C'est donc suite à ces discussions que la préparation du ralliement se concrétise.

La rumeur d'une manifestation organisée par la Ligue de l'Enseignement parvient aux oreilles d'Abel Bauer. Son courroux augmente lorsqu'il apprend que Stefan Stein, sa vieille connaissance du voyage transatlantique, est impliqué dans cette marche de protestation.

Il partage son désarroi avec le père supérieur de la Société de Jésus.

« Ces fanatiques tiendront un attroupement demain !

- Pour quelle raison ?
- Ces païens veulent laïciser nos écoles ! S'ils atteignent leur but, alors nos enfants perdront leurs repères, leur foi, leurs valeurs morales !
- Que proposez-vous ? s'inquiète le chanoine.
- Il faut organiser une riposte !
- Est-ce vraiment nécessaire ?
- Absolument ! affirme Bauer, d'autant plus que les francs-maçons sont assurément derrière ce mouvement. Je connais personnellement l'un de leurs porte-étendards. Il faut les empêcher de répandre leurs germes sataniques !
- Ne craignez-vous pas des réactions violentes ?
- Les autorités policières seront prévenues afin d'assurer l'ordre.

Après un moment de réflexion, le père supérieur cède aux pressions de Bauer.

- Vous avez mon autorisation. Je vous charge de planifier notre intervention... mais, de grâce, pas de violence !
- J'y verrai, mon Père, ne vous inquiétez pas ! »

C'est le branle-bas de combat. Bauer orchestre de toute urgence le regroupement de membres de l'ACJC. Il fait nommer des responsables de cellules de crise, préparer des pancartes aux messages explicites, aviser la police.

Le lendemain, le centre-ville de Montréal est en ébullition. Deux groupes de fidèles grossissent leurs rangs respectifs. Des ténors harangent leurs congénères. Un cordon de policiers prêts à toute éventualité est posté tout proche.

Des slogans sont criés des deux côtés. Le ton monte. Les enseignes s'agitent. Les marcheurs les plus téméraires se rapprochent. L'écart rétrécit rapidement. La tension, palpable, frise le débordement.

Stein est à l'avant-scène, montrant l'exemple, encourageant ses confrères. Il brandit une pancarte affichant *Laïcité = Liberté de pensée*. Il est reconnu comme un apôtre de la non-violence, certes, mais aussi comme un ardent défenseur des valeurs maçonniques et un promoteur énergique des visées de la Ligue de l'Enseignement,

Les policiers, alertes, cerbères intimidants, s'installent en première ligne, tenant à l'œil les plus enhardis, prêts à les coffrer à la moindre incartade.

Voilà ! L'inévitable se produit. Des antagonistes en viennent aux coups. Des corps blessés longent le sol, tels des reptiles se tortillant de douleur. Les forces de l'ordre interviennent du mieux qu'elles le peuvent. Quelques arrestations ciblées sont effectuées. Stein a pu se dérober à leurs interventions.

Le père Bauer, de loin, observe la scène, impuissant, tel un général surplombant le champ de bataille.

Heureusement, la révolte s'essouffle graduellement. Les esprits se calment, comme troublés par les excès de conduite... quelque peu honteux du laisser-aller... bizarrement satisfaits d'un match nul !

Bauer rapporte ses constatations auprès de la Société de Jésus.

« Est-ce que cet événement aura servi à quelque chose ? demande le père supérieur.

— À tout le moins, répond Bauer, il contribuera à conscientiser les gens. La presse locale décrit les récriminations des deux clans. Il revient maintenant à la population de tirer ses propres conclusions. »

C'est à demi satisfait que le Père Bauer reprend ses activités d'aide communautaire. Il se jure de rester vigilant. Les aspirations de laïcité de la Ligue de l'Enseignement doivent être éteintes, sinon contrées, pour le bien de la jeunesse.

Quant à Stefan Stein, il a puisé une motivation additionnelle à s'impliquer activement dans la Ligue de l'Enseignement, soit celle de s'opposer à Bauer, sachant que celui-ci milite pour l'ACJC, à l'encontre des aspirations de La Ligue.

Cette réaction, naturelle, s'est déclenchée en lui suite aux propos virulents du jésuite en apprenant que Dittmar et lui étaient francs-maçons. Stein en a gardé une profonde amertume, comme une tache noire indélébile imprégnée sur un chandail blanc.

Il s'est senti insulté, écorché dans ses valeurs, d'entendre les accusations injustes et révoltantes de Bauer à l'effet qu'il fasse partie d'un mouvement criminel, que la Franc-maçonnerie soit assimilée à l'Ordre Illuminati.

Qui plus est, de savoir que des Illuminati infiltrent impunément et sans scrupule la Franc-maçonnerie le dégoûte et lui brise le cœur.

Étrangement, Stein et Bauer se retrouvent à faire équipe, comme bénévoles, pour aider les pauvres du Parti ouvrier. Il va sans dire que les opinions politiques divergentes sont des sujets tabous entre les deux hommes. Leur regard, sombre et menaçant, en chiens de faïence, est éloquent.

Mais pour le bien de la cause humanitaire, ils mettent de côté leurs différends et s'allient efficacement. Qu'à cela ne tienne, Stein adopte comme mantra *Sois proche de tes amis, et encore plus proche de tes ennemis*¹⁰⁷.

XVIII

En ce début de XXe siècle au Québec, le Parti ouvrier exerce une forte influence auprès des syndicats. Fondé en 1904 par J.A. Rodier, un typographe et chroniqueur ouvrier à *La Presse*¹⁰⁸, puis au journal *La Patrie*, son programme comporte des éléments sociaux destinés à soulager le sort des travailleurs¹⁰⁹.

En 1905, c'est à titre de journaliste à *La Presse* que Dittmar fait connaissance avec son collègue Rodier et s'intéresse à cette nouvelle formation politique. Rodier est devenu un collaborateur important, un mentor et un ami.

Il lui fait profiter de son expérience, lui apprenant des trucs du métier et révisant ses articles, tant sur le fond que sur la qualité du français. En retour, il s'est avéré tout naturel que Dittmar se lance dans la cause du Parti ouvrier, aux côtés de Rodier.

La Presse, favorable à ce parti, incite les travailleurs à en devenir membres. Malgré des efforts louables, son recrutement se limite au monde syndical.

Dans ce contexte, le jésuite et les deux francs-maçons se retrouvent à travailler ensemble pour les familles ouvrières, mais sous des angles différents. Bauer emprunte la voie religieuse alors que Stein se réfère à des valeurs sociales et maçonniques. Dittmar, lui, utilise son journal comme levier. Du même coup, il aide sa carrière et son ami Rodier.

Des actions concrètes de levée de fonds sont organisées et réalisées. Bauer convainc les curés des paroisses environnantes d'effectuer des quêtes spéciales lors des messes et autres cérémonies religieuses. Du haut de leur chaire, ils sermonnent leurs ouailles, multiplient les encouragements et lancent des appels à la générosité.

Dittmar récolte des contributions lors d'événements parrainés par *La Presse* : des conférences, des soupers mondains, des spectacles de musique et de théâtre. Ces redevances sont ensuite versées à la caisse du Parti ouvrier.

Stein, fort de son poste de trésorier à La Grande Loge du Québec, fait la promotion de ces événements auprès des membres francs-maçons.

Les résultats, quoique substantiels, sont insuffisants pour régler la situation financière de toutes les familles ouvrières en difficulté.

Néanmoins, bien des ménages profitent d'un répit sous forme de paniers de provisions et de vêtements. En outre, la *Loi Lacombe* protège quelque peu les foyers défavorisés¹¹⁰.

Malgré tous ces signes encourageants, la grogne monte contre les riches patrons anglophones. Des drames isolés éclatent. C'est le cas d'un ouvrier, père de famille désespéré, à bout d'indigence, qui rallie quelques confrères et séquestre un dirigeant anglophone d'une entreprise florissante. Il faut plusieurs heures de négociation serrée pour dénouer la crise. Par bonheur, personne n'est blessé. Les responsables sont arrêtés. En larmes, l'auteur du méfait exprime sa profonde douleur. Pour lui, ses tourments continuent et empirent. Lui emprisonné, qui prendra soin de ses proches ? Oui... évidemment... il aurait dû y penser avant son geste. Mais la souffrance est souvent mauvaise conseillère. Pour apaiser sa détresse, nos trois amis lui promettent de prendre soin de sa famille.

En février 1905, six mois après son arrivée à Montréal, Jean-Louis Sez nec -- alias Frère Gabriélis -- se voit confier une suppléance à l'école paroissiale du Sault-au-Récollet, dans le nord de la ville. Ses premiers pas dans le métier d'enseignant confirment qu'il a choisi la bonne profession. Ses élèves apprécient son calme et sa détermination. Ses collègues reconnaissent rapidement son talent et sa soif de connaissances.

La direction de l'établissement est à la recherche d'un administrateur. Or Frère Gabriélis se souvient que son ami Stefan Stein recherche un emploi dans ce domaine. Il en parle au directeur, sans toutefois mentionner que ce prospect est franc-maçon, laissant le soin à Stefan lui-même d'aborder ou non ce sujet.

Le directeur est d'accord pour le rencontrer en entrevue. Frère Gabriélis écrit une lettre et l'envoie sans tarder à La Grande Loge du Québec.

Le processus de recrutement suit son cours et aboutit à l'embauche de Stein à titre d'administrateur adjoint.

C'est ainsi que les deux compagnons de voyage se rejoignent à l'école du Sault-au-Récollet. C'est dans cette institution que réside le Noviciat des Jésuites de Montréal.

Pendant ce temps, Rudolf Kellermann vit à Halifax et concentre ses efforts dans son travail à la compagnie Kruger. Conscientieux, dévoué, il est très apprécié de ses supérieurs, de ses pairs et des clients.

Il habite toujours chez monsieur Luther. Dans ses temps libres, il l'aide à entretenir son jardin potager et ses fleurs et arbustes.

Mais, inévitablement, le jour des adieux arrive.

« Karl, c'est ma dernière nuit chez toi, cher ami. Demain, c'est le départ pour Montréal, au nouveau siège social de la compagnie Kruger¹¹¹.

- Déjà ! déplore Luther. Tu m'avais prévenu, il y a quelque temps, mais je n'y pensais plus.
- Je me plais dans cette entreprise. Je m'y sens apprécié. J'entrevois de belles opportunités de carrière. Je veux foncer dans cette voie.
- Je comprends. Je ne doute pas de tes succès à venir. »

Le lendemain matin, tôt, les deux amis partagent un dernier repas. La séparation est émouvante. Les mains du vieil homme tremblent lorsqu'il verse le café dans les tasses. Il appréhende avec tristesse son retour à l'isolement, comme la grisaille d'un automne hâtif.

Rudolf ne reste pas insensible. Il ressent un pincement à l'idée de quitter cet ami, pressentant au fond de lui qu'il ne le reverra probablement plus jamais.

« Cher Karl, je te remets cette enveloppe. Elle contient la somme que je te dois pour ton hébergement si généreux.

Étonné, son hôte, d'une main hésitante, ouvre l'enveloppe.

- Mais c'est beaucoup trop, voyons ! laisse-t-il tomber.
- Pas du tout ! N'en parlons plus. Tu m'as sauvé de la misère. »

À la fin du repas, Rudolf prépare ses bagages et les approche de la sortie.

Il s'assure de la présence du coffret dans son manteau.

Karl insiste pour l'accompagner jusqu'à la gare ferroviaire, à quelque quinze minutes de marche.

La salle d'attente est bondée. Les deux amis, assis côte à côte, sont silencieux, enfermés dans leur monde intérieur. Lorsque le train arrive, son sifflement les ramène à la dure réalité du départ. Rudolf et Karl se lèvent et s'étreignent une dernière fois, l'un se lançant dans une nouvelle vie, l'autre retournant à sa triste solitude.

Installé à Montréal, Rudolf Kellermann impressionne la direction de Kruger par sa compétence, son dynamisme et son efficacité. Conséquemment, âgé de 29 ans, il est rapidement promu comptable et il se voit confier des dossiers plus importants.

Très stratégique, il sait se mettre en valeur par sa connaissance des sujets, sa maîtrise des dossiers et sa fluidité comme polyglotte (anglais, français, allemand).

Parallèlement à son travail de comptable, il s'engage dans des causes humanitaires et devient l'un des porte-paroles de son employeur. Cette approche lui sert d'écran à sa mission Illuminati. En projetant une image d'humaniste, il diffuse la perception d'un philanthrope dédié au bonheur d'autrui.

Au fil des mois, Kellermann applique sa stratégie, à savoir se renseigner sur tous les mouvements populaires de l'époque afin d'y recruter des adeptes Illuminati. Il documente ses trouvailles, les ajoutant au coffret.

C'est ainsi qu'il s'intéresse au Parti ouvrier et qu'il renoue avec Stefan Stein et Ulrich Dittmar, ses cochambreurs à bord du *Vancouver*. Il leur avoue son faux nom de Müller, alors nécessaire en raison des menaces réelles pour sa sécurité lors de cette traversée.

Il retrouve aussi Abel Bauer puisque lui aussi s'investit à aider les pauvres, surtout les chômeurs. Ce jésuite est la seule personne à se méfier de lui.

Pour sa part, Bauer adopte la stratégie hypocrite de fraterniser avec Kellermann afin de mieux le connaître et de le confronter plus tard lorsqu'il aura accumulé suffisamment de preuves pour le faire arrêter et condamner. Il espère que son ennemi, progressivement, baisse la garde et se confie quelque peu à lui.

Dès le début de son travail à *La Presse*, Ulrich Dittmar se lie à Alphonse Verville, ce candidat défait du Parti ouvrier à l'élection de 1904¹¹². Verville a séjourné dix ans aux États-Unis, y travaillant comme plombier et contremaître dans un milieu syndical. Dès son retour au Québec, en 1893, il s'engage dans le mouvement ouvrier montréalais¹¹³.

Stimulé par son ami Verville, Dittmar songe à se lancer en politique au Québec.

Kellermann et Dittmar deviennent très liés. Ils s'impliquent activement dans les mêmes causes humanitaires que Stein et Bauer.

Exalté par son ambition Illuminati, Kellermann pousse sa témérité à révéler dès à présent son projet à ses deux amis francs-maçons.

« Mes amis, nous nous connaissons suffisamment pour amener notre amitié à un niveau supérieur.

Dittmar et Stein se regardent d'un œil interrogateur.

- Je veux partager avec vous mon idéal de vie, poursuit Rudolf.
- C'est mystérieux, laisse échapper Dittmar.
- Avec les années, j'ai développé une nouvelle philosophie.
- Sur quoi repose-t-elle ? demande Stein.
- Elle est basée sur l'unification du monde.
- L'unification du monde ? répète Dittmar, de plus en plus perplexe.
- Exactement. J'ai adhéré depuis longtemps à une organisation secrète dont la mission et les objectifs sont très prometteurs.
- Quelle est cette organisation, s'inquiète Stein, anticipant une aberration.
- Je suis membre Illuminati, lâche tout bonnement Kellermann.
- C'est une machination du diable ! hurle Stein en se levant brusquement.
- Calme-toi Stefan. Assieds-toi et écoute-moi.

- Je ne veux rien entendre de ce groupe criminel ! vocifère Stein.
- Voyons Stefan ! Laisse-lui la chance de s'expliquer, dit Dittmar calmement.

Stein reste debout, les bras croisés, en position de défi et dévisage Kellermann avec mépris.

- L'Ordre Illuminati a des points communs avec votre Franc-maçonnerie.
- Quel culot ! s'indigne Stein.

Dittmar l'incite doucement à se rasseoir en lui touchant l'épaule.

- Les deux ordres, poursuit Kellermann, partagent des valeurs.
- Lesquelles ?
- Entre autres, le principe de moralité universelle pour contrer les religions.
- La Franc-maçonnerie s'affiche contre les pressions religieuses mais elle n'interdit pas de religions. Elle laisse chaque membre libre de pratiquer la religion de son choix. Alors que vous, les Illuminati, vous les rejetez toutes.
- On rejette les religions car elles éloignent les humains de la lumière, de la connaissance. C'est la recherche de la vérité, comme vise la Franc-maçonnerie.
- Nous, francs-maçons, pratiquons l'entraide. L'altruisme est un devoir.
- Nous aussi.
- Mais nous gardons secrets nos gestes humanitaires alors que les Illuminati font ouvertement de l'entraide hypocrite à des fins de propagande.
- Les deux ordres luttent contre la tyrannie.
- Oui mais notre lutte est faite sans action politique directe.
- Mais, insiste Kellermann, il faut des appuis politiques pour faire tomber les tyrans.

- À vous entendre tous les deux, vos positions partent d'une même petite base mais se mettent à diverger drastiquement, comme un gros arbre qui se divise en deux troncs.
- Quoi qu'il en soit, dit Kellermann, les deux ordres ont une structure pyramidale à trois niveaux.
- Faible argument pour me convaincre, nargue Stein.

Kellermann continue, ignorant la dernière réplique.

- Le deuxième niveau Illuminati s'appelle d'ailleurs « Maçonnerie ». Il se divise en trois sous-niveaux : apprenti, *fellow* et maître. Or, comme vous le savez, les niveaux apprenti et maître existent aussi en Franc-maçonnerie.
- Tu oublies de dire que le premier grade Illuminati, appelé *Nursery*, oblige les recrues à espionner tous les gens côtoyés et à tout noter sur eux¹¹⁴ : leurs forces, faiblesses, qualités, défauts, expériences de vie, et ainsi de suite.
- Ce n'est pas de l'espionnage, corrige Rudolf. C'est de l'apprentissage de la nature humaine.
- La mission Illuminati est de détruire le monde ! s'entête Stein.
- Nullement, au contraire, nous prônons un seul gouvernement mondial.
- Pour tout contrôler et assujettir l'humanité.
- Pas du tout ! Un gouvernement unique mettra fin à l'influence néfaste des religions. N'est-ce pas aussi un objectif franc-maçon ?
- Absolument pas, se scandalise Stein. Notre Ordre interdit de discuter religion mais laisse chacun libre de pratiquer la religion de son choix.
- Alors pourquoi les jésuites vous détestent tant, vous, les francs-maçons ?
- Ils nous pourchassent parce qu'ils nous associent à vous, les Illuminati. Du fait que nous soyons, nous aussi, une société secrète, ils nous diabolisent. Ils confondent nos valeurs d'amour fraternel, d'entraide et de vérité avec vos valeurs avilissantes.

- La religion est un lavage de cerveau. Il faut l'abolir, insiste Kellermann.
- Abolir, détruire, voilà le credo Illuminati.
- Nos actions ne se veulent pas aussi drastiques. Il faut détenir le pouvoir pour faire changer les choses. Sans pouvoir, il ne reste que la parole... ce qui est insuffisant.
- Mieux vaut persuader par la parole que soumettre par la violence, maintient Stein.
- Parfois la méthode ferme est la seule efficace. Il s'agit de ne pas abuser du pouvoir. Or, un seul gouvernement mondial nous débarrasserait des dictateurs et des tyrans qui exploitent honteusement leur peuple à leur seul profit personnel.
- Un gouvernement unique pourrait faire tout ce qu'il veut, sans contrepartie modératrice pour freiner les abus.
- Il y aurait des règles pour éviter les débordements.
- C'est ça, juge et partie à la fois, riposte Stein.
- Votre débat dérape, mes amis, intervient Dittmar pour calmer les ardeurs.
- Et moi, poursuit Stein en fixant Kellermann d'un regard menaçant, moi qui voulais te faire initier franc-maçon dans La Grande Loge du Québec. Quelle déception ! Moi qui nous croyais amis. J'apprends ton escroquerie juste à temps. Ouf ! J'aurais fait entrer le loup dans la bergerie.
- Stefan, intervient Dittmar, tu y vas un peu fort. Je crois qu'un pouvoir bien dosé permet de grandes choses. Un politicien, une fois élu, peut influencer les décisions et promouvoir des actions concrètes et utiles.
- Justement, poursuit Stein, le politicien, en démocratie est élu. Il a de facto l'appui de la population. Il a gagné son mandat, alors que la volonté Illuminati est d'usurper le pouvoir et de soumettre une population devenue servile.
- J'aimerais te convaincre, Stefan, se défend Rudolf, que notre société Illuminati prône des valeurs de justice et d'équité. Le

pouvoir est notre moyen et non la fin en soi. C'est ce qui fait la force du politicien. Quant à moi, la finance me procure une autre forme de pouvoir. La combinaison de ces deux facettes procure une puissance majeure.

- C'est pourquoi les Illuminati cherchent, par l'argent, à corrompre les politiciens, riposte Stein qui n'en démord pas.
- Cette conversation est devenue une confrontation directe, conclut Dittmar. Changeons de sujet, voulez-vous ?
- J'en ai assez entendu, conclut Stein, je vous laisse continuer. Il se lève et pointe un index menaçant vers Kellermann. Jamais je ne joindrai les rangs de ta secte de Satan, m'entends-tu ? Jamais ! Et je ferai tout ce que je peux pour freiner l'infiltration Illuminati dans la Franc-maçonnerie !

Il sort en claquant la porte.

- Ouf ! réagit Dittmar. Quelle résistance !
- Il ne comprend pas la mission Illuminati, déplore Kellermann.
- Mais moi, j'en suis convaincu. Je veux y adhérer officiellement.
- Quelle bonne nouvelle, mon cher Ulrich. Je vais organiser ton initiation. »

La réaction négative de Stein ne décourage pas Kellermann. Tout au contraire, il se lance à fond dans sa mission Illuminati. En 1905, dès ses premiers mois à Montréal, il y fonde une première cellule, y recrutant déjà vingt adeptes au sein du Parti ouvrier.

Afin d'assurer la progression de l'ordre, il met en place un système de financement. Ainsi, les contributions recueillies s'accumulent dans des comptes de banque secrètement protégés. La naissance de la première cellule rapporte des écots totalisant 1 000 \$.

Ses premiers résultats l'enchantent. Le cœur débordant d'espoir, il désire s'engager plus que jamais dans la cause Illuminati.

On est en 1906, à Montréal. Les services publics s'améliorent, notamment l'électricité et le chauffage au charbon ou au gaz. Le Mont-Royal est aménagé pour devenir un parc urbain d'importance et un site de réservoirs d'eau potable¹¹⁵.

Dans le quartier adjacent, le Plateau Mont-Royal, se trouve un petit édifice discret, tout brun, caché derrière le fameux Carré Saint-Louis, un charmant petit parc boisé entouré de maisons d'architecture victorienne.

C'est dans cette bâtisse, en début de nuit, que Kellermann accueille son ami Dittmar à son initiation à l'Ordre Illuminati.

Avant de le présenter au responsable, il lui simplifie la structure de l'organisation. La première classe, appelée Pépinière, vise à conditionner la recrue à l'obéissance. Elle mesure ses vues sur l'Église et l'État et s'assure qu'il accepte que les leaders de ces deux institutions se soumettent au contrôle de l'ordre, sous peine d'être éliminés. Le candidat est obligé de signer un engagement de confidentialité, appelé *silentio*¹¹⁶. Il doit aussi noter toutes ses observations détaillées sur les gens côtoyés.

La deuxième classe, appelée Maçonnerie, s'apparente aux degrés de la Franc-maçonnerie. Quant à la troisième, désignée Mystères, elle révèle au membre tous les grands secrets de l'Ordre¹¹⁷.

Dès l'entrée de Dittmar, un responsable l'amène dans une chambre entièrement noire.

« Recrue Ulrich, tu dois d'abord méditer sur ton destin comme membre Illuminati. Nous revenons plus tard te chercher pour l'étape du serment.

Dittmar se recueille et canalise sa concentration sur sa volonté d'adhésion aux valeurs Illuminati.

Après un temps qui lui est indéfinissable, l'hôte revient.

« Ulrich, suis-moi. »

Il est conduit dans une seconde pièce, celle-ci éclairée par trois lanternes. Elles représentent les trois grandes classes Illuminati.

« Ulrich, tu dois dire : « Oui, je le promets » après chaque règle d'honneur que je prononcerai. » La recrue approuve d'un signe de tête.

« Confrère Ulrich, promets-tu ta loyauté complète à l'Ordre Illuminati ?

- Oui, je le promets.
- Promets-tu une obéissance totale à tes supérieurs ?
- Oui, je le promets.
- Promets-tu de sacrifier tout intérêt personnel à ceux de l'ordre ?
- Oui, je le promets.
- Promets-tu ta fidélité inviolable à l'ordre ?
- Oui, je le promets.
- Promets-tu ton silence complet sur ton savoir Illuminati ?
- Oui, je le promets.
- Promets-tu d'accepter humblement toute punition si tu brises le silence sur notre Ordre Illuminati ?
- Oui, je le promets. »

L'animateur se retourne lentement, se rend à une table, y prend un feuillet et le remet à Dittmar.

« C'est une liste d'œuvres classiques que tu dois lire dans la séquence indiquée, à raison d'une par mois. Il faut noter tes réflexions car des questions d'interprétation te seront posées. On te contactera à la fin de chaque mois. Maintenant, as-tu des questions ? »

Impressionné, quoique nullement intimidé, Ulrich fait non de la tête.

Le maître de cérémonie le félicite de son adhésion à l'Ordre Illuminati puis le dirige à la sortie.

XIX

En ce début d'année 1906, Dittmar mûrit sa réflexion sur ses projets. Son implication sociale comme bénévole lui fait prendre conscience des limites de son influence. Son métier de journaliste lui permet une latitude relative car il doit se conformer à la politique de *La Presse* et maintenir une saine objectivité dans les sujets de ses articles.

Comment puis-je vraiment faire une différence ?

Il pense à Alphonse Verville, son nouvel ami du Parti ouvrier.

Lui, il peut intervenir... s'il est élu.

Il ressasse aussi, inlassablement, les propos tenus par son ami Rudolf sur la vision Illuminati.

Lui aussi peut influencer.

Affecté à la couverture médiatique de la politique québécoise et canadienne pour le compte de *La Presse*, Dittmar assiste à plusieurs assemblées. Ses contacts auprès des politiciens en vogue deviennent fréquents. Il interviewe souvent Henri Bourassa, alors leader du parti de la Ligue nationaliste canadienne.

Ce parti populaire, créé à Montréal en mars 1903, revendique l'autonomie politique, commerciale et militaire du Canada face à l'Angleterre, ainsi que l'autonomie des provinces et une politique nationale de développement économique et intellectuel¹¹⁸.

Dans un contexte de friction entre francophones et anglophones, la Ligue nationaliste canadienne s'exprime dans l'hebdomadaire *Le Nationaliste* et par des assemblées publiques mettant en vedette Henri Bourassa¹¹⁹.

Un jour, sa décision prise, Dittmar rencontre Kellermann.

« Rudolf, j'ai la fougue de m'investir dans la société québécoise. Après tout, le Québec m'a accueilli et m'a permis de vivre décemment d'un métier, journaliste, que j'adore.

— Tu es déjà bien impliqué dans le mouvement ouvrier.

— D'ailleurs *La Presse*, mon employeur, en fait la promotion... mais je vise encore plus loin.

- Qu’as-tu en tête ?
- Je vise une carrière publique. La politique m’attire.
- Intéressant, mon ami. Je crois que tu as le profil requis.
- J’ai décidé d’adhérer à la Ligue nationaliste canadienne.
- Excellente idée, je te félicite. J’ai une grande opinion de ce parti dirigé par Henri Bourassa.
- J’ai eu l’occasion de rencontrer mon mentor et ses cofondateurs : Olivar Asselin, Omer Héroux et Armand Lavergne.
- J’aimerais beaucoup les connaître à mon tour.
- Je m’en occupe et te reviens à ce sujet. Les défis sont importants. En plus de faire sa place sur l’échiquier politique, la Ligue doit se dissocier d’un courant nationaliste différent que Bourassa réproouve¹²⁰.
- Il t’a vraiment galvanisé, au point de te décider à quitter *La Presse*...
- Et de me jeter courageusement dans l’arène politique à ses côtés.
- Au cours de tes activités dans la Ligue, garde en tête notre noble mission Illuminati. Observe, évalue, juge et recrute secrètement.
- Ne t’inquiète pas. J’en suis parfaitement conscient. »

Ulrich Dittmar démontre rapidement son efficacité dans la cause Illuminati. En seulement quelques mois, il aide son mentor à recruter 70 membres additionnels à la cellule de Montréal. Trente d’entre eux proviennent de la Ligue nationaliste canadienne, alors que les 40 autres viennent du Parti ouvrier. Le financement correspondant rapporte 2 500 \$.

Au bureau de comté de Maisonneuve, à Montréal, règne un climat d’excitation. C’est le 23 février 1906, le grand jour de l’élection complémentaire fédérale. La Ligue nationaliste canadienne y lance la candidature d’Alphonse Verville, ami de Dittmar.

Les trois autres cofondateurs de La Ligue nationaliste canadienne, Asselin, Héroux et Lavergne, sont à ses côtés, tout comme Dittmar... et Kellermann.

La salle est surchauffée. Plus la soirée avance, plus la tension monte. Les cravates se délient, les manches de chemise se replient, les chevelures s'ébouriffent, les cruches d'eau se vident et se remplissent, les estomacs se nouent. Certains partisans déambulent nerveusement dans la salle, comme des lions en cage. Ils se parlent à voix haute, gesticulent à l'aveuglette, frappent du pied un obstacle invisible.

Mais tout ça en vain, car les votes sont comptés graduellement, urne par urne, un bureau de votes à la fois. Les résultats ne seront connus que le lendemain en fin de journée. Néanmoins, on spéculé entre confrères candidats, on s'encourage, on fouille la personnalité des adversaires pour y dénoncer des tares. Le score sera connu brutalement, comme un coup de gong. Ici pas de progression de tension ni de tendance. C'est la loi du « gagne ou meurs ».

« Alphonse, tu l'emporteras, le stimule Dittmar, j'en suis convaincu.

- J'ai bon espoir moi aussi, mais attendons, tempore Oliver Asselin.
- Tu as travaillé très fort dans ton comté, renchérit Omer Héroux. Les électeurs de Maisonneuve te connaissent bien. Tu les as rencontrés à maintes reprises. Tu les as consultés. Tu démontres une pleine compréhension de leurs préoccupations et de leurs enjeux.
- De plus, d'après les résultats du porte-à-porte, tu es favori, renforce Armand Lavergne.
- Soyons prudents. C'est trompeur, le porte-à-porte. Les gens peuvent mentir sur leurs véritables intentions », répond prudemment le candidat.

Le lendemain, à 18 h 00, un messenger fait irruption dans le local du parti rempli de partisans.

« On a gagné ! On a gagné ! Je viens du bureau des élections, c'est confirmé. Tous les détails seront connus demain dans la parution matinale du journal¹²¹. »

Aussitôt, c'est l'apothéose. Une explosion de cris de joie fait vibrer les vitres du local. Verville est transporté sur les épaules de ses plus ardents

partisans. Il est le premier candidat du Parti ouvrier à remporter une élection partielle fédérale au Québec¹²².

Dans son discours de vainqueur, il remercie tous ses collaborateurs et renouvelle ses engagements électoraux de servir de son mieux la population de son comté.

Pendant ce temps, Frère Gabriélis poursuit sa mission d'enseignant à l'école du Sault-au-Récollet. Cependant, sa santé se fragilise encore plus. À la fin d'une session d'enseignement, une fois que tous les élèves sont sortis de la salle de cours, il s'assoit à son pupitre et s'évanouit. Stein, venu lui demander conseil, le retrouve dans cet état.

« Mais qu'as-tu, mon frère ? » s'exclame-t-il.

Ne recevant pas de réponse, il s'approche et tente en vain de le réanimer.

Il se rue alors dans le corridor et hèle un élève passant par là.

« Vite ! Amène de l'aide ! Et des compresses d'eau tiède ! Vite ! »

Des collègues arrivent en trombe. Le malade est transporté à l'infirmerie. Peu à peu, il retrouve ses sens. Mal à l'aise, il se confond en excuses.

« Je... Je suis désolé.

— Mais non, voyons, le rassure l'infirmier. Il n'y a pas matière à s'excuser. Reposez-vous maintenant. »

Au cours des jours suivants, un médecin l'examine.

« Il faut le mettre au repos complet, recommande-t-il au directeur de l'école.

— Mais il n'a que vingt ans !

— La santé n'est pas une question d'âge.

— Mais quelle est donc sa maladie ?

— J'opte pour une faiblesse congénitale, dégradée par un surcroît de travail.

— Pendant combien de temps doit-il être au repos ?

— Au moins deux mois. Ensuite, il faut envisager un retour progressif.

— Dans sa condition actuelle, et malgré son jeune âge, il faut s'attendre à une courte espérance de vie. »

Abasourdi, le directeur, pensif et silencieux, entend distraitemment le médecin quitter son bureau en disant « Je reviendrai la semaine prochaine. »

Quelques mois plus tard, Frère Gabriélis a pu reprendre son enseignement, graduellement, jusqu'à trois à quatre heures par semaine.

De son côté, en 1907, Abel Bauer continue d'aider les pauvres, surtout les travailleurs en chômage. Il se lie d'amitié avec Alphonse Verville, nouvel élu fédéral du Parti ouvrier¹²³. Les deux hommes se rencontrent lors d'un événement caritatif.

« Monsieur Verville, on retrouve un grand nombre d'ouvriers en chômage. Ces bons catholiques peinent à faire vivre leur famille.

— Mon cher Bauer, nous revendiquons fortement, depuis deux ans, l'adoption d'un programme d'assurance chômage. L'idée fait son chemin mais plutôt péniblement. Le gouvernement libéral se traîne les pieds dans ce dossier.

— Entretemps, ajoute le Jésuite, la situation familiale générale périlite dangereusement. Les quêtes à la messe dominicale ne permettent de nourrir que quelques foyers à la fois.

— Le patronat semble fermer les yeux sur cette triste réalité. Mon élection, cette année dans Maisonneuve, me permettra de pousser plus à fond ce dossier.

— Espérons que votre intervention fera avancer cette cause. »

En appui au Parti ouvrier, le journal *L'Ouvrier*, un hebdomadaire créé en janvier 1908, ne dura que huit mois. En ce même mois se déroulent les élections provinciales au Québec : la Ligue nationaliste canadienne parvient à faire élire trois députés, soit Henri Bourassa lui-même, Armand Lavergne et... notre franc-maçon Ulrich Dittmar. Ce sont les libéraux de Lomer Gouin qui remportent le scrutin¹²⁴.

En octobre 1908, Alphonse Verville quitte la scène provinciale et se présente comme candidat du Parti libéral du Canada de sir Wilfrid

Laurier¹²⁵. Verville est élu¹²⁶. Le PLC est reporté au pouvoir, majoritaire, pour un quatrième mandat consécutif¹²⁷.

Pour sa part, Stefan Stein est de plus en plus actif dans la Grande Loge du Québec. Il est reçu Compagnon. C'est le deuxième grade, après Apprenti et avant Maître.

L'étoile à cinq branches (pentagramme) est le grand symbole du grade Compagnon.



Elle indique le chemin à suivre. Au centre du pentagramme se trouve la lettre G qui signifie la géométrie pour les anciens bâtisseurs. Elle sert aussi à éviter toute représentation spécifique de Dieu, de sorte d'unir les différentes croyances de façon anonyme. La lettre G relie le monde spirituel (symbolisé par le compas) et le monde physique (symbolisé par l'équerre)¹²⁸.

Désireux de poursuivre sa carrière davantage en finance qu'en comptabilité, et voyant peu d'opportunités chez Kruger, Kellermann est engagé, en 1908, à titre d'analyste financier à la Banque Royale du Canada (BRC), au nouveau siège social à Montréal. Cette institution a déménagé de Halifax l'année précédente¹²⁹.

Kellermann avait développé des liens d'affaires avec cette banque, puisque la Kruger est cliente de la BRC dans le dossier de financement. Alors âgé de 30 ans, ce mouvement de carrière s'avère très stratégique pour sa progression sociale.

La secrétaire de son département s'appelle Hannah Lenz. Âgée de 25 ans, elle est de souche allemande et originaire de Bavière, tout comme lui.

C'est une jeune femme svelte, de grande taille (1,75 mètre). Sa physionomie est caractérisée par une figure oblongue, un nez aquilin, une mâchoire ronde et des lèvres minces. Mais ses yeux, quels yeux ! noirs, perçants, lui donnent une expression sévère contrastant avec la finesse de ses traits. Ses cheveux, couleur d'ébène, sont portés remontés et noués.

Elle est d'un tempérament réservé mais non timide. Polie et respectueuse dans ses relations avec autrui, elle tient des propos fermes mais sans éclats de voix. Cependant, elle cache maladroitement un côté orgueilleux et rigide, trait fréquent chez les immigrés soucieux de faire leur place dans leur pays d'accueil.

Rudolf Kellermann est charmé par Hannah. Elle dégage une aura de mystère. Elle ne se confie pas facilement. Elle est l'enfant unique d'un couple froid. Ses parents divorcent alors qu'elle n'a que huit ans. Elle vit avec sa mère jusqu'au décès prématuré de celle-ci dix ans plus tard. Elle émigre alors au Canada, parrainée par une tante exilée.

Hannah et Rudolf développent une belle complicité professionnelle. Leur travail d'équipe est efficace. Avec le temps, leur relation déborde le cadre professionnel. Ils se fréquentent de plus en plus assidûment.

Un an plus tard, en 1909, ils décident de se marier. La noce est festive. Les invités, peu nombreux, sont des collègues de travail. Hannah est rayonnante. Le bonheur pétille dans ses yeux, transforme son regard d'ordinaire sévère en un soleil éclatant. Elle rit, elle danse et s'amuse follement, mais toujours dans les limites de la décence. Rudolf, les yeux embués d'émotion, la regarde ou plutôt, devrait-on dire, la contemple. Il entrevoit un avenir serein.

Abel Bauer, infatigable, se démène dans son bénévolat. Pour faire le point, il rencontre le supérieur de la Congrégation de Montréal de la Société de Jésus.

« Bonjour mon Père. L'aide aux ouvriers pauvres progresse bien. Des bénévoles ont été recrutés et les activités de financement attirent des

capitaux fort appréciés en ces temps difficiles. L'intervention politique d'Alphonse Verville donne des résultats.

- Heureuse nouvelle, se réjouit le supérieur.
- Cependant, je remarque un effritement de la foi catholique. Le désarroi de bien des pauvres semble mener davantage à des écarts de conduite qu'à un ressourcement religieux.
- Des écarts, dites-vous ?
- Oui. Par exemple : de l'ivrognerie, des bagarres entre collègues, des vols à l'étalage, de la violence conjugale... C'est de plus en plus inquiétant.
- Je vois. »

Le père se lève, va vers la fenêtre, le poing sur son front, en signe d'intense réflexion.

« J'ai peut-être une solution, dit-il en se retournant vers son interlocuteur. Connaissez-vous la Ligue du Sacré-Cœur ?

- Non.
- C'est une association qui a pour mission de propager les valeurs chrétiennes dans les familles et les paroisses. Ce mouvement lutte contre le relâchement des mœurs et la perte de la foi, dans les meilleurs intérêts de l'Église¹³⁰.
- Intéressant et encourageant, répond Bauer.
- Je peux vous mettre en contact avec leurs dirigeants... si vous voulez.
- Certainement, mon Père. »

À partir de cet entretien, Abel Bauer s'active dans la Ligue du Sacré-Cœur¹³¹. Encouragée par les jésuites, cette Ligue fonctionne en groupes de pression. Elle met en place des cercles d'apostolat ouvrier, où les laïcs supportent l'action des prêtres¹³².

Resté en contact avec Frère Gabriélis, Bauer le convainc de devenir membre de la Ligue du Sacré-Cœur et d'amener son confrère Stein à faire de même. Approché pour la cause, Dittmar y adhère à son tour.

Bauer a une stratégie en tête. En étant près de ses trois amis, il espère attirer aussi Kellermann.

Le 5 décembre 1909 se tient à Montréal le premier congrès de la Ligue du Sacré-Cœur. Les quatre comparses participent activement à l'organisation de l'événement.

Bauer tend une perche à Dittmar. Il le conscientise sur la situation de la Ligue, en insistant auprès de lui sur les besoins criants de financement. Le sachant proche de Kellermann, il lui demande de trouver, parmi ses nombreux contacts comme journaliste, un conférencier d'envergure, préférablement issu du monde de la finance. Sans méfiance, Dittmar pense immédiatement à son ami Rudolf.

Ce dernier, toujours à l'affût de visibilité, ne se fait pas prier pour accepter l'occasion.

Bauer se réjouit du succès de son initiative. Il pousse sa chance en suggérant à Dittmar d'inviter Hannah Lenz à la conférence de son collègue et mari. Hannah, honorée, accepte l'invitation. Rudolf ne s'y objecte pas, au contraire.

Elle aura ainsi l'occasion de me voir sous un autre angle.

L'atmosphère du congrès est plutôt solennelle. L'aura de Mgr Bruchési plane sur l'assistance, à l'instar d'un aigle royal survolant majestueusement une vallée. Les gens, respectueux, attendent silencieusement le discours de l'archevêque, orateur renommé.

Dès ses premières paroles, il invite les ligueurs à se montrer des apôtres actifs agissant sous le patronage du Sacré-Cœur, dit aussi Cœur de Jésus.

« Il faut lutter contre l'intempérance, l'immoralité, la Franc-maçonnerie et autres sociétés secrètes ! » Ces mots produisent un effet déterminant sur la conscience des gens.

Lorsque vient son tour, Kellermann se présente comme mécène ambassadeur de la Banque Royale du Canada. Averti par le discours du chanoine québécois, il prend bien soin de ne pas encenser la Franc-maçonnerie... surtout pas de trahir son dessein Illuminati.

Spectateur attentif, Bauer prend des notes. Du coin de l'œil, il épie la réaction d'Hannah, ayant planifié de lui être présenté et qu'on lui assigne un siège à ses côtés.

Hannah est impressionnée par le calibre de Rudolf : son aisance, sa clarté, ses intonations bien placées, son charisme.

Le succès de l'exposé de Kellermann, basé sur des valeurs reconnues par la Ligue et sur des actions concrètes d'aide humanitaire, fait en sorte que la Ligue lui confie la gestion de ses finances. Ce qu'espérait Bauer afin de mieux le surveiller et de trouver des failles pour éventuellement l'incriminer. À la fin des conférences, Bauer s'entretient avec Hannah.

« Comment avez-vous trouvé le congrès ?

- Bien organisé. La Ligue du Sacré-Cœur est une organisation sérieuse et bien rodée. Mgr Bruchési s'est montré très convaincant dans son message et son appel au dévouement.
- Votre époux a, lui aussi, livré une belle allocution.
- En effet, répond-elle fièrement.
- Il y a beaucoup de travail à faire dans la Ligue. Les défis sont grands. Seriez-vous intéressée à devenir bénévole et à adhérer à l'un de nos comités ?
- Je... Je vais y penser » répond Hannah, quelque peu prise de court.

Bauer, satisfait, n'insiste pas davantage.

En 1909, quatre années ont passé depuis que Kellermann s'est installé à Montréal. Prudent, il poursuit sa tâche d'émissaire Illuminati. Par ses efforts de réseautage, il établit une base solide de recrutement. Secrètement, il attire des membres soigneusement évalués et choisis au cœur du Parti ouvrier, de la Ligue nationaliste et de la Ligue du Sacré-Cœur.

Il crée deux nouvelles cellules Illuminati, l'une dans la région de la Capitale nationale, l'autre en Montérégie, ajoutant ainsi 40 nouvelles têtes à son enrôlement. Cette initiative génère de nouvelles entrées de fonds, cette fois de 4 000 \$.

Il prend soin de bien noter toutes les informations importantes et d'en enrichir le coffret. Rusé, obsédé par l'importance de la confidentialité, il applique l'approche pyramidale de Weishaupt, telle que ce dernier l'expliquait à son ami Kolmer en 1777 : « *Immédiatement sous moi, j'ai deux subordonnés auxquels j'infuse mon esprit en entier. Ces deux-là, à*

leur tour, dominant deux membres, et ainsi de suite. Ainsi, les adeptes ne connaissent seulement que leurs voisins immédiats. Le leader de chaque cellule connaît seulement le nom de son supérieur et de ses deux subordonnés. Pour ajouter au secret, des noms de code sont utilisés dans toutes les correspondances.¹³³ »

Ce stratagème lui assure l'anonymat auprès des adeptes de l'organisation, exception faite des deux personnes se rapportant immédiatement à lui. Ce sont deux fidèles sûrs, Dittmar et Bernier, qui accueillent les instructions de leur maître et qui adhèrent aux principes d'Adam Weishaupt. Kellermann les charge de planifier et d'organiser des réunions fréquentes, le soir, dans différents lieux secrets. Ils s'assurent de varier les animateurs de ces rencontres, afin de ne pas être identifiés comme des têtes dirigeantes du mouvement.

Kellermann assiste à certains meetings, se glissant dans l'assistance, incognito, observant, notant réactions, attitudes et prises de position. Il condense le tout dans le coffret.

Lentement, tel une araignée méthodique, il tisse sa toile.

XX

Le 10 janvier 1910, Henri Bourassa fonde le quotidien *Le Devoir*, un journal indépendant et nationaliste¹³⁴. Sa première devise : « Fais ce que dois ».

« *Le Devoir*, explique son fondateur, appuiera les honnêtes gens et dénoncera les coquins... réveillera le sentiment du devoir public sous toutes ses formes : devoir religieux, devoir national, devoir civique ! »¹³⁵.

Henri Bourassa souhaite que les Canadiens français résistent à l'assimilation et obtiennent des droits égaux dans tout le pays.

Dix jours après la fondation du journal, Henri Bourassa prend la parole à Montréal, au Monument National¹³⁶. Cet édifice a été inauguré le 24 juin 1893 par la Société Saint-Jean-Baptiste¹³⁷. Sa façade, d'architecture néo-renaissante, se distingue des autres grands édifices de Montréal de l'époque, tous de style victorien.

Dans son allocution, livrée dans un style enflammé, Henri Bourassa dénonce Wilfrid Laurier, le Premier ministre canadien, dans sa tentative de faire adopter son projet de loi sur la marine.

Des murmures s'élèvent de l'auditoire.

« Il veut faire construire onze navires de guerre ! Savez-vous le coût de ce projet ? Au bas mot, c'est onze millions de dollars... peut-être jusqu'à quinze millions ! Eh oui... quinze millions de dollars ! Et qui utilisera ces navires, croyez-vous ? Oui, vous devinez bien... l'Empire britannique ! Si cet empire veut des guerres, qu'il ne nous mêle pas à elles ! »

Des exclamations d'indignation, fusant de toutes parts, appuient le conférencier.

« Et ce n'est pas tout ! Il faut une école de marine pour former des marins ! Encore des frais accumulés ! »

Kellermann et Dittmar sont des spectateurs très attentifs.

À la fin de la conférence, Dittmar présente Kellermann à Bourassa. Le leader Illuminati en profite pour encenser le politicien sur ses avancées nationalistes et pour introduire en douce ses propres idées Illuminati.

Dittmar sourit discrètement et s'éloigne pour laisser le champ libre à son ami.

Malgré le flot de protestations, le projet de loi sur la marine est adopté le 4 mai 1910. Bourassa et ses amis nationalistes organisent une campagne de dénigrement du gouvernement canadien¹³⁸.

En 1910, les Frères de Saint-Gabriel s'installent à Saint-Bruno-de-Montarville. Ils développent une relation de proximité avec les jésuites.

Abel Bauer, prenant de plus en plus de place, surfant sur sa réputation grandissante, fait partie du comité de coordination des jésuites. Les Frères de Saint-Gabriel vendent aux jésuites un terrain de 1 000 acres situé sur le Rang des Vingt-Cinq à Saint-Bruno¹³⁹. L'année suivante, ce sont les Frères qui achètent un lotissement près de celui des Jésuites¹⁴⁰.

En plus du Parti ouvrier et de la Ligue du Sacré-Cœur, Bauer s'implique activement dans l'École sociale populaire.

Cette institution, fondée en 1911 par deux jésuites, vise la paix sociale et l'amélioration du sort des travailleurs¹⁴¹. Elle encourage le syndicalisme catholique et combat le communisme, le socialisme et les sociétés secrètes. Elle regroupe des laïcs et des clercs dédiés à moderniser l'Église. Mgr Bruchési résume le programme de l'École sociale populaire en trois mots « S'instruire, instruire et agir ».

Frère Gabriélis, dit-on, se désiste discrètement lorsque Bauer lui demande de contribuer à cet organisme. Il y verrait trop de politique. Par contre, Stein et Dittmar s'y impliquent sérieusement. Bauer cherche à capitaliser sur le pouvoir de Dittmar, à titre de député, pour faire progresser sensiblement sa cause populaire d'entraide pour le Parti ouvrier et la Ligue du Sacré-Cœur. Par le fait même, il reste près de Kellermann et il peut l'épier plus étroitement et plus discrètement.

Le leader Illuminati profite des antennes qu'il a implantées au Québec pour fonder une nouvelle cellule Illuminati, cette fois dans la couronne Nord de Montréal. Il y recrute 30 membres issus de L'École sociale populaire La cagnotte s'enrichit de 1 500 \$.

Très compétent, Kellermann gravit rapidement les échelons dans la hiérarchie de la Banque Royale du Canada. À 33 ans, il devient directeur du Service des prêts corporatifs, un secteur important de l'organisation.

L'année 1911, fort active pour Kellermann, apporte son lot de tensions avec son épouse. Habilement, il a agi en coulisses, à la Banque, pour qu'Hannah soit mutée pour un autre directeur, au même niveau et au même salaire. Cette distance professionnelle ne peut être que bénéfique à tous les deux.

Hannah, depuis le congrès de la Ligue du Sacré-Cœur, a beaucoup réfléchi. Elle cherche un sens fort à sa vie.

« Rudolf, voilà près de deux ans que nous sommes mariés, et toujours pas d'enfant en vue.

- Ma chère Hannah, rien ne presse.
- Je vois que nous ne partageons pas les mêmes priorités.
- Tu sais, j'ai beaucoup de travail. En ce moment, je n'ai pas la tête à démarrer une progéniture.
- Tu en fais trop. Tu te tapes de longues journées à la Banque et le soir, tu participes à des réunions sur Dieu sait quoi.
- Mais tu connais mes engagements auprès d'œuvres caritatives.
- Oui. Mais je me sens tellement seule, tous les soirs. Le jour, le travail m'absorbe, mais le soir j'erre dans la maison comme un fantôme. Je me demande à quoi je sers au juste : nourrir mon homme ?
- Ne sois pas triste.
- Pour le moment je tiens à te dire que je me suis enrôlée comme bénévole dans la Ligue du Sacré-Cœur.
- Ah oui ? s'étonne Kellermann.
- Oui. Je suis touchée par les cas d'alcoolisme et de morosité d'ouvriers découragés. La misère en conduit même plusieurs à la violence conjugale. Je travaille pour l'équipe du Père Bauer. C'est

un prêtre dévoué à la cause. Il m'a dit que vous vous connaissez... avant même le congrès de la Ligue du Sacré-Cœur.

- En effet, répond tièdement son mari, nous étions passagers sur le transatlantique qui nous a amenés au Canada.
- Il m'a dit aussi que vous travaillerez ensemble.
- Oui, pour la gestion des finances de la Ligue du Sacré-Cœur et la promotion de la cause humanitaire.
- Il m'a confirmé que je commence cette semaine. J'ai hâte !
- Je t'encourage dans cette œuvre ! » répond son mari en fronçant les sourcils.

Cette alliance ne lui inspire rien de bon. Il se méfie toujours de ce Jésuite ténébreux.

« Et pour ce qui est d'avoir un enfant ? demande Hannah, tenace.

- On reparlera de tout ça bientôt » conclut-il.

Il dépose un baiser sur son front. Peu rassurée, Hannah le fixe quelques secondes puis sort de la pièce.

La personnalité de Rudolf est teintée sur celle d'Adam Weishaupt, son illustre maître à penser : intense, charismatique, penseur. Son projet Illuminati prédomine sur le reste. Par contre, Hannah, sa conjointe, est d'un tempérament différent des sœurs Sausenhofer, les deux épouses successives d'Adam Weishaupt.

À force de vivre des déceptions matrimoniales, Hannah devient de plus en plus rigide. Elle n'accepte pas d'être laissée de côté. Son travail à la Banque s'en ressent. À la moindre erreur, elle rabroue des collègues. Son patron lui fait des remontrances feutrées, histoire de ne pas déplaire à son mari, lequel prend de plus en plus de place dans l'organisation, surtout depuis sa nomination comme directeur. Personne n'ose le courage de s'entretenir avec Kellermann à ce sujet.

Hannah se réfugie dans le bénévolat. C'est un réconfort bienvenu, un baume sur son cœur triste qui s'assèche.

En 1912, Dittmar perd son siège de député du parti Ligue Nationaliste, lors des élections provinciales. Lavergne est le seul député élu de son parti. Lomer Gouin, encore lui, du parti libéral, remporte 62 sièges (52,5 % des voix)¹⁴².

Dittmar retourne comme journaliste, mais cette fois-ci au quotidien *Le Devoir*, par l'entremise d'Henri Bourassa.

La perte de son statut de politicien lui laisse d'ailleurs plus de temps pour promouvoir dans l'ombre la poussée Illuminati et son infiltration dans la Franc-maçonnerie. Kellermann l'y encourage fortement.

« Mon cher Ulrich, je constate avec fierté que notre Ordre Illuminati est bien implanté au Québec. L'adhésion a triplé depuis trois ans, passant de 130 membres en 1909 à 400 aujourd'hui. De plus, notre mécanisme de financement est bien rodé. Ceux, parmi nos membres, qui occupent des postes stratégiques au sein d'institutions financières recueillent des contributions et les font fructifier dans des placements secrets. Notre structure pyramidale est solide. Notre anonymat est protégé. Chaque membre ne connaît que son supérieur hiérarchique et ses deux subalternes directs. Bref, tout va à merveille. Il est temps, maintenant, d'élargir nos tentacules.

- Je suis d'accord. Nous pouvons dès lors envisager de conquérir d'autres provinces canadiennes.
- Pas tout de suite, Ulrich, patience. Je préfère me concentrer sur la Nouvelle-Angleterre.
- Ah oui ? s'étonne Dittmar. Pourquoi ?
- Parce qu'ici, au Canada, les tensions politiques, linguistiques et culturelles, entre francophones et anglophones, vont ralentir, compliquer et possiblement freiner notre élan. Or, les Américains sont détachés de ces préoccupations. Ils se montreront ouverts et curieux à la fois.
- En effet. Je comprends.
- Une fois bien installé là-bas, je veux que tu désignes des adeptes de confiance pour infiltrer des loges maçonniques¹⁴³ dans deux ou trois états, pour commencer. Choisis nos agents à partir du

troisième niveau de notre structure, question de limiter le risque que des limiers remontent jusqu'à notre tête.

- D'accord !
- Lorsque tu auras identifié un *New Englander*¹⁴⁴ maître Illuminati de la plus haute confiance, je te ferai remettre mon coffret. Tu pourras alors en partager le contenu avec ce fidèle et lui révéler la clé du code. Cette transmission est un élément essentiel de la mission sacrée qui m'a été confiée en 1904, avant de m'embarquer sur le *Vancouver* pour l'Amérique. »

Dittmar acquiesce, honoré de la confiance que lui témoigne son chef.

À l'aide de ses contacts politiques, Kellermann réussit à ce que Dittmar soit nommé correspondant du *Devoir* au Nord-Est des États-Unis, plus précisément à Boston. C'est ainsi que Dittmar part à la conquête du nouveau monde. Il s'y installe pour une longue période.

Mais Bauer a eu vent de sa nomination au *Devoir* et de sa nouvelle assignation au sud de la frontière. Il rédige une lettre destinée au père supérieur de la Société de Jésus à Boston. Dans cette missive, il soulève le danger que représente Dittmar. Bien que sans preuve, il demande la vigilance des jésuites pour surveiller ses agissements. Qui plus est, il insiste pour qu'un agent jésuite infiltre la loge maçonnique qui abrite Dittmar.

Un soir de 1912, lorsque son mari rentre à la maison, Hannah est prévenante. Il est épuisé d'avoir jonglé avec des chiffres toute la journée durant et d'avoir débattu des sujets épineux en soirée dans une rencontre secrète Illuminati. Elle l'aide à enlever son manteau et l'invite à prendre place à table pour un souper tardif.

Kellermann la trouve bizarre, d'une belle humeur inhabituelle. Mais la lassitude qui l'assaille le fait renoncer à tout questionnement à ce sujet.

« Rudolf, je... je suis enceinte, lui dit-elle, radieuse comme jamais auparavant.

- Ah oui ? répond son mari, d'un ton neutre.
- C'est tout l'effet que ça te fait ? lui répond-elle, mi-fâchée, mi-triste.

- C'est... C'est toute une surprise.
- Ta réaction aussi est toute une surprise.
- Excuse-moi... C'est la fatigue. Quelle bonne nouvelle !
- Ce ton n'est vraiment pas convaincant, déplore-t-elle.
- Sincèrement je suis heureux... crois-moi !
- Ouf ! Ça me rassure un peu. »

Comme pour démontrer sa sincérité, Rudolf se lève et va enlacer son épouse.

Une fille est née. Mais leur bonheur est de courte durée. L'enfant succombe trois mois plus tard d'une pneumonie. La mère encaisse très mal le choc. Elle se renferme dans une solitude noire.

Comme paralysé par cette triste nouvelle, se sentant impuissant, Kellermann la laisse mariner dans sa peine. Pour apaiser sa propre douleur, il double d'ardeur au travail et dans sa mission Illuminati.

Les deux époux, meurtris, se distancent graduellement. La communication entre les deux se raréfie, se refroidit, comme un puits qui se tarit.

Pour compenser, Hannah se lance à fond dans son bénévolat à la Ligue du Sacré-Cœur aux côtés d'Abel Bauer.

Quant à son emploi à la Banque Royale, elle change d'attitude, suite au conseil d'une collègue. Elle adoucit son approche envers les autres.

XXI

Dès son arrivée à Boston en 1914, Ulrich Dittmar s'imprègne de la culture locale en visitant quelques sites historiques marquants, notamment la *Mohawk Trail*¹⁴⁵, qui vient d'ouvrir. Cette piste s'étend sur 100 km à travers le Massachusetts et couvre 50 000 acres de parcs et de forêts.

Le long du parcours, il s'arrête à la maison de Susan Brownell Anthony¹⁴⁶ (1820 – 1906), une enseignante et militante active contre l'esclavage et l'iniquité envers les femmes.

Il visite aussi Fort Phoenix¹⁴⁷, qui date de la guerre d'indépendance. Après avoir été détruit par les Britanniques en 1778, il est reconstruit et est baptisé en référence à l'oiseau mythique qui renaît de ses cendres.

Dittmar commence son mandat de correspondant étranger, pour *Le Devoir*. Il loge à Boston mais couvre l'ensemble de la Nouvelle-Angleterre. Armé de ses attestations de franc-maçon, il se présente à une loge maçonnique de la région.

Son métier de journaliste lui a permis de s'exprimer clairement et avec élégance. Il sait charmer ses hôtes. Il est reçu avec chaleur et curiosité. Il explique que son accent anglais est un amalgame de séjours en Allemagne et au Canada, à travers des expressions françaises et québécoises.

Son grade de compagnon franc-maçon est reconnu et mis en valeur.

Il assiste régulièrement aux réunions et participe activement aux diverses discussions. Par sa simplicité, sa facilité d'élocution et la clarté de ses écrits, il sait habilement conquérir son entourage et attirer la sympathie, voire l'amitié. Toutefois, pleinement conscient de la mission à laquelle il est investi, il demeure extrêmement vigilant à ne pas trahir ses intentions véritables.

Au fil des mois, il sélectionne minutieusement les candidats potentiels à l'Ordre Illuminati. Il multiplie les vérifications sur eux : schèmes de pensée, vigueur de l'argumentation, ténacité, contrôle des émotions. Il doit surtout s'assurer que ces hommes épousent les idées maîtresses de l'ordre, à savoir l'abolition des dictatures politiques, militaires et religieuses et l'avènement d'un seul gouvernement mondial.

Chose certaine, l'Ordre Illuminati ne peut pas fonctionner sans une couverture par une autre société. La Franc-maçonnerie s'est avérée le paravent optimal, considérant que la religion et la politique y sont des sujets tabous.

Weishaupt visait une seule grande famille mondiale, au lieu de plusieurs nations inévitablement vouées aux luttes et aux guerres. En son for intérieur, il était convaincu que ses principes servaient l'humanité. Par contre, certains moyens, de nature violente, ont servi de justification pour bien des adeptes.

C'est donc imprégné de cette mission que Dittmar déploie ses actions en sol américain. Dès sa première année en poste, il intègre une cellule Illuminati à Boston. Il magouille à l'intérieur de la loge maçonnique qui l'a accueilli, sans se douter qu'un espion jésuite l'épie et rend des comptes régulièrement à son supérieur et, par ricochet, à Bauer à Montréal.

Quelques mois plus tard, en Nouvelle-Angleterre, grâce à son influence, quelque 200 nouveaux adeptes adhèrent à l'ordre, dont 100 dans la seule région de Boston. Cette arrivée massive génère une récolte de 20 000 \$.

La guerre, qui éclate le 28 juillet 1914 ne laisse pas Kellermann indifférent puisque l'Allemagne, sa mère patrie, est l'ennemi au cœur du conflit. Heureusement, la citoyenneté canadienne qu'il reçoit en 1912 le protège de représailles éventuelles contre les ressortissants allemands.

Kellermann ne peut risquer de se rendre aux États-Unis pour créer des liens avec des cellules Illuminati. Il pourrait être arrêté comme espion allemand. Il s'en remet à Dittmar pour réseauter avec les Illuminati locaux.

Quant au précieux coffret, il occupe constamment sa pensée. Il en prend un soin jaloux, d'ici à ce que Dittmar trouve un dirigeant Illuminati de confiance en Nouvelle-Angleterre.

Le délai de dix ans depuis son arrivée sur le continent américain est normal car la mission de Kellermann est spécialement complexe. Avant de se départir du coffret, il doit fonder des cellules Illuminati au Québec, recruter des membres, établir une structure pyramidale, découvrir des cellules Illuminati en Nouvelle-Angleterre, nouer des liens solides, organiser des actions et les faire accomplir.

Il voit comme une opportunité la guerre mondiale qui s'amorce. En effet, les gouvernements et les armées vont concentrer toutes leurs forces et leurs efforts à se combattre.

Quelle chance ! J'ai le champ libre pour foncer dans ma cause.

Un article paru à Boston décrit l'origine du conflit. Cet article, intitulé *Comment s'est déclarée cette guerre ?* est rédigé par nul autre que son vieil ami Ulrich Dittmar. Il se lit comme suit.

Des tensions commerciales s'escaladent en Europe¹⁴⁸. Les puissances ont complété leur expansion. La compétition économique prend de l'ampleur du fait que les ressources et les nouveaux marchés se font rares. Le mécontentement national gronde en Allemagne. Son essor est freiné. Sa flotte rivalise avec celle, légendaire, de la Grande-Bretagne ; son armée est imposante et efficiente. Une étincelle suffirait à déclencher un conflit d'envergure. Si vis pacem, para bellum ! (Qui veut la paix prépare la guerre). L'Allemagne applique cette citation de l'empereur romain Jules César.

Or l'Autriche, protégée par l'Allemagne, est aux prises avec des nationalistes serbes désirant l'indépendance de la Serbie. Mais le gouvernement Austro-Hongrois s'y oppose, prétextant sa vulnérabilité militaire et le risque que la soif d'indépendance se propage dans d'autres communautés.

À court d'options, les nationalistes serbes recourent à la violence. Ils épargnent l'empereur François Joseph, trop populaire, mais s'en prennent à son héritier mal-aimé l'archiduc Franz Ferdinand qu'ils assassinent, lui et son épouse.

La Serbie, protégée par la Russie, refuse les conditions punitives de l'Autriche. Les tensions mondiales provoquent l'escalade des mobilisations militaires.

L'Allemagne se sent coincée : menacée à l'est par la Russie et à l'ouest par la France, alliée des Russes. Elle lance un ultimatum aux deux pays puis viole le territoire belge. La Grande-Bretagne, garante de la neutralité de la Belgique, déclare la guerre à l'Allemagne le 4 août 1914.

Et c'est l'éclatement mondial ! Clients et alliés des puissances européennes sont forcés de joindre la guerre. Le 5 août, le gouverneur

général du Canada déclare que le Canada entre en guerre contre l'Allemagne. Toutefois, les États-Unis d'Amérique décident de rester neutres... pour le moment.

Dittmar, tout comme son ami Rudolf, voit dans cette guerre une opportunité de détourner l'attention publique et de pousser les idées de l'Ordre Illuminati.

Il constate, à travers certaines rencontres de loges, que plusieurs membres influents dénigrent les gouverneurs en place dans quelques états limitrophes. Ces politiciens, du parti démocrate, sont perçus trop à gauche, hésitant à lancer leur pays dans le conflit mondial.

Cet attentisme irrite le Parti républicain, berceau des esprits de droite. Des candidats républicains piaffent d'impatience. Après de profondes discussions avec ses adeptes Illuminati les plus aguerris, Dittmar échafaude un stratagème perfide et le partage avec Kellermann. Sa mise à exécution est planifiée.

En 1915, M. R est le gouverneur démocrate de l'état de ***. Chaque jour, en fin d'après-midi, après son travail, il prend le tramway à la même station. Ce jour-là, un individu suspect le suit discrètement. La file est longue. Le quidam se tient à quelque dix rangs derrière lui. Ce dernier prend place sur un siège en queue de véhicule. Il sort un dossier et se met à l'analyser. Il ne se rend pas compte de la présence de ce personnage inquiétant, au regard tranchant. Le tram est bondé. Plusieurs personnes, dont notre homme, se tiennent debout, tenant la barre d'appui.

L'agresseur connaît le parcours de la rame et l'arrêt où M. R descend. À l'endroit fatidique, le politicien se lève et descend du wagon. Plusieurs autres font de même. Le chapelet des piétons s'égrène graduellement le long des trottoirs. Alors qu'il ne reste que M. R et son poursuivant, celui-ci sort une seringue de sa poche et l'insère brusquement dans la hanche droite de sa proie. Ce dernier s'écroule, paralysé, en état de choc. Saisi de convulsions violentes, il perd conscience. Sans être vu, l'agresseur se volatilise, fier d'avoir accompli sa besogne.

C'est la déroute au bureau de comté du gouverneur démocrate.

« C'est terrible, ce qui est arrivé ! déplore un militant.

- Décédé... notre gouverneur est décédé... mystérieusement.
- Crise cardiaque... à 68 ans.
- Il était si bien portant.
- C'est probablement causé par les préoccupations des dossiers en cours.
- Peut-être, qui sait ?
- Il faudra déclencher des élections pour élire son successeur.
- Les républicains doivent être ravis de la situation » ironise un autre.

La suite allait, malheureusement, lui donner raison. Un gouverneur républicain, reconnu d'extrême droite, est élu majoritaire. Ce politicien a adhéré secrètement au mouvement Illuminati, grâce en bonne partie aux efforts de Dittmar et de ses proches collaborateurs.

Le poison injecté par l'agent Illuminati a entraîné une fibrillation ventriculaire causant un arrêt cardiaque soudain. L'arythmie s'est avérée fatale, le cœur soudainement incapable de pomper le sang vers le reste du corps.

Croyant avoir pris toutes les précautions nécessaires, Dittmar est arrêté. Il est accusé de complicité de meurtre, à la lumière des révélations de l'agent jésuite infiltré dans sa loge refuge. Ce dernier jure auprès des autorités avoir entendu des bribes de complot de la bouche de Dittmar lui-même.

L'agent a pu faire sa petite enquête et apprendre que Dittmar était de connivence avec des personnages suspects dans l'entourage de M. R.

Toutefois, en raison de preuves incomplètes, Dittmar est accusé de complicité mais non de meurtre. Il est jugé et condamné à dix ans de prison, sans sursis. Aucun espoir de libération avant 1925 !

En apprenant la nouvelle, Stefan Stein déplore la transformation de son ami de longue date.

Comment a-t-il pu se radicaliser à ce point ? Nous avons les mêmes valeurs, lui et moi, celles de la Franc-maçonnerie : l'amour fraternel, l'entraide, la vérité. Notre confrérie n'a donc pas répondu à ses attentes ? Trop de passivité face aux événements ? Allez donc savoir ! Sa

conversion maudite à l'Ordre Illuminati a tout déformé en lui. Il en est même arrivé à la violence ! Qui l'eut cru ? Ce gouverneur américain a été assassiné. Les soupçons ont pesé sur lui. A-t-il commandé ces crimes ? Chose certaine, Kellermann, par son charisme diabolique, l'a entraîné dans les méandres du mal. Que lui a-t-il donc fait miroiter ?

Maintenant âgé de 38 ans en 1916, Rudolf Kellermann continue sa progression au sein de la Banque Royale du Canada. Cependant, la nouvelle de la condamnation de son ami Dittmar vient ternir sa nomination à titre de directeur finance, volet international.

Débalancé par l'emprisonnement de son fidèle compagnon, il se ressaisit et recourt à son deuxième lieutenant, du nom de Laurent Bernier. Par ses contacts, il lui trouve une assignation comme analyste financier à Boston.

Par précaution, Bernier n'adhère pas à la Loge maçonnique qui avait accueilli Dittmar. Une nouvelle trahison risquerait fort de survenir.

Il s'implique plutôt directement dans une autre cellule Illuminati de Nouvelle-Angleterre. Il y développe des liens avec des têtes dirigeantes.

Pendant ce temps, le mouvement ouvrier prend de l'ampleur au Québec, en plein tumulte sur la conscription. Un grand nombre de travailleurs sans emploi s'enrôlent dans l'armée tandis que d'autres trouvent du travail dans l'économie de guerre.

Le conflit mondial s'étire. Le coût de la vie grimpe abruptement. Bien des employeurs commencent à imposer des changements qui soulèvent de plus en plus la grogne des travailleurs. Des mécanismes de production de masse à la chaîne, notamment pour les munitions, révoltent la main-d'œuvre. On appréhende la disparition des métiers traditionnels.

La conscription n'est pas encore obligatoire, bien que 500 000 hommes de milice soient requis.

Kellermann rencontre un de ses fidèles à ce sujet.

« Mgr Bruchési, explique-t-il, incite à l'enrôlement, clamant que Dieu est de son côté, mais il y a de l'opposition. Armand Lavergne, le nationaliste, dit qu'il n'en est pas question tant et aussi longtemps que

les franco-ontariens n'auront pas le droit de parler français dans leur province.

- D'ailleurs, appuie une voix, nos adeptes Illuminati ont déjà commencé une campagne de boycottage des produits de l'Ontario. La population supporte cette initiative.
- Mais une motion sur le droit des enfants de l'Ontario de recevoir une instruction en français a été battue¹⁴⁹.
- De toute évidence, Lavergne perdra son point.
- Certains recruteurs, paraît-il, enrôlent de force des garçons mineurs, sans le consentement de leurs parents¹⁵⁰.
- Il est temps de réagir avec force, lance Kellermann. Il faut organiser une protestation dans les rues de Montréal. Je t'en donne la mission.
- Je m'en occupe, répond fièrement celui-ci¹⁵¹. »

Le 22 mai 1916, le gouvernement Gouin est réélu lors des élections provinciales, remportant 75 sièges contre six par les conservateurs.

Tous les candidats du Parti ouvrier sont défaits. C'est le début de la fin du Parti ouvrier. Certains d'entre eux sont approchés pour devenir membres Illuminati. Plusieurs adhèrent à la cause. Les cellules Illuminati du Québec comptent maintenant près de mille membres. Kellermann est fier de son succès.

XXII

La manifestation commandée par Kellerman se produit à Montréal, le 4 octobre 1916, lors de l'ouverture des cours à l'Université¹⁵².

« Lâchez-moi, pourris ! s'écrie un carabin aux prises avec des policiers.

- Tu as arraché une pancarte incitant à l'enrôlement ! lui réplique un agent.
- On ne veut pas se battre pour l'Angleterre ! Aucun gouvernement n'a le droit de nous y forcer ! C'est une atteinte directe à notre liberté.
- Ta gueule ! On t'embarque !
- Laissez-le ! Vous n'avez pas le droit ! s'interposent trois compagnons du jeune homme.
- De quoi vous mêlez-vous ?
- On est avec lui et on ne vous laissera pas faire ! répond l'un d'eux.
- Ramassez-moi cette racaille, ordonne le sergent aux policiers qui l'accompagnent. »

Les jeunes veulent résister. Les forces de l'ordre sortent leurs matraques et les forcent à entrer dans le fourgon cellulaire.

D'autres étudiants, témoins de la scène, se précipitent à la Cathédrale Notre-Dame, tout près, où est célébrée la messe du Saint-Esprit pour souligner le début de la session universitaire. La police s'introduit dans le lieu saint et menace d'arrêter d'autres manifestants.

Plusieurs d'entre eux courent jusqu'à l'Hôtel de Ville toute proche et somment le maire Médéric Martin d'intervenir. Celui-ci promet d'agir.

Utilisant son influence, Kellermann fait libérer les étudiants pris en défaut. Son intervention permet de rallier à sa cause quelque 80 nouveaux membres.

Les pressions des anglophones pour la conscription obligatoire augmentent. Inversement, le journal *La Patrie* prend position contre l'enrôlement forcé.

En juin 1917, le Premier ministre Borden fait passer un projet de loi sur la mobilisation générale. Les hommes de 20 à 34 ans ont ordre de se rapporter¹⁵³.

Au Québec, l'opposition à la conscription s'avère particulièrement vigoureuse, permettant à la FCOM (Fédération des clubs ouvriers municipaux) d'augmenter ses effectifs. En outre, le gouvernement intervient directement dans les relations du travail, ce qui accroît l'exaspération du mouvement ouvrier et mousses la popularité de la FCOM. Elle organise des assemblées monstres conjointement avec les nationalistes et les socialistes.

Kellermann profite de cette période de turbulence pour fonder une cinquième cellule Illuminati, celle-ci en Outaouais. L'ordre s'enrichit de 150 membres et de 4 000 \$.

Le Parti ouvrier indépendant du Canada, fondé le 3 novembre 1917, intègre dans ses rangs le Parti ouvrier du Québec, alors moribond¹⁵⁴. Pas moins de 208 délégués de 104 organisations ouvrières participent à son congrès d'unification. Leur motivation : défaire le gouvernement Borden. Or, cette initiative échoue puisque lors du scrutin fédéral du 17 décembre 1917, le Parti unioniste du Premier ministre Sir Robert Borden est élu avec une forte majorité¹⁵⁵.

En 1917, cinq années se sont écoulées depuis le décès prématuré de la fille d'Hannah Lenz et de Rudolf Kellermann. Le deuil a été vécu amèrement par la mère. Elle s'est renfermée sur elle-même. Son mari l'a souvent surprise à pleurer. Ce lourd chagrin a duré plusieurs mois.

Sensible au désarroi de son épouse, Rudolf change d'attitude. Il se montre empathique, voire affectueux envers Hannah. De plus, il aère son horaire afin d'être plus souvent à la maison en soirée. Il s'est discipliné à aller au-devant de ses besoins.

Ses efforts de rapprochement sont bien reçus. De mois en mois, Hannah sèche graduellement ses larmes. Elle retrouve même un sourire qui était devenu très rare, comme une perle récupérée au fond d'un puits.

Un matin, au réveil, alors que les époux ouvrent les yeux, Hannah, sans parler, prend la main de Rudolf et la pose affectueusement sur son ventre. C'est sa façon à elle d'annoncer la belle nouvelle. Rudolf, ému, ne sait trop comment réagir. La tendresse, les émotions, tout ça lui est plutôt

étranger. Se laissant guider par la spontanéité, il enlace Hannah et l'embrasse. Elle se met à pleurer, mais cette fois, de bonheur.

Quelques mois plus tard, Hannah donne naissance à un garçon en pleine santé.

« J'aimerais le prénommer Henry... si tu permets... en souvenir de mon grand-père paternel. »

Rudolf acquiesce par un sourire tendre.

En 1918, deux ans se sont écoulés depuis l'assignation de Bernier à Boston. Après plusieurs démarches, il trouve un agent Illuminati digne d'une confiance absolue. Nelson Taylor devient même un ami. Il veut le proposer à Kellermann.

Mais auparavant, Bernier doit éprouver la fidélité et la compétence de Taylor. À cette fin, il organise un attentat contre un deuxième gouverneur démocrate en usant du même modus operandi que le premier, soit l'injection d'un poison par une seringue hypodermique.

Bernier communique son projet à Taylor. Mais celui-ci cache bien son jeu. Sa véritable identité est celle d'un agent double du FBI du nom de Fleming.

Lors de l'exécution du plan, le traître fait empêcher l'attentat. Embusqué, désespéré, Bernier retourne son arme contre lui et se suicide sur place plutôt que d'être arrêté.

Bien que l'agression avorte, l'inquiétude s'installe au sein du parti démocrate.

Tout est donc à recommencer pour Kellermann. Il n'a plus de lieutenants dans sa structure pyramidale. Il doit trouver une relève au troisième niveau, c'est-à-dire parmi les deux subalternes de Dittmar et les deux de Bernier. Cet examen critique requiert du temps et des mesures très pointues.

Kellermann doit aussi poursuivre sa percée aux États-Unis. Or, conséquemment à l'échec du deuxième attentat contre le parti démocrate, il doit changer de stratégie. Il doit désormais recourir au scandale plutôt qu'au meurtre pour déloger des gouverneurs démocrates, lesquels s'entourent dorénavant de gardes du corps.

En 1919, il négocie des ententes de financement pour la BRC avec une banque de Boston dans des projets locaux de construction de complexes à bureaux. Des financiers Illuminati s'infiltrèrent comme partenaires dans ces tractations.

Aux États-Unis, en 1920, M. Z, du parti démocrate est gouverneur dans l'État américain de *** depuis plus de cinq ans. Il est âgé de 55 ans. Franc-maçon assidu, il s'inquiète de la montée sournoise d'un courant d'extrémisme dans son entourage politique. Ce mouvement semble s'étendre aux loges maçonniques de l'État.

Ses interventions de ralliement aux valeurs maçonniques dans les réunions régulières de sa loge aiguisent le courroux des adeptes Illuminati incognito en place.

M. Z est sensible à une menace planante, suite aux deux attentats perpétrés contre des collègues démocrates, à l'intérieur de 24 mois.

Il prend donc ses précautions. Deux gardes du corps aguerris le protègent en tout temps. Il ne se déplace jamais sans eux. Ce qui complique le dessein Illuminati de le supprimer afin qu'un gouverneur républicain -- d'extrême droite, il va sans dire, -- soit nommé à sa place.

Les dirigeants de la cellule Illuminati de Boston doivent donc échafauder un plan différent.

C'est soirée de gala dans un hôtel chic de Boston, lors d'un congrès régional du parti démocrate.

L'atmosphère est à la fête. La soirée complète une journée riche en discussions entre les têtes dirigeantes du parti dans la région.

Une musique classique d'ambiance, jouée par un orchestre professionnel réputé, apporte une atmosphère de féerie à l'événement. Des serveurs stylés, au veston blanc et pantalon noir ajusté, parcourent la salle, armés d'un cabaret de petites bouchées raffinées et de coupes de champagne, la serviette blanche en écharpe sur l'avant-bras gauche.

M. Z, l'un des gouverneurs démocrates, affiche une mine radieuse. La journée de travail s'est avérée très productive. Ses idées ont été

accueillies très favorablement. Il déambule à travers les convives, distribuant sourires, œillades et poignées de mains.

Non loin, appuyée au bar principal, une jeune femme, particulièrement belle, observe la scène. Elle attire les regards insistants de bien des hommes présents. Elle est vêtue d'une magnifique robe rouge cintrée, mettant ses courbes en valeur. Son corsage, bien rempli et généreusement échancré, accueille un collier argenté. Un maquillage feutré fait ressortir ses yeux envoûtants. Ses joues, légèrement rosées font briller son visage. Ses cheveux blonds descendent en boucles sur ses épaules dénudées.

M. Z, occupé à charmer son auditoire, n'a pas aperçu la déesse.

Soudain, elle se lève et, se dandinant de façon provocante, rejoint directement M. Z.

« Mon chéri, comme tu es resplendissant ! dit-elle d'une voix suffisamment forte pour faire détourner la tête de plusieurs invités.

— Mais qui... ?

— Je m'ennuie de toi ! le coupe-t-elle. À quand notre prochaine rencontre intime, tu me manques tellement ! Elle l'embrasse en guise de bâillon. »

Un photographe, tout près, a pu croquer la scène. Les quelques flashes de son appareil sont ressentis, par M. Z, comme des projectiles d'arme à feu.

« Mais... réagit maladroitement le gouverneur en la repoussant.

— Chéri, je te laisse à tes invités. J'attends de tes nouvelles. Reviens-moi vite. » Sur ces mots elle s'envole en lui soufflant un baiser avec sa main.

La foule des invités, prostrée, paralysée momentanément, fait silence. Même l'orchestre s'est tu. M. Z, rouge d'indignation, les yeux en feu, cherche un agent de sécurité. Il en repère un et lui fait signe de s'approcher.

« Je ne connais pas cette femme ! Qui est-elle ? Qui l'a laissée entrer ?

— Je ne sais pas, Monsieur le Gouverneur.

— Et ce photographe ? Quelle est son accréditation ?

L'autre hausse les épaules en signe d'ignorance.

— Faites enquête, immédiatement ! lui ordonne M. Z.

— Oui, Monsieur ! Tout de suite ! »

L'agent s'éclipse.

L'épouse de M. Z, occupée à jaser plus loin dans la salle, rejoint son mari, le questionnant du regard. Le pauvre homme monte sur la scène où loge l'orchestre et demande l'attention des convives.

« Cet incident est regrettable, se défend-il. Je suis désolé, Mesdames et Messieurs. Il y a malentendu... je ne connais pas cette personne. Elle a dû me prendre pour quelqu'un d'autre. »

Il s'arrête lorsque son attaché politique lui presse l'avant-bras, pour lui faire comprendre que plus il parle, plus les doutes à son sujet peuvent se multiplier. Son attaché lève le bras en direction du chef d'orchestre. La musique reprend. Les convives retournent à leurs conversations... mais les détournent sur l'incident, baissant la voix et jetant des regards furtifs sur le pauvre gouverneur.

Le repas est servi. L'allégresse du début a fondu. La musique calme tant soit peu la tension. Après le repas, la piste de danse s'éclaire. Les lumières dans la salle se tamisent.

M. Z et son épouse se rendent les premiers sur le plancher de danse. Il affiche un sourire plutôt forcé et murmure des mots réconfortants à l'oreille de sa conjointe. Il ravale difficilement son indignation. Cette femme maudite vient gâcher la soirée et ternir injustement sa réputation d'intégrité. Sa conjointe ne se formalise pas de cet incident. Elle connaît son mari. Elle a pleine confiance en lui. Elle est consciente qu'en politique les adversaires ne sont pas toujours respectables. Certains, sans scrupule, recourent à des tactiques basses et déloyales.

L'incident devient médiatisé. Un quotidien populaire de la région décrit, à la une, rien de moins, la scène disgracieuse de la prétendue maîtresse de M. Z. Une photo du baiser fatidique accompagne l'article dévastateur. Mais ce n'est pas tout ! Le journaliste fait état d'une fraude qu'aurait commise le pauvre gouverneur pour entretenir son amante. Des pièces justificatives appuieraient cette grave affirmation.

M. Z, en lisant l'article, devient furieux.

« Gerry, dit-il à son attaché de presse, il faut réagir sans tarder pour démentir ces accusations infondées.

- Qu'espérez-vous de moi, Monsieur le Gouverneur ?
- Convoquez le FBI¹⁵⁶. J'exige une enquête approfondie. Les misérables derrière ce méfait doivent être démasqués et punis.
- Avez-vous une idée de leur identité ?
- Nullement. Le FBI doit absolument retrouver cette femme et la confronter.
- Je m'occupe de cela en priorité et vous tiens au courant. »

Quelques jours plus tard, au bureau régional du FBI, dans une salle d'interrogatoire, deux enquêteurs font face à une jeune femme inquiète.

« Votre nom ? demande le premier enquêteur.

- Katie McCourt.
- Votre âge ?
- 32 ans.
- Qui vous a introduite dans la soirée du gouverneur Z ?
- ...
- Vous ne voulez pas répondre ?
- Je ne peux pas, murmure-t-elle en penchant la tête.
- Et pourquoi ?
- Ils... Ils vont me punir... me tuer.
- Qui ça, ils ?
- Je ne les connais pas.
- Et alors ?
- Ils peuvent facilement me retrouver.
- Êtes-vous la maîtresse du gouverneur Z ?
- Non. Je ne l'ai jamais rencontré.
- On vous a payée pour faire votre petit numéro n'est-ce pas ?

Elle acquiesce.

- On va vous relâcher... mais on vous tient à l'œil.
- Mais... qui va assurer ma sécurité ?
- Croyez-vous vraiment qu'on veut attenter à votre vie ?
- J'en suis persuadée.
- On peut vous aider... mais à une condition.
- Ah oui ?
- Vous vous récusez dans les médias. En retour, on vous fournit une nouvelle identité, de faux papiers, de l'argent, et on vous envoie à l'étranger.
- À l'étranger ?
- Oui. Dans l'Ouest canadien.

La belle hésite, réfléchit.

- Alors ? Que décidez-vous ?
- D'accord... je n'ai pas le choix. »

Deux jours plus tard, le journal rapporte le témoignage de la fausse amoureuse du gouverneur Z. Les enquêteurs respectent leur parole. Miss McCourt se réfugie au Canada, en Colombie-Britannique, et refait sa vie sous une nouvelle identité.

Le FBI poursuit son enquête, cette fois, sur les allégations de fraude.

Les supposées pièces justificatives sont analysées. Les sommes impliquées n'ont pas été détournées. Elles ont servi à couvrir des frais de publicité et d'études sur les priorités de la population. Lesdits papiers officiels, disponibles en toute transparence, sont parfaitement en règle, et conformes aux lignes du parti.

Mais le FBI n'en reste pas là. Le journaliste qui a publié l'affaire est soumis, à son tour, à un interrogatoire serré.

« Qui vous a remis ces fausses factures ?

- Je ne sais pas. Je les ai reçues par la poste.
- Il n'y avait pas d'expéditeur mentionné ?

- Aucunement.
- Vous avez publié ces factures sans en vérifier la provenance et la validité ?
- J'étais convaincu que ces documents étaient exacts.
- Sur quelle base ?
- L'entête et le logo de la banque, les signatures, le sceau officiel.
- Que du maquillage tout cela ! Vous vous êtes laissé berné comme un débutant. Vous vouliez faire un grand coup, n'est-ce pas ?

Le reporter baisse la tête, en guise de réponse.

- Connaissez-vous la femme qui a abordé le gouverneur ?
- Non.
- Le photographe qui l'accompagnait travaille-t-il pour votre journal ?
- Oui.
- Attendez-vous à une poursuite salée de la part du gouverneur. Je ne voudrais pas être à votre place. Allez, foutez-le camp d'ici. Bonne chance... vous en aurez grandement besoin ! »

À grand éclat médiatique, M. Z est blanchi d'un double crime : moral et économique. Il recouvre son poste de gouverneur démocrate, sans avoir à démissionner dans la honte. L'affaire s'est réglée suffisamment vite pour éviter des élections partielles.

Quel dépit pour l'Ordre Illuminati qui avait versé une forte contribution financière à la caisse électorale du candidat républicain d'extrême-droite.

En cette même année 1920, le président américain Woodrow Wilson, un démocrate, est remplacé par Warren G. Harding, un républicain.

À cette époque d'après-guerre, entre 1918 et 1922, la Congrégation des Frères de Saint-Gabriel continue son évolution.

En 1918, à Saint-Bruno-de-Montarville, elle fonde sa première résidence : la Maison Faust, au Rang des Seigneurs.

En 1920, les Frères développent la Villa Grand-Coteau¹⁵⁷. C'est une exploitation agricole complète, une sorte de super ferme à plusieurs bâtiments. Les activités sont variées : poulailler, conserverie, production laitière, porcherie, érablière, vergers, etc.

En 1921, Frère Gabriélis, âgé de 35 ans, est nommé professeur à l'Orphelinat Saint-Antoine. Stefan Stein l'y rejoint comme administrateur.

En 1922, les jésuites vendent aux frères la totalité de l'exploitation de la ferme Villa Grand-Côteau. Bauer coordonne la transaction. C'est aussi le début des ruches¹⁵⁸.

En 1922, par l'entremise de son réseau de contacts en Nouvelle-Angleterre, Kellermann trouve un nouvel émissaire Illuminati fiable aux États-Unis. Il s'agit de Nelson Westbrook, dont il a éprouvé sur plusieurs mois la fidélité et la détermination, sans l'avoir jamais rencontré. Westbrook réussit l'exploit de recruter jusqu'à 400 membres en Nouvelle-Angleterre.

À l'aube d'un jour gris et venteux d'automne, une ombre furtive avance en forêt. Le tapis de feuilles d'érables multicolores semble une tentative de la nature d'égayer quelque peu ce paysage insolite. Un jeune cerf, curieux, observe l'intrus, lui reprochant à sa façon sa présence sur son territoire.

Kellermann, qui d'autre ? presse le pas, anxieux de se rendre à temps à son rendez-vous, à un endroit précis de la frontière entre le Canada et les États-Unis¹⁵⁹. Tenant précieusement sa boussole d'une main, le coffret Illuminati sous l'autre bras, il parvient au point de contact avec un émissaire Illuminati américain.

L'emplacement déterminé a été choisi loin du poste frontière québécois¹⁶⁰ le plus proche, détour obligé afin de réduire le risque d'une patrouille. Une fois à destination, il s'assoit au pied d'un arbre. Le calme du lieu se prête à une introspection.

Tout compte fait, le bilan de sa mission en Amérique est respectable : à ce jour, cinq cellules Illuminati fondées au Québec, environ mille adeptes convaincus, quelques manifestations d'éclat contre l'autorité en place, un gouverneur démocrate remplacé par un républicain allié, plusieurs agents Illuminati infiltrés dans des loges maçonniques.

Malgré tout cela, un élément crucial de sa longue mission reste à régler : la transmission du fameux coffret à un dirigeant Illuminati de l'autre côté de la frontière. Mais le moment tant attendu est proche. Dans quelques minutes... dans moins d'une heure, il sera libéré de ce pan de son mandat.

Un bruit de froissement de feuilles le sort de sa réflexion. Un homme, de l'autre côté de la clôture, s'approche. C'est Nelson Westbrook,

« Content de te voir, camarade, lui dit Kellermann, soulagé.

— Je suis fier de rencontrer notre mentor canadien.

— Es-tu certain de n'avoir pas été suivi ?

— J'en suis persuadé.

— Voici donc le fameux coffret. Il contient le credo Illuminati d'Adam Weishaupt. Avec les années, j'ai enrichi son contenu d'informations capitales à l'essor de la cause. Le tout est protégé par un code connu par moi seul et, dorénavant par toi aussi.

Kellermann lui révèle la clé du code.

— Je suis honoré de ta confiance.

Kellermann, instinctivement, par prudence, regarde autour de lui.

— Il faut faire vite. Ne nous attardons pas. »

Il lui lance l'objet par-dessus la haute clôture de fil barbelé.

Westbrook le reçoit comme un ballon.

« Bon courage et bon succès dans la poursuite de la mission. La stratégie et les prochaines étapes sont codées.

— Gardons contact pour synchroniser les opérations. »

Les deux agents se saluent et se séparent.

Kellermann le regarde s'éloigner, le cœur soulagé d'être libéré du coffret.

Mais son répit est interrompu brusquement. Environ cent mètres plus loin, du côté américain, un chien féroce surgit, comme une vision d'apocalypse. La bête se met à aboyer furieusement. Des douaniers américains embusqués s'amènent à sa suite.

Westbrook réagit vite. Il revient sur ses pas, se rue vers la clôture.

« Vite ! Reprends-le ! Il ne doit pas tomber entre leurs mains. »

Au moment d'être immobilisé par le chien, il lance in extremis à Kellermann le coffret par-dessus la clôture. Celui-ci l'attrape à son tour et déguerpit. Du coin de l'œil, il aperçoit des gens d'armes se saisir de Westbrook et le menotter.

Je suis convaincu que les douaniers canadiens sont de connivence dans ce raid. Vu l'étendue du territoire à couvrir, ignorant l'endroit précis de la rencontre, ils doivent chercher dans les environs.

Kellermann avait prévu l'éventualité d'une recherche. Il sort de son manteau un sac. Il l'ouvre et se met à répandre du poivre mélangé à du piment rouge pour brouiller les pistes d'éventuels chiens.

Guidé par sa boussole, il suit le trajet de retour qu'il avait calculé, parcours différent de l'aller.

Cette boîte serait-elle maudite ? Les tentatives de la transmettre en mains sûres ont toutes échoué. J'espère que Westbrook ne révélera pas la clé du code. C'est peu probable puisque le coffret est encore en ma possession.

Le FBI avait monté un lourd dossier contre Westbrook. Il est arrêté, interrogé, et accusé de gangstérisme et d'appartenance à une organisation secrète criminelle. Il est jugé et condamné à cinq ans de prison.

Heureusement pour Kellermann, Westbrook ne pouvait pas révéler l'identité de son allié canadien puisque ce dernier a toujours pris soin de la masquer, se réfugiant sous un pseudonyme.

Le juvénat des Frères de Saint-Gabriel est fondé en 1924 et inauguré en mai 1925. C'est un prestigieux bâtiment de quatre étages. Frère Gabriélis y est transféré comme professeur. Stein, comme son ombre, suit ses pas et devient trésorier du juvénat.

Frère Gabriélis y débute ses classes en juillet. À cette époque, âgé de 39 ans, il est toujours de santé fragile. On le dit souffrir d'hyposthénie¹⁶¹ et de cachexie, un état d'amaigrissement et de fatigue généralisée causé par une maladie inconnue ou une sous-alimentation¹⁶².

Sa fragilité ne l'empêche pas de s'affirmer comme un personnage d'envergure. En plus de sa charge d'enseignant, il se passionne pour les sciences naturelles, plus particulièrement la botanique.

En plus d'assurer un revenu d'appoint pour les Frères de Saint-Gabriel¹⁶³, la Villa Grand-Côteau en arrive à alimenter l'ensemble de la confrérie (juvénat, noviciat, scolasticat)¹⁶⁴, et même certains couvents et collèges de Montréal.

XXIII

Au fil des ans, Kellermann se sert de plus en plus de son pouvoir grandissant, à titre de bailleur de fonds, pour financer son projet Illuminati. En 1924, il est nommé Vice-président Affaires internationales de la BRC. Il a 46 ans.

Sous le couvert d'activités caritatives de levées de fonds pour des organismes communautaires, il agrandit son réseau de contacts. Observateur raffiné, il est doué pour repérer les personnalités compatibles avec l'Ordre Illuminati.

Au début de 1925, une fois sa sentence de dix ans purgée, Ulrich Dittmar sort de prison et est expulsé définitivement des États-Unis. Il revient à Montréal et reprend du service comme journaliste pigiste car *Le Devoir* l'a congédié. La Grande Loge du Québec l'expulse, à son tour.

Amer de subir ces rejets, il se radicalise et s'implique de plus en plus dans des activités de recrutement et d'organisation pour l'Ordre Illuminati.

Un nouveau plan germe dans la tête de Kellermann. Il le confie à son fidèle compagnon.

« Ulrich, il se présente une belle opportunité de financer nos cellules Illuminati : la prohibition aux États-Unis.

- Tu veux te lancer dans la contrebande d'alcool ?
- Indirectement. Je veux être partenaire incognito dans une affaire en cours.
- Explique-toi, je t'en prie ! s'impatiente son ami.
- Voilà ! L'un de nos membres connaît bien le maître du Port de Montréal. Or, il a appris qu'une importante livraison d'alcool illicite se prépare.
- À qui est destinée cette marchandise ?
- À des contrebandiers de Montréal.
- N'est-ce pas dangereux de faire affaire avec ces gens-là ?

- Notre identité restera cachée.
- Quel est notre rôle dans tout ça ?
- Faire parvenir à la tête dirigeante une offre de financement de pots-de-vin.
- Mais dans quel but ?
- Susciter un scandale d'une ampleur telle que le gouvernement libéral de Mackenzie King soit forcé de démissionner.
- Et alors ?
- Le parti conservateur prendrait le pouvoir. J'ai des contacts privilégiés avec des membres influents de ce parti. Ce sont des gens d'extrême droite qui appuient notre mouvement Illuminati.
- Leur chef est-il de connivence ?
- Non, malheureusement. Mais mes contacts cherchent à l'écarter. On lui reproche son caractère incompatible à ses fonctions, et sa contribution à des mesures impopulaires.
- Mais pour que ton plan fonctionne, il faut que la livraison d'alcool illicite échoue.
- Je sais. J'ai appris que la police était à l'affût de cette opération.
- Ne risque-t-on pas d'être découverts ?
- Nullement. N'oublie pas que nous sommes rendus au sixième niveau de notre pyramide. Le membre que je veux désigner provient de ce dernier niveau. Il est impossible pour lui de remonter jusqu'à nous.
- Mais le maître du Port de Montréal ne peut pas agir seul.
- Je sais. Il est complice avec le chef du Service préventif des douanes à Montréal, un dénommé Bisailon. Il semble que ce chef saisit des cargaisons et revend leur contenu pour son bénéfice personnel.
- C'est paradoxal, considérant que Bisailon a pour mission de lutter contre les transferts de marchandises illégales entre le Canada et les États-Unis. Quand et comment se fera l'opération ?

- Une barge lestée de caisses d'alcool descendra le fleuve dans la nuit du 21 novembre prochain. Bisailon s'occupe de la saisie et de la revente d'alcool.
- Qu'attends-tu de moi exactement ?
- Je veux que notre agent contacte Bisailon en lui présentant notre offre de pots-de-vin : 2 000 \$ en amont et la même somme... si la saisie réussit¹⁶⁵.
- Compte sur moi. Je m'en occupe. »

C'est la frénésie. L'affaire du *Scandale des douanes* passionne l'opinion publique. Les journaux, jour après jour, en font la une.

Au Palais de Justice de Montréal, en février 1925, une enquête préliminaire sur ce cas est à l'ordre du jour.

La salle d'audience est pleine. L'enclos des journalistes bourdonne d'activité, tel une ruche au printemps. La section réservée au public, à la mezzanine, est bondée. Des gens se tiennent debout à l'arrière. D'autres font la file à la porte, dans le maigre espoir d'être admis.

Kellermann et Dittmar, très attentifs, sont assis dans la deuxième rangée de cette section perchée.

Cette affaire revêt une importance capitale pour l'essor Illuminati au Canada. Elle comporte des enjeux majeurs pour Kellerman. Tel qu'expliqué à son ami Dittmar, cette histoire peut faire tomber le gouvernement de Mackenzie King et faire en sorte que le Parti conservateur, dont plusieurs membres sont sympathisants Illuminati, s'empare du pouvoir.

De plus, en s'impliquant dans ce scandale, Kellerman vise à étendre son réseau Illuminati en recrutant entrepreneurs, politiciens et fonctionnaires. Conséquemment, une telle adhésion entraîne d'importantes entrées de fonds dans les coffres de l'ordre.

Cette aventure n'est pas sans risque. Kellermann en est parfaitement conscient. S'il est découvert, il risque de tout perdre : sa réputation, son emploi... son mariage. Mais par-dessus tout, ce serait l'échec de sa mission.

Les sens aiguisés à l'extrême, tel un animal acculé au mur, il est rivé sur sa chaise, attendant fébrilement le cours des délibérations.

Par moments, dans le feu des témoignages, il réagit intérieurement à ce qu'il entend.

« Veuillez vous lever ! », réclame le greffier à l'arrivée du juge P.A. Choquette.

Une fois le magistrat assis à sa place sur la tribune, le greffier fait signe à l'assistance de s'asseoir à son tour.

L'honorable juge Choquette prend la parole

« Faites entrer les prévenus ! ordonne-t-il, d'un ton solennel, en frappant son marteau sur le pupitre. »

Quatre individus, la mine basse, prennent place au banc qui leur est désigné.

« L'enquête préliminaire que je préside aujourd'hui sert à déterminer s'il y a suffisamment d'éléments de preuve pour citer les prévenus à procès. En d'autres mots, il s'agit d'un processus de filtrage pour alléger le système de justice et promouvoir son efficacité. Messieurs, continue-t-il en s'adressant aux quatre hommes, vous n'êtes encore accusés de rien. Des soupçons seulement pèsent sur vous. Advenant le dépôt de chefs d'accusation contre vous, alors là, seulement, seriez-vous désignés comme accusés et cités à procès. »

Le procureur, majestueux dans sa toge bien pressée, se tient prêt à démarrer l'interrogatoire.

« Maître Belleau, veuillez procéder ! »

L'avocat se lève, balaie la foule du regard et emprunte une élocution protocolaire.

« D'abord, votre Honneur, voici le résumé des faits.

Dans la nuit du 21 novembre dernier, une barge est saisie au Port de Montréal par des officiers de la Commission des Liqueurs du Québec, devant ainsi deux agents du service des douanes dépêchés sur les lieux. Cette péniche contient une cargaison de 2 800 caisses d'alcool. Le capitaine de la barge et son équipage sont arrêtés ; 45 personnes au total.

Peu après, le chef du service préventif des douanes à Montréal arrive et ordonne que la marchandise soit transférée dans un entrepôt du gouvernement canadien. Il donne congé aux officiers de la Commission des Liqueurs, arguant que l'affaire est de juridiction fédérale. De plus, il laisse partir les captifs, dont deux agents américains soupçonnés de proximité à la cause Illuminati.

Deux jours plus tard, une autre embarcation est saisie, avec 700 caisses d'alcool à son bord.

Une troisième intervention dégénère en un échange de coups de feu entre contrebandiers et agents des douanes causant des blessés des deux côtés. Quelques trafiquants sont arrêtés. Ils font partie du monde interlope ; figures bien connues des autorités.

L'enquête en déduit que l'alcool est illicite et destiné aux États-Unis où, de notoriété publique, sévit la prohibition. »

Après une pause de quelques secondes, prenant la mesure de l'effet de ses paroles, le procureur se tourne vers le box des inculpés.

« Le ministère public demande Rosaire Tremblay à la barre. »

L'appelé se lève et se rend à l'endroit indiqué.

Le greffier s'adresse à lui.

« Quel est votre nom ?

— Rosaire Tremblay¹⁶⁶.

— Quelle est votre occupation ?

— Je suis marin.

— Vous êtes accusé de fraude dans un commerce illicite. Jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité ?

— Je le jure.

— À vous, Maître Belleau.

— La barge saisie porte le nom de Tremblay. Faut-il en déduire qu'elle vous appartient ?

— Oui.

— De quelle nature est la cargaison ?

- Des caisses d'alcool.
- Saviez-vous qu'il s'agit d'alcool de contrebande ?
- Je l'ignorais.
- Qui vous a remis cette cargaison ?
- Une goélette, au large, sur le fleuve.
- D'où venait-elle ?
- Je ne sais pas.
- Quelle était votre mandat ?
- Livrer la marchandise au quai 28 du port de Montréal, entre minuit et une heure dans la nuit du 21 novembre.
- Qui vous a mandaté pour cette opération ?
- L'ordre était anonyme.
- N'avez-vous pas trouvé suspecte cette commande secrète ?
- Objection, votre Honneur ! réagit maître Casgrain, l'avocat de la défense¹⁶⁷. Cette question est suggestive !
- Objection retenue. Maître, reformulez votre question ou poursuivez autrement.
- Combien vous a-t-on payé pour ce travail ?
- 500 \$ d'avance et 500 \$ après coup.
- Comment expliquez-vous qu'aucun papier officiel n'ait été trouvé pour cette opération ?
- Aucune idée. »

Dittmar chuchote à l'oreille de son partenaire « Tremblay en connaît certainement plus qu'il n'en veut laisser paraître. »

À ce moment, une main ferme lui touche l'épaule. « Monsieur, ici c'est le silence absolu. La prochaine fois, je vous expulse tous les deux. » Le constable retourne en faction près de la porte.

« Monsieur Tremblay, poursuit maître Belleau, saviez-vous que cet alcool est destiné aux États-Unis, en pleine prohibition ?

— Objection, votre Honneur ! s'écrie le défendeur. Cette affirmation, une fois de plus, est suggestive.

— Objection retenue.

Maître Belleau, nullement affecté, reprend son réquisitoire.

— Saviez-vous qu'un bateau américain attendait au port pour récupérer la cargaison et l'apporter aux États-Unis ?

— Je l'ignorais.

Ce maudit bateau a failli tout faire rater. Il s'est trop approché. Il ne s'est pas ancré à l'endroit convenu.

— Je n'ai pas d'autres questions, votre Honneur. »

Le procureur retourne à sa place.

L'avocat de la défense se lève.

« Monsieur Tremblay, d'après mes informations, vous êtes un homme discret, n'est-ce pas ?

— Oui. Je fais mon travail sans me mêler des complications.

— Avez-vous été forcé, de quelque façon que ce soit, dans cette opération ?

— Non.

— Avez-vous demandé des pièces justificatives formelles pour cette livraison.

— Oui.

— Les avez-vous obtenues ?

— Non. On m'a dit qu'on me les fournirait plus tard.

Bien joué Capitaine ! Aucun papier... Aucune trace...

— Je n'ai pas d'autres questions, votre Honneur. »

Le capitaine Tremblay retourne à son banc, flanqué de son avocat.

Maître Belleau se lève.

« Monsieur George Hearn est demandé à la barre.

Le témoin s'avance et s'installe au lutrin.

« Votre nom ? demande le greffier.

- George Hearn¹⁶⁸.
- Votre occupation ?
- Agent de navigation.
- Vous êtes accusé de fraude dans un commerce illicite d'alcool. Jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité ?
- Je le jure.

Le procureur prend le relais.

- En quoi consiste le travail d'un agent de navigation ?
- Il s'assure que les navires respectent les règlements en vigueur, entre autres les dimensions pour les ponts et la Voie Maritime du Saint-Laurent. Il est aussi responsable de la conformité des navires dans les ports et les voies maritimes. C'est également lui qui contacte l'Agence des services frontaliers pour voir à dédouaner les marchandises.
- Pour quelle compagnie travaillez-vous ?
- La Eastern Seaboard Steamship.
- Est-ce une goélette de la compagnie qui a approvisionné la barge Tremblay ?
- Non. Impossible. Elles étaient toutes arrimées au port.
- Pouvez-vous certifier que la goélette qui attendait la barge Tremblay n'appartient pas à votre employeur.
- Je le certifie. J'ai des papiers pour le prouver.
- Quelle est la clientèle de votre employeur ?
- Surtout des clients de la Côte Est des États-Unis.
- Que transportez-vous habituellement ?
- Du vrac : céréales, vêtements, outils, et cetera.
- De l'alcool illicite aussi ?

- Objection, s'indigne l'avocat de Hearn. Mon collègue verse dans les insinuations.
- Objection retenue, approuve le juge. Maître Belleau, soignez vos questions !
- Monsieur Hearn, connaissez-vous le capitaine Tremblay, ici présent ?
- Non.
- Et Monsieur Bisaillon ?
- Oui, forcément puisqu'il est responsable du dédouanement des cargaisons provenant de l'étranger, notamment des États-Unis.
- Êtes-vous impliqué, de près ou de loin, avec les opérations de commerce d'alcool de monsieur Bisaillon ?
- Nullement.
- Où étiez-vous la nuit du 21 novembre dernier ?
- J'étais en service de surveillance de nos goélettes amarrées dans le port de Montréal.
- N'avez-vous rien remarqué sur l'arrivée de la barge Tremblay et la saisie qui s'ensuivit ?
- Non. Les quais alloués à la compagnie Eastern Seaboard Steamship sont trop éloignés du quai d'arrivée de la barge Tremblay.

HA ! HA ! Belle excuse à gober, Monsieur le Procureur !

- Pas d'autres questions, votre Seigneurie. »

Réalisant que son client n'est pas en danger, son avocat n'intervient pas.

Dittmar regarde Kellermann, l'air de lui dire « Cette enquête préliminaire n'aboutira à rien ! »

Le prochain témoin prend place. Il prête serment et décline son identité.

« Je m'appelle Fernand Simons. Je suis maître du port de Montréal.

- En quoi consiste le métier de maître de port ?

- Je suis responsable de la circulation des navires et des différentes activités portuaires : pilotage, remorquage, arrimage, accostage. Je gère aussi les priorités selon la disponibilité des quais.
- Saviez-vous que la barge Tremblay allait accoster ?
- Non.
- Saviez-vous que cette barge contenait de l'alcool de contrebande ?
- Non.
- Connaissez-vous monsieur Bisailon, ici présent ?
- Oui.
- Avez-vous des contacts fréquents avec lui ?
- Régulièrement. Je lui remets quotidiennement la liste des navires de marchandises qui franchissent les eaux canadiennes.
- Que fait-il avec cette liste ?
- Il la révisé, y indique l'ordre de priorité pour le dédouanement, puis me la rend pour que j'ajuste la séquence de passage dans le port.
- Étiez-vous présent lors de la saisie ?
- Oui.
- Qui vous a averti ?
- Un officier de la Commission des Liqueurs.
- Connaissez-vous le capitaine Tremblay, ici présent ?
- Non.
- Saviez-vous qu'une autre goélette, battant pavillon américain, attendait à proximité ?
- Non.
- Comment expliquez-vous qu'une barge ait pu accoster sans qu'aucun employé du port n'ait été avisé ?
- Objection ! Mon collègue avance une conclusion au lieu de demander un fait.

- Ma question est importante pour comprendre les faits ! insiste ce dernier.
- Objection rejetée, dit le juge. Répondez à la question, Monsieur Simons.
- La nuit, l'effectif est réduit, restriction budgétaire oblige.

Excuse commode. Vive les coupures de budgets !

- N'y avait-il pas au moins un agent de sécurité en devoir ?
- Oui mais, vous savez, il y a un grand nombre de quais à couvrir : 49 au total et répartis sur neuf kilomètres !¹⁶⁹
- Pas d'autres questions, conclut le procureur. À vous, cher collègue ! »

Kellermann est sceptique.

Le juge ne croira jamais une telle incompétence, restriction budgétaire ou pas.

L'avocat de Simons s'avance.

« Monsieur Simons, quelles sont les limites de votre responsabilité à titre de maître de port ?

- Tel qu'expliqué, ma fonction se limite à la circulation efficace des navires.
- Vous n'êtes donc pas responsable des cargaisons ?
- Nullement.
- Ni du dédouanement ?
- Non plus.
- Votre Honneur, dit l'avocat en s'adressant au juge, mon client n'est fautif d'aucune négligence dans cette affaire. Il s'est présenté dès qu'on l'a avisé de la situation et il s'est assuré de la sécurité au quai concerné.

Le juge reste impassible.

- Pas d'autres questions, termine le plaideur. »

L'accusé suivant prête serment.

« Votre nom ? demande le greffier.

— Ludger Brien.

— Votre occupation ?

— Garagiste.

— Vous êtes accusé de complicité dans une fraude.

Le procureur s'avance.

« Monsieur Brien, pourquoi monsieur Bisaillon vous a-t-il mandaté pour la saisie de la barge Tremblay alors que vous n'êtes plus à l'emploi du Service des Douanes ?

— Parce qu'il n'y avait pas d'homme expérimenté disponible et que monsieur Duval, l'employé en devoir, est mon cousin.

Il faut être vraiment naïf pour avaler cette couleuvre !

— Pourquoi avoir accepté d'effectuer la saisie avec un seul homme et sans armes ?

— Il y avait urgence... et habituellement les saisies se passent bien.

— Mais n'y avait-il pas un risque important dans ce cas précis ?

— Objection ! Mon collègue s'enlise dans des hypothèses, ce qui ne peut qu'embrouiller le témoignage.

— Objection retenue.

— Qu'avez-vous fait quand vous avez constaté la présence d'officiers de la Commission des Liqueurs ?

— J'ai contacté immédiatement monsieur Bisaillon, mon supérieur.

— Je n'ai pas d'autres questions, conclut Belleau. À vous, Maître, en regardant l'avocat de Brien.

— Pas de questions. »

Dans cette affaire, comme dans un programme de boxe, le dernier combat est toujours le plus attendu. Edgar Bisaillon est la figure de proue. Il est appelé à la barre.

Après avoir prêté serment, décliné son nom, sa date de naissance et son occupation à titre de chef au Service préventif des douanes à Montréal, Bisaillon est soupçonné de fraude, de corruption, de contrebande, de vol et de recel.

À l'écoute de la lourdeur des accusations, l'auditoire ne peut réprimer quelques murmures et regards obliques.

Kellermann et Dittmar attendaient impatiemment ce moment.

Bisaillon appréhende calmement la salve de questions dont son avocat l'a prévenu. Il l'a aussi avisé que le procureur connaît déjà les réponses aux questions qu'il pose. Il se résigne donc, à contrecœur, à avouer certains éléments de vérité, mais le moins possible.

Maître Belleau se dresse devant lui.

« Monsieur Bisaillon, depuis quand occupez-vous votre poste actuel ?

- Depuis avril 1924, soit presque un an.
- Saviez-vous que la barge Tremblay allait accoster avec sa cargaison cette nuit-là ?
- Oui, d'après mes sources.
- Est-ce monsieur Brien, ici présent, qui vous a informé de cette livraison ?
- Non.
- Pourquoi n'avez-vous envoyé que deux hommes non armés pour effectuer la saisie ?
- J'étais à court d'effectif... et je m'attendais à une opération de routine.
- Pourquoi avoir laissé échapper les deux agents américains ?
- Ils ont pu s'enfuir.

Tu les as plutôt aidés à se sauver.

- Avez-vous alerté la police pour les récupérer.
- Oui mais ils sont restés introuvables.
- Saviez-vous qu'une mystérieuse goélette attendait tout près ?

- Non.
- Quel est votre salaire annuel ? lance le procureur pour déstabiliser le témoin.
- Au sommet de l'échelle 1 800 \$ -- 2 640 \$¹⁷⁰
- Votre plus récent relevé bancaire fait état d'un solde de 70 000 \$. De plus, vous possédez une maison à Montréal dans le quartier huppé Notre-Dame-De-Grâce, un yacht de dix-huit pieds et un chalet dans les Laurentides. Ma question : comment expliquez-vous ces actifs, considérant votre salaire actuel ?
- Je fais le commerce de textiles. J'ai ma ferme.
- Où est située votre ferme ?
- À la frontière avec les États-Unis.
- Du côté canadien ou américain ?
- En vérité... des deux côtés de la frontière.

Quel bateleur, ce Bisailon ! En équilibre sur son fil suspendu au-dessus du vide !

- Les rapports ne mentionnent aucune transaction de dédouanement. Comment l'expliquez-vous ?
- La production locale est écoulée localement.
- Vendez-vous au Canada et aux États-Unis ?
- Oui.
- Mais votre atelier est du côté américain. Ne devez-vous pas dédouaner les textiles qui passent au Canada.
- Non... les textiles non produits en atelier sont traités par mes couturières au Canada.
- Ne faut-il pas un atelier spécialisé pour produire vos textiles ?
- Objection votre honneur, interpelle maître Dessureault, l'avocat de la défense. Mon collègue s'éloigne de l'affaire en cours.
- Nullement, votre honneur. Ma logique attache tous les liens, si on me laisse continuer.

- Objection rejetée ! tranche le magistrat. Répondez à la question, Monsieur Bisailon.
- L'atelier n'est pas nécessaire pour certains tissus pouvant être fabriqués manuellement, de façon artisanale.
- Pour en revenir à votre compte bancaire de 70 000 \$, même les activités de votre ferme ne suffisent pas à justifier une telle somme.
- Un montant de 67 000 \$ provient de la vente d'alcool saisi... pour le compte du Ministère des Douanes.
- Comment se fait-il que cette somme importante se retrouve dans votre compte bancaire personnel ?

Ouch ! Quel uppercut à encaisser !

- C'est temporaire... le temps de synchroniser le virement dans le bon compte gouvernemental.
- N'est-ce pas suspect et irresponsable pour un officier des douanes ?
- Objection ! s'insurge maître Dessureault. Le procureur porte un jugement argumentatif.
- Objection retenue. Maître Belleau, tenez-vous-en aux faits.
- À quelle fin doit servir cette somme de 67 000 \$?
- Pour l'ouverture d'un bureau des douanes à Farnham, en Estrie.
- Avez-vous soudoyé des gens au gouvernement pour faire le commerce d'alcool ?
- Euh non... mais...
- Mais quoi ?
- J'ai été approché par un individu louche me proposant des pots-de-vin ?

Kellermann se raidit sur son siège.

Je dois rester calme. Il est impossible de remonter jusqu'à moi.

- À quelle fin ces pots-de-vin ?
- Pour soudoyer les surveillants du port.

- Quels montants impliqués ?
- 4 000 \$
- Avez-vous accepté cette somme ?
- Absolument pas ! se scandalise Bisailon.

Quel comédien ce bonhomme !

- Avez-vous des traces de ces transactions ?
- Non. Tout s'est fait dans l'anonymat.
- Avez-vous revu ce mystérieux corrupteur ?
- Non.
- Pourriez-vous le reconnaître ?
- Peut-être... je n'en suis pas certain.
- Le voyez-vous dans la salle ?

Bisailon explore l'assistance d'un air sceptique.

- Regardez attentivement, c'est important. »

Crispé, dans l'impossibilité de se cacher, Kellermann vit des secondes affligeantes. Il retient son souffle. Son cœur bat à toute vitesse... incontrôlable.

S'il me démasque, je suis foutu. Tous mes efforts auront été inutiles. Je perds tout...

Las d'en finir, Bisailon n'aperçoit pas Kellermann assis à la galerie, loin du box des accusés.

« Il n'est pas ici.

Le juge s'interpose.

- J'ordonne que le témoin soit rencontré par un enquêteur afin d'établir le portrait de cet individu.
- Ce sera fait, votre Honneur, répond le procureur. Je n'ai pas d'autres questions. »

Kellermann se détend.

Il ne collaborera pas avec la police. Il n'a aucun intérêt à m'identifier.

L'avocat de la défense se lève et prend la parole.

- Monsieur Bisaillon, quels sont vos liens avec le ministre Jacques Bureau ?
- Strictement professionnels.
- Est-il impliqué dans votre commerce d'alcool ?
- Oui.
- J'ai ici un document certifiant la transaction de 67 000 \$. Pouvez-vous confirmer son authenticité ? Il lui tend une chemise cartonnée.
- Effectivement. C'est le bon papier, confirme Bisaillon.
- La signature du ministre Bureau, votre patron, y apparaît-elle ?
- Oui, tout en bas.
- Est-ce que la date de la signature correspond aux dates de votre relevé bancaire.
- Oui.
- Qu'avez-vous fait dès votre arrivée sur les lieux de la saisie ?
- J'ai collaboré avec les officiers de la Commission des Liqueurs. J'ai pris l'initiative de l'opération et pris les mesures pour le transfert de la cargaison dans un entrepôt du gouvernement fédéral.
- Y a-t-il eu objection de la part des représentants de la Commission des Liqueurs ?
- Non. Ils comprennent que les douanes sont de juridiction fédérale.
- Je n'ai pas d'autres questions. »

Le Ministre Jacques Bureau est appelé à témoigner.

- Est-il exact que la somme de 67 000 \$ est destinée à ouvrir un bureau des douanes à Farnham.
- C'est exact.
- Êtes-vous impliqué dans le commerce d'alcool de monsieur Bisaillon ?

- Absolument pas. Cet individu m’a fait des menaces et m’a proposé des pots-de-vin.
- Avec quelle intention ?
- Pour effectuer ses livraisons d’alcool et de textiles en toute impunité, je suppose. Il m’a même demandé de faire cesser les patrouilles aux frontières.
- Objection ! C’est une opinion et non un fait prouvé.
- Objection retenue. »

L’enquête préliminaire a disculpé les témoins.

Le capitaine Tremblay a été libéré mais il a dû payer 700 \$ au Gouvernement du Canada pour les frais associés à la garde de sa barge et de sa cargaison, et 1 000 \$ pour récupérer son embarcation¹⁷¹.

Ludger Brien est libéré, faute de preuves.

George Hearn, agent de navigation, et Fernand Simons, le maître du Port de Montréal, sont libérés, faute de preuves, mais poussés à la retraite.

Edgar Bisaillon – même lui ! – est libéré de toute accusation.

Des soupçons pèsent sur le juge Choquette. Il aurait, croit-on, accordé des faveurs à Bisaillon, ne le tenant pas coupable à moins qu’il se soit parjuré lors de l’enquête. Or, Choquette est un ancien député et sénateur libéral, directeur du journal *Le Soleil*, media favorable au Parti libéral à cette époque¹⁷².

L’opposition officielle veut s’appuyer sur le *Scandale des douanes* pour faire tomber le gouvernement libéral de Mackenzie King. Ce dernier écarte le ministre Bureau en le nommant au sénat. Aux élections d’octobre 1925, King gagne le pouvoir de justesse.

Deux mois plus tard, Bisaillon est congédié.

L’affaire ne s’arrête pas là. Dans son rapport, le commissaire recommande des procédures contre 25 compagnies en recouvrement des douanes ainsi que des enquêtes approfondies dans tous les ports canadiens.

Jugeant éclaboussé le gouvernement libéral de Mackenzie King, le gouverneur général, en juin 1926, invite l’opposition conservatrice à

prendre le pouvoir. Mais Kellermann ne peut pas pavoiser bien longtemps parce qu'en septembre de nouvelles élections fédérales reportent King au pouvoir.

Néanmoins, Kellermann a su tirer profit du scandale des douanes, attirant 400 nouveaux émules à la cause Illuminati et récoltant 20 000 \$.

Pendant ce temps, Bauer s'évertue à développer des contacts stratégiques dans les milieux d'affaires, notamment à la BRC où travaille Kellermann.

Il est frustré d'apprendre que son ennemi est ignoré dans l'affaire du *Scandale des douanes*. Conséquemment, par des démarches habiles, il réussit en 1926 à y infiltrer à la BRC un jésuite pour espionner son ennemi. Cet agent a pour mission d'accumuler des preuves contre Kellermann. Son stratagème consiste à se lier d'amitié avec un employé se rapportant directement à Kellermann pour obtenir des informations sensibles et des documents compromettants.

Pendant ce temps, en 1926, les Frères de Saint-Gabriel poursuivent leurs réalisations. Sur le site du Collège, au Mont Saint-Bruno, ils ajoutent une conserverie, un terrain de croquet, un calvaire et des statues.

En 1928, ils érigent un monument au Bosquet Sainte-Anne. L'année suivante, c'est la bénédiction du cimetière, du calvaire et du chemin de croix. C'est aussi le début du verger.

En cette même année 1929, Kellermann tient à ce que son fils Henry, âgé de douze ans, reçoive la meilleure instruction possible. Par conséquent, il l'inscrit au Juvénat des Frères de Saint-Gabriel¹⁷³. Cependant, il ne le destine absolument pas à la vocation religieuse, dont le noviciat est l'étape suivante.

« Mon Fils, commence Kellermann, la meilleure école pour toi, c'est le Juvénat des Frères de Saint-Gabriel, ici à St-Bruno.

- Mais papa, s'inquiète Henry, je ne veux pas perdre mes amis.
- Sois sans crainte, le rassure son père, plusieurs d'entre eux y seront. D'ailleurs, tu pourras t'en faire bien d'autres.

Le fils, perplexe, reste silencieux.

- De plus, le programme scolaire contient une multitude d'activités variées.
- Ah oui ? espère Henry.
- En effet : des sports, des visites culturelles, des explorations de botanique en forêt, de la musique, etc. En outre, un directeur spirituel et un tuteur prendront soin de toi. Sur ce point, j'ai demandé que Monsieur Stein soit ton tuteur. C'est un ami de longue date.
- Comment pourra-t-il m'aider ? demande Henry.
- Il va t'orienter dans les matières correspondant à ton futur métier.
- Mais je ne sais pas ce que je ferai plus tard, se tourmente le fils.
- En se basant sur tes intérêts et sur tes traits de personnalité, il pourra t'aiguiller dans la bonne direction.

Constatant les hésitations de son rejeton, le paternel enchaîne.

- Je ne veux surtout pas t'influencer de quelque manière que ce soit. Tu n'as pas à suivre la même carrière que moi.
- Et qu'en pense maman ?
- Je lui en ai parlé. Elle est d'accord.
- Bien Papa. Quand vais-je entrer au juvénat ?
- Dès la prochaine rentrée scolaire, dans trois mois, à la fin août. Je te ferai rencontrer Monsieur Stein quelques jours auparavant. »

Quelque peu rassuré, Henry sourit timidement à son père. Celui-ci lui tapote l'épaule en signe d'encouragement.

La rencontre du nouvel élève avec Stefan Stein, son tuteur, se passe très bien. Le contact est amical et chaleureux.

Rudolf Kellermann s'est bien tiré d'affaires dans le scandale des douanes. Son implication indirecte est restée secrète. L'interrogatoire de Bisaillon par la police, sur ordre du juge, n'a pas eu de conséquence. Sûr de lui, il continue à développer les ramifications de l'Ordre Illuminati.

L'inscription de son fils au Juvénat du Collège Saint-Gabriel l'incite à s'impliquer plus étroitement dans l'éducation et l'instruction de son adolescent.

C'est aussi l'occasion de reprendre contact avec Frère Gabriélis et Stefan Stein, ses cochambreurs sur le *Vancouver*.

Il devient également mécène, au nom de la BRC, auprès de la Confrérie des Frères de Saint-Gabriel, un nouvel organisme de charité à sa fiche.

Abel Bauer apprend de Stein l'arrivée de Henry Kellermann au Juvénat du Collège Saint-Gabriel.

Sous le couvert de ses activités philanthropiques, il nourrit son obsession à l'égard de Kellermann. Il a réfléchi à une nouvelle tactique. À ce sujet, il rencontre le responsable du Juvénat Saint-Gabriel.

« Monsieur le Directeur, j'ai un candidat à vous proposer comme conseiller spirituel. Comme vous savez, nous, les jésuites, avons un historique de soutien spirituel dans le domaine de l'éducation.

— Votre proposition tombe à point. Avec le nombre additionnel d'élèves cette année, nous devons recruter quelques aides à la moralité. »

C'est donc sans difficulté ni délai que Bauer réussit à y faire entrer un collègue, du nom d'Alfred Miller, comme conseiller spirituel. Qui plus est, il parvient à le faire nommer le directeur spirituel d'Henry. Bauer l'a initié à sa mission. C'est une nouvelle opportunité pour lui de surveiller le diabolique père de ce nouvel élève.

XXIV

En 1930, Kellermann trempe dans une autre affaire louche de l'époque : le *Scandale de la Beauharnois*. Cette histoire complexe, étendue sur trente ans, a terni gouvernements et politiciens. Voici une version simplifiée de la situation.

Le tout débute en 1902, lorsque la Beauharnois Light, Heat and Power Company (BLHPC) vise la construction d'une centrale hydraulique sur le fleuve Saint-Laurent.

Le projet est retardé par des écueils : l'obtention d'un débit suffisant du fleuve ; la menace d'une guerre mondiale puis son éclosion ; la résistance d'un compétiteur influent MLHP (Montreal Light Heat and Power) présidé par H.S. Holt ; l'opposition de la Commission du Port de Montréal.

En 1927, Robert Oliver Sweezy, ingénieur et financier, acquiert les droits du projet. À force de persévérance et de négociations ardues, il renverse les obstacles. En bout de ligne, le gouvernement fédéral de Mackenzie King entérine le projet. Il ne reste qu'à compléter son financement.

Sweezy doit négocier les fonds requis avec la BRC (Banque Royale du Canada), présidée par nul autre que H.S. Holt lui-même !

C'est à cette étape que s'implique Kellermann, devenu, en 1930 à l'âge de 52 ans, Vice-président affaires canadiennes et internationales. Holt, son patron direct, lui confie le dossier de financement résiduel du projet.

Se servant de son pouvoir dans la négociation, Kellermann cherche secrètement à convaincre Sweezy de devenir membre Illuminati. Petit à petit, dans une approche calculée basée sur l'inefficience des gouvernements, il attire Sweezy dans son engrenage.

Or, des rumeurs de malversations alertent les autorités. La presse s'empare de l'affaire à un point tel que des enquêtes publiques sont déclenchées. Il est alors démontré que les caisses électorales du PLQ et du PLC se sont enrichies d'importants pots-de-vin en retour de l'obtention des autorisations nécessaires à la mise en chantier.

Sweezy et le sénateur Donat Raymond sont visés par des allégations sérieuses. Pour se défendre, Sweezy lance le nom de... Rudolf Kellermann.

La pseudo-trahison de Sweezy parvient aux oreilles de Kellermann. Il sent l'étau de la justice se refermer sur lui, lentement mais inexorablement. De toute urgence, il doit protéger les documents Illuminati en sa possession. Le coffret doit être placé en sûreté.

Il échafaude une stratégie diabolique mettant en cause Stefan Stein bien malgré lui.

Sous prétexte de s'informer sur les progrès académiques de son fils, il demande une audience à Stein, le tuteur d'Henry.

« Stefan, j'ai un service important à te demander.

— Un service ?

— Oui... Je dirais même une mission.

— Une mission ? S'il s'agit de ta secte satanique alors c'est hors de question ! se fâche-t-il.

— Écoute-moi ! s'impose le visiteur.

— Tu m'inquiètes.

— Depuis plusieurs années, contre ta volonté, j'ai été très actif à promouvoir l'essor de l'Ordre Illuminati en Amérique. J'ai donc accumulé un lot important d'informations confidentielles et particulièrement critiques sur mon organisation.

— Quels genres d'informations ?

— Ça ne te concerne pas, tranche le financier.

— Le plan des actions terroristes, devrait-on dire, rétorque Stein.

— Revenons au but de ma visite.

— Je t'écoute, répond l'autre à contrecœur.

— Voilà. J'ai regroupé tous ces papiers dans un coffret secret qui m'a été remis avant mon embarquement sur le *Vancouver*. Je veux te le confier afin que tu le dissimules dans un endroit sûr, connu de toi seul.

— Mais pour quoi faire ? Cache-le toi-même !

- Impossible. J'ai évalué mes options. Si je garde cette boîte sur moi, je risque d'être fouillé. Si je la cache moi-même, je risque d'être pris sur le fait. Dans les deux cas, j'en perds la possession à jamais.
- Cherche quelqu'un d'autre... ton ami Dittmar, par exemple.
- Hors de question. Il est sous surveillance en rapport avec ses antécédents criminels.
- Je ne veux pas être mêlé à cette histoire. Je t'ai déjà dit clairement que je m'en dissociais entièrement.
- J'ai besoin de ton aide. C'est temporaire, le temps de trouver un messenger fiable et disponible. Depuis quelque temps déjà, je me sens épié dans mes moindres gestes et même menacé.
- Menacé ? Mais par qui ?
- Je soupçonne les jésuites de chercher à me coincer. Il y a sûrement eu des fuites à propos de mes activités Illuminati.
- Si je suis découvert, on me le fera payer cher à titre de complice. Je pourrais être interrogé puisqu'on a dû nous voir ensemble à quelques reprises ; surtout considérant que je suis le tuteur scolaire de ton fils.
- Ça n'arrivera pas. Aucun soupçon ne pèse sur toi. Bauer sait que tu répudies l'Ordre Illuminati.
- Si tu es arrêté, tu pourrais me trahir.
- Jamais ! Ce serait anéantir tous mes efforts à ce jour. À la rigueur, je dénoncerai un collaborateur décédé récemment. Je vais même laisser traîner, chez moi, quelques indices compromettant ce membre.
- Tu pourrais avouer, sous la torture.
- Impossible d'avouer une cachette qui m'est inconnue.
- Et comment me faire parvenir ce contenant en toute discrétion ?
- Par mon fils, dans son sac d'écolier.
- Tu veux mêler ton propre fils à tes intrigues ? se scandalise Stein.

- Pas du tout. Henry est trop jeune. Je ne veux pas le compromettre dans mes projets. Tout ce qu'il fera, c'est te remettre le coffret, ignorant son but et son contenu.
- Je n'ai absolument rien à gagner à cette machination. Je refuse. Trouve quelqu'un d'autre !
- Il n'en est pas question, se fâche Kellermann. Tu vas m'obéir ! ordonne-t-il froidement.

Cette fureur soudaine n'augure rien de bon, se méfie Stein.

- J'avais prévu ton refus. Si tu ne changes pas d'idée, alors je me plaindrai de toi auprès de la direction du Collège.
- Te plaindre de quoi, au juste ?
- De détournement de fonds.
- Ce sont des allégations ignobles, infondées et impossibles à prouver.
- J'ai déjà en mains des documents compromettants... forgés évidemment... avec ta signature contrefaite... et de l'argent comptant prêt à être dissimulé dans une cachette connue de toi seul.
- Tu oserais ? ! ?
- Surtout, pas de manigances. J'ai prévu tes réactions possibles. Si tu remets le coffret à la police ou à quelqu'un d'autre non autorisé, ou si tu le détruis, ou si tu disparais secrètement, alors je diffuse les fausses allégations. Je pourrais même y aller de représailles contre tes collègues... Gabriélis, entre autres. Je sais que tu es très attaché à lui.
- Tu es un être immonde ! se désole Stein en baissant la tête, vaincu et découragé.
- Mon fils te remettra le coffret, sans la clé, bien que le mécanisme d'ouverture puisse être forcé. Un messenger te contactera, un jour prochain, je l'espère, pour le reprendre. »

Contre son gré, Stein se soumet à l'exigence de Kellermann. Il prend possession de l'objet importun et le cache là où personne ne le trouvera.

Deux semaines plus tard, Henry Kellermann, pensionnaire au Collège Saint-Gabriel, rentre à la maison.

« Papa, monsieur Stein m'a remis cette lettre pour toi.

— Fronçant les sourcils, Kellermann s'empare de l'enveloppe, l'ouvre et lit ce qui suit :

Je n'en puis plus de craindre pour ma réputation et pour ma vie. La mission que tu m'as confiée me trouble au point de me rendre malade. Le sommeil du juste m'a fui... je suis torturé par des cauchemars à répétition. J'ai caché en lieu sûr ton coffret maudit. J'attends toujours, en vain, l'arrivée de ce messager que tu m'as promis. Je respecte ma promesse, espérant en retour que tes ignobles allégations à mon égard seront abandonnées. J'attends encore un peu ton messager... mais fais vite ? Ma patience approche de sa limite ! Autrement, si tu oses me salir, alors va au diable !

Stein.

Préoccupé par les éclaboussures du scandale de la Beauharnois, Kellermann n'a pas eu le temps de dénicher un agent suffisamment recommandable pour récupérer le coffret et le mettre en sûreté. C'est maintenant une priorité absolue, voyant que Stein est à bout de nerfs.

Sur les entrefaites, on frappe fortement à la porte.

« Police, ouvrez ! »

Dès qu'Hannah ouvre la porte, des pas lourds résonnent dans l'escalier.

Anticipant la suite, Kellermann se tourne vers son fils.

« Vite Henry, cache la lettre dans ton chandail ! Tu la remettras à Ulrich Dittmar sans en parler à personne ! Vite ! »

Henry obéit sur-le-champ.

La porte de la chambre s'ouvre précipitamment. Abel Bauer et trois gendarmes y font irruption. Hannah est sur leurs talons.

« Kellermann, enfin, je te tiens ! ricane le jésuite.

— Rudolf Kellermann, lance un gendarme, vous êtes en état d'arrestation !

- Pour quel motif ? se révolte Kellermann.
- Ce n'est pas à nous à vous en informer.
- Ça fait près de trente ans que j'attends de savourer ce moment ! se réjouit Bauer.
- Vous deux, fouillez la chambre et le reste de la maison », ordonne le chef gendarme à ses collègues.

Ils s'exécutent, en commençant par le sac de Henry.

Après un moment,

« Rien trouvé de suspect, chef. »

Bauer en rajoute sur son ennemi.

« Tu n'en avais pas assez d'être assassin, il te fallait aussi devenir fraudeur professionnel !

- Un assassin... Toi ? s'inquiète Hannah.
- Fausseté ! s'indigne Kellermann.
- Tu oublies celui que tu as jeté par-dessus bord sur le *Vancouver*, en 1904, poursuit le prêtre hargneux !
- C'était par légitime défense ! C'était donc toi, le témoin mystérieux ?
- Oui, c'était moi ! Je ne t'ai pas dénoncé à ce moment, faute de preuve.
- Suivez-nous ! ordonne le gendarme en se tournant du côté du financier.
- Encore un secret que tu m'as caché ! se fâche Hannah.
- Mais cette fois, dit Bauer en brandissant des papiers, j'ai des preuves de ta félonie ! Tu ne t'en tireras pas ! À défaut d'accusation de meurtre, ce sera des accusations de fraude et de pots-de-vin ! »

Sur un signe de tête du jésuite, on s'empare de Kellermann, on lui lie les poignets derrière le dos et on le pousse vers la sortie, sous les yeux terrifiés de sa femme et de son fils.

« Ne croyez pas ce qu'il dit, les implore Kellermann. Ce prêtre est un fanatique obsédé qui ne voit pas clair et déforme la réalité. »

Bien encadré, le prévenu est escorté hors de la maison et conduit en cellule.

Frère Gabriélis est préoccupé par l'attitude de son ami Stein.

« Mais qu'as-tu depuis quelques jours ? Tu m'inquiètes, mon ami.

— Pas de souci. Tout va bien.

— Je ne suis pas rassuré. Ton langage corporel te trahit. Confie-toi à moi, mon Frère. »

Mais Stein ne peut pas s'ouvrir de crainte que son ami intervienne auprès de Kellermann et que ce dernier ne mette en exécution ses menaces d'allégations et de brutalité.

« C'est seulement une accumulation de fatigue. Ne t'en fais pas pour moi.

— D'accord... pour le moment. N'hésite pas à m'en parler, si cet état perdure », conclut l'ecclésiastique, déterminé à suivre la situation de près.

L'état du tuteur d'Henry empire au cours des semaines suivantes. Aucun messenger Illuminati ne s'est annoncé. Son anxiété fait place à des crises de panique, plus fortes les unes que les autres. Il prend soin de s'enfermer dans sa chambre pour évacuer ses crises, afin de ne pas alerter son ami Gabriélis.

Puis, par un triste jour d'automne... sa décision est prise. Il doit se cacher.

XXV

En fin d'année 1930, le *Scandale de la Beauharnois* refait surface, suite aux enquêtes policières.

Trahi par Sweezy¹⁷⁴, Kellermann est soumis à procès au Palais de justice de Montréal. Il est inculpé de fraude, de corruption de fonctionnaires et de gangstérisme¹⁷⁵ dans une société secrète. Sur recommandation de son avocat, il plaide non coupable, choisit la formule d'un juge seul au lieu d'un jury et s'abstient de témoigner.

Dans le box des accusés, il est songeur... inquiet.

J'aurais dû être plus prudent. Je me sentais invulnérable. On n'a jamais pu remonter jusqu'à moi comme leader Illuminati. Ce Sweezy est un homme d'affaires rusé. L'ai-je sous-estimé ?

Il se sent comme le capitaine d'une goélette, en pleine mer, seul, debout à la proue, la main en visière, scrutant l'horizon, appréhendant une tempête en voyant au loin des nuages noirs approchant dangereusement comme une troupe déterminée.

Les instants marquants de son procès lui reviennent par flashes, à travers des épisodes d'absence, son cerveau cherchant désespérément à fuir la réalité du moment.

Le débat sur chaque chef d'accusation lui paraît un round d'un combat de boxe funeste. Il se remémore, comme à travers un brouillard, les principaux coups lancés par les avocats... deux boxeurs entraînés pour la victoire... visant le knock-out.

Premier round : la fraude.

« Monsieur Abel Bauer, j'ai ici en mains des pièces justificatives sur des dons de 10 000 \$ remis à cinq organismes de charité dont vous êtes trésorier. Ces papiers sont signés par Rudolf Kellermann, vice-président de la BRC et mécène responsable de son comité de bienfaisance. Ces sommes ont-elles été encaissées ?

- Non. Aucun montant ne nous est parvenu. Des relevés bancaires le prouvent.
- Comment avez-vous obtenu ces faux papiers de dons ?

— Par un frère jésuite infiltré à la BRC pour surveiller Monsieur Kellerman. »

Le salaud. Il s'acharne sur moi. Il veut me détruire.

Deuxième round : la corruption.

« Monsieur Sweezey, vous êtes financier et copropriétaire de la firme de courtage immobilier Newman & Sweezey, en plus d'être également président de la BLHPC n'est-ce pas ?

— Oui, c'est exact.

— Quelle est la nature de votre relation avec Monsieur Kellermann ?

— À titre de Vice-président aux affaires canadiennes de la BRC, il est mandaté pour négocier avec moi une entente de financement.

— À quelle fin ?

— C'est pour un projet de centrale hydraulique à Beauharnois.

— Avez-vous reçu, de la BRC, les fonds désirés ?

— Oui.

— Quel est le montant total ?

— Cinquante millions de dollars canadiens¹⁷⁶.

— Savez-vous que des pots-de-vin ont été versés aux caisses électorales du PLC surtout mais aussi du PLQ ?¹⁷⁷

— Oui.

— Pourquoi recourir à ce stratagème ?

— Pour obtenir l'appui des politiciens influents en faveur du projet contesté¹⁷⁸.

— Connaissez-vous la provenance de ces pots-de-vin ?

— Oui. Ils viennent de Rudolf Kellermann. »

J'aurais dû me méfier de ce personnage. Il veut sauver sa peau en m'accusant.

« Monsieur Robert Lapierre, à titre d'enquêteur principal, comment avez-vous constaté lesdits pots-de-vin versés au PLC et au PLQ ?

- Les états bancaires de la BRC prouvent cinq sorties de fonds de 10 000 \$. Cette somme de 50 000 \$ a ensuite été transférée dans un compte bancaire d'une société à numéro.
- Comment pouvez-vous démontrer la culpabilité de l'accusé en lien avec ces transactions ?
- Cette société anonyme est détenue par Rudolf Kellermann.
- Comment pouvez-vous être certain qu'il s'agit de pots-de-vin ?
- Deux politiciens ont encaissé personnellement des chèques tirés de cette entreprise. Par la suite, ils ont conservé chacun 5 000 \$ puis ont remis 15 000 \$ à la caisse électorale du PLC et 5 000 \$ à celle du PLQ. Le reste, soit 20 000 \$ est resté dans le compte de la société à numéro, probablement pour financer l'Ordre Illuminati.
- On peut donc conclure que les faux dons de charité de 50 000 \$ ont plutôt servi de pots-de-vin.
- Sans l'ombre d'un doute. »

Je suis cuit. Tout s'écroule.

Troisième round : le gangstérisme.

« Monsieur Sweezey, est-ce que Monsieur Kellermann vous a sollicité directement pour devenir membre d'une société secrète appelée Illuminati ?

- Euh... Non... pas directement.
- Que voulez-vous dire ?
- Lors de nos négociations, il a abordé le souhait d'un seul gouvernement mondial. Il m'a dit être déjà en contact avec des gens influents acquis à cette cause. Il m'a demandé d'y réfléchir et qu'on en reparlerait une autre fois.
- Vous a-t-il recontacté à ce sujet ?
- Non. »

Le défenseur de Kellermann s'interpose.

« Monsieur Bauer, mon client est accusé de faire partie d'une organisation secrète criminelle. Connaissez-vous cette organisation ?

- Oui. Elle s'appelle Illuminati.
- Quelle est sa mission ?
- Elle est double : renverser les gouvernements et abolir les religions.
- Par quel concours de circonstances avez-vous été instruit de cette société secrète ?
- Je connais son existence depuis longtemps... mais récemment des membres des organismes de charité dont je suis trésorier ont été approchés par des adeptes Illuminati.
- Avez-vous des preuves tangibles de culpabilité de mon client ?
- J'ai des témoins.
- Qui sont-ils ?
- Ils résistent à s'identifier, de peur de représailles.
- Avez-vous des documents signés prouvant l'implication de mon client ?
- Euh... Non. »

Ouf ! Vu l'absence de preuves, au moins cette accusation devrait tomber.

Les témoignages terminés, le juge décide de prendre la cause en délibéré.

Le retour en Cour criminelle est prévu trois semaines plus tard.

D'ici là, Kellermann demeure en liberté, puisque la présomption d'innocence prévaut, mais il est assujéti à des conditions strictes. Cependant Monsieur Herbert Samuel Holt¹⁷⁹, son patron à la BRC, le suspend avec solde pendant le délai.

Trois semaines plus tard, au Palais de Justice de Montréal.

La salle d'audience est pleine. Une tension palpable alourdit l'ambiance.

Kellermann prend place en compagnie de son avocat. Témoins entendus, journalistes et curieux font de même.

Impassible, l'accusé est tourmenté.

Que va-t-il m'arriver si je suis reconnu coupable ? Ma réputation... Ma carrière... Ma mission... Tout ça détruit ? Ma liberté compromise ? Mon mariage ? Mon fils ?

L'entrée du juge le ramène à la réalité.

« Veuillez vous lever ! lance le greffier.

Tous obéissent, d'un bloc. Le magistrat balaie la salle d'un regard sévère puis s'attarde quelques secondes sur l'accusé... ce qui ne présage rien de bon pour lui.

Une fois le juge assis à la tribune, le greffier demande aux gens de s'asseoir.

« Monsieur Rudolf Kellermann, vous êtes prié de prendre place dans le box des accusés.

Kellermann s'exécute, s'efforçant de marcher droit et de rester calme.

— Monsieur Kellermann, commence le juge, j'ai analysé consciencieusement l'ensemble du dossier de mise en accusation : les témoignages et les pièces justificatives. Voici ma décision. »

L'auditoire retient son souffle, les yeux rivés sur l'accusé. Ce dernier ne bronche pas, s'accrochant à un mince espoir, comme un naufragé cherchant un bout de bois pour rester hors de l'eau tumultueuse.

« Monsieur Kellermann, je vous déclare coupable de fraude et de corruption. Cependant, vous êtes disculpé de l'accusation d'appartenance à une organisation criminelle, la Poursuite n'ayant pu le démontrer. »

Le juge fait une pause, comme pour bien mastiquer la sentence qu'il s'apprête à cracher. L'assemblée retient son souffle. Kellermann, livide, vit des instants angoissants, à l'image d'un malheureux attendant le couperet d'une guillotine.

« Votre sentence pour les deux chefs de culpabilité est de dix ans d'emprisonnement. »

Sur ces paroles, le juge se lève et s'engouffre dans le corridor derrière la tribune.

Kellermann est menotté sur-le-champ et amené par des agents de l'unité carcérale. Son avocat, déçu mais non surpris, le regarde tristement s'éloigner, comme un noyé qu'il n'a pu sauver.

Après un instant de stupeur, l'assistance se met à murmurer.

Bauer n'est qu'à demi satisfait. Son ennemi passera les dix prochaines années en prison... mais il pourra perpétuer sa mission satanique Illuminati... d'autant plus que la population carcérale peut être un terreau fertile à ses desseins maléfiques.

Le lendemain, les journaux relatent, à la une, ce qui s'est passé. Avec fracas, son congédiement de la BRC devient officiel.

Malgré tout, Kellermann n'a pas tout perdu. Le scandale de la Beauharnois lui permet de recruter environ 130 adeptes parmi le réseau de contacts de Sweezy.

La preuve de pots-de-vin discrédite le Premier ministre Mackenzie King et entraîne la défaite de son gouvernement libéral à l'élection fédérale de 1930. Il est remplacé par le conservateur Richard Bedford Bennett.

Au Québec, le Premier ministre Taschereau s'en sort mieux. Il est réélu pour un troisième mandat, récoltant 55 % des voix et 79 comtés sur 90.

La construction du canal et de la centrale à Beauharnois se déroule entre octobre 1929 et juillet 1932.

En 1933, la BLHPC¹ est achetée par la MLHP². Celle-ci est ensuite absorbée par Hydro-Québec en 1944 lors de la première phase de nationalisation de l'électricité¹⁸⁰.

Un événement spécial a lieu à Saint-Bruno-de-Montarville en ce 13 février 1932. Dans le grand salon de l'Hôtel-de-Ville, les édiles municipaux accueillent le gratin local.

Le maire Armand Huet prend la parole.

¹ Beauharnois Light, Heat and Power Company

² Montreal Light Heat and Power

« C'est un grand honneur pour notre municipalité d'officialiser ce soir la fondation du Cercle des Jeunes Naturalistes du Mont-Saint-Bruno. C'est à Frère Gabriélis que nous devons cette création. »

Des applaudissements interrompent momentanément son discours.

Souriant et levant doucement les mains pour demander le silence, il poursuit son allocution.

« L'institution que représentent les Cercles des jeunes naturalistes a été fondée l'année dernière par Adrien Rivard. Frère Marie-Victorin, à qui nous devons déjà la création, toute récente, du Jardin botanique de Montréal¹⁸¹, a collaboré avec Frère Rivard à titre de président de la Société canadienne d'histoire naturelle¹⁸². Il est ici avec nous, ce soir, pour la circonstance. Je l'invite donc à nous adresser quelques mots. »

Une nouvelle acclamation salue l'approche de Frère Marie-Victorin.

— Merci Monsieur le Maire. Je suis honoré de l'invitation. Les Cercles des jeunes naturalistes sont des clubs juniors qui visent à promouvoir les sciences naturelles, à développer chez nos jeunes l'esprit d'observation, et à protéger les ressources naturelles¹⁸³. Cette initiative connaît un franc succès. En effet, nous devrions atteindre la marque de 300 clubs avant la mi-année.

— Bravo ! lance une voix dans la salle.

Nouvelle volée d'applaudissements.

— Le Cercle des Jeunes Naturalistes (CJN) du Mont Saint-Bruno, que nous inaugurons aujourd'hui, a été fondé l'an dernier par Frère Gabriélis. C'est un membre important de la Société canadienne d'histoire naturelle¹⁸⁴. Parallèlement, il travaille au développement de l'Arboretum Gabriélis, un jardin botanique situé sur le Mont Saint-Bruno, tout près du Juvénat des Frères de Saint-Gabriel.

Je profite de cette tribune pour louer cette communauté remarquable. En plus de développer la Villa Grand-Coteau, les Frères de Saint-Gabriel ont érigé, en 1928, un monument au bosquet dédié à Sainte-Anne. L'année suivante, c'est le début du verger et la bénédiction du calvaire. En 1930 c'est le cimetière et le chemin de croix.

Revenons à Frère Gabriélis. En plus de son arboretum, il aménage à l'intérieur du Collège un musée naturaliste contenant un herbier,

une riche collection d'insectes, de minéraux et d'espèces d'oiseaux et de mammifères empaillés. Qui plus est, il publie de solides études sur les Montérégiennes, chaîne à laquelle appartient le Mont Saint-Bruno. Je le félicite chaleureusement pour ces belles réalisations. Il me fait grand plaisir de lui remettre un certificat officialisant la fondation du Cercle des Jeunes Naturalistes du Mont Saint-Bruno. »

Sur un signe invitant, Frère Gabriélis s'avance. En toute humilité, il accepte le certificat et remercie Frère Marie-Victorin. Il s'adresse brièvement à l'assistance, soulignant sa détermination à poursuivre ses projets pour le développement de ses élèves.

Au Juvénat des Frères de Saint-Gabriel, à Saint-Bruno-de-Montarville, en 1932, un ecclésiastique allait vivre une profonde déception.

« Mon fils, dit le frère directeur, l'enseignement vous épuise de plus en plus.

- Est-ce donc si évident ? craint Frère Gabriélis.
- Vos élèves le remarquent. Vos collègues également.
- Ils vous l'ont rapporté ? s'attriste-t-il.
- Ils s'inquiètent pour vous. Ils vous apprécient tellement.
- Je les aime beaucoup, moi aussi. Ils s'intéressent aux sciences naturelles.
- C'est parce que vous réussissez à leur transmettre votre passion. C'est contagieux, vous savez. »

Gabriélis esquisse un sourire retenu, penche la tête, songeur. Son expression trahit son malaise. Il veut absolument poursuivre sa tâche d'enseignant... mais sa santé le force, irrémédiablement, à 42 ans, à y mettre un terme. Son cœur et sa raison s'affrontent dans un duel décisif.

Il relève la tête. Ses yeux plissent, dans un effort pour réprimer des larmes de capitulation, et lancent à son interlocuteur un appel de détresse. Le directeur, désolé, soutient son regard, sans parler. Son silence confirme sa décision irrévocable : Gabriélis doit se résigner à abandonner sa fonction comme professeur. Il le comprend et acquiesce.

« Consolez-vous, mon fils. Vous faites toujours partie du corps professoral. Vos connaissances sont un trésor pour notre fraternité. »

Gabriélis, dépité, sort du collège pour méditer sur sa carrière d'enseignant. D'un pas lent et hésitant, il se rend à un banc et s'y assoit. Il pose son regard sur l'imposant édifice, symbole sacré de sa fierté. Le film des dernières années tourne dans sa mémoire. Combien de classes inspirantes il a vécues. Il revoit la dynamique de ses cours : élèves attentifs, certains dissipés mais faciles à ramener à l'ordre. Un simple petit coup de baguette sur le coin du pupitre et un beau sourire suffisaient !

Que de sorties instructives dans les boisés avoisinants l'Arboretum Gabriélis ! Son arboretum... portant son nom. Il se revoit expliquant à ses élèves les plantes, les arbres et les arbustes. En classe, il leur décrivait les animaux qu'il avait empaillés : oiseaux et mammifères de la faune locale.

« Désormais, se console-t-il, je pourrai me consacrer davantage à garnir mon jardin botanique... avec l'aide de mes amis fidèles... comme Stefan Stein. Je compte aussi rédiger des articles sur les sciences naturelles et conseiller mes collègues en la matière. »

Ses pas l'amènent dans les allées de son jardin botanique. Son cœur déborde d'émotions : ici une fleur humée, là une feuille tâchée, plus loin un tronc caressé.

Rasséréné de son long soliloque, il rentre au collège, d'un pas décidé, l'âme recousue... tant bien que mal.

Dans les jours suivants, il participe à la préparation de la cérémonie d'inauguration de la cabane à sucre et d'un bosquet dédié à Saint-Joseph.

Déterminé à rester utile à sa communauté, il se fait autodidacte par passion et pousse ses connaissances afin de conseiller pour le mieux ses collègues. Ceux-ci le consultent régulièrement, avec empressement, sur la plupart des matières.

Il est aussi sollicité pour rédiger des adresses et des discours pour d'éventuelles visites d'évêques et autres événements. Son style d'écriture est simple et limpide. Il s'occupe aussi de l'organisation des loisirs et du suivi du dossier académique des élèves¹⁸⁵.

XXVI

Ouvert en 1873 à Laval, le Pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul¹⁸⁶ est un établissement de détention fédéral. La population carcérale y purge des peines supérieures à deux ans¹⁸⁷. Conséquent à sa sentence, Rudolf Kellermann y est incarcéré en 1932. Il a 54 ans.

Sa priorité consiste à se familiariser avec son nouvel environnement. Il observe attentivement les lieux, les agents correctionnels et les détenus. Comme dans toute prison, des clans se forment. Il cherche à découvrir le plus puissant d'entre eux, puis à identifier son chef. Il doit s'en faire un allié, d'une part afin d'assurer sa sécurité et d'autre part pour étendre son mouvement Illuminati.

Après quelques semaines d'investigation discrète, la chance lui sourit. Un soir, à la routine des douches, il est parmi les derniers en compagnie de Victorin Stroman, alias Vic. C'est le fameux chef du clan Météor, celui dominant dans la place.

Au moment où Stroman, face au mur, rince ses cheveux, un membre d'une bande adverse et ennemie tente de l'étrangler avec une corde. Kellermann, sans hésiter, se sert de sa forte carrure et de ses talents de combattant corps à corps pour projeter l'agresseur au sol et le maintenir immobile. Alertés, les gardiens se saisissent de l'assaillant, étourdi et abasourdi, et le confinent à l'isolement jusqu'à nouvel ordre.

Stroman, quelque peu secoué par la charge encaissée, assimile la scène et se ressaisit. Il s'adresse à Kellermann, alias K.

« Hé K, tu m'as sauvé la vie !

- Je ne pouvais pas le laisser faire. À ma place, tu aurais réagi comme moi.
- Tu aurais pu faire semblant de ne rien voir et disparaître.
- Ce n'est pas mon genre de simuler et de déguerpir.
- Je t'en dois une, K ! » dit Stroman en lui donnant une tape amicale sur l'épaule.

Cette dernière phrase est enregistrée précieusement dans la tête de notre agent Illuminati.

Les mois passent. Kellermann se lie d'amitié avec le chef du clan Météor. Ils discutent souvent de mille et un sujets. Stroman n'est pas un idiot. Il est issu d'une famille aisée de Westmount, un quartier cosu de Montréal. Il réussit brillamment des études universitaires en sciences politiques, versant graduellement dans la pensée syndicale. Ce penchant a causé des tensions, voire des prises de bec avec Walter, son père, un avocat renommé. Soucieux de sa réputation et de son image, Walter s'est dissocié de son fils. Celui-ci s'est joint à un groupuscule de jeunes intellectuels d'extrême droite. Leurs réunions, s'enflammant de plus en plus, les ont amenés à des manifestations violentes et à des actes criminels : enlèvements, séquestration, menaces, intimidations.

Immanquablement, Victorin est arrêté à plusieurs reprises et emprisonné. Sa peine actuelle est de quatre ans. Il lui reste deux ans à purger.

Rudolf entreprend de convaincre son nouvel ami de devenir membre Illuminati. Celui-ci se montre particulièrement ouvert et réceptif aux idées poussées par Kellermann. Ces concepts sont le prolongement naturel de son cheminement universitaire.

L'adhésion de Stroman a un effet d'entraînement sur les membres de son camp. Il développe, en prison, un réseau de supporters Illuminati. Terreau fertile, il va sans dire, la majorité des prisonniers ont subi du harcèlement de la part des gouvernements et des autorités policières.

Bientôt plusieurs d'entre eux vont recouvrer leur liberté. C'est l'occasion qu'attend Rudolf.

« Vic, j'ai un service à te demander.

— Pas de problème. Je veux te rembourser ma dette. »

Pendant ces mois, Abel Bauer s'est investi dans son travail communautaire. Kellermann continue d'envahir sa pensée et de l'obséder. Il n'a pas de nouvelles de lui, néanmoins il s'inquiète de l'influence néfaste qu'il peut exercer sur des gens incarcérés. Son entourage tente de l'apaiser... en vain. Il rumine son obsession.

À l'automne de 1934, à la fin d'une journée de travail, alors qu'il fait déjà nuit, il sort de son lieu de travail, éreinté. La pluie et le vent intensifient son accablement, comme deux vilaines sorcières s'acharnant

sur un pauvre vieillard. Le dos courbé, la tête rentrée dans son imperméable, il presse le pas.

Une ombre inquiétante est tapie à l'angle d'un édifice. La rue est déserte et sombre. Le mystérieux personnage sort de sa cachette et suit le jésuite sans se faire repérer. Les sens aux aguets, sentant une présence menaçante dans les parages, le prêtre allonge ses enjambées.

Au moment où il se retourne pour confronter sa peur, l'homme est tout proche de lui. Sans crier gare, il brandit un gourdin et le frappe violemment sur les genoux. Bauer s'écrase sans même un cri. Avec peine, il lève les yeux vers son agresseur.

« Vieux déchet ! lui crache ce dernier. C'est l'heure de la vengeance ! Bon débarras ! Regarde la mort en face ! » Sur ces mots, il lui relève le menton et lui fracasse le crâne.

Frère Gabriélis, perturbé, se présente au bureau du directeur.

« Mon Frère, notre ami Stein a disparu. J'ai fait en vain le tour du collège. Personne ne l'a aperçu. Son lit n'a pas servi la nuit dernière. Je suis très inquiet.

- Avez-vous interrogé les autres frères ?
- Oui. Personne ne l'a vu. Que faire ?
- A-t-il laissé une note dans sa chambre ?
- Non, rien.
- Organisons une battue. »

Toute la communauté se divise en équipes. Un plan de recherche est préparé hâtivement et réparti aux groupes. Ce jour-là, les classes sont annulées. Plusieurs élèves se portent volontaires. Les autres restent à la bibliothèque pour étudier ou compléter leurs travaux scolaires.

Toute la journée, les fouilles s'avèrent vaines. La forêt entourant le collège est passée au peigne fin. Tout y passe : l'arboretum, le cimetière, les abords des cinq lacs¹⁸⁸. Rien ! Pas de Stein !

À la tombée du jour, les chercheurs, épuisés et abattus, rentrent bredouille, le cœur serré.

Dès l'aube du lendemain, le travail se poursuit. Toujours rien. Au bout d'une semaine sans résultat, les recherches sont interrompues. C'est la désolation dans la petite communauté.

Henry Kellermann rentre de l'école, l'air bouleversé.

« Mais qu'as-tu donc, Henry ? lui demande sa mère.

— Monsieur Stein, mon professeur titulaire, est porté disparu !

— Disparu, dis-tu ?

— Oui. Tout le monde le recherche. On craint le pire. »

Le garçon se réfugie dans sa chambre. Péniblement, il se résout à étudier, mais la tête n'y est pas. Nonchalamment, il sort ses bouquins de son sac. Surprise ! Une enveloppe en tombe. Il la ramasse, intrigué. La lettre est adressée à son père, avec la mention « Personnel et confidentiel ».

« Maman, il y avait cette enveloppe dans mon sac. »

Il la remet à sa mère. Hésitante, elle résiste à l'ouvrir. Elle l'apportera à son mari en prison.

Trois semaines plus tard.

Les frères font régulièrement des randonnées dans les bois entourant les lacs. Le sort de leur ami Stein les hante, inlassablement. Sa disparition est une énigme insoluble.

Un matin, Frère Gabriélys et Frère Caron parcourent la piste entourant le Lac des Bouleaux. Un peu plus loin, leur randonnée les conduit en haut de la butte surplombant le petit Lac à la Tortue.

Alors que Gabriélys est perdu dans ses pensées, Frère Caron observe les circonvolutions d'un faucon émerillon¹⁸⁹ au-dessus du lac. Étonné par son manège, il baisse la tête et lance un cri.

« Là ! Là ! Sur l'eau... Une forme flotte ! Vite, descendons voir ! »

Le cœur palpitant, les deux ecclésiastiques dévalent la pente jusqu'au rivage.

« C'est un cadavre... d'humain ! »

Alerté par l'éclat de voix, un jeune enseignant laïc, du nom de Paquet, marchant non loin derrière eux, les rejoint et se jette à l'eau. Il nage énergiquement jusqu'à l'endroit désigné.

Le cœur chamboulé, il tire le corps jusqu'à la rive.

L'eau relativement froide à cette période de l'année a ralenti la décomposition du corps. Il s'agit de Stefan Stein. Aucun doute.

L'émotion des trois témoins est particulièrement vive.

« Mais qu'est-il donc arrivé ? demande Gabriélis.

- Ce doit être un accident, propose Caron.
- Probablement. Il ne savait pas nager, dit-on, réplique Paquet.
- Serait-ce un suicide ? avance Caron.
- C'est inconcevable ! répond Gabriélis. Il aimait tant la vie. Cependant je le trouvais triste depuis quelques semaines.
- Mais regardez ! Sa mâchoire semble fracturée.
- En effet... mais alors ? Aurait-il été attaqué et assassiné ?
- Assassiné ? Mais voyons ! Pour quel motif ?
- Il a probablement chuté et s'est blessé.
- Mais il n'a aucune ecchymose aux bras, aux genoux ou aux jambes. »

L'enquête conclut à un accident : décès par noyade.

Stein reçoit des funérailles sobres mais émouvantes, marquées par des témoignages de sympathie et des discours larmoyants de ses amis proches.

Il est enterré dans le cimetière des frères, sur le site même du collègue Saint-Gabriel à Saint-Bruno-de-Montarville.

En prison, Kellermann attend la visite de sa femme. Sa dernière remonte à trois semaines. Hannah ne pardonne pas facilement. À la suite du congédiement inévitable de son mari, elle subit les regards obliques de

ses collègues et l'acharnement de la direction sur son travail. À bout de nerfs, elle injurie publiquement son patron et démissionne avec fracas.

Ignorante de la situation financière de la famille, elle s'inquiète de manquer d'argent pour elle et son fils.

Cette préoccupation la résigne à revoir son époux.

« Comment vas-tu, Rudolf ?

— Je survis.

— Comment est la nourriture ?

— Infecte... Mais je m'habitue.

— Et la cellule ?

— Bof ! Ce n'est pas le confort d'un hôtel de luxe... mais je m'y fais aussi.

— Tu ne souffres pas trop de solitude ?

— Non. Je crée des liens avec d'autres détenus.

— C'est ce qui m'inquiète ! soupire Hannah.

— Tu ne vas pas recommencer cette marotte, n'est-ce pas ? bougonne Kellermann.

— C'est ce qui t'a amené ici... les mauvaises fréquentations.

— J'ai appris, à la dure, à devenir plus prudent. Mais toi, enchaîne-t-il pour changer de sujet, comment te débrouilles-tu ?

— Comme tu devais t'y attendre, j'ai quitté mon emploi à la Banque.

— Ah oui ?

— C'était devenu invivable. Je sentais le mépris des collègues et patrons.

— Tes amies, elles ?

— Mes amies ? ricane-t-elle amèrement, je les ai perdues... à cause de toi ! Elles me fuient comme la peste ! Moi, la conjointe d'un fraudeur ! Quelle honte !

Kellermann encaisse la répartie en se prenant la tête à deux mains.

- Maintenant, continue Hannah, je... je n'ai plus d'argent.
- Ne t'inquiète pas. J'ai accumulé des réserves amplement suffisantes. Je vais instruire mon avocat de te donner accès à ces fonds.
- Tu aurais pu m'en parler plus tôt ! lui reproche-t-elle. Je me suis donc fait du souci inutilement. Quel couple ouvert on fait ! Quel modèle !
- Change de ton, veux-tu ? J'ai assez de problèmes comme ça. Inutile d'en rajouter ! Comment va Henry ? demande-t-il après un lourd moment de silence.
- Oh lui, il se maintient. Malgré la mauvaise nouvelle du décès de Monsieur Stein, son tuteur, il performe à l'école et s'entoure d'amis.
- Comment ? Stein ... est mort ?
- Oui. On l'a retrouvé noyé dans un lac.
- Je... je l'ignorais, bafouille Rudolf, ébranlé.

Qu'advient-il de mon coffret ? S'il fallait qu'il l'ait détruit... ce serait catastrophique.

- Le Père Bauer aussi... est décédé. C'est terrible... il a été assassiné... en pleine rue !
- Quelle nouvelle ! Le meurtrier a-t-il été arrêté ?
- Non. Ce crime s'est passé le soir, dans une rue déserte.
- C'était un homme très dévoué à soulager la pauvreté.
- En effet. C'est une perte énorme... irremplaçable.

Satisfait au fond de lui, Rudolf change de sujet.

- Notre fils, parle-t-il de moi... un peu ?
- Le moins possible. La honte... vois-tu, c'est pénible.

Rudolf baisse la tête, la mort dans l'âme.

- Je compte sur toi pour assurer sa sécurité financière avec l'argent que je te ferai parvenir.

— Ça va de soi ! répond Hannah d'un ton insulté. À propos, Henry m'a remis cette enveloppe adressée à ton nom. Elle est tombée de son sac. Il ne savait pas qu'elle y était cachée. »

Rudolf la prend, la décachette et la lit silencieusement.

« Kellermann,

J'ai appris, avec effroi, que le père Bauer, ton ennemi de longue date, a été lâchement assassiné. J'ai la ferme conviction que tu en es responsable. Il avait découvert tes machinations hérétiques de tout détruire. Tu l'as fait éliminer par vengeance de t'avoir fait arrêter et condamner.

Suis-je la prochaine victime sur ta liste noire ?

Depuis peu, des personnages inquiétants rôdent dans mon entourage. Ces gens sont-ils des sbires sous ton commandement ? Quelles sont leurs intentions ? Me tuer après avoir récupéré ton coffret maudit ?

As-tu donc changé d'idée ? Ou est-ce une manœuvre des jésuites, ourdie par Abel Bauer, pour me faire peur ? Lui et moi, nous avons travaillé ensemble comme bénévoles dans des causes caritatives... mais en son for intérieur, il doit me détester pour mon appartenance à la Franc-maçonnerie... et pour avoir manifesté pour la liberté d'expression... à l'encontre des visées religieuses de la Société de Jésus.

Je me sens de plus en plus menacé, épié. Cette angoisse me ronge. J'en perds le sommeil, l'appétit et la tranquillité d'esprit. Je ne mérite pas cette tension. Je ne peux plus la supporter.

J'ai donc décidé, avant d'être attaqué ou enlevé, de partir et de me réfugier à un endroit où tu ne pourras pas me trouver.

J'ai tout de même rempli ma mission auprès de toi, espérant ainsi que tu tiendras parole en laissant tomber tes fausses allégations de fraude contre moi et tes menaces de représailles contre mes collègues.

Ton coffret diabolique est bien caché. Cependant, pour le retrouver, il faudra résoudre quelques indices. Les deux premiers sont énoncés plus bas. Je te souhaite beaucoup de plaisir et de patience à ce jeu.

Stein.

P.S. Je plains ton fils. J'espère, en mon âme et conscience, que sa vie sera différente de la tienne. De sombres individus tels que toi rendent notre monde invivable.

Indice numéro 1 :

La famille est importante !

- *Mon entrée est serrée, malgré mes pépins ;*
- *J'ai fait silence ;*
- *La fatigue me harasse ;*
- *J'ai appris.*

Je suis un enfant de cette famille !

Indice numéro 2 :

Hop l'Amérique ! J'en suis au dixième état de ma généalogie. Doublement pure ! Quelle Veine ! »

— « Les visites sont terminées ! » annonce un gardien.

Sans se faire prier, l'épouse se lève et quitte, sans même se retourner pour lancer un regard d'encouragement ou un sourire affectueux. Assommé par cette réaction, Rudolf n'ose pas lui demander quand elle reviendra. Il aurait bien aimé un baiser de réconciliation.

Kellermann, secrètement, fait suivre à Dittmar la mystérieuse lettre de Stein.

XXVII

Pendant l'emprisonnement de Kellermann, Dittmar recherche en vain le coffret secret pour prendre le relais et poursuivre la mission Illuminati. Il le visite en prison.

« Bonjour Rudolf.

- Bonjour Ulrich. Comment vas-tu ?
- Moi, je vais bien. Mais je n'ose pas te le demander.
- Bof ! Je prends un jour à la fois. À date, j'ai purgé trois années de ma condamnation de dix ans. Mais si je continue ma bonne conduite, je pourrai sortir plus tôt... trois ou quatre années de moins.
- Je te le souhaite.
- Il faut retrouver mon coffret et le remettre à un leader Illuminati fiable qui saura utiliser son contenu à bon escient et faire progresser notre Ordre Illuminati aux États-Unis.
- J'en suis pleinement conscient.
- Sois prudent dans tes recherches. On te soupçonne certainement d'être mon complice dans toute cette histoire.
- Ne t'en fais pas. J'ai appris à me rendre discret.
- Ce satané Stein ! Il est mort sans qu'on ait pu récupérer le coffret.
- Oui, et il nous embête avec ses énigmes. Depuis plusieurs semaines, je me casse la tête à tenter de déchiffrer le premier indice.
- C'est une vengeance.
- Que le diable l'emporte !
- Fais-toi aider par quelques collaborateurs irréductibles. À plusieurs têtes, ça devrait réussir.
- Je l'espère bien.
- Je compte sur toi, mon ami.
- Je te tiens au courant, sois sans crainte. »

Inlassablement, avec l'entêtement d'un adepte convaincu, Dittmar se creuse les méninges pour déchiffrer le premier indice imposé par Stein dans la recherche de la fameuse boîte.

Ses efforts n'aboutissent pas. En dernier ressort, il doit se soumettre à demander de l'aide. Sans révéler l'objectif de sa quête, il fait appel à des juristes et à des hommes de lettres et de chiffres. Tous, subjugués, s'avouent impuissants devant ce défi.

Il analyse, pour la millième fois, l'indice numéro 1, du type charade

La famille est importante !

- *Mon entrée est serrée, malgré mes pépins ;*
- *J'ai fait silence ;*
- *La fatigue me harasse ;*
- *J'ai appris.*

Je suis un enfant de cette famille.

Est-ce une référence à une généalogie ? Si c'est le cas, de qui peut-il bien s'agir ? Adam Weishaupt le fondateur de l'Ordre Illuminati ? Un roi ? Un artiste ? Quelle recherche inépuisable en perspective !

Dittmar en discute avec Germain, un ami perspicace. C'est un agent Illuminati de la plus haute confiance. Il a grandi dans l'organisation. C'est à lui que Dittmar veut confier la mission de remettre le coffret... une fois retrouvé... s'il est retrouvé... à une cellule de Nouvelle-Angleterre.

Les deux compères se rencontrent à plusieurs reprises pour tâcher de dénouer l'énigme.

« Tu me dis que ce Stein est mort ? demande Germain.

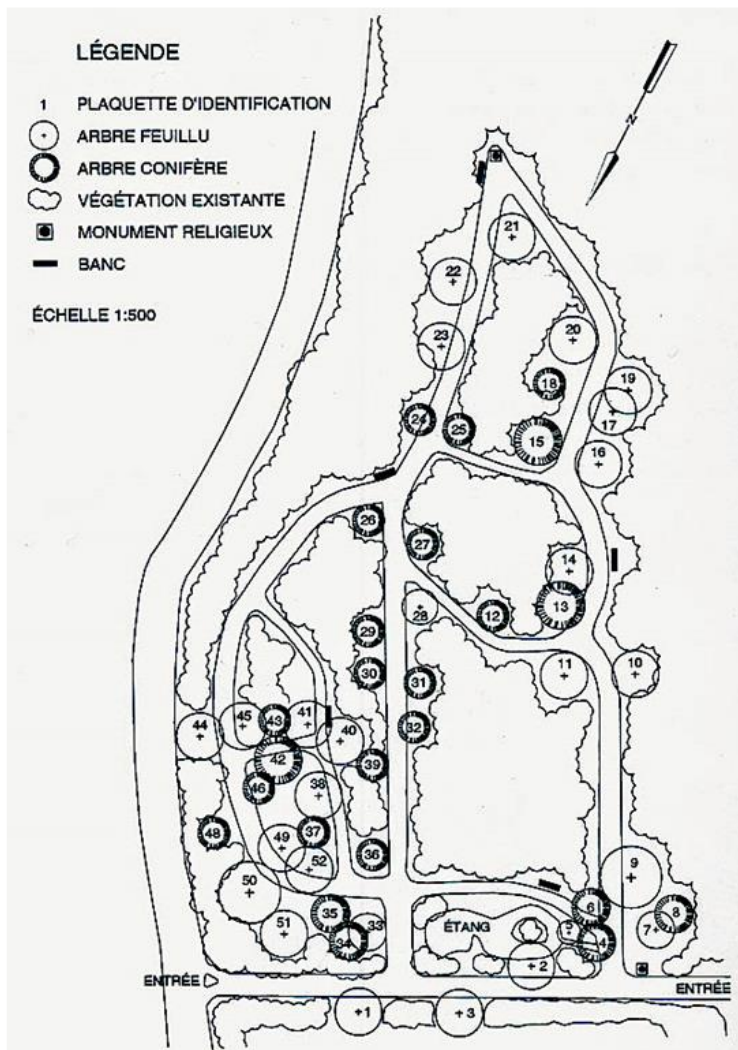
- Oui, récemment.
- Où habitait-il ?
- Au Collège Saint-Gabriel, sur la montagne, à Saint-Bruno-de-Montarville.
- Quelles généalogies possibles y a-t-il là ?

- Entre autres, la Confrérie des Frères de Saint-Gabriel, répond évasivement Dittmar.
- Quelqu'un en particulier ?
- Peut-être Louis-Marie Grignon de Montfort, le fondateur de la congrégation ?
- Hum... C'est plutôt loin dans le passé. Quelqu'un de plus contemporain, peut-être ?
- Qui d'autre ? hésite Dittmar, réfléchissant très fort... Frère Gabriélis... peut-être ?
- Connaît-on sa lignée ?
- Non.
- Cherchons autrement, suggère l'ami. À quoi s'intéressait Stein ?
- À la Franc-maçonnerie... entre autres choses.
- Quelles généalogies peut-on en tirer ?
- C'est à s'y perdre... vraiment.
- Stein était-il une personne cérébrale, au raisonnement très complexe ?
- Pas à ma connaissance. C'était un esprit plutôt pratique, terre à terre. Un esprit d'administrateur, du profil comptable.
- Je vois. Quelles étaient ses activités en fin de vie ?
- La gestion des fonds du Juvénat Saint-Gabriel.
- Quoi d'autre ?
- Il aidait beaucoup Frère Gabriélis à développer son jardin botanique, baptisé l'Arboretum Gabriélis³. Ce site compte 176 espèces d'arbres et arbustes, réparties en 36 catégories¹⁹⁰.
- A-t-on des documents à ce sujet ?

³ Suggestion : pour mieux suivre la démarche, consulter cette liste via ce lien : <https://arboretum8gabrielis.wordpress.com/biographie/> ; onglet 176 espèces.

— Pour nous aider, nous avons la liste de ces 176 espèces et des 36 catégories. Nous avons aussi un plan des 51 variétés les plus susceptibles de survivre à longue échéance¹⁹¹. Les spécimens y sont numérotés et positionnés. »

Dittmar fouille dans ses papiers et retrouve le croquis¹⁹².



Ils étudient le plan⁴, longuement et attentivement.

« Les numéros encerclés, ce sont des arbres.

- Oui... chaque arbre appartenant à une catégorie.
- Autrement dit... à une famille ! réalise Dittmar.
- Exactement ! La famille dont le premier indice fait référence est probablement une famille de botanique, s'encourage Germain.
- Stein aurait donc caché le coffret au pied d'un arbre ?
- C'est fort probable. Continuons notre réflexion.
- Ils relisent la charade :

La famille est importante !

- *Mon entrée est serrée, malgré mes pépins ;*
- *J'ai fait silence ;*
- *La fatigue me harasse ;*
- *J'ai appris.*

Je suis un enfant de cette famille.

- Dans une charade, chaque ligne se répond par une syllabe. Regardons d'abord la deuxième, apparemment la plus facile à déchiffrer : *J'ai fait silence.*
- Lorsqu'on fait silence, on se tait. Au passé, on s'est tu.
- « tu » serait la réponse ?
- Oui, je crois.
- La troisième ligne, maintenant.
- *La fatigue me harasse*
- Comment se sent-on lorsqu'on est fatigué ?

⁴ L'utilisation de ce croquis est autorisée par le responsable du site internet créé et maintenu par Frère **Oscar Bigras**, de la Congrégation des Frères de Saint-Gabriel.

- On se sent las. La troisième syllabe serait « la ».
- La dernière est « *J'ai appris* ».
- Si j'ai appris, c'est donc que je sais !
- Bravo !
- Les syllabes 2, 3 et 4, lorsque enchaînées, font « tulacé ».
- Parmi les 36 familles de la liste, seule « Bétulacées » correspond.
- C'est logique puisque la première syllabe « bé » réfère à « baie ».
- Vrai. Une baie, en termes nautiques, est une entrée serrée.
- Et la baie est aussi un fruit... qui contient des pépins... ce qui explique la première ligne.
- L'arbre qu'on recherche appartient donc à la famille Bétulacées.
- Bravo ! On a résolu le premier indice ! se réjouit Dittmar.
- En effet, tout concorde, confirme Germain.

La famille est importante ! **Bétulacées**

- *Mon entrée est serrée, malgré mes pépins ;* **Baie--Bé**
- *J'ai fait silence ;* **Tu**
- *La fatigue me harasse ;* **Las--la**
- *J'ai appris. Sais—Cées »*

Je suis un enfant de cette famille.

- D'après la liste des catégories, raisonne Dittmar, la famille Bétulacées compte les dix enfants suivants :
 - 50. Bouleau à feuilles de peuplier, *Betula*
 - 51. Bouleau jaune, *Betula Lutea* A.
 - 51. Bouleau à papier, *Betula Papyrifera* M.
 - 52. Aulne blanchâtre, *Alnus incana* A.
 - 53. Aune verte, *Alnus viridis* D.

54. Aulne glutineux, *Alnus Glutinosa* A.

55. Ostryer de Virginie, *Ostrya virginiana*

56. Noisetier de Byzance, *Corylus colurna*

57. Noisetier à long bec, *Corylus cornuta* A.

58. Charme de Virginie, *Carpinus carolin*

— L'indice numéro 2, espérons, permettra d'identifier l'enfant concerné, s'encourage Germain. »

Stimulés, ils attaquent maintenant le deuxième indice.

*Hop l'Amérique ! J'en suis au dixième état de ma généalogie.
Doublement pure ! Quelle Veine !*

« Quel charabia ! se fâche Dittmar. On n'y arrivera jamais.

— Gardons confiance. Réfléchissons.

— On sait maintenant que l'Arboretum contient dix espèces d'arbres dans la famille Bétulacées.

— L'une d'elles fait-elle penser à l'Amérique.

— Oui... En fait il y en a deux : le numéro 55 Ostryer de Virginie et le numéro 58 Charme de Virginie.

Les deux amis consultent de la documentation sur les États-Unis.

— La Virginie est le dixième État américain. Voilà le sens de cette ligne. La lettre V a même été écrite plus grosse et en caractère gras dans le mot *Veine* pour la faire ressortir.

— Mais pourquoi « doublement pure » ? Est-ce aussi un clin d'œil à la pureté de la Franc-maçonnerie.

— Indirectement, peut-être. Réfléchissons.

Les deux comparses se creusent la tête un long moment.

— J'ai trouvé ! s'exclame Germain. C'est l'arbre numéro 55 dans la liste parce que son nom complet *Ostryer de Virginie* (*Ostrya virginiana*) comprend le mot *virgin* deux fois ! Donc doublement pure.

— Référons-nous au plan.

— Malheureusement, le numéro 55 n'existe pas ! »

Refusant de s'abandonner au découragement, ils poursuivent leur analyse.

En fouillant dans les documents disponibles, ils découvrent que l'arbre 55 (*Ostryer de Virginie*) possède un spécimen dans le plan.

« L'*Ostryer de Virginie* est planté au site 22 de l'Arboretum⁵. Cette plaquette le confirme⁶.



⁵ L'utilisation de cette image est autorisée par le responsable du site internet créé et maintenu par Frère **Oscar Bigras**, de la Congrégation des Frères de Saint-Gabriel.

⁶ Source : <https://arboretum8gabrielis.wordpress.com/1275-2/22-ostryer-de-virginie/>

- Le nom anglais de cet arbre est American Hop – Hornbeam, ce qui explique aussi les deux premiers mots de l'indice : *Hop l'Amérique !*
- Fantastique ! s'enthousiasme Dittmar, cette logique concorde.
- *Hop l'Amérique ! J'en suis au dixième état de ma généalogie. Doublement pure ! Quelle Veine !*
- Et comme par hasard, la lettre V dans Veine est la 22e lettre de l'alphabet.
- Plutôt une coïncidence qu'un lien direct, à mon avis.
- Allons constater sur place le numéro 22. »

Dès le lendemain matin, les deux compères partent de Montréal et se rendent sur le Mont Saint-Bruno, à quelque 25 kilomètres de là, sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent.

À leur arrivée, ils montent jusqu'au Collège Saint-Gabriel, empruntent le sentier sur la droite puis suivent l'allée principale, à gauche de l'étang. L'arbre numéro 22 est situé tout au bout, sur le côté gauche.

Stupéfaits, ils se regardent :

« C'est bien celui-là ! Comme sur la plaquette ! s'exclame Dittmar, surexcité.

- J'ai apporté un couteau pour creuser.
- L'indice ne doit pas être bien creux, par respect pour le site et pour ce que cet arbre représente. »

Effectivement, quelques minutes suffisent pour découvrir à quelques centimètres du pied de l'arbre, un petit écrin de fer-blanc.

Fébrilement, Dittmar l'ouvre et y trouve un billet contenant ces mots *Bel effort... mais ce n'est pas terminé...* et l'expression suivante :

rBG1rgip3

Décontenancé et furieux, Dittmar tape du pied.

« Damnation ! Quel mystère ! Jamais je ne retrouverai ce coffret si précieux pour l'avenir de l'Ordre.

- Il ne faut pas se décourager, le calme son ami.
- Il faut réfléchir encore... et encore. »

Exercice particulièrement ardu. La formule *rBG1rgip3* les obsède plusieurs semaines. Ils permutent chaque caractère de cette anagramme apparemment insoluble. Ils décortiquent chaque lettre et chaque chiffre, y cherchant un sens sacré.

Leur réflexion les ramène aux mythologies grecque, romaine et égyptienne. Ils fouillent profondément les concepts de la Franc-maçonnerie et de l'Ordre Illuminati. Ils analysent les dieux de l'Égypte antique. Toute logique y passe. Aucune fantaisie n'est négligée.

« Il faut abandonner, capitule Germain.

- Non, pas encore, résiste Dittmar. Nous examinons le problème dans de mauvaises directions. Revenons à un raisonnement de base.
- Stein a semé ce deuxième indice qui doit logiquement conduire à un autre emplacement sur le terrain du Collège Saint-Gabriel.
- En effet, logiquement il n'a pas à se déplacer ailleurs, que ce soit à Montréal ou ailleurs en Montérégie. Il travaille ici. Il habite ici. Il ne connaît, à vrai dire, rien d'autre.
- Il est franc-maçon de la Grande Loge du Québec, à Montréal, ne l'oublions pas.
- Certes, mais la plus forte probabilité est qu'il a caché le coffret à quelque part sur le Mont Saint-Bruno.
- Qu'y a-t-il d'autre d'importance ici, à part l'Arboretum ?
- Le Collège lui-même, évidemment.
- Oui mais au moment de cacher le coffret, il risque d'être découvert par un confrère ou un élève.
- J'opte plutôt pour un endroit secret, extérieur à la bâtisse.
- Il y a des sentiers... et cinq lacs.
- Les lettres ne correspondent pas au nom des lacs : Lac du Moulin, Lac Seigneurial, Lac des Bouleaux, Lac à la Tortue, lac des Atocas¹⁹³.

- Peut-être le Lac des Bouleaux à cause du B de *rBG1rgip3* ?
- Possible, mais c'est environ deux kilomètres des deux premiers indices. Cherchons d'abord plus près. Qui y a-t-il d'autre ?
- Il y a aussi le cimetière des Frères de Saint-Gabriel.
- Tiens... Tiens... c'est peut-être une piste. Examinons l'indice ! lance l'ami, animé d'une nouvelle flamme.
- Je crois que certaines lettres et chiffres ont pu être permutés, afin de nous embêter davantage.
- Je crois avoir trouvé une partie de la réponse, dit Dittmar.
- Ah oui ?
- Si l'on joint les trois lettres écrites en italique dans la formule *rBG1rgip3*, on obtient RIP (Requiescat In Pace), ce qui confirmerait l'hypothèse du cimetière.
- Bonne déduction ! répond l'ami, impressionné.
- Les lettres majuscules BG sont peut-être les initiales d'un défunt.
- Pas moyen de le savoir. Aucune liste des sépultures n'est disponible.
- Il faut aller sur place pour tenter de comprendre. »

Ils se rendent au cimetière.

Le cimetière de la congrégation des Frères de Saint-Gabriel situé au Mont Saint-Bruno occupe 1 873 mètres carrés.

Il y a 227 personnes ensevelies dans le cimetière, dont 217 Frères de Saint-Gabriel¹⁹⁴ provenant du Canada, de France, des États-Unis et d'Espagne.

Les deux chercheurs lisent chaque pierre tombale... en vain. Aucune d'elles ne porte les initiales BG.

Décus, ils s'assoient à l'entrée du lieu sacré, le dos appuyé à la clôture. Soudain un éclair brille dans les yeux de Dittmar. Il se lève brusquement et pointe l'une des dalles de la première rangée.

« Là, Germain ! La troisième tombe de la première rangée, à gauche !

— Oui... Et alors ?

— As-tu lu le nom du défunt ?

Germain s'approche pour bien lire.

— *Gérard Bertrand*. On cherchait par le prénom alors que l'indice réfère au nom de famille d'abord.

— Le reste de l'indice s'explique : 1r pour première rangée ; g pour section de gauche ; 3 pour la troisième sépulture.

— Tout concorde ! L'indice *rBG1rgip3* est donc résolu ! Enfin ! Vite allons voir. »

Excités comme des écoliers au premier jour des vacances estivales, ils s'agenouillent devant le monument funéraire.

— Encore ici, l'indice devrait être relativement en surface, par respect pour la dignité de l'endroit. »

Avant de décider de creuser, ils examinent soigneusement le monument. Après quelques minutes, Germain découvre une inscription gravée en petits caractères à l'arrière de la pierre.

Tes efforts restent vains ! Seul un saccage me découvrira !

« Enfer ! jure Dittmar. Ce salaud s'est foutu de nous. C'est la formule de vengeance qu'il a trouvée ! Maudit Stein. Le coffret restera introuvable à jamais ! »

Navré, Germain ne répond rien. Il tapote l'épaule de son compagnon, lui signifiant que la partie est perdue et qu'ils n'ont plus rien à faire dans ces lieux.

Nerveux d'avoir à annoncer à son mentor la disparition du coffret Illuminati, Ulrich Dittmar se présente au pénitencier, en cette fin d'année 1935.

« Rudolf. J'ai une mauvaise nouvelle. Le coffret reste introuvable.

— Mais Stein avait laissé des indices.

— Oui, et avec l'aide de Germain, un adepte sûr, ces indices, bien que tordus, ont été élucidés au prix de longs et pénibles efforts.

- Et alors ?
- Ces indices mènent à une impasse.
- Une impasse ?
- Oui. Stein s'est joué de nous. Son dernier message, trouvé au cimetière des Frères de Saint-Gabriel sur le Mont Saint-Bruno disait *Tes efforts restent vains ! Seul un saccage me découvrira !*
- De quel saccage fait-il référence ? La guerre mondiale qui s'annonce ?
- Je n'en sais rien.
- C'est une catastrophe ! déplore Kellermann, se prenant la tête à deux mains. Je ne peux rien faire, emprisonné ici pour encore presque sept ans.
- Désolé, mais je ne vois vraiment pas ce qu'on peut faire de plus.
- Ma mission est anéantie. Le secret d'Adam Weishaupt restera inconnu à jamais. Comme si ce n'était pas suffisant, toute l'information que j'ai accumulée depuis toutes ces années est consignée en langage codé dans ce coffret. Tout ça est perdu.
- Au moins, nos ennemis en seront aussi privés. »

Kellermann est inconsolable.

XXVIII

Un jour de juin 1939, au pénitencier de Sainte-Anne-des-Plaines, un revirement se produit dans l'existence routinière de Rudolf Kellermann. Il est rendu à 61 ans.

« Kellermann, prends tes affaires et débarrasse la place », lui jette crûment le gardien chef de l'établissement.

Le bagnard s'exécute en silence, intérieurement heureux de recouvrer sa liberté, sans le démontrer. Pour bonne conduite, il a purgé huit ans de sa peine de dix ans. Ce qui ne l'a pas empêché de manœuvrer sournoisement, en prison, pour le mouvement Illuminati. Il a même pu recruter des membres importants du monde interlope de la région de Montréal, son ami Stroman contribuant en ce sens à hauteur de 200 membres.

Son épouse et son fils l'attendent à la sortie.

« Quel soulagement de quitter cet endroit et de retrouver mes proches. Tu m'as manqué » murmure-t-il à l'oreille de sa femme en l'enlaçant.

Celle-ci ne réagit pas, reste de glace. Elle n'a toujours pas digéré que son mari ait ruiné sa carrière de financier en raison de son implication au sein d'une organisation considérée comme criminelle.

Plus personne ne voudra l'embaucher, encore moins dans un poste prestigieux.

Ses agissements insensés la condamnent, elle et son fils, à une existence précaire. Elle craint que son mari ne retombe dans des magouilles. Cette situation instable mine sa santé et son équilibre psychologique, lui causant même occasionnellement des crises de panique.

Le lendemain, dès que Henry s'absente pour l'école, Hannah rassemble son courage, tel un avare qui regroupe son magot, et questionne son mari.

« Rudolf, que comptes-tu faire maintenant ? demande-t-elle d'un ton mi-inquiet mi-fâché.

- Eh bien, je vais rechercher un nouvel emploi.
- Penses-tu vraiment dénicher un travail valorisant et rémunérateur avec ton passé d'emprisonnement ?
- J'ai des contacts. Ça ne m'inquiète pas.

- Moi si, ça me préoccupe. Qui sont ces contacts ? Des compagnons de pénitencier ? lance-t-elle ironiquement.
- Ne te mêle pas de mes affaires. Je sais ce que je fais.
- Oui, évidemment ! Et vois où ça nous a menés !
- Tu es très dure à mon endroit, déplore-t-il. Laisse-moi une chance de me refaire.
- Te refaire avec des bandits ?
- Tu ne connais pas mes relations. Tu n'as pas à juger.
- Et notre fils ? Que va-t-il devenir ? As-tu pensé à lui un peu ? Tu as eu huit ans pour y réfléchir. Il était encore mineur quand ils t'ont enfermé.
- Grâce à toi, il a pu poursuivre ses études. Je l'apprécie. Il a choisi la comptabilité et la finance. Ce sont des secteurs toujours très en demande.
- Mais avec le nom qu'il porte, il traînera cette tache toute sa vie, par ta faute, crache-t-elle.
- Il saura se défendre et foncer dans la vie. »

Ces entretiens houleux ont cours de façon répétée entre les deux conjoints.

Henry, leur fils, n'y assiste pas mais il sent bien l'animosité qui s'est installée depuis longtemps entre ses parents.

En effet, ce climat de conflit ne date pas d'hier. À ses yeux, il n'y a jamais eu d'amour sincère entre ces deux êtres. Il a été élevé dans l'ambivalence.

D'un côté il admire son père dans son élévation sociale et sa carrière de financier à haut niveau, bien qu'il déplore les fraudes dans lesquelles il a manœuvré. D'autre part, il voue un grand respect à sa mère de l'avoir bien éduqué en l'absence de son père, sans jamais le critiquer ouvertement devant lui.

En matière de finance, Henry demande conseil à son père de plus en plus fréquemment. Ce rapprochement naturel ne plaît pas à la mère. Elle craint que cette familiarité, voire intimité grandissante, ne vienne altérer le jugement et le chemin de carrière de son fils.

Un soir, elle surprend une conversation secrète entre les deux hommes de sa vie. Se collant l'oreille à la porte, elle entend ceci :

« Hé Henry, on ne peut plus être amis.

— Comment ça ?

— Le Canada a déclaré la guerre à l'Allemagne.

— Et alors ?

— Tu es du côté des ennemis.

— Nullement, voyons !

— Tu es allemand.

— Non. Je suis canadien. Je suis né ici.

— Tes parents sont allemands.

— Ils sont citoyens canadiens, tout comme moi.

— Mais ils sont nés en Allemagne.

— Oui mais ça n'en fait pas des nazis.

— On verra... ça reste à prouver... »

C'est l'entretien que rapporte Henry Kellermann à son père.

Le Canada déclare la guerre à l'Allemagne, le 10 septembre 1939. Inconfortable à la pensée d'un enrôlement obligatoire que pourrait décréter incessamment le gouvernement canadien, Maurice Duplessis déclenche des élections générales au Québec. La conscription en est effectivement le thème principal.

Duplessis perd son pari. Sa stratégie échoue¹⁹⁵. Le 25 octobre 1939, le gouvernement libéral d'Adélard Godbout l'emporte devant l'Union Nationale de Duplessis. Les électeurs étaient déçus de la performance de Duplessis. Godbout a promis qu'aucun Québécois ne s'enrôlera contre son gré.

Le déclenchement de la guerre perturbe le fils du leader Illuminati. Jeune adulte, âgé de 22 ans, il se sent isolé, renié par son groupe d'amis. Rudolf, lui aussi, est bouleversé par la guerre, tergiversant sur ses conséquences. Il craint que Hitler, dans sa mégalomanie, entraîne l'Allemagne à sa

perte. Par contre, il appuie Hitler de foncer dans sa cause d'hégémonie, cause alignée sur l'ambition Illuminati.

Henry, fortement préoccupé par la guerre, hésite sur la décision à prendre.

Dois-je m'enrôler ou non ?

Il jongle avec ce dilemme, tel un boulet dans un balancier frappant ses tempes... gauche... droite... gauche... droite. Il en perd l'appétit... et le sommeil. À bout d'énergie, il se confie au paternel.

« Papa, mes amis songent sérieusement à s'enrôler. Ma première idée est d'en faire de même.

- Je comprends ton émoi, mais la conscription n'est pas obligatoire... en tout cas pas encore.
- Je sais.
- Quoi qu'il en soit, tu ne peux pas te battre contre ta mère patrie.
- Ma mère patrie, c'est le Canada. N'oublie pas ta terre d'accueil.
- Pense plutôt aux enjeux de la guerre.
- Que veux-tu dire ?
- Henry, il faut un changement radical dans le mode de fonctionnement de la société. Il faut définir et mettre en place un seul gouvernement mondial, dirigé par des gestionnaires aguerris et sensibilisés aux besoins des populations. Un grand nombre de pays sont dirigés par des dictateurs qui ne pensent qu'à s'enrichir personnellement. Même les pays soi-disant démocratiques favorisent l'enrichissement d'une élite complice à leur réélection. C'est la population de tous ces pays qui est ignominieusement exploitée et appauvrie. Il faut que ça cesse.
- Comment ? Par la guerre qui s'amorce ?
- L'Allemagne, dirigée par Hitler, vise l'unification planétaire.
- Par des massacres et le génocide des juifs.
- Il veut épurer la race aryenne, notre race.
- Mais que reproche donc Hitler aux juifs ?

- Dans son livre *Mein Kampf*, rédigé en prison, Hitler établit la hiérarchie des races. Après les Aryens, viennent les Latins, les Slaves, les handicapés, les homosexuels, les Tsiganes et, à l'échelon le plus bas les juifs, considérés comme des parasites.
- C'est raciste et criminel ! Il n'existe aucune preuve scientifique de la domination d'une race sur les autres. Tous les hommes sont égaux.
- Les juifs ont usurpé des territoires.
- Ils ont plutôt cherché une terre d'accueil.
- Il faut comprendre la montée du nazisme en Allemagne. C'est en réaction à l'injustice que Hitler a fondé un parti de travailleurs en 1920. Il a été emprisonné pour ça.
- Quelle injustice ?
- Le traité de Versailles, en 1919, a privé l'Allemagne de l'Alsace et de la Lorraine au profit de la France en plus de ses autres colonies.
- Mais c'est en représailles de la menace qu'il a alors fait peser sur l'humanité.
- Hitler est un sauveur.
- Hitler est un monstre. Je veux m'enrôler pour le combattre, l'empêcher de tout détruire.
- N'oublie pas que Hitler est la voix démocratique de son peuple. Il a été élu en 1932.
- Démocratie et nazisme ne vont pas ensemble.
- En t'enrôlant, continue son père, tu irais à l'encontre des principes pour lesquels je me suis battu toute ma vie.
- Mais Hitler est diabolique.
- Hitler est excessif mais il n'est pas éternel. De plus, il est encadré par des officiers capables de restreindre sa capacité d'intervention.
- Plusieurs en doutent.
- L'Ordre Illuminati mettra fin aux guerres et aux injustices. Il faut unifier le pouvoir pour sauver le monde.

- Ça m'apparaît idéaliste, impossible à mettre en place.
- Il faut y croire et travailler dans ce sens. Pour le moment, je dois rester discret sur mon appui Illuminati à l'Allemagne nazie. Je vis au Canada et je détiens la citoyenneté canadienne mais je ne peux risquer de contribution directe à l'effort de guerre nazi. Au lieu de t' enrôler, joins-toi à notre Ordre Illuminati. Tu contribuerais ainsi à rendre le monde meilleur et plus uni.
- Il n'en est absolument pas question ! se rebiffe Henry. Tu as été arrêté, jugé et emprisonné pour appartenir à cette société secrète.
- Le mouvement Illuminati est injustement décrié.
- Pourquoi, alors, cette organisation doit-elle se cacher ?
- Les religions, surtout celle des jésuites, y voient une diabolisation de la société. Nos membres sont recherchés, épiés, menacés, sans aucune preuve de criminalité.
- Mais toi, pour te condamner, ils devaient avoir des preuves, non ?
- Mes ennemis ont forgé des preuves. Les juges se sont laissés bernier, heureux et soulagés de trouver un coupable... un bouc émissaire ! »

Hannah est terrifiée d'entendre ces horreurs. Son fils, son unique enfant, risque d'être aspiré par le souffle Illuminati. Tout ça à cause de son mari, ce père indigne.

Mon fils est impressionné, intimidé par son père. Va-t-il tomber dans son piège... et devenir Illuminati à son tour ? Saura-t-il y résister ou flanchera-t-il ? Je ne peux pas laisser faire ça !

Hannah s'oppose carrément à la guerre mais elle comprend que Hitler doit être vaincu. À contrecœur, elle comprend aussi que son fils doit s' enrôler.

Réalisant la fin de l'entretien, Hannah s'éloigne furtivement, l'âme en bataille. Ses doutes s'amplifient. Son mari tend sa toile insidieuse autour de son fils.

Elle est au comble du désespoir. Elle se doit de réagir, d'intervenir, pour le salut de son unique rejeton.

Profitant de l'absence de Henry, elle fait irruption dans le bureau de son mari.

« J'ai entendu votre conversation !

— Et alors ? s'impatiente Rudolf.

— Ne fais pas l'innocent. Tu sais très bien à quoi je réfère.

— Explique-toi. Je ne te suis pas du tout.

— Tu veux qu'Henry joigne ton organisation criminelle Illuminati.

— Que dis-tu, se fâche Kellermann ? Ce n'est pas criminel, c'est visionnaire !

— Tu tentes de corrompre notre fils. Je ne te le pardonnerai jamais !

Sur ce, elle tourne les talons et se dirige vers la porte.

— Attends ! Je vais t'expliquer une fois pour toutes.

— Inutile ! Moi, tu ne me corrompras pas ! Je vois clair dans tes manigances diaboliques.

— Ne fais pas de démarches compromettantes, je t'en prie. Je ne veux pas retourner en prison ! »

Elle sort en claquant la porte.

Les semaines qui suivent se passent dans une atmosphère lourde, dénuée de toute communication constructive. Hannah entretient la maison, vaque à ses occupations communautaires et ignore froidement son mari.

Elle continue son bénévolat dans la Ligue du Sacré-Cœur, auprès des femmes en situation difficile. La mort du Père Bauer lui brise le cœur. Elle se sent investie de la mission de continuer l'œuvre de son mentor, à la mémoire du disparu. Cette activité est comme un baume sur son cœur endolori, comme une oasis dans son désert conjugal. Elle se sent de plus en plus coincée dans une impasse. Elle échafaude plan après plan, sans issue positive.

Ses rapports avec son mari se limitent à la base, soit les repas et l'entretien élémentaire de la maison. Cet homme devient un étranger dans sa vie... voire un ennemi. Quelle image pathétique ! De son côté, ce dernier n'a pas envie d'entreprendre une discussion stérile qui ne pourrait qu'envenimer la situation familiale.

De taciturne, Hannah devient névrosée... à la limite du déséquilibre psychologique... jusqu'au moment fatidique d'application d'un plan mûri.

Un soir, au souper, Hannah, déterminée, à la froideur d'un automate, verse une drogue dans l'assiette de son mari. Une heure plus tard, il lui dit se sentir très las et l'avise qu'il va se coucher pour la nuit. Rapidement, il s'endort d'un profond sommeil. Henry est absent pour quelques jours, logeant au Collège Saint-Gabriel.

Vers minuit, profitant de la torpeur de son mari, Hannah s'empare d'un long couteau de cuisine et s'approche du lit.

Tu ne feras plus de mal à personne avec tes idées sataniques. Tu ne corrompras pas notre fils... mon fils. Je te hais de tout mon être !

En finissant ces paroles, elle lui enfonce le couteau directement dans le cœur. Kellermann rend l'âme après un long spasme.

Comme ivre, Hannah se rend dans la cave. Elle retrouve un contenant de kérosène qu'elle avait soigneusement dissimulé. Elle en verse un peu à quelques endroits et y met le feu. Une fois certaine que l'incendie se propagera dans toute la maison, elle remonte dans la chambre et se couche aux côtés du cadavre. Elle sort un petit flacon de sa poche, l'ouvre et l'ingurgite d'un trait. Le poison, du cyanure, fait effet rapidement. Secouée de convulsions létales, Hannah quitte ce monde, satisfaite du devoir ultime accompli.

À ma façon, je contribue à sauver le monde ! Ce fut sa dernière pensée.

Au Collège Saint-Gabriel, le directeur des études est atterré. Seul dans son bureau, il masse son front tendu. Ses tempes tambourinent, à l'image d'une grêle sur une vitre. Il appréhende le devoir pénible qu'il s'apprête à accomplir.

On frappe à sa porte.

« Entre, mon Fils. Assieds-toi. »

Timidement, Henry Kellermann s'avance et prend place, inquiet. À 22 ans, c'est maintenant un jeune adulte sérieux, à la fin de ses études.

« J'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre.

Henry, le cœur serré, peine à respirer. Son visage rougit.

— C'est au sujet... de tes parents.

— Mes parents ?

— Oui... Il y a eu une tragédie.

— Une tragédie, dites-vous ?

— Oui. Un incendie a... ravagé la maison familiale. C'est une perte totale.

— Mes parents, eux ?

— Tes parents... malheureusement... n'ont pu être sauvés.

— Ils sont...

— Oui... décédés. Mes sincères condoléances. »

La gorge serrée, Henry est incapable de parler.

Le directeur se lève et tente de réconforter le jeune homme en plaçant ses mains sur ses épaules. Les paroles deviennent inutiles.

« Comment... Comment est-ce arrivé ? demande Henry après plusieurs minutes de silence.

— L'enquête conclut à un accident... probablement une fuite de gaz.

Henry enfouit son visage dans ses mains et s'abandonne aux sanglots.

— Tu dois nous quitter incessamment, mon fils, prends soin de toi.
Que Dieu t'assiste dans la vie. »

Désabusé, anéanti par la perte de ses parents, Henry s'enrôle et rejoint ses amis parmi les 7 500 volontaires embarqués au début de décembre 1939¹⁹⁶. Le groupe s'embarque pour la Grande-Bretagne.

Lors d'un raid de son peloton, il est blessé par un éclat d'obus. Il est rapatrié. Sa jambe droite est amputée.

La perte de ce membre représente, pour lui, la marque honteuse de l'Ordre Illuminati dans sa vie. Cette organisation maudite a eu raison de son père... et de sa mère.

Désormais, il compte mettre ce douloureux passé derrière lui. Un avenir meilleur, assaini, se présente devant lui. Il est déterminé à se lancer dans une carrière en finance... loin des ornières boueuses tracées par son père.

Le 14 juin 1940, l'armée allemande occupe Paris. Quatre jours plus tard, King annonce la conscription obligatoire au Canada¹⁹⁷.

XXIX

Les Frères de Saint-Gabriel poursuivent l'essor de leur congrégation à Saint-Bruno-de-Montarville¹⁹⁸.

En 1945, à la fin de la guerre, le juvénat accueille 96 élèves. Le Cercle des jeunes naturalistes s'épanouit. À l'automne, une grande patinoire extérieure est construite.

Les créations continuent l'année suivante. Un monument est érigé dans le Bosquet Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus. Les installations sportives extérieures s'agrandissent d'un court de tennis et d'un de badminton. En décembre, la Radio Juvénat commence sa diffusion.

En juin 1948, le monument de Notre-Dame de la Salette et Le chemin du Rosaire sont bénis par Mgr Forget.

En septembre 1952, la première rentrée scolaire de l'École Saint-Bruno accueille 42 élèves répartis en deux classes. Le nombre d'inscriptions grimpe à 314 à l'automne 1959.

En 1953, une confiserie occupe le sous-sol du Juvénat.

En août 1954, Mgr Coderre bénit la grotte dédiée à Notre-Dame-de-Lourdes. Cette grotte contient une statue de la sainte, un autel de granit, une balustrade de fer forgé, une table de communion et une chaire.

En 1955, à la Villa Grand-Coteau, la cabane à sucre décline. L'année suivante est fondé le Corps de cadets. Il existera jusqu'en 1961. En 1958, c'est au tour du Corps de clairons de voir le jour.

En 1954, quinze longues années ont passé depuis la mort de Rudolf Kellermann. Ulrich Dittmar, son fidèle ami dans l'aventure Illuminati, ne s'est jamais remis complètement de cette lourde perte dans sa vie.

Depuis sa sortie de prison, en 1925 à l'âge de 51 ans, il survit tant bien que mal dans le monde journalistique, produisant à la pige quelques reportages et articles jusqu'à son retrait en 1939, après la disparition de Rudolf.

L'échec de la récupération du coffret Illuminati, à la fin de 1935, l'a brisé.

C'est la faute de Stefan Stein, cet ami franc-maçon de longue date. Comment a-t-il pu être aussi odieux ? Nous amener dans une impasse après nous avoir accablés d'indices complexes... inutilement.

Solitaire, renfermé, il entretient son passé comme un jardin secret où les mauvaises herbes – les souvenirs négatifs – prennent le dessus sur les plantes saines. Il traîne son échec Illuminati comme un bagnard son boulet.

La nostalgie l'incite à se rendre fréquemment sur le Mont Saint-Bruno. Il erre sur les sentiers des lacs et dans l'Arboretum Gabriélis, en quête d'un réconfort inaccessible. C'est lors d'une de ses évasions, au printemps 1954, qu'il glisse sur une plaque glacée et paralyse.

Il décède deux mois plus tard, à l'âge de 80 ans. Frère Gabriélis, touché par ce triste destin, prend en charge l'organisation de funérailles sobres.

En 1959, au Collège Saint-Gabriel, la confrérie vit un moment difficile. Depuis trois jours des vigiles se relaient au chevet de Frère Gabriélis, cet ami tant estimé.

La maladie l'a rendu squelettique. Depuis les douze dernières années, un gros ulcère au duodénum nourrit ses douleurs.

Ses compagnons, en prières, l'accompagnent dans ce dernier périple. Chacun, à tour de rôle, lui prend la main, laissant échapper des larmes sur sa peau desséchée.

Après une longue agonie de 24 heures, toujours pleinement conscient, il expire un peu avant minuit, en ce 7 décembre, emporté par une tumeur cancéreuse à la gorge.

Toute son existence, il a bravé les pronostics médicaux qui le condamnaient à une mort prématurée. Il aura résisté 73 ans.

La chambre du défunt est comme enveloppée d'une aura spéciale. Après un moment de silence respectueux, les Frères livrent leurs impressions sur ce compagnon si précieux.

« Sa santé s'est mise à décliner rapidement, déclare le frère directeur.

— Il faut dire qu'il a toujours été malade, ajoute un autre.

— Même dès l'âge de vingt ans son espérance de vie était plutôt brève.

- Quoi qu’il en soit, il a mené une existence exemplaire, renchérit le directeur. Son enseignement était dynamique, étoffé et concret. Il motivait ses élèves à examiner les spécimens d’animaux et de plantes qu’il apportait en classe.
- Il était féru de botanique, dit le Frère Maxime Bergeron¹⁹⁹. Que dire de son arboretum ! Quelle belle réalisation ! Il s’y est consacré sur près de trente ans. J’ai eu la chance de l’aider dans ce merveilleux projet,
- Et n’oublions pas ses études sur les Montérégiennes²⁰⁰, dit un autre.
- Je me souviens aussi des nombreux discours officiels qu’il a rédigés pour nous !
- Pas question de rester oisif, malgré son retrait de l’enseignement en 1932. Autodidacte discipliné, il lisait beaucoup et continuait d’apprendre sur les sciences naturelles. Il était heureux d’être consulté en matière de botanique et de faune. Ses réponses étaient toujours claires et complètes.
- Son musée des sciences naturelles, ici au Collège, est une grande fierté pour notre communauté, conclut le directeur. »

Les années passent. Le site des Frères de Saint-Gabriel, sur le Mont Saint-Bruno, vit un triste déclin.

Le Juvénat Saint-Gabriel, datant de 1925, voit sa clientèle diminuer chaque année en raison du manque de ferveur religieuse.

À compter de 1952, les frères ont pris charge de l’enseignement à l’école du village de Saint-Bruno. Ils y seront jusqu’en 1960²⁰¹.

En 1966, le Juvénat Saint-Gabriel devient un collège privé accueillant aussi des externes. Les frères conservent toutefois la direction de l’établissement, y poursuivant leur enseignement²⁰².

En 1972, le musée de sciences naturelles est vendu pour la somme de 4 000 \$. Le Collège Saint-Gabriel est loué à la Commission scolaire de Chambly.

En 1975, le gouvernement achète le Collège, le reste de la ferme Villa Grand-Coteau ainsi que les vergers, l'ancien juvénat, les terrains et les boisés. Les Frères ne conservent que leur cimetière.

Pendant plusieurs années, le lieu entier est laissé à lui-même : l'arboretum, le verger, le cimetière des frères, le chemin de croix, la grotte de Lourdes.

En 1976, la vente de la propriété des Frères au gouvernement du Québec a entraîné l'abandon de l'Arboretum Gabriélis, le fameux jardin botanique à proximité du Collège. Des fonds ramassés ont été versés au gouvernement pour son entretien et la mise en valeur de 52 espèces d'arbres et d'arbustes qui ont résisté aux années de capitulation.

La déchéance des lieux se poursuit... irrémédiablement... comme une lente maladie dégénérative. En 1978, la loque américaine²⁰³, une infection bactérienne, détruit les ruches.

La cabane à sucre ainsi que plusieurs petits bâtiments de la Villa Grand-Coteau périclitent à leur tour.

La confiserie ferme en 1979.

Finalement, en 1982, les dix derniers frères quittent la Villa Grand-Coteau.

Tout n'est pas encore perdu. En 1986, un comité de citoyens s'engage à restaurer l'Arboretum Gabriélis. Leur proposition fait son chemin...

XXX

Quatre ans plus tard, 12 novembre 1990²⁰⁴, le gouvernement du Québec tient une réunion ministérielle extraordinaire pour débattre du sort du Collège Saint-Gabriel.

D'entrée de jeu, Jacques Robert, ministre des affaires culturelles, prend la parole.

« Cet édifice n'a plus d'âme ! Le site est désert et à l'abandon. Il n'y a plus d'élèves, ni d'enseignants. Les Frères de Saint-Gabriel l'ont quitté depuis plusieurs années.

- Pourquoi ne pas en faire un centre écologique international tel que suggéré par l'architecte Hélène Bourque ? demande un élu,
- Peine perdue, persiste le ministre Robert. Cet édifice ne mérite pas d'être classé dans notre patrimoine. Il tombe en décrépitude !
- Je suis convaincue que le bâtiment peut être recyclé, affirme Lucienne Robillard, députée de Chambly. Je propose une étude de faisabilité !
- Non ! Non et Non ! s'objecte vigoureusement Robert. Ce bâtiment est dangereux. Il faut le détruire sans délai !
- Mais pourquoi tant d'empressement ? s'impatiente un autre ministre.
- On m'a rapporté qu'une adolescente, il y a trois jours à peine, est montée sur le toit de l'école, a chuté et s'est blessée au dos²⁰⁵. Les journaux locaux en ont fait grand bruit.
- Il faut d'abord en discuter avec la municipalité, propose une autre voix.
- Il n'en est pas question ! maugrée Robert. Des discussions futiles et interminables vont s'étirer sur des mois. Le débat est clos ! J'annonce la démolition du Collège ! »

Plus personne n'ose riposter. Le sort en est jeté.

Le comité de citoyens, formé pour préserver l'Arboretum Gabriélis, se mobilise aussi pour rénover le vieux collègue. Mais le ministre Robert, impitoyable, devance leur recours.

Quatre jours après le débat gouvernemental, un bruit inhabituel vient perturber la tranquillité des abords du Collège Saint-Gabriel. Un frère, l'un des derniers récalcitrants, en marche de réflexion, voit apparaître une grue mécanique et des ouvriers.

Une énorme boule de démolition, lugubre comme un astre caché, pend au sommet du bras de fer.

Le monstre d'acier, menaçant comme un prédateur insoupçonné, s'approche du bâtiment. Sans tarder, l'assaut est donné à ce symbole sacré.

« Mais que faites-vous ! crie le religieux, désespéré, agitant frénétiquement les bras, tel un sémaphore en panique. Sa protestation est éteinte par les grognements de la bête et le gong apocalyptique de la boule meurtrière.

Le frère veut se précipiter devant l'engin mais un ouvrier l'empêche d'approcher davantage.

« C'est un sacrilège ! Vous n'avez pas le droit, proteste-t-il.

- Nous avons un permis officiel en bonne et due forme, lui répond l'homme. Il lui tend un document.
- C'est un avis gouvernemental qui ne peut pas remplacer un permis conforme de la Ville de Saint-Bruno !
- Il est un peu tard pour vous objecter. On a reçu l'ordre formel de démolir la bâtisse. Éloignez-vous... sinon j'appelle la police ! »

Ahuri, désemparé, abasourdi, l'ecclésiastique assiste, impuissant, au macabre spectacle. Quelques promeneurs, attirés par le bruit, assistent, bouche bée, à l'opération funeste.

La boule de démolition résonne douloureusement dans le cœur du frère, désarmé devant cette attaque. Chaque coup le frappe au cœur, comme un rappel de chaque frère décédé à servir la noble cause de la Congrégation de Saint-Gabriel.

Les autres spectateurs, médusés, observent la triste scène en s'échangeant des regards dévastés. Des pans de pierre tombent avec fracas, provoquant des nuages de poussière comme paravent au sacrilège en cours. Les vitres éclatent comme des coups de tonnerre. Le soleil jette

sur les morceaux de vitre des jets de lumière comme des éclairs lancés aux témoins trop curieux. Quelques corneilles croassent au-dessus du spectacle comme pour manifester leur désapprobation.

La brute mécanique, indifférente aux émois qu'elle provoque, entasse les débris, d'où s'élèvent des particules de poussière, cendres de l'âme du collègue.

Soudain, le grutier s'arrête, intrigué par ce qu'il aperçoit du haut de son siège. Il descend de la cabine et se rend voir les décombres. Le soleil a fait briller un objet métallique. De quoi s'agit-il donc ? Il s'approche... s'agenouille. C'est un contenant en fer-blanc. Observateur attentif de la scène, le frère s'approche et pousse une exclamation.

Cette boîte... serait-ce donc le fameux coffret de la rumeur persistante ?

Le grutier s'en saisit. Le frère le lui arrache des mains.

« Il appartient à ma communauté.

— Mais je...

— Il n'y a pas de mais ! Je le prends. Reprenez votre triste besogne. »

Haussant les épaules en signe d'indifférence, le travailleur remonte sur sa machine et poursuit sa tâche de démolisseur.

Le frère quitte le site, protégeant le précieux objet sous sa cape, comme un voleur.

Exalté, Bernardin, le frère témoin, haletant, fait irruption chez un collègue.

« Frère Gamelin, mon ami, à travers cette tragédie de destruction, il nous arrive un événement exceptionnel.

— Mais calmez-vous ! Que se passe-t-il donc ?

— Voyez ce que j'ai trouvé dans les ruines de notre collègue.

Il dépose sa trouvaille sur le pupitre.

— Ce coffret ne me rappelle rien. Il n'en est fait aucune mention dans nos archives.

— Ouvrons-le. Nous verrons bien. »

N'ayant pas la clé, ils utilisent un pied de biche. Après de longs efforts, ils parviennent à le forcer.

Des documents protégés de l'humidité par une épaisse couche de tissus de coton sont soigneusement rangés.

Sur le dessus de la pile, une enveloppe scellée est bien en vue. Aucun destinataire mentionné.

Les deux amis se lancent un regard interrogateur puis, sans parler, ils décachètent la lettre. Ils y trouvent le texte suivant. Bernardin le lit à voix haute.

« Ce témoignage est nécessaire pour expliquer les derniers moments de ma vie.

J'ai toujours eu une tenue irréprochable, que ce soit comme administrateur et trésorier ou comme tuteur d'élèves au Collège Saint-Gabriel. Bien malgré moi, j'ai été entraîné dans le cercle diabolique de l'Ordre Illuminati.

Rudolf Kellermann, ce suppôt de Satan, m'a forcé à cacher ce coffret maudit, sous peine de colporter à mon sujet d'infâmes allégations de fraude contre les intérêts de notre Congrégation des Frères de Saint-Gabriel. Il a même parlé de représailles contre mes Frères si je ne collaborais pas. Il est allé jusqu'à utiliser son propre fils comme messenger.

Cette odieuse machination m'a détruit à petit feu, anéanti la confiance en moi, et même la foi en Dieu et en l'Église. J'ai perdu le sommeil et l'appétit. Je me suis éloigné, voire isolé de mes confrères... même de Frère Gabriélis, cet ami indispensable.

Lorsque, en 1930, j'ai appris l'arrestation de Kellermann et sa condamnation, j'ai eu peur. Le mystérieux agent qu'il m'avait promis allait sûrement se pointer bientôt. Que pourrais-je lui dire ? Que j'avais toujours le précieux coffret ? Il m'était devenu inacceptable de le lui remettre, et ainsi encourager la propagation de cette malédiction Illuminati. D'autre part, en lui refusant le coffret, ou en lui faisant croire l'avoir perdu, il allait me tuer. D'un côté comme de l'autre, j'étais irrémédiablement coincé.

Je me suis tout de même résigné à endurer cette peur, me répétant que ce n'était pas dans l'intérêt de Kellermann de s'en prendre à moi. Mais

tout a basculé quatre ans plus tard, lorsque j'ai appris l'assassinat d'Abel Bauer, ce jésuite qui l'a fait emprisonner.

Dès lors, j'étais convaincu que je pouvais être une prochaine victime. Ne voyant aucune issue à mon drame, je me suis résolu à mettre fin à mes jours. J'ai décidé d'errer plusieurs heures, tel un zombie, dans les boisés environnants avant de me lancer dans le Lac à la Tortue. Sachant peu nager, j'anticipais une mort rapide. J'ai choisi ce lac parce que c'est le plus éloigné mais aussi parce qu'il est petit²⁰⁶.

Une fois revenu à la surface, après quelques semaines, mon corps serait alors plus facile à repérer. Pour alimenter l'hypothèse d'un meurtre, je n'ai laissé aucun message dans ma chambre. Je me suis même fait violence. En effet, j'ai saisi une pierre et en ai cogné ma mâchoire pour la fracturer et causer de l'enflure.

Pour me venger de Kellermann, je lui ai laissé des indices tortueux dans sa recherche de son damné coffret. Je savais que ni lui ni ses apôtres ne pourraient le retrouver. Ainsi, ses plans malfaisants ne pourraient se perpétuer. Ces indices particulièrement difficiles permettaient de gagner du temps.

Kellermann renoncerait peut-être à me dénoncer avec ses fausses allégations, sachant que cela pourrait lui attirer des soupçons sur ma mort en plus de compromettre son fils en le forçant à mentir. Ce délai causé par la résolution des indices pouvait aussi retarder toute intervention contre mes Frères. Je l'espérais de tout mon cœur.

Ne sachant à qui remettre cette boîte sans attirer de représailles sur notre communauté de Saint-Gabriel, j'ai préféré la dissimuler à l'intérieur du collège, me disant qu'un jour, lors de la restauration du musée des animaux empaillés, il serait retrouvé et finalement remis aux autorités concernées.

Si vous parvenez à décoder les documents contenus dans ce coffret, faites-en bon usage. Ils contiennent certainement les noms des principales cellules Illuminati d'Amérique du Nord ainsi que l'identité des membres actuels de cette organisation du diable. Ces gens doivent être freinés dans leurs desseins meurtriers. Leur idéal d'un unique gouvernement mondial ne peut causer que ruine et désolation à travers le monde.

Que Dieu me pardonne ma faiblesse de m'être laissé entraîner dans le tourbillon Illuminati sans prévenir les instances policières de l'époque.

Stefan Stein

Août 1934

« C'est extraordinaire, s'exclame Frère Bernardin. J'avais lu, dans les archives de la Communauté, que Stefan Stein s'était noyé dans des circonstances nébuleuses. L'enquête avait conclu à un accident, Stein ne sachant pas nager.

— Quel monstre, ce Kellermann ! s'exclame Frère Gamelin

— À tout le moins, c'était un idéaliste perverti.

— Oh ! Il y a ici une autre lettre. C'est de l'allemand, je crois.

Frère Bernardin replie la lettre et la remet dans le coffret.

— Il faut remettre le tout aux autorités.

— Tu as raison, conclut Gamelin. La police saura quoi en faire. »

XXXI

Les frères remettent le coffret et son contenu à la police. La deuxième missive, traduite de l'allemand, révèle ce qui suit.

Ce secret, que je révèle ci-après, a été préservé jusqu'à la découverte de mon coffret et le décodage de son contenu. J'ose espérer que le code, transmis de bouche-à-oreille entre de très rares disciples irréprochables à travers les décennies et peut-être les siècles, a été protégé jusqu'à ce que la vérité sorte au grand jour. La révélation de ce secret, à mon époque, aurait risqué de compromettre la mission Illuminati que j'ai pris grand soin de camoufler.

Ce secret concerne Karl Theodore Dalberg, Duc de Bavière. Qui était cet odieux personnage ? Un influent prince et homme d'État allemand qui a favorisé à outrance l'émancipation des juifs... en retour d'une somme importante²⁰⁷. Dalberg par un décret en fin d'année 1811, a rendu les juifs citoyens égaux et citoyens à part entière.

Cet homme a usé de son pouvoir pour s'acharner à découvrir puis à détruire notre Ordre Illuminati. Ses édits, imposés successivement entre 1784 et 1787 ont contraint nos efforts Illuminati et même menacé notre existence. Il s'est entêté à réorganiser l'Église et à la protéger contre nos tentatives de sécularisation²⁰⁸.

Après maintes concertations entre adeptes Illuminati, la décision de supprimer ce gêneur à notre cause fondamentale a été prise. À Ratisbonne²⁰⁹ où il vivait reclus, j'ai infiltré un agent et l'ai fait empoisonner le 10 février 1817²¹⁰.

Ma vengeance est consommée.

Adam Weishaupt

« Quelle nouvelle ! Ce papier intéressera grandement les historiens » en conclut un enquêteur.

Un technicien passe le coffret au scanner à rayons X. Il contient une panoplie de feuillets cryptés illisibles.

« Oh ! s'écrie-t-il, il y a un double fond, indétectable à l'œil nu et sans aspérité au toucher.

— Quoi ? Fais voir ! lui demande son collègue.

À l'aide d'un outil, il l'ouvre.

— Il y a une autre enveloppe, protégée par des feuilles de coton.

— C'est écrit en allemand. »

Un traducteur est trouvé. Il lit le message à voix haute. Plus sa lecture progresse, plus l'émotion s'empare de lui, serre sa gorge et ralentit son débit.

Je suis témoin des derniers moments de mon maître et mentor, Adam Weishaupt. L'humanité doit connaître sa fin de vie. Cet être surhumain visait un monde nouveau, basé sur l'unité planétaire et débarrassé des complots politiques et des énormités transmises par les religions. Je vous rapporte la situation telle que je l'ai vue de mes propres yeux.

À l'époque, le sort d'Adam Weishaupt est resté inconnu. Au lieu de se réfugier à Saxe-Gotha chez le Duc Altenburg en 1785, il m'a rejoint, en secret, à la Cour de Zweibrücken²¹¹, sous la protection du prince de Salm.

Après s'être caché trois heures dans la cheminée du pavillon de chasse du Duc à Regensburg, Adam s'enfuit sans prévenir son bienfaiteur, par crainte de trahison par un soldat du duc. Volontairement, il s'entaille au bras pour y répandre des gouttes de sang afin de simuler un enlèvement et une lutte pour se défendre. Puis il se rend à la rivière, à quelque 300 mètres de là, prenant soin de laisser traîner de son sang, prévoyant que les chiens du duc pourraient renifler sa trace et suivre son parcours. Une fois au rivage, il entre dans l'eau. Constatant la rigueur du courant, il remonte environ cent mètres en amont, y constatant une accalmie qui lui permet de se rendre sur l'autre rive. Il arrête l'écoulement sanguin à l'aide d'un garrot de fortune pour éviter une éventuelle poursuite par des chiens. Il marche plusieurs heures, en se cachant, jusqu'au point de rencontre planifié avec moi. En effet, il était convenu qu'un fidèle Illuminati se tenait de service à un endroit convenu, chaque soir, pendant dix jours. Deux chevaux étaient prêts pour les amener me rejoindre à Zweibrücken.

C'est ainsi qu'Adam a pu se réfugier en sécurité. Sa famille a suivi. J'ai organisé sa fuite, secrètement, de nuit, simulant un enlèvement, laissant la maison en désordre.

Adam a vécu le reste de ses jours en réclusion mais en toute quiétude. Ses ennemis, et même ses amis, Ernest II le duc Altenburg par exemple,

ont tenté vainement, à plusieurs reprises, de le retrouver. Adam était chagriné de garder Ernest II dans l'ignorance. Mais le risque d'une indiscretion de ce dernier, ou d'un de ses subalternes, lui paraissait trop élevé.

Adam a donc pu vivre toutes ces années en paix tout en travaillant à l'essor de notre Ordre Illuminati, car il a continué alors à publier des pamphlets, sous un pseudonyme. Son épouse est restée à ses côtés. Elle s'est occupée à diverses causes sociales, sous une fausse identité. Quant aux enfants, ils ont fréquenté les écoles des environs, eux aussi sous un nom d'emprunt. Parvenus à l'âge adulte, ils se sont dispersés en Allemagne. Adam les a peu revus.

Mais personne n'est immortel.

Le 18 novembre 1830, maintenant âgé de 82 ans, Adam Weishaupt est sur son lit de mort. À son chevet, son épouse Anna-Maria et moi-même, son fidèle collaborateur et compagnon d'exil.

« Anna, cher amour, demande Adam d'une voix faible, veux-tu nous laisser seuls un moment, je te prie ? »

Comprenant le sérieux du sujet, Anna-Maria se retire dignement de la chambre.

« Mon cher Xavier, mon fidèle Caton, approche. Je pars sans avoir complété ma mission.

- Au contraire, Maître. L'Ordre a fortement progressé. Il compte des ramifications mondiales. Le nombre de membres est hallucinant.
- Mon œuvre va beaucoup plus loin, Caton, tu le sais très bien. Le nouvel ordre mondial, celui que j'ai toujours promu, est encore et toujours à l'état latent.
- Les cellules s'organisent. Il faut une synchronisation sans faille. J'y veille, soyez sans crainte. Il faut aussi compter sur le travail remarquable de Joseph Bode. Il agit comme votre digne successeur à la cause.
- En effet, j'entends de belles choses à son sujet. Néanmoins, l'Amérique constitue le maillon faible, continue Weishaupt.
- Nous y travaillons, Maître. Il faut du temps.

- Il faut davantage de présence sur le terrain, là-bas, murmure Adam, le souffle de plus en plus court. Il faut préserver les plans et codes secrets de notre Ordre. C'est vital pour notre organisation.
- J'en suis convaincu moi aussi.
- J'insiste donc pour que le secret se perpétue à travers les siècles, via des personnes fiables. Je t'ordonne... Je te demande... de conserver nos documents stratégiques et de les remettre, le moment venu, à un disciple sûr qui pourra prendre le relais.

À ce moment, Adam tousse à se perforer les poumons. Son teint se fait grisâtre. Difficilement, péniblement, il poursuit ses directives.

- Je veux aussi qu'un des nôtres se rende en Amérique, avec lesdits documents, pour y faire avancer notre cause et y développer de nouveaux marchés. La situation là-bas me perturbe énormément. Depuis plusieurs années, les loges maçonniques sont accablées, ce qui rejaillit négativement sur notre Ordre Illuminati.
- Je vous le promets, Maître. Allez en paix.
- Merci, mon Frère, répond Adam, serrant les mains de son ami, avec l'énergie qu'il lui reste. Maintenant, retire-toi et fais entrer mon épouse. »

Je salue mon mentor bien bas et, à pas de recul, les yeux embués par l'émotion, je vais vers la porte, l'ouvre et sort.

« Anna, il veut te voir.

- Reste, Caton. J'ai des aveux importants à lui faire. J'insiste pour que tu sois témoin.
- Ma pauvre amie, la fin est imminente. Sois courageuse.

Adam, étonné, aperçoit Caton aux côtés de son épouse.

- Je lui ai demandé de rester... c'est important, Adam.

Anna-Maria s'approche du lit. Le mourant la regarde amoureusement.

« Approche... tout près de moi... assieds-toi.

Le cœur serré, elle s'assoit et lui tient la main.

- Où sont nos enfants ? Nos deux filles ? Nos quatre fils ? J'aimerais les voir avant de mourir.
- ...
- Tu ne réponds pas. As-tu pu les contacter ?
- Ils ne viendront pas, dit-elle tristement.
- Mais pourquoi ?
- Leur occupation les tient éloignés d'ici. Ils ont aussi leur propre famille. N'oublie pas qu'ils sont âgés entre 35 et 45 ans.
- Le temps passe tellement vite, déplore Adam, peinant à contrôler sa respiration. Anna, dis-moi la vérité. Un père mourant doit être l'ultime priorité de ses enfants. Ils... Ils devraient être à mon chevet.
- C'est que... comment dirais-je... ils sont affectés par... par les rumeurs négatives colportées à ton sujet.
- Quelles rumeurs ?
- À savoir que tu es une tête dirigeante... d'une organisation maléfique... peut-être même le chef suprême.

Adam articule de plus en plus laborieusement. Ses mots sont coupés.

- Je suis à la tête d'une organisation secrète... mais nullement diabolique.
- Pourquoi, alors, la garder cachée ?
- Nous, les membres, sommes... victimes de persécutions... injustifiées. Notre... Notre mouvement est et reste incompris.
- Tu m'en as déjà parlé, mais brièvement. Pourquoi ne pas m'avoir tenue au courant des développements ?
- Primo, tu ne m'as... jamais questionné par la suite sur mes activités. Secundo, la charge de nos six enfants, en plus des deux fils que j'ai eus avec Afra, est... une lourde responsabilité. Je ne voulais pas t'ajouter une... préoccupation. »

Son épouse penche la tête, ravalant un reproche légitime qu'elle n'ose lancer en pareil moment. Son mari ressent cette retenue.

« Cette responsabilité devait être partagée... je le sais... et je t'en demande pardon. J'ai failli... lamentablement à... à mes devoirs... de père. »

Son épouse lève les yeux mais demeure silencieuse. Son regard la trahit.

« Je décèle dans tes yeux que tu... tu me caches autre chose. Il ne me reste que très... peu de temps... tu dois tout me dire... maintenant... je t'en supplie.

- Nos filles ont pris le nom de leur époux. Quant aux fils... tous les quatre... ont décidé de... changer leur nom.
- Comment ? répond le moribond, bouleversé par cette annonce assommante. Tous nos enfants renient... leur nom Weishaupt ?

Anna acquiesce d'un signe de tête.

- J'aurais dû être... présent pour eux, dès leur âge de raison... pour leur expliquer les fondements de mon organisation. Maintenant, hélas... il est trop tard.

L'émotion fait tousser sévèrement le malade.

- Dis-leur que je... comprends leur réaction... malgré la douleur qu'elle me cause au fond du cœur. Et que dire des deux fils que ta sœur m'a donné. Je... Je ne sais plus ce qu'ils sont devenus ? Et toi ?
- Non. Malheureusement j'ignore aussi leur destinée.
- Quel malheur d'avoir ainsi négligé mes enfants... et Afra... et toi. L'amour ne doit-il pas être plus fort que tout ? Mes projets et ma mission, dont je demeure convaincu... aujourd'hui, m'ont éloigné de l'essentiel : l'amour. »

Une violente toux l'épuise. Presque aphone, il prend le bras de son épouse, l'approchant de son oreille.

« Après la mort d'Afra, j'étais... convaincu de ne plus pouvoir aimer à nouveau. Mais la providence en a décidé autrement. Tu es ma... deuxième lumière, toute aussi vive que la première. Je ne t'ai jamais dit que je t'aime... et je le regrette.

- Tes yeux me l'ont dit bien souvent. Ça m'a suffi amplement.

- Je n'ai pas pu accomplir tout ce que je visais, mais... j'ai eu une vie paisible... depuis mon isolement secret ici à Zweibrücken il... y a 45 ans. J'ai pu continuer ma mission... malgré cet exil, conforté par ta douce présence au fil des jours et des années. Le Duc Altenburg m'a sauvé la vie. Je lui dois tout.

Une forte toux, brusque comme une ondée, suivie de râles comme des coups de tonnerre, interrompt le mourant dans ses dernières paroles.

- Bien des gens... me jugent mal en raison de la cause que je pousse. On me... diabolise alors que ma vision en est une de justice et d'équité. Je vise un seul gouvernement mondial pour que cessent à jamais les guerres. Je vise aussi... un code moral pour remplacer les religions, ce poison des âmes.
- Moi je ne te juge pas, intervient Anna. Je t'ai toujours fait confiance. Et puis toutes ces manœuvres politiques et sociales me dépassent. »

L'émotion paralyse sa femme. Elle retient difficilement ses larmes. Son regard, bizarre, trouble son mari.

« Anna... il y a autre chose que... que tu me caches... j'en suis certain.

La gorge nouée, elle est incapable de lui répondre.

- Anna... il faut tout me dire » la supplie-t-il.

Témoin impuissant de ce moment intense, je place ma main sur l'épaule d'Anna, manière de l'encourager à révéler ses derniers secrets.

« Adam, je suis coupable... c'est affreux... je... je... »

Incapable de continuer, elle pose sa tête ébouriffée sur la poitrine de l'agonisant.

Je lui masse délicatement le dos, pour l'encourager à parler.

« Adam, mon amour, je... je t'ai aimé dès la première seconde que je t'ai vu. Tu te souviens ? C'était au souper de famille. Je n'avais que douze ans... une adolescente ignorante de la vie. J'ai été envoûtée par ta prestance, ton assurance et la force de tes propos.

- Et alors ? tente d'intervenir Adam.

— Mon amour, ne m'interromps pas. J'ai besoin de tout mon courage. »

Adam soupire, silencieux, plongeant ses yeux encore intenses dans ceux de sa femme.

« Dès ce jour, j'ai... j'ai été jalouse de ma sœur. Je te voulais pour moi seule. Il m'était insupportable d'observer votre bonheur à tous les deux. J'ai essayé de me raisonner... en vain. Les nuits d'insomnie se sont enchaînées. J'ai même voulu mourir... de chagrin... de jalousie... de honte. La naissance de Karl m'a apaisée... quelque temps. Je lui ai donné tout mon amour, l'amour d'une mère plutôt que celui d'une tante, espérant calmer ainsi mon tourment. Je me voyais être sa mère. Je l'imaginai conçu par moi... et par toi... mon amant... mon époux. Mais... mais ma hantise m'a rattrapée. Je te voulais tout entier... rien que pour moi... à jamais. C'est alors qu'une sombre voix intérieure a échafaudé un plan machiavélique. C'était comme une entité extérieure qui prenait possession de mon être. J'étais incapable de la combattre... de lui résister.

Anna-Maria se met à pleurer, d'abord doucement, puis de plus en plus abondamment.

« Adam... pardonne-moi... Afra est morte... à cause de moi. »

En prononçant ces mots, elle se met à éclater en sanglots, en gros bouillons.

Le moribond cherche à regrouper ses sens affaiblis pour comprendre.

« Adam, j'ai empoisonné Afra... pendant deux ans... par petites doses... afin de camoufler mon crime.

— Malheureuse ! réagit mon maître, qu'as-tu fait ? Elle... n'avait que... trente ans !

— Lorsqu'elle est devenue comateuse, j'ai été prise de remords... j'ai cessé de mêler le poison à sa nourriture... mais il était déjà trop tard.

Honteuse, elle enfouit sa tête dans ses mains.

— Adam... pardonne-moi... je t'en conjure. »

Cette affreuse révélation s'avère le coup de grâce pour Adam. Sous l'effet de spasmes, sa bouche s'ouvre et se ferme, à l'image d'un poisson

subitement sorti de l'eau. Ses yeux pleins d'horreur se figent sur la criminelle. Il expire profondément.

Relevant la tête, elle constate que son mari n'est plus. Elle baisse ses paupières et dépose un baiser sur son front. Affalée sur son mari, elle se remet à pleurer de plus belle.

Abasourdi par ces révélations troublantes, j'aide Anna-Maria à se relever et je l'enlace, tendrement, comme un frère.

« Que vais-je devenir maintenant ? Mes enfants ne doivent jamais apprendre mon secret. Jure-le moi, Caton.

— Je le jure. »

Je me sentais incapable de lui refuser cette faveur. J'étais tout aussi incapable de la dénoncer aux autorités. En outre, il ne restait aucune preuve de son crime.

Je suis resté un bon moment auprès d'elle, cherchant à la soutenir dans cette épreuve. Sa douleur me transperçait le cœur. Elle allait passer le reste de sa vie avec ce poids énorme sur la conscience.

« Crois-tu qu'il m'ait pardonné avant de mourir ?

— J'en suis convaincu ! lui ai-je menti, incapable d'ajouter à sa détresse. C'était un grand homme. »

Sur ces paroles, j'ai quitté la pièce, pour laisser Anna²¹² dans l'intimité sacrée de la scène.

Xavier von Zwack, alias Caton

Zweibrücken ; 18 novembre 1830

Épilogue

Depuis la démolition sauvage du Collège Saint-Gabriel, l'Arboretum Gabriélis est laissé à l'abandon. Comble d'infortune, la tempête de verglas de janvier 1998 a aggravé son état. Il ne reste plus que 52 espèces d'arbres, parmi les 176 espèces à son zénith.

Aujourd'hui, à l'entrée de l'Arboretum, un écriteau résume son histoire. Le petit ruisseau, coulant discrètement, pleure sa désolation en larmes inépuisables. Le promeneur, envahi par l'atmosphère paisible du lieu, ressent une certaine tristesse en déambulant lentement le long des sentiers.

Des plaquettes identifient les noms d'arbres encore vivants.

Il ne reste plus rien du Collège Saint-Gabriel. Sa disparition brutale consterne la population. Comme saisi de remords, le gouvernement du Québec fait construire en 1992 un mémorial sur le site²¹³. La vie du Collège, à l'époque, y est décrite. La statue de l'Archange Saint-Gabriel, qui ornait la façade, y est déposée. Le visage imperturbable du saint semble ravalé son désespoir d'avoir perdu sa place d'honneur sur le toit de l'édifice prestigieux.

Sur le site, il n'y a plus de bosquets. La grotte dédiée à Notre-Dame de Lourdes subit du vandalisme. Elle perd ses statues, abandonnant leurs socles dénudés, honteux. Les quinze stations du rosaire ont aussi été endommagées²¹⁴.

Quant aux frères de Saint-Gabriel, leur souvenir est préservé dans leur cimetière situé à proximité de l'Arboretum Gabriélis. Le site, qui compte 227 dépouilles, cesse d'opérer en 2000. Il est profané par des vandales en 2006. Quelque 150 pierres tombales et monuments sont saccagés. La police est à court d'indices pour épingle les coupables. S'agit-il d'un méfait de jeunes délinquants ? D'un crime haineux ? D'une vengeance quelconque ?

En 2003, il ne reste que quelques Frères à Saint-Bruno.

Mais revenons à notre histoire.

Au moment de la découverte du coffret d'Adam Weishaupt, les technologies de l'information et de décryptage permettent la conception de modèles de simulation. Des paramètres d'algorithmes sophistiqués sont insérés dans des programmes informatiques.

C'est ainsi que les documents secrets de Weishaupt et de Kellermann ont pu être décodés et remis à Therrien et Nobert, deux enquêteurs de la police, pour fin d'analyse. Ce qu'ils découvrent est bouleversant.

« L'Ordre Illuminati, apprend Therrien, a été fondé en 1777, en Bavière, par Adam Weishaupt.

- Je ne croyais pas, dit Nobert, que cette société secrète avait progressé. On n'en a pas entendu parler. À l'examen des documents décodés du coffret, je réalise l'ampleur insoupçonnée de l'essor de ce mouvement. C'est épouvantable. La menace couve depuis longtemps, se répand à l'échelle internationale et elle est bien réelle.
- À la lecture de ces écrits, on peut présumer la responsabilité des Illuminati dans certains crimes.
- Peut-être sont-ils impliqués dans des assassinats célèbres : le Pape Jean-Paul 1^{er} ? Les frères Kennedy ? Martin Luther King ?
- C'est possible. Encore faut-il le prouver.
- Et dire que le billet d'un dollar américain²¹⁵ porte à son revers le symbole Illuminati ! C'est extraordinaire et inquiétant !²¹⁶ »

À partir du dossier étoffé des enquêteurs, la Gendarmerie Royale du Canada prend le relais. Elle réussit à retracer les leaders de plusieurs cellules Illuminati œuvrant dans un monde interlope au Canada. Les résultats sont communiqués au FBI afin que la traque se poursuive aux États-Unis d'Amérique.

Des unités d'espionnage surveillent les activités des meneurs. Un dossier volumineux de preuves, enrichi de vidéos et de photos, est monté scrupuleusement.

Les interventions qui s'ensuivent sont menées secrètement, à l'insu des médias, afin de ne pas alarmer la population.

Des descentes policières simultanées, parfaitement synchronisées, se passent au Canada mais également aux États-Unis, plus particulièrement en Nouvelle-Angleterre.

Plusieurs dirigeants Illuminati sont arrêtés et inculpés de nombreux chefs d'accusation, notamment de sédition, de fraude, de conspiration et de gangstérisme... et même d'actes terroristes et de meurtres.

Des procès se déroulent en vase clos, sans journalistes ni public. Les coupables sont jugés et condamnés à de lourdes peines d'emprisonnement. Leurs cellules sont dissoutes.

Mais, malgré tout, peut-on être certains que cet organe du mal soit anéanti ?

L'avenir le dira... peut-être... un jour.

Appendice A : Principaux ouvrages consultés

The Illuminati – The secret society that hijacked the world ; Jim Marrs ; 2017 ; ISBN : 9781578596195

La Franc-maçonnerie pour les nuls ; Philippe Benhamou & Christopher Hodapp ; 2008 ; ISBN : 978-2-7540-0696-5

Histoire populaire du Québec – de 1896 à 1960 ; Jacques Lacoursière ; 1997-1998 ; ISBN : 2-89430-309-2

Saint-Bruno-de-Montarville – Fragments d’Histoire ; Société d’histoire de Montarville ; 1992.

Les Frères de Saint-Gabriel du Canada ; L’Institut des Frères de Saint-Gabriel du Canada ; 2003 ; ISBN : 2-9808113-0-0

Appendice B : Références détaillées numérotées en cours de lecture

¹ Angélique du Coudray (1714-1789), première maîtresse sage-femme, révolutionna l'art de l'accouchement en formant les femmes pratiquant les accouchements dans les campagnes et en inventant le premier mannequin obstétrique. Elle a été une actrice importante du recul de la mortalité infantile à l'époque.

Source :

http://www.medarus.org/Medecins/MedecinsTextes/du_coudray.htm

² Heiligenthal est située à 467 km au nord de Munich.

³ L'expression « siècle des Lumières » désigne le XVIII^e siècle. Les Lumières sont un mouvement littéraire et philosophique européen du XVIII^e siècle fondé sur la raison qui permet, selon les philosophes des Lumières, de sortir des préjugés et de l'intolérance, et de faire progresser les hommes vers le bonheur, la liberté et le savoir. Source : <https://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/lumieres.php>

⁴ Source :

<http://www.histoireeurope.fr/RechercheLocution.php?Locutions=Joseph+Ier+du+Portugal>

⁵ Source <https://bonjourlisbonne.fr/chateau-saint-georges/#3>

⁶ Le titre de nonce est attribué à cet archevêque du Vatican.

⁷ La guerre de sept ans (1756 – 1763) est un conflit majeur, de niveau de guerre mondiale. Elle oppose, d'une part, l'Autriche, la France, la Suède, la Russie, l'Espagne et la Saxe contre, d'autre part, la Prusse (sous Frédéric le Grand) et la Grande-Bretagne. Cette guerre se conclut par le traité de Paris.

Source : <https://www.histoire-pour-tous.fr/guerres/4959-la-guerre-de-sept-ans-1758-1763.html>

⁸ Près de trois ans plus tard, en septembre 1761, les trois religieux sont conduits au bûcher, ayant finalement passé à de faux aveux, à force de torture.

⁹ Le Père Antoine Touron, né le 5 septembre 1686

(https://fr.wikipedia.org/wiki/5_septembre)

à Graulhet (<https://fr.wikipedia.org/wiki/Graulhet>) et mort

le 2 septembre 1775 (https://fr.wikipedia.org/wiki/Septembre_1775) à Paris, est un dominicain français, biographe et historien. Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Antoine_Touron

¹⁰ Source : <http://www.enmanquedeglise.com/article-6819922.html> ; 2) L'avènement de la casuistique.

¹¹ Pierre Corneille, aussi appelé « le Grand Corneille » ou « Corneille l'aîné », né le 6 juin 1606 à Rouen et mort le 1^{er} octobre 1684 à Paris, est un dramaturge et poète français du XVII^e siècle. Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Corneille

¹² nom d'un personnage du théâtre de marionnettes depuis la fin du xviii^es. En 1847 « marionnette sans fils, animée par les doigts de l'opérateur

Source : <https://www.cnrtl.fr/etymologie/guignol>

¹³ Jean Siméon Chardin, né le 2 novembre 1699 à Paris, mort dans la même ville le 6 décembre 1779, est considéré comme l'un des plus grands peintres français et européens du XVIII^e siècle. Il est surtout reconnu pour ses natures mortes, ses peintures de genre et ses pastels.

Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Sim%C3%A9on_Chardin

¹⁴ Herr signifie Monsieur, en allemand.

¹⁵ Le château Saint-Ange est la prison des États pontificaux.

¹⁶ Louis XV est reconnu comme un esprit vif et sensé, à la mémoire impressionnante, mais sa timidité le rend froid et distant. Il devient orphelin dès l'âge de deux ans. C'est le Duc Philippe d'Orléans, régent du royaume, qui assume le pouvoir.

Surnommé « Bien-Aimé » en 1744 après une maladie qui faillit l'emporter à 34 ans, Louis XV est devenu le « Mal-Aimé » à la fin de son règne en raison surtout du traité d'Aix-la-Chapelle par lequel la France cède les Pays-Bas à l'Autriche.

¹⁷Source :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Philosophie_allemande#Aufkl%C3%A4rung_\(Lumi%C3%A8res\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Philosophie_allemande#Aufkl%C3%A4rung_(Lumi%C3%A8res))

Plusieurs philosophes allemands prennent part aux Lumières et sont réunis à partir de 1770 sous le terme d'Aufklärung, Source : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Aufkl%C3%A4rung>

Source :

<https://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/Aufkl%C3%A4rung/171120>

Ce terme désigne le siècle des Lumières en Allemagne. Fortement influencé par le mouvement philosophique en Angleterre (Shaftesbury, Berkeley, Hume) et en France

Source :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Si%C3%A8cle_des_Lumi%C3%A8res

Le siècle des Lumières est un mouvement philosophique, littéraire et culturel bourgeois que connaît l'Europe du XVIII^e siècle (de 1715 à 1789)

Principes

- Contestation sociale et politique, car le roi détient les 3 pouvoirs : législatif, exécutif et judiciaire.
- Combat contre l'injustice et l'ignorance,
- Hostilité à l'esclavage.
- Dénonciation de l'intolérance et du fanatisme religieux.

¹⁸ Source :

Prestistory E-mon site <http://prestistory.e-monsite.com/pages/pourquoi-ce-magie-ce-m-majuscule/heka.html>

¹⁹ Le rituel magique des quatre boules est expliqué sur les murs du temple d'Hibis dans l'oasis de Kharga. Tous les jours, dans certains temples, étaient modelées quatre boules d'argile, chacune inscrite au nom d'une divinité, et sur lesquelles était récitée une formule contre un éventuel agresseur d'Osiris. Le rite s'achevait par la projection des boules vers chaque point cardinal.

Source : <https://www.passion-egyptienne.fr/oasis%20Kharga.htm>.

Osiris est le dieu égyptien de la terre et de la végétation.

L'usage de bandes de papyrus très étroites, dont la longueur peut dépasser un mètre, protégeant contre des maladies, des maléfices et des malheurs.

²⁰Source :

https://www.academia.edu/891591/%C3%80_propos_d_un_dieu_panth%C3%A9_en_bronze_arborant_l_embl%C3%A8me_d_Isis

²¹ La magie noire invoque les mauvais esprits, les démons, pour apporter la malchance et le malheur en jetant de mauvais sorts dans le but de nuire à autrui. On parle alors d'envoûtement.

²² La magie blanche cherche à éloigner les mauvais esprits pour permettre à l'amour, à la prospérité et au bonheur de s'installer

durablement dans sa vie. Il s'agit d'un ensemble de techniques, de rituels, visant à faire le bien en conjurant le sort.

²³ Source : La Franc-maçonnerie pour les Nuls ; Benhamou & Hodapp ; pages 168+.

²⁴ Cette épreuve de la terre a pour but d'écarter les non-initiés, ceux qui vivent dans la peur et qui reculent lorsque confrontés à la nécessité de l'examen de conscience.

²⁵ Mozart, franc-maçon, a montré ces trois épreuves dans son opéra « La Flûte Enchantée ».

²⁶ Similairement au Moyen-Âge, l'adoubement est une cérémonie où un homme devient chevalier via la remise des armes.

²⁷ À cette époque, en 1778, Voltaire fut initié dans la loge Les Neuf Sœurs à Paris, quelques semaines avant sa mort.

²⁸ Une loge maçonnique se réunit habituellement deux fois par mois.

²⁹ Le premier niveau, pépinière, sert à recruter de nouveaux membres et à vérifier leurs vues sur l'Église et l'État. Le novice est conditionné à obéir. Soumis à une probation d'un à trois ans, il doit signer une entente de confidentialité, appelée Silentio. Il doit aussi noter ses observations et impressions quotidiennes. Ce cahier sert aussi à la surveillance de toutes les personnes rencontrées, incluant sa famille. Il doit aussi lire sur les auteurs historiques, philosophes et héros mythologiques.

Le niveau pépinière se divise en trois grades : novice, minerve et mineur Illuminati. Lorsque jugé mûr, le novice mérite le grade minerve, basé sur le silence, la fidélité et le sacrifice de tout intérêt personnel au nom de l'Ordre. Minerve (en grec Athéna), fille de Jupiter (en grec Zeus), est la déesse de la sagesse, de la guerre, des sciences et des arts.

Le membre peut passer au troisième grade, mineur Illuminati, lorsqu'il est conditionné à reconnaître que les ennemis de l'Organisation proviennent de l'Église et des gouvernements. Le membre reçoit alors le mot de passe, les signes de reconnaissance, et un médaillon.

Le deuxième niveau, maçonnerie, correspond aux degrés maçonniques : apprenti, compagnon et maître. Chaque membre doit écrire une biographie complète appelée pensum et être initié au rôle de scrutateur. À ce niveau, certains se développent en administrateurs de l'Ordre. Ils infiltrent alors les loges maçonniques.

Le troisième niveau, mystères, est au sommet de la pyramide et officie personnellement par Weishaupt lui-même. Les mystères inférieurs sont de deux classes : prince, degré réservé aux hauts dirigeants de l'Ordre, et prêtre, directeur d'une science telle que physique, médecine, mathématiques, ainsi de suite.

³⁰ Source : The Illuminati; Jim Marrs, pages 164-165.

³¹ L'Oeil d'Horus (ou l'œil de Ra, le dieu-soleil) est un ancien symbole égyptien de puissance royale et de protection.

³² Le niveau est leur symbole d'égalité. Le maillet symbolise la force et la volonté dans le travail, alors que le ciseau signifie la précision et le discernement.

³³ La franc-maçonnerie recourt à plus de 90 symboles. Ils sont utilisés pour faire travailler l'esprit sur les enseignements. Ils ne sont pas sacrés et ne font l'objet d'aucun culte.

³⁴ Source : The Illuminati; Jim Marrs, page 174. L'œil d'Horus est un ancien symbole égyptien de puissance royale, de bonne santé, de sacrifice, de guérison, de restauration, et de protection. Horus est le dieu du ciel et de la royauté. La chouette de Minerve est le symbole officiel de sagesse, qui représente la mission de l'Ordre de renverser et détruire les autorités actuelles, l'Église et l'État. Le phœnix afin que renaisse de ces cendres un nouvel ordre mondial.

³⁵ Spartacus était un Thrace, chef des esclaves, homme d'une vigueur et d'un courage exceptionnels. Il put regrouper 70 000 hommes. Son armée fut anéantie par Marcus Crassus en 71 avant Jésus-Christ.

³⁶ Ajax fut, après Achille, le plus vaillant des Grecs et, comme lui, fier, emporté, quasi invulnérable. (Commelin : Mythologie grecque et romaine)

³⁷ Le romain Marcus Portius Caton était un homme entier, un théoricien intransigeant, un modèle d'honnêteté. (Histoire universelle – volume 3, Marabout).

³⁸ Marius, vénéré des soldats, fut élu successivement tribun, consul puis général en chef des armées romaines. (Vers l'an 107).

³⁹ Pythagore était un philosophe et mathématicien grec, au VI^e siècle avant Jésus-Christ.

⁴⁰ Augsburg est située à quelque 80 km au sud-ouest d'Ingolstadt.

⁴¹ Mayer Rothschild (1744 - 1812) était un banquier juif allemand et le fondateur de la dynastie bancaire Rothschild (bouclier rouge, en allemand).

⁴² Göttingen est situé à mi-chemin entre Bonn et Berlin.

⁴³ Source : <https://fr-academic.com/dic.nsf/frwiki/879984>

⁴⁴ Cette assemblée déterminante a lieu à Wilhelmsbad, située à quelque 400 kilomètres au nord-ouest de Munich.

⁴⁵ Le Baron von Knigge était devenu membre de la Loge de la Stricte Observance en 1779. Mais à cette assemblée générale de 1782, il change de camp et se rallie aux opposants de cette loge.

⁴⁶ Les chevaliers du temple étaient un ordre de moines guerriers fondé en 1118, avec mission de protéger les pèlerins voyageant entre l'Europe et la Terre Sainte. Source : La Franc-maçonnerie pour les nuls, page 38.

⁴⁷ Source : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/jean-baptiste-willermoz/>

⁴⁸ Source : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/charles-guillaume-ferdinand-brunswick/>

⁴⁹ C'est le Rite écossais rectifié. Il disparaît provisoirement quelques années plus tard pour échapper aux réformes. Il renaît en 1930.

⁵⁰ Source : « The Illuminati », Jim Marrs.

⁵¹ Bremen est situé à 768 km au nord-ouest de Munich.

⁵² La forêt de Bohême, aujourd'hui, est située en République Tchèque. Source :

https://fr.wikipedia.org/wiki/For%C3%A4t_de_Bavi%C3%A8re ; Un contrefort est en géographie physique une chaîne de montagnes qui s'étend le long d'un massif montagneux plus élevé. Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/For%C3%A4t_de_Bavi%C3%A8re

⁵³ Bien en vue dans le mouvement littéraire, Nicolai devient membre de l'Académie des Sciences de Munich en 1784.

⁵⁴ Nicolai est emprisonné jusqu'en 1791. Il est libéré parce qu'il est hanté par une hallucination visuelle d'une personne morte. Sa santé lui revient, puisqu'en 1799 il devient membre de l'Académie de Berlin. Il meurt à Berlin en janvier 1811.

⁵⁵ Westenreider sera libéré en 1799, puisque la chasse aux Illuminati prend alors fin. Il devient membre de l'Académie des Sciences de Berlin.

⁵⁶ Région du sud-ouest de Pologne, à 600 km au nord-est de Regensburg.

⁵⁷ Regensburg est située à 124 km au nord de Munich.

⁵⁸ D'après la version officielle (discutable), Lanz aurait été frappé par la foudre. Lui et son cheval en seraient morts. Source : The Illuminati ; Jim Marrs, p. 208.

⁵⁹ Saxe-Gotha est situé à 375 km au nord de Munich et à 307 km au nord de Regensburg.

⁶⁰ Source : The Illuminati ; Jim Marrs, page 209.

⁶¹ Local où on range le bois à brûler.

⁶² D'après mes recherches, Ernest II, ne courant aucun risque, s'assure que Weishaupt reste caché pendant trois jours dans sa cheminée.

⁶³ Source : The Illuminati ; Jim Marrs, p. 209.

⁶⁴ Zweibrücken est située à 400 km au nord-ouest de Munich

⁶⁵ Le brachet allemand est un chien de chasse polyvalent réputé pour la recherche de sang. Le mâle pèse environ 20 kg et mesure entre 40 et 53 cm.

⁶⁶ En 1789, en France, les Illuminati infiltrèrent les 266 loges maçonniques.

⁶⁷ Bode meurt à Weimar en 1793. À sa mort, Karl Leonhard Reinhold lui succède à la tête de l'ordre des Illuminés de Bavière. <https://books.openedition.org/apu/6251?lang=fr>

⁶⁸ Le mouvement Illuminati, bien qu'aboli officiellement par le Duc de Bavière Karl Theodore Dalberg, n'est pas mort. Il poursuit son essor par des voies souterraines. Un livre paru en France en 1864, appelé Protocoles, contient une liste de procédures visant à renverser les gouvernements et à dominer le monde.

⁶⁹ Source : The Illuminati, par Jim Marrs. Cet écrit contient des idées qui se retrouvent dans des documents Illuminati confisqués. De plus, le livre Protocoles cite plusieurs références à la Franc-maçonnerie. Il est réécrit en 1890.

⁷⁰ Source : The Illuminati ; Jim Marrs, pp. 223-225.

⁷¹ Infiltrer des loges maçonniques au Canada et aux États-Unis ;

Recruter des membres qualifiés ;

Trouver des cellules Illuminati ;

Nouer des liens solides avec les leaders de ces noyaux ;

Alimenter une liste secrète de groupes Illuminati et de leurs principaux membres ;

Encoder cette liste à l'aide de la clé de Weishaupt ;

Mettre à jour cette liste et la conserver précieusement dans le coffret ;

Confier le contenant à un agent américain indéfectible. En cas d'extrême menace, lui révéler verbalement la clé du code ;

Communiquer à un leader sûr les documents encryptés, ceux de Weishaupt et ceux que vous aurez ajoutés en cours de mission ;

Articuler un plan d'intervention contre les politiciens en place, par exemple les gouverneurs d'états en Nouvelle-Angleterre ;

Organiser le plan d'intervention et le mettre à exécution ;

Coordonner les liens de communication entre cellules Illuminati d'Amérique et d'Europe (surtout en Allemagne).

⁷² La valeur actualisée de 5000 \$ USD de 1914 est d'environ 135 000 \$ USD en 2021.

⁷³ En effet, quatre décrets ont échoué : en 1758 le bannissement des Jésuites du Portugal ; en 1764 l'édit royal en France contre la Compagnie de Jésus ; en 1845 la loi promulguée en France par Adolphe Thiers ; en 1872 la loi en Allemagne.

⁷⁴ Toutes les congrégations, ou presque sont visées : bénédictins, capucins, carmes, franciscains, assumptionnistes, dominicains. Rare exception : les trappistes. Ils sont considérés comme des agriculteurs dans le nord de la France.

⁷⁵ Qui plus est, certains hôpitaux rejettent leurs infirmières religieuses. 261 couvents furent fermés, 5 643 religieux expulsés.

⁷⁶ Cette loi est aussi désignée loi de Waldeck-Rousseau.

⁷⁷ Le mouvement anticlérical s'accélère en 1903 par l'effet de la loi du 4 décembre 1902 qui menace d'amende ou d'emprisonnement quiconque ouvre sans autorisation une école confessionnelle ou persiste à maintenir l'enseignement dans une école ordonnée de fermer.

⁷⁸ Un an plus tard, en 1904, Combes transmet à la Chambre pas moins de 1915 demandes d'autorisation de maisons rattachées à des congrégations masculines. En outre, près de 400 dossiers de congrégations féminines sont traités, dont 320 sont acceptées.

⁷⁹ Des rues au nom de saints sont renommées, des fonctionnaires anticléricaux sont promus, d'autres écoles sont fermées...

⁸⁰ Les Frères de St-Gabriel sont présents au Canada depuis 1888. À la demande des Sulpiciens de Montréal, ils se sont établis au Québec afin de prendre la direction d'un orphelinat à Montréal.

⁸¹ Source : <https://arboretum8gabrielis.wordpress.com/le-maitre-doeuvre-2/arboretum-du-frere-Gabriélis/>

⁸² Le câble télégraphique transatlantique date de 1866. Il relie l'Irlande à Terre-Neuve. Le câble transportait seulement des messages en code morse. Le processus était très lent, à savoir une heure pour transmettre une simple phrase; mais aussi coûteux, soit une livre par mot envoyé. Source : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/795094/cable-transatlantique-150-ans-communication-tnl>

⁸³ Le scolasticat de Clavières est situé dans le Bignon-du-Maine, en Loire, à 276 km au sud-ouest de Paris.

⁸⁴ Source : <http://www.infobretagne.com/grignon-de-montfort.htm>

⁸⁵ La Grande Loge du Québec est désignée Grand Orient du Québec. Source : <https://www.godq.org/montreal/>

⁸⁶ Un propulseur Voith Schneider ou propulseur cycloïdal est un système de propulsion maritime. Il est constitué d'un ensemble de 4 à 6 pales verticales orientables, en rotation sous la coque du bateau. Il est toujours installé par paire.

⁸⁷ En 1902, Alphonse Bertillon, le fondateur de l'anthropométrie moderne, est à l'origine de la première identification criminelle en France et en Europe, sur la seule base des empreintes digitales. Source :

https://www.google.com/search?q=origine+des+empreintes+digitales&rlz=1C1SQJL_frCA881CA881&sxsrf=AOaemvKutcbiq619vLafgVLP451W9StwxQ%3A1637612713381&ei=qfybYdHIFrChytMP6Z-n2AY&oq=origine+des+empreintes+digitales&gs_lcp=Cgnd3Mtd2l6EAEYADIFCAAQgAQyBggAEBYQHjoECCMQJzoICAAQgAQQsQM6CwgAEIAEELEDEIMBOgsILhCABBCxAxCDAToNCC4QsQMqxwEQowIQQzoKCC4QxwEQowIQQzoECAAQzoKCAAQgAQQhwIQFD0KCC4QxwEQrweQQzoHCAAQsQMqqzoNCAAQgAQQhwIQsQMqFDoICC4QgAQQsQM6EQguEIAEELEDEIMBEMcBENEDOgsILhDHARDRAxDLAToFCAAQyweE6CwguEMcBEK8BEMsBOgsILhCABBDHARCvAToFCC4QgAQ6BQghEKABSgQIQRgAUABYt0Fg7WtoAXACeACAAaMBiAHaGpIBBTE4LjE1mAEAoAEBwAEB&scient=gws-wiz

⁸⁸ Anglicisme accepté. Source : Le petit Robert.

⁸⁹ C'est à partir de 1876 qu'un lien ferroviaire relie Halifax au reste du Canada. Source : <https://quai21.ca/recherche/des-articles-et-des-devoir-dhistoire/arriver-a-halifax-avant-le-quai-21>

⁹⁰ Un bureau d'immigration existe à Halifax en 1904, au port. Source : <https://quai21.ca/recherche/des-articles-et-des-devoir-dhistoire/arriver-a-halifax-avant-le-quai-21>

⁹¹ Joseph Kruger, un marchand de papier de New York, s'installe à Montréal avec sa famille et fonde la Kruger Paper Company Limited en 1904.

⁹² Le navire Arabic, de la compagnie White Star Line, a effectué son premier voyage en juin 1903, en partance de Liverpool à destination de New-York. Il a été torpillé et coulé par un sous-marin allemand le 19 août 1915. Bilan : 44 morts.

⁹³ Véridique. La Compagnie Kruger installe son siège social à Montréal en 1905.

⁹⁴ En 1891 : l'inventeur danois Poul La Courmet met au point les premières éoliennes conçues à partir des principes modernes de l'aérodynamique.

Source : https://eolienne.f4jr.org/histoire_energie_eolienne

⁹⁵ Source : La Franc-maçonnerie pour les nuls ; P. Benhamou & C. Hodapp ; chapitre 3.

⁹⁶Source :

<https://www.patrimoineculturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consult&id=11149&type=pge>

⁹⁷ Dès 1858, Mgr Bourget avait dénoncé la Franc-maçonnerie dont les initiés fomentaient, selon lui, de « noirs complots » contre la religion et l'État.

⁹⁸ En 2019, la Grande Loge du Québec compte 74 Loges subalternes actives.

Source : GLQ

https://www.glquebec.org/gl/pg/historique/grande_loge_du_quebec

⁹⁹ *La Presse* est un journal montréalais fondé en 1884 par des conservateurs insatisfaits du gouvernement du premier ministre John A. Macdonald. C'est entre 1899 et 1904 que son contenu adopte une tendance libérale. En 1896, *La Presse* tire à 14 000 exemplaires.

Le tirage atteint 64 000 en 1900. Source : L'Encyclopédie Canadienne.

¹⁰⁰ Source : Teachers of a Nation – Jesuits in English Canada 1842-2013; Joseph B. Gavin; volume 1.

L'Université Concordia, à Montréal, est née de la fusion de l'Université Sir George Williams et du Collège Loyola en 1974. Source :

<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/universite-concordia>

¹⁰¹ Source : Les congrégations religieuses: Au plus fort de la tourmente, 1901-1904 ; de Guy Laperrière, pp. 292-296.

¹⁰² BOURGET, IGNACE, prêtre catholique et évêque, né à Lauzon, Québec, le 30 octobre 1799, décédé à Montréal-Nord) le 8 juin 1885. Administrateur efficace qui implanta ou contribua à implanter de si nombreuses œuvres durables dans son diocèse et hors de son diocèse. Il demeure l'un des grands bâtisseurs du Québec. Source : http://www.biographi.ca/fr/bio/bourget_ignace_11F.html

¹⁰³ Source :

(https://fr.wikipedia.org/wiki/Association_catholique_de_la_jeunesse_canadienne-fran%C3%A7aise).

¹⁰⁴ Source : <https://www.erudit.org/fr/revues/haf/1982-v36-n3-haf2328/304067ar.pdf>

¹⁰⁵ L'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française ou ACJC, créée en 1904 par le Jésuite Samuel Bellavance.

Source : <https://chronomontreal.uqam.ca/chronologie/3659-association-catholique-de-la-jeunesse-canadienne-francaise>

¹⁰⁶ Source : Histoire populaire du Québec – de 1896 à 1960 ; Jacques Lacoursière ; page 43.

¹⁰⁷ La phrase "Sois proche de tes amis, et encore plus proche de tes ennemis" est souvent attribuée à Sun Tzu dans l'Art de la guerre ou encore à Machiavel. En réalité, elle est apparue pour la première fois dans le film Le Parrain 2, prononcée par Michael Corleone.

¹⁰⁸ Source : <https://www.erudit.org/en/journals/ri/1955-v10-n2-ri01176/1022749ar.pdf>

¹⁰⁹ Le programme du parti couvre l'assurance-maladie, la sécurité sociale, l'assurance-vieillesse, la gratuité scolaire, la nationalisation des entreprises de services publics, l'impôt progressif sur le revenu, le suffrage universel et la création d'un ministère de l'Instruction publique.

¹¹⁰ Source : La Loi Lacombe, votée le 23 avril 1903, empêche la saisie des gages et salaires jusqu'à concurrence de 10\$ par semaine, sauf pour le loyer. (Lacoursière, p.46).

¹¹¹ Véridique. La Compagnie Kruger installe son siège social à Montréal en 1905.

¹¹² En novembre 1904, le Parti ouvrier présente deux candidats aux élections provinciales, soit Alphonse Verville dans Hochelaga et Achille Latreille dans Saint-Louis. Démarrage douloureux car les deux candidats sont défaits et perdent leur dépôt. Le Parti Libéral du Québec (PLQ) gagne l'élection, remportant 67 sièges contre sept par les conservateurs. Simon Napoléon Parent devient premier ministre. Le même mois, nov 1904, le PLC est réélu majoritaire. Laurier remporte 54 députés au Québec, les conservateurs 11.

Source :

<http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pagesElections.jsp?annee=1904>.

¹¹³ Il est élu vice-président du CMTM (Conseil fédéré des Métiers et du Travail de Montréal) en 1900, puis président en 1903 jusqu'en janvier 1905. Le CMTM est affilié au Parti ouvrier. En 1903, Verville est également élu vice-président du comité exécutif de la province de Québec du Congrès des métiers et du travail du Canada (CMTC). Il en devient président (1904-1910).

Source : http://www.biographi.ca/fr/bio/verville_alphonse_15F.html

¹¹⁴ Source : The Illuminati ; Jim Marrs, p. 166

¹¹⁵ Source : <https://ville.montreal.qc.ca/siteofficieldumontroyal/histoire/1871-1906>.

¹¹⁶ Source : The Illuminati ; Jim Marrs, p. 166

¹¹⁷ Pour une explication détaillée des trois classes et de leur subdivision, consulter le livre « The Illuminati – The secret society that hijacked the world », by Jim Marrs ; pages 166 à 170.

¹¹⁸ Source : Histoire populaire du Québec – 1896-1960 ; Jacques Lacoursière.

¹¹⁹ Henri Bourassa, né en 1868, entre en politique fédérale à 28 ans. Son grand-père, Louis-Joseph Papineau, était un célèbre héros populaire de la rébellion des patriotes de 1837.

¹²⁰ Henri Bourassa défend un nationalisme canadien alors que Jules-Paul Tardivel défend un nationalisme canadien-français, avec son journal La

Vérité (1904). Source : Histoire populaire du Qc – 1896-1960 ; Jacques Lacoursière, page 42.

¹²¹ En février 1906, la radio n'est pas encore un média en fonction. C'est le canadien Reginald Fessenden qui, le premier, le 24 décembre 1906, transmet la première voix sans-fil par radiodiffusion.

Source : https://www.rtf.be/musiq3/actualite/a-la-une/detail_journee-mondiale-de-la-radio-retour-sur-l-histoire-de-la-radio?id=10143520

¹²² La victoire, dans cette élection fédérale partielle dans le comté de Maisonneuve est remportée, avec plus de 11 000 votes d'avance, par Alphonse Verville du Parti ouvrier.

Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/1906_au_Qu%C3%A9bec

¹²³ Alphonse Verville. Source :

<https://thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/verville-alphonse>

¹²⁴ Les libéraux de Lomer Gouin qui remportent les élections générales avec 57 députés, contre 14 pour le parti conservateur d'Évariste Leblanc.

¹²⁵ Wilfrid Laurier reçoit le titre honorifique de Sir le 22 juin 1897, en Angleterre, lors du jubilé de diamant de la reine Victoria. Source : http://www.biographi.ca/fr/bio/laurier_wilfrid_14F.html

¹²⁶ Source : http://www.biographi.ca/fr/bio/verville_alphonse_15F.html

¹²⁷ Laurier est réélu avec un gouvernement majoritaire (133 comtés vs 82 pour le parti conservateur). Au Qc : 52 libéraux et 12 conservateurs.

Source :

https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89lections_f%C3%A9d%C3%A9rales_canadiennes_de_1908

¹²⁸ Source : La Franc-maçonnerie pour les nuls ; Philippe Benhamou & Christopher Hodapp ; 2008.

¹²⁹ Véridique. En 1907, La Banque Royale du Canada déménage son siège social de Halifax à Montréal. Source : <http://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=100016&type=bien#.X5SfcohKiM8>

¹³⁰Source :

http://rdaq.banq.qc.ca/expositions_virtuelles/coutumes_culture/juillet/re-groupements_associatifs/clin_oeil_tradition.html

¹³¹ La Ligue du Sacré-Cœur est fondée en 1883 par Édouard Hamon, prêtre français, Jésuite et auteur. De 1900 à 1904, il est attaché à la paroisse de l'Immaculée-Conception, à Montréal. Il meurt d'une attaque

de paralysie, le 11 juin 1904. En 1890, on dénombre 103 ligues avec 36 275 membres dont près de la moitié aux États-Unis. De 1897 à 1900, Édouard Hamon est supérieur.

¹³² La Ligue du Sacré-Cœur crée la Bibliothèque Sociale Circulante et le Bureau de Renseignements et de Placement Source : <https://www.canadiana.ca/view/oocihm.72758/24?r=0&s=1>

¹³³ Source : The Illuminati ; Jim Marrs, p. 165.

¹³⁴ Source :

<http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/evenements/155.html>

Le succès est immédiat : 29 000 copies vendues le 1^{er} soir et 34 300 le lendemain. Source : Histoire populaire du Québec – de 1896 à 1960, page 71 ; Jacques Lacoursière.

¹³⁵ Source : Histoire populaire du Québec – de 1896 à 1960, page 71 ; Jacques Lacoursière.

¹³⁶ Érigé entre 1891 et 1893, le Monument-National est le plus ancien théâtre québécois encore en fonction aujourd’hui. Source : <https://ent-nts.ca/fr/monument-national-histoire>

¹³⁷ L’Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal est devenue la Société Saint-Jean-Baptiste

¹³⁸ Mince consolation : le candidat libéral de l’élection complémentaire du trois novembre dans le comté de Drummond-Arthabaska est défait Source : Histoire populaire du Québec – de 1896 à 1960, pages 72-74 ; Jacques Lacoursière.

¹³⁹ Source : <https://stbruno.ca/culture/attraits/freres-de-saint-gabriel/> Au cours des années suivantes, ils en achèteront quelques autres de leurs voisins, les pères Jésuites, qui s’y étaient établis en 1910. N’y ayant pas de résidence dans cette première décennie, les frères ne viennent que pour de courts séjours. <https://www.versants.com/des-freres-de-saint-gabriel-a-irda-sur-la-meme-belle-terre-premiere-partie/>

¹⁴⁰ Source : <https://www.versants.com/des-freres-de-saint-gabriel-a-irda-sur-la-meme-belle-terre-premiere-partie/>

¹⁴¹ La décision de mettre sur pied l’École sociale populaire remonte au congrès interdiocésain organisé par Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, en janvier 1911. Edouard Montpetit, professeur d’économie politique est vice-président de l’École.

Source :

<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2789278>

Source : Source :

<http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/evenements/178.html>

¹⁴² Source :

<http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/Elections.jsp?annee=1912>

¹⁴³ Par exemple, la Grande Loge du Vermont, fondée en 1794, comprend aujourd'hui plus de 80 loges subordonnées. Source :

<http://www.vtfreemasons.org/>

¹⁴⁴ La Nouvelle-Angleterre est la région du Nord-Est des États-Unis. Elle comprend les États suivants : Maine, New Hampshire, Vermont, Massachusetts, Rhode Island, et

Connecticut. Source :

https://www.google.com/search?q=New+England+citizen+&rlz=1C1S QJL_frCA881CA881&sxsrf=AOaemvLSr2QF_KBA8PRLG4qGQqDE Ps3HmA%3A1641059622989&ei=JpXQYcLzO-SbptQPv8K12A8&ved=0ahUKEwjCnoi_j5H1AhXkjYkEHT9hCfsQ4dUDCA8&oq=New+England+citizen+&gs_lcp=Cgdn3Mtd2l6EAwyBggAEBYQHjoECCMQJzoECAAAQzoICAAQgAAQsQM6EQguEIAEELEDEIMBEMcBENEDog4ILhCABBCxAxDHARDRAzoLCC4QgAAQxwEQ0QM6BQgAEIAEOgoILhDHARDRAxBDOhAILhCxAxC DARDHARDRAxBDOg0ILhCxAxDHARCjAhBDOgQILhBDOgoIABCxAxCDARBDogIABCxAxCDAToLCC4QxwEQ0QMqyWE6BQgAEMsBOgcILhCxAxBDOgUILhDLAToKCC4QxwEQowIQQzoLC C4QxwEQrweQyWE6CAgAEMkDEMsBOggIABAIEA0QHkoECEEYAEoECEYYAFAAWI5aYJJ2aABwAngAgAH7AYgBsxWSAQY2LjEwLjSYAQCgAQHAAQE&sclient=gws-wiz

¹⁴⁵ <https://www.boston.com/travel/travel/2016/09/12/30-historical-places-to-visit-this-fall-in-new-england/>

¹⁴⁶ <https://www.womenshistory.org/education-resources/biographies/susan-b-anthony>

¹⁴⁷ <https://fairhaventours.com/fort-phoenix-fairhaven-ma/>

¹⁴⁸ Source : The Two World Wars ; Suzanne Everett & Brigadier Peter Young.

¹⁴⁹ C'est la motion Lapointe. Elle a été battue à 107 voix pour et 60 voix contre. La cour suprême confirme la validité du règlement 17. Source :

Histoire populaire du Québec – de 1896 à 1960, page 107 ; Jacques Lacoursière.

¹⁵⁰ Les canadiens-français comptent pour 40% des mobilisables mais seulement 4,5 % des recrues. Source : Histoire populaire du Québec – de 1896 à 1960, page 108 ; Jacques Lacoursière.

¹⁵¹ <http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pagesElections.jsp?annee=1916>

¹⁵² Source : Histoire populaire du Québec, de 1896 à 1960, page 111 ; Jacques Lacoursière.

¹⁵³ Mais il reste une ouverture : il est possible de demander une exemption, en remplissant un formulaire avant le 10 novembre. Un grand nombre s'en prévalent. La majorité des demandes sont acceptées !

¹⁵⁴ Source : <https://www.erudit.org/en/journals/ri/1955-v10-n2-ri01176/1022749ar.pdf>

¹⁵⁵ Le parti unioniste de Robert Borden remporte 153 sièges, contre 82 par le Parti Libéral de Wilfrid Laurier. Aucun autre candidat n'est élu dans les autres partis : FCOM ; le Parti social-démocrate ; le nouveau Parti ouvrier du Canada.

Source :

https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89lections_f%C3%A9d%C3%A9rales_canadiennes_de_1917

¹⁵⁶ Federal Bureau of Investigation.

¹⁵⁷ Saint-Bruno-de-Montarville ; Fragments d'histoire, page 51. Société d'histoire de Montarville.

¹⁵⁸ Avec le temps, il y en aura jusqu'à 250.

¹⁵⁹ La frontière canado-américaine s'étend sur 8891km. C'est la plus longue frontière terrestre du monde séparant deux États.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Fronti%C3%A8re_entre_le_Canada_et_les_%C3%89tats-Unis

¹⁶⁰ La frontière entre le Québec et les États-Unis s'étend sur 813 km de long, touchant à quatre États : New York, Vermont, New Hampshire et Maine. Cette frontière est complètement délimitée et démarquée.

Source :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Fronti%C3%A8re_entre_le_Qu%C3%A9bec_et_les_%C3%89tats-Unis

¹⁶¹ Affaiblissement du fonctionnement de certains tissus ou organes. Diminution du tonus nerveux. Source : dictionnaire Larousse.

¹⁶² Source : Le Robert Illustré.

¹⁶³ Découverte – Patrimoine et culture.

Source : <https://stbruno.ca/culture/attraits/la-villa-grand-coteau/>

¹⁶⁴ Le juvénat est un stage religieux préparant au professorat. Le noviciat est un temps de probation obligatoire au novice avant de prononcer ses vœux définitifs. Le scolasticat est une école de théologie et de philosophie. Source : Le Petit Robert illustré 2018.

¹⁶⁵ Valeur actualisée de 2 000 \$ en 1925 est de 29 670 \$ en 2018

¹⁶⁶ Sa date de naissance est inconnue.

¹⁶⁷ Pierre Casgrain, avocat, est aussi le Whip du Parti Libéral du Canada.

¹⁶⁸ Date de naissance inconnue.

¹⁶⁹ Véridique. Source : Port de Montréal ; <https://www.port-montreal.com/fr/> ; Christian Caron.

Aujourd'hui, en 2021, le Port de Montréal compte 98 quais et s'étend sur 16 km.

¹⁷⁰ Véridique. Source :

<https://archive.macleans.ca/article/1926/3/1/customs-house-cleaning-imperative--no-matter-whose-head-comes-off>

Valeur actualisée = 39 462 \$ en 2021 (source :

<https://www.in2013dollars.com/us/inflation/1925?amount=2640>

¹⁷¹ Source : <https://archive.macleans.ca/article/1926/6/1/the-cruise-of-the-barge-tremblay>

¹⁷² Source : <https://www.erudit.org/en/journals/cd/2017-n128-cd02866/84143ac.pdf>

¹⁷³ Un juvénat, c'est une maison d'enseignement pour les jeunes garçons de 12 à 16 ans environ qui se destinent à la vie religieuse. Les jeunes qui persistent dans cette voie reçoivent au noviciat une formation strictement religieuse. Après un an de noviciat et la prononciation de ses premiers vœux, le jeune est dirigé vers le scolasticat où il reçoit deux ans de formation pédagogique et d'études profanes qui lui permettent d'enseigner tout en continuant ses études.

Source : <file:///C:/Users/client/Downloads/4066-Article%20Text-7649-1-10-20120411.pdf>

¹⁷⁴ Robert Oliver Sweezey est né le 8 décembre 1883. Source : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/sweezey-robert-oliver>

¹⁷⁵ Évolution historique de l'usage du mot « gangstérisme».

Voir graphique justificatif : source

<https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/gangsterisme#3>

¹⁷⁶ Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Scandale_de_la_Beauharnois

¹⁷⁷ PLC = Parti Libéral du Canada ; PLQ = Parti Libéral du Québec

¹⁷⁸ Pour les détails, consulter cette source :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Scandale_de_la_Beauharnois

¹⁷⁹ Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Scandale_de_la_Beauharnois

¹⁸⁰ Répertoire du Patrimoine Culturel du Québec

<https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=105257&type=bien#.XuJyUVKiM8>

¹⁸¹ Source : www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/frere-marie-victorin

¹⁸² Source : <https://jeunesnaturalistes.org/histoire/>

¹⁸³ <https://arboretum8gabrielis.wordpress.com/le-maitre-doeuvre-2/cjn/>

¹⁸⁴ <https://arboretum8gabrielis.files.wordpress.com/2012/08/c-j-n-2.jpg>
<https://arboretum8gabrielis.wordpress.com/venez-decouvrir-dans-le-parc-du-mont-st-bruno/lelaboration-du-jardin/>

¹⁸⁵ Source : <https://arboretum8gabrielis.wordpress.com/le-maitre-doeuvre-2/arboretum-du-frere-Gabrielis/>

¹⁸⁶ Source : <https://www.historicplaces.ca/fr/rep-reg/place-lieu.aspx?id=12742>

¹⁸⁷ Il y avait 899 détenus en 1931.

Source : <https://www.securitepublique.gc.ca/lbrr/archives/csc-rsp-1932%20f-fra.pdf>

¹⁸⁸ Le lac du Moulin, le lac des Bouleaux, le lac Seigneurial, le lac à la Tortue, le lac des Atocas.

¹⁸⁹ Le faucon émerillon appartient à la famille des falconidés. Il mesure 28 cm de long, son envergure est d'environ 63 cm.

Le dos et les ailes sont gris-bleu. Le ventre est rayé brun et beige. Le bec est court et crochu.

Source :

https://www.oiseauxparlacouleur.com/P/Faucon_emerillon_gr.html

¹⁹⁰ <https://arboretum8gabrielis.wordpress.com/biographie/> onglet

¹⁹¹ En réalité, il s'agit du plan des 51 espèces survivantes.

¹⁹² Source : <https://arboretum8gabrielis.wordpress.com/1275-2/> ; onglet « Spécimens »

¹⁹³ Avec le temps, le Lac des Atocas est devenu un marais.

¹⁹⁴ Source :

<https://cimetieresdesfreresdestgabrielducanada.wordpress.com/st-bruno/sepultures/>

¹⁹⁵ Le 25 octobre 1939, le gouvernement libéral d'Adélard Godbout l'emporte avec 54 % des votes (70 sièges) devant l'Union Nationale de Duplessis (39 % des votes, 15 sièges). Les électeurs étaient déçus de la performance de Duplessis. Godbout a promis qu'aucun Québécois ne s'enrôlera contre son gré. Source :

https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89lections_g%C3%A9n%C3%A9rales_qu%C3%A9bécoises_de_1939

¹⁹⁶ Source : Histoire populaire du Québec – de 1896 à 1960, page 256 ; Jacques Lacoursière.

¹⁹⁷ Source : Histoire populaire du Québec – de 1896 à 1960, pages 261-262 ; Jacques Lacoursière.

¹⁹⁸ Cependant, deux mauvaises nouvelles viennent altérer leur situation. D'abord, en 1936 en Espagne, la mort violente de 49 confrères pendant la guerre civile. Ensuite, en 1938, le projet avorté d'école d'agriculture à Saint-Bruno. Néanmoins, la confrérie prospère.

¹⁹⁹ À la mort du Frère Gabriélis, le frère Maxime Bergeron a pris la relève de l'arboretum, jusqu'en 1973. Il est décédé le 13 juin 2013.

²⁰⁰ Chaîne de montagnes à laquelle appartient le mont Saint-Bruno.

²⁰¹ Source : <https://www.uer.ca/locations/show.asp?locid=29036>

²⁰² Source : <https://www.uer.ca/locations/show.asp?locid=29036>

²⁰³ Source:

https://www.google.com/search?q=loque+am%C3%A9ricaine&rlz=1C1SQJL_frCA881CA881&sxsrf=AOaemvLEilCvJW2jxIr5-dmHo1JJFTIkkw%3A1642524031866&ei=f-3mYbuUNNKm_QavjYAI&oq=loque+am%C3%A9ricaine&gs_lcp=Cgdnd3Mtd2l6EAEYADIFCAAQgAQyBQgAEIAEMgUIABCABDIFCAAQgAQyBggAEBYQHjIGCAAQFhAeMgYIABAWEB4yBggAEBYQHjIGCAAQFhAeMgYIABAWEB5KBahBGABKBAhGGABQAF

gAYNkUaABwAngAgAFQqAFQkgEBMZgBAKABAqABAcABAQ&
sclient=gws-wiz

²⁰⁴ Source : <https://www.versants.com/les-freres-de-saint-gabriel-un-riche-heritage/>. Un dilemme ici : quelques autres sources disent que la démolition du Collège Saint-Gabriel a eu lieu en 1991, sans préciser la date.

²⁰⁵ Véridique : le 9 novembre 1990. Source égarée.

²⁰⁶ La superficie du Lac à la Tortue est d'environ 240 mètres par 190 mètres, selon l'échelle de la carte du Parc national du Mont-Saint-Bruno.

²⁰⁷ On parle ici d'une somme de 400 000 florins, ce qui équivaut aujourd'hui à environ 286 500 \$ canadiens.

Source : (<https://www.mataf.net/fr/conversion/monnaie-AWF-EUR?m1=400000.00>).

Taux de conversion de devises : source :

[https://www.google.com/search?q=convertir+euro+en+dollar+canadien&rlz=1C1CHZN_frCA944CA944&oq=convertir+euro&aqs=chrome.l69i57j0i20i263i512j0i512l8.5440j1j4&sourceid=chrome&ie=UTF-8\)](https://www.google.com/search?q=convertir+euro+en+dollar+canadien&rlz=1C1CHZN_frCA944CA944&oq=convertir+euro&aqs=chrome.l69i57j0i20i263i512j0i512l8.5440j1j4&sourceid=chrome&ie=UTF-8))

²⁰⁸ La sécularisation signifie laïciser une organisation religieuse, c'est-à-dire abandonner l'habit religieux, les signes distinctifs tels que la croix et le chapelet, et... dissoudre la congrégation...

²⁰⁹ La ville de Ratisbonne est située en Bavière, à 103 km au nord de Munich.

²¹⁰ Karl Theodore Dalberg, Duc de Bavière est décédé le 10 février 1817.

Source :

https://fr.wikipedia.org/wiki/CharlesTh%C3%A9odore_de_Dalberg

²¹¹ Zweibrucken est située à 400 km au nord-ouest de Munich

²¹² Au cours des douze années suivant leur mariage en 1783, Anna-Maria lui donna deux filles et quatre fils. Anna-Maria Sausenhofer décède en 1846, à l'âge de 86 ans.

²¹³ Source : <https://www.versants.com/les-freres-de-saint-gabriel-un-riche-heritage/>

²¹⁴ Source : <https://www.uer.ca/locations/show.asp?locid=29036>

²¹⁵ Le billet d'un dollar américain a été créé et émis en avril 1792.

Source : <https://www.infinance.fr/articles/bourse/forex/article-b-le-dollar-b-histoire-et-caracteristiques-60.htm>

²¹⁶ En détail : Annuit Coeptis annonce la conception ; l'œil illuminé réfère à Lucifer à titre de grand architecte ; Novus ordo seclorum signifie Nouvel ordre séculaire (depuis 100 ans) ; 13 couches de briques représentant les 13 colonies USA originales ; p 72 briques référant aux 72 pouvoirs du nom de Dieu en Qabbalah; MDCCLXXVI est l'année de fondation de l'Ordre Illuminati. Source : The Illuminati ; Jim Marrs, p. 178.

